
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06828090 2

VOYAGES

DE

BRUXELLES EN MONGOLIE.



Mr THÉOPHILE VERBIST, D'ANVERS,
PRO-VICAIRE DE MONGOLIE.

VOYAGES

DE

BRUXELLES EN MONGOLIE

ET

TRAVAUX DES MISSIONNAIRES DE LA CONGRÉGATION

DE

SCHEUTVELD,

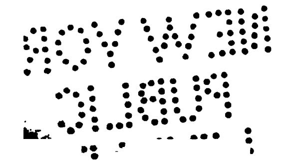
(LEZ-BRUXELLES.)

François Vranckx

Ouvrage orné de six Gravures.

BRUXELLES.
CASIMIR COOMANS, RUE DUPONT, 13.

1873





VICTOR-AUGUSTE-ISIDORE-DECHAMPS, PAR LA GRACE DE DIEU ET DU SAINT-SIÈGE APOSTOLIQUE ARCHEVÊQUE DE MALINES, PRIMAT DE BELGIQUE, PRÉLAT ASSISTANT AU TRONE PONTIFICAL.

Nous approuvons volontiers le livre intitulé : **Voyages de Bruxelles en Mongolie,** travail intéressant qui fait connaître cette vaste contrée, et montre en même temps l'importance de la mission belge qui s'y trouve établie. Dieu, nous en avons le légitime espoir, bénira cet ouvrage écrit pour sa gloire, en inspirant à de nouveaux et zélés apôtres la volonté de suivre les traces des premiers, et à de nombreux et généreux chrétiens celle de coopérer par leurs largesses à une œuvre si grande et si méritoire. Nous portons à cette mission un intérêt tout particulier, et il nous semble avoir hérité pour elle des sentiments de notre vénéré prédécesseur, le Cardinal Sterckx. Comme Son Eminence, nous sommes chrétiennement fier en songeant que cette glorieuse entreprise a pris naissance sur le sol de notre patrie, et que plusieurs prêtres, élevés dans notre séminaire, ont reçu la grâce d'arroser de leurs sueurs et de leur sang ces terres lointaines.

Malines, le 5 juillet 1873.

† V. A. ARCH. DE MALINES.

CHAPITRE I.

Premiers débuts de la Congrégation. — Établissement d'un séminaire à Scheut, lez-Bruxelles. — Le premier départ des missionnaires. — Ils obtiennent une audience du Souverain-Pontife. — Ils s'embarquent à Marseille. — Alexandrie. — Le Caire. — Suez. — Vie à bord d'un bâteau à vapeur. — La mer Rouge. — Aden. — La mer des Indes. — Ceylan.

Depuis plusieurs années, M. l'abbé Verbist, aumônier de l'Ecole Militaire à Bruxelles et directeur général de l'œuvre de la Ste-Enfance en Belgique, nourrissait le désir de se consacrer aux Missions, lorsque l'heureuse nouvelle se répandit que, en vertu du traité de Pékin conclu entre les Anglo-Français et le gouvernement impérial de Chine, les portes du Céleste Empire étaient ouvertes désormais aux missionnaires. Cet événement décida de sa vocation.

Il fit part de son projet à M. l'abbé Van Segvelt, vicaire à Ste-Gudule à Bruxelles, et peu de temps après à MM. Vranckx et Verlinden tous deux vicaires à Molenbeek, lez-Bruxelles. Ces jeunes prêtres non seulement approuvèrent hautement les idées de M. Verbist, mais ils se déclarèrent prêts à le suivre.

Ils communiquèrent leur intention à son Em. Monseigneur le Cardinal de Malines, et à l'illustre Préfet de la Propagande, son Em. le Cardinal Barnabo. Celui-ci tout en félicitant vivement les futurs missionnaires, leur conseilla de mûrir leur projet, et de songer d'abord à créer en Belgique un séminaire où l'on pût recevoir les jeunes prêtres qui se destineraient aux missions de Chine.

C'était une entreprise bien difficile: mais les mission-

naires hautement appuyés par les sympathies du corps épiscopal tout entier mirent hardiment la main à l'œuvre. Ils firent un appel à la générosité des catholiques belges, et cet appel ne fut pas stérile. L'idée de la création d'une nouvelle mission pour la Chine au moment où cet immense Empire ouvrait ses portes à la libre diffusion de l'Evangile rencontra un sentiment unanime d'adhésion tant dans les rangs du clergé séculier et régulier que parmi les fidèles. Son Altesse Royale Monseigneur le duc de Brabant lui-même, daigna honorer M. Verbist d'une audience particulière, il le félicita vivement sur son entreprise hardie et l'assura de sa haute et bienveillante protection.

A vingt minutes de Bruxelles, sur la chaussée de Ninove s'élevaient les ruines de l'antique chapelle de Scheut érigée vers le milieu du quinzième siècle par la piété de nos ancêtres en l'honneur de Marie. La Vierge qui y était honorée sous le titre de N. D. de Grâce y avait opéré autrefois de nombreux prodiges, et les missionnaires songèrent à placer leur noviciat sous la protection de la Mère des Chrétiens.

Le 28 avril 1863, cette humble chapelle, qui avait été fermée au culte depuis la révolution française, fut rebénite au milieu d'un immense concours de fidèles et la jeune Congrégation, dont les statuts avaient été approuvés par la S. Congrégation de la Propagande et par Son Em. le Card. de Malines; put y commencer ses travaux.

Peu de mois après de nouveaux candidats se présentèrent, M. Bax, vicaire à Montaigu, M. Hamer de Nymègue et MM. Wilrycx et Paaps de Turnhout.

Son Em. le Cardinal Barnabo, averti de ces beaux résultats, proposa à la S. Congrégation de la Propagande de confier à la nouvelle société qui venait de se fonder en Belgique, l'administration de la Mongolie, une des missions les plus vastes et les plus rudes de l'Extrême Orient. Cette Mission était confiée aux soins des prêtres de la Congré-

gation de St-Vincent de Paul qui désiraient en être déchargés, pour pouvoir envoyer un plus grand nombre de missionnaires dans les autres vicariats placés sous leur administration.

La S. Congrégation de la Propagande ayant favorablement accueilli la demande de Son Em. le Card. Barnabo, il fut décidé qu'un premier départ de missionnaires aurait lieu le 19 septembre 1865.

Voici en quels termes l'un des missionnaires raconte les épisodes du voyage.

Sy-Wan-Se (en Mongolie), le 12 décembre 1865.

Mes bien chers Collègues,

Nous voici donc heureusement arrivés au terme de notre voyage. Reportant notre souvenir sur tant d'amis dévoués, sur tant de nobles bienfaiteurs que nous avons laissés en Belgique, nous nous sommes dit : nous avons une dette à acquitter envers eux. Il nous a semblé qu'il convenait de leur faire parvenir quelques nouvelles de l'œuvre à laquelle ils ont prêté le concours de leurs généreuses aumônes et de leur pieux dévouement. Notre digne supérieur, empêché par de nombreuses occupations, m'a chargé d'être son interprète dans cette circonstance : la grâce de Dieu aidant, je m'efforcerai de m'acquitter de cette tâche aussi fidèlement que possible.

Vous me permettrez de ne rien dire de notre séjour à Paris : nous y restâmes tout juste le temps nécessaire pour régler nos affaires avec les membres du Conseil de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance. Ces messieurs se sont empressés de venir généreusement au secours de la pauvre mission que nous allons établir. Prenant en considération le noble empressement avec lequel les catholiques belges dispensent depuis tant d'années

leurs pieuses aumônes en faveur de la prédication de l'Évangile, ils ont fait la promesse d'accorder annuellement une large allocation à l'œuvre de la Mission Belge en Chine.

Notre plus grand intérêt donc est de voir fleurir de plus en plus ces saintes Associations dans notre chère patrie. Plaise à Dieu que d'ici à quelque temps elles soient établies dans toutes les paroisses de la Belgique!

Nous nous rendîmes d'un trait de Paris à Turin, de Turin à Florence, et de Florence à Rome. Encore une fois, je ne vous dirai rien de notre séjour en Italie: à quoi bon répéter des choses que tout le monde a lues mille et une fois?

Transportons-nous directement à Castel-Gandolfo. C'est un château situé à quelques milles de Rome, où le Souverain-Pontife vient respirer l'air pur de la campagne pendant la saison des fortes chaleurs. Nous avions eu le bonheur d'obtenir la promesse d'une audience particulière par l'intermédiaire de Son Éminence le cardinal Barnabo.

Au moment d'être introduits auprès du Saint-Père, nous ne pûmes nous défendre d'un sentiment de crainte respectueuse; mais cela ne dura qu'un instant. A peine a-t-on entrevu la douce et calme figure du Souverain Pontife, et ce sourire bienveillant qui ne quitte jamais ses lèvres, qu'on se sent en présence non pas de la première puissance du monde, mais du père commun des fidèles.

« Ah! s'écria-t-il en nous voyant entrer, voilà mes bons chinois! Vous êtes donc venus à Rome pour appeler la bénédiction du Ciel sur l'œuvre que vous allez établir. Vous avez bien fait, mes amis, car votre entreprise est difficile. Oh! je ne vous le cache pas, la vie du missionnaire est rude, sa tâche est bien lourde, bien ingrate. J'en sais quelque chose par expérience; moi aussi, étant jeune, je fus missionnaire en Amérique. Mais avec l'aide de Dieu, on surmonte tous les obstacles. Voyez, Jésus-Christ, du fond de la Chine, a crié vers vous, il vous a dit: « La

moisson est grande et il y a peu de moissonneurs, » et vous lui avez répondu : « Nous voici, Seigneur ! » Oui, vous réussirez ! Il se prépare de grands événements en Chine. Nous recevons de ces contrées les nouvelles les plus consolantes ; c'est par centaines qu'on peut compter le nombre des villages qui se convertissent. Allez avec courage prêter main forte aux généreux ouvriers qui vous ont précédés, que le Dieu tout-puissant vous assiste, qu'il vous bénisse, vous, vos familles, et vos amis que vous avez quittés ; que son saint ange vous accompagne dans vos voyages, qu'il vous soutienne dans vos labeurs et qu'il vous ramène un jour sains et saufs dans vos familles ! »

Il me serait impossible de vous décrire ce que nous éprouvâmes pendant que le Saint-Père exprimait ces bons souhaits. Au moment où il prononça ces paroles : « *Que le Dieu tout-puissant vous assiste,* — ses traits prirent tout à coup une expression de foi, de confiance si vive, si ardente, qu'on aurait dit que ses yeux perçaient le ciel et contemplaient la Majesté divine sur son trône.

Nous séjournâmes à Rome pendant une dizaine de jours environ, temps bien court pour visiter la ville éternelle dans tous ses détails ; mais guidés par l'expérience de Mgr Sacré, chez qui nous étions descendus, et accompagnés dans toutes nos courses par les prêtres du Collége Belge, qui se trouvaient précisément en vacances, nous pouvons nous flatter d'avoir vu ce qu'il y a de plus remarquable.

Le 14 septembre nous nous embarquâmes à Civita-Vecchia pour Marseille. La traversée fut on ne peut plus heureuse : aucun de nous ne fit connaissance avec le mal de mer.

Naturellement, un de nos premiers soins en arrivant à Marseille, fut d'aller nous informer au bureau des Messageries Impériales si nos bagages étaient arrivés. Nous avions reçu à Rome l'avis par lequel vous nous annonciez qu'on les avait expédiés le 6 de Bruxelles. Quel fut notre désappointement lorsque nous apprîmes que non-seulement ils

n'étaient pas arrivés, mais que, selon toute probabilité, ils n'arriveraient pas pour le 19. C'était à ne pas y croire. Enfin, le bon Dieu l'a voulu. Il avait ordonné à ses Apôtres de partir sans bâton, sans bourse, sans souliers, peut-être voulait-Il nous punir de nous être trop occupés de nos bagages. De fait, après avoir vainement attendu jusqu'au terme fatal, nous nous procurâmes à la hâte ce qui était absolument nécessaire, et nous montâmes à bord du *Mœris*, steamer magnifique qui devait nous transporter à Alexandrie. Nous étions environ 260 passagers, y compris neuf prêtres des Missions étrangères de Paris, et deux membres de la Congrégation des Lazaristes de la même ville, tous en destination pour la Chine.

La traversée de Marseille à Messine fut une vraie partie de plaisir : la mer était claire et unie comme une glace. Mais à peine avions-nous perdu de vue les côtes de la Sicile, que le roulis se déclara. C'était très-supportable dans le principe; mais au bout de quelques heures ce mouvement était devenu tellement accentué, que la plus grande partie des passagers avait payé son tribut à la mer. Je n'y comprenais rien. Le ciel était pur et serein, la mer roulait bien quelques petites vagues, mais cela ne ressemblait nullement à une tempête.

Nous demandâmes des éclaircissements à l'un des officiers du bord.

C'est la houle, messieurs, nous répondit-il en riant ; un petit caprice particulier à la Méditerranée; cela peut augmenter encore.

En effet, le soir, vers huit heures, un immense cri d'effroi se fit entendre: assiettes, carafes, passagers, en un mot, tout ce qui n'était pas amarré fut jeté à bâbord et rejeté à tribord, et puis lancé et relancé de droite à gauche et de gauche à droite. C'était à ne pas y tenir. Si nous n'avions pas vu les matelots rire à gorge déployée de notre frayeur, je pense que nous aurions songé à

faire notre acte de contrition. Nous eûmes à subir ce gros temps jusque près d'Alexandrie.

Nous ne vîmes de cette ville que le port. On nous débarqua à la station du chemin de fer, et nous prîmes le convoi pour Caïro.

Caïro, ou le Caire comme on l'appelle chez nous, est une ville immense qui ne ressemble en rien à tout ce que nous connaissons en Europe. On s'aperçoit immédiatement que l'on foule aux pieds le sol africain. Les rayons du soleil sont si ardents qu'il est excessivement dangereux de s'y exposer ; heureusement, toutes les rues sont étroites, la plupart même sont abritées sous des tentes qu'on étend d'une maison à l'autre. Il doit y avoir dans cette ville une population immense : jamais je n'ai vu de mouvement pareil, c'est un tohu-bohu à vous donner le vertige. On ne voit que des ânes, des chevaux, des mulets, des chameaux, des charrettes et des voitures, chassés en tous sens à grands cris et à grands coups de bâton par des bédouins ou des nègres *noirs* comme des diables et aussi peu vêtus que possible.

Nous passâmes la nuit à *l'Hôtel d'Orient*, et comme le convoi pour Suez ne partait que vers midi, nous profitâmes de la matinée pour visiter la ville. Entre autres choses remarquables, nous examinâmes dans tous ses détails la mosquée de Méhémet-Ali, la plus belle et la plus vaste de l'Orient. C'est vraiment d'une richesse inouïe; tous les murs, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, sont revêtus de stuc ou d'albâtre.

Nous fîmes aussi un tour dans le palais d'été du vice-roi. Représentez-vous un immense jardin planté d'orangers, de citronniers, de camélias, de grenadiers, de jujubiers, de lauriers-roses et de mille autres arbustes précieux. Il y règne la fraîcheur la plus douce et l'air est embaumé des plus suaves parfums. Au centre de ce paradis terrestre s'élève un palais de marbre blanc en style mauresque.

La cour est occupée par un vaste bassin d'albâtre; autour de ce bassin règne une galerie éblouissante de dorures et de peintures. Cette galerie, supportée par d'élégantes colonnettes, donne accès dans les appartements du Pacha. Ces appartements sont meublés avec une somptuosité fabuleuse, on se croirait transporté dans un de ces châteaux enchantés tels qu'on en rêve en lisant les *Mille et une nuits*.

Comme je le disais tout à l'heure, nous quittâmes le Caire vers midi, non sans y laisser bon nombre de piastres. Désormais la vie à bon marché est finie. Dans tout l'Orient, on ne fait pas plus de cas d'une piastre que d'un franc chez nous. On voit que les Anglais ont passé par là. Demandez un cigare, *six pence!* Un verre d'eau, *six pence!* Un morceau de pain, *one schelling!* Enfin, soit : payons et marchons, car la route que nous avons à faire est longue encore.

Nous voici donc traversant le désert à toute vapeur. Quelle tristesse! quelle désolation! Du sable, du sable et toujours du sable. Pas un arbre, pas un brin de verdure. Ça et là s'élève une groupe de misérables cabanes. Ce sont les stations du chemin de fer. Le soir à huit heures, nous descendions à Suez, et nous nous embarquâmes immédiatement sur l'*Impératrice*, superbe navire à vapeur de la force de 500 chevaux.

Je ne sais si vous vous faites une idée de la vie que l'on mène à bord d'un bateau : n'allez pas vous imaginer qu'on y fait maigre chère. Voyons, faites un tour avec moi sur l'avant. Voïci des cages pleines de poules, de dindes, de canards, de pigeons, de cailles, de lapins; voilà une cinquantaine de moutons et peut-être autant de porcs, voici des veaux et des bœufs. A cette simple inspection vous pouvez juger si c'est de faim que nous périrons. Le matin on prend le thé ou le café, à 9 heures déjeuner (2 poissons), 3 viandes, sans les friandises, s'il vous plaît), à midi *luncheon*, à 5 heures dîner, à 8 heures le thé. Et tout cela servi à la française, on se croirait chez Véfour ou Tavernier.

Et quelle belle société! Sans parler des quinze prêtres qui sont à bord, voici des négociants français établis à Saïgon ou dans la Chine ; voilà plusieurs familles hollandaises en destination pour Java ; plus loin un groupe d'officiers anglais de l'armée des Indes ; et puis une quantité d'Espagnols attachés au service de la marine et en destination pour Manille, et puis encore, ah ! j'allais oublier le plus curieux, des ministres protestants allemands apportant d'Europe une cargaison de jeunes filles destinées à épouser des confrères prêchant l'Evangile aux peuples de l'Hindoustan. Elles étaient 7 et n'avaient jamais vu leurs futurs maris. Pauvres enfants! Puisse le joug leur être léger!

Tout ce monde-là passe le temps à causer, à lire, à jouer. Les dames font grande toilette. On a la toilette du matin, la toilette pour le déjeûner, la toilette pour le dîner, la toilette pour le concert. Pour le concert! Oui! Nous avons à bord un piano et d'excellents violons. Tous les soirs après le thé, différents amateurs se font entendre.

Le dimanche nous disons la sainte Messe sur le pont. Tous les passagers catholiques y assistent avec recueillement. Après nous, c'est le tour des protestants : anglicans, luthériens, calvinistes se groupent autour d'un ministre anglais qui fait le prêche pendant une demi-heure.

Mais je cause un peu trop : si je continue de cette façon, je vais vous envoyer un livre au lieu d'une lettre.

Nous voguons donc en pleine mer Rouge. Quelle abominable chaleur! Si notre navire n'était pas abrité sous une vaste toile, je pense que nous rôtirions vivants. L'air est si rare que pendant les repas de jeunes Chinois agitent au-dessus de nos têtes d'immenses éventails suspendus au plafond. Le soir même n'amène pas de fraîcheur : si la brise souffle de l'Est, elle nous apporte les chaleurs brûlantes de l'Arabie ; vient-elle de l'Ouest, elle nous

envoie du fond du Sahara des bouffées qui semblent sortir d'un four. Aussi personne ne songe à dormir dans les cabines. La nuit venue on étend ses matelas sur le pont, et bienheureux celui qui trouve dans le sommeil un soulagement à ses maux !

Pour comble de malheur la glace vint à manquer au bout de quelques jours : nous n'avions plus que des boissons tièdes pour désaltérer nos gosiers désséchés. Et nos pauvres animaux si gras, si dodus quand nous les apportâmes de France ! Ciel ! que sont-ils devenus ! *Comment en un plomb vil, l'or pur s'est-il changé ?* On ne nous les servait plus qu'à l'état de squelettes ! Comme nous soupirions après la mer des Indes ! Là du moins nous voguerions au large et nous aurions de l'air !

Enfin, au bout de dix jours nous fûmes en vue d'Aden. Notre navire s'y arrêtant quelques heures pour prendre du charbon, nous nous fîmes mettre à terre pour donner un peu de mouvement à nos membres engourdis.

Vraiment, il faut être Anglais pour avoir osé songer à établir une colonie dans un séjour comme Aden. Savez-vous ce que c'est que cette île ? Un simple rocher ; vous y chercheriez vainement un pouce de terre : vivres, charbons, matériaux de construction, tout doit y venir de l'extérieur. Et cependant vous trouvez là une ville passablement peuplée et un fort superbe. Oh ! ces Anglais ont la bosse de la prévoyance ! Ayant un immense intérêt à conserver leurs possessions des Indes, et prévoyant que l'isthme de Suez serait percé malgré tous les obstacles, ils se sont dit : il ne faudra que quelques jours à une flotte française pour se transporter de la Méditerranée à la mer des Indes, et vite, ils ont construit à Aden un second Gibraltar.

Pour nous, retournons à bord, car pour tout au monde je ne voudrais pas que l'*Impératrice* levât l'ancre avant notre arrivée ; je me considérerais comme condamné aux

galères si je devais passer un mois sous cette zône brûlante.

Voici la mer des Indes tant désirée! Quel bonheur de pouvoir respirer librement! Il fait chaud encore, sans doute, mais du moins on a de l'air, on se sent vivre. Aussi dès le premier soir on s'en aperçut à bord: depuis quelques jours il y avait eu relâche pour les concerts, le lendemain du départ nous avions concert suivi de bal. Je dis *nous*, ne vous scandalisez pas, nous fîmes comme le nonce du Pape au bal de la Cour, nous nous retirâmes au commencement des danses. Quelques jours plus tard on ne se contenta plus de concerts et de bals, on joua des charades et des proverbes; qui sait? si on avait eu un orchestre, je crois qu'on aurait risqué l'opéra. Heureusement que la mer continuait à être clémente: plus d'une fois j'aurais désiré un brin de tempête, rien que pour voir la figure qu'auraient fait nos danseurs, et surtout nos danseuses.

Mais il faut prendre le temps comme il vient: nous étions partis d'Aden le 4 octobre, et le 13 du même mois, nous jetions l'ancre devant Ceylan.

Ceylan (l'île où S. A. R. le duc de Brabant passa une partie de l'hiver dernier et où il a laissé de si bons souvenirs) est bien, je crois, l'un des coins les plus délicieux que l'on puisse rêver sur la terre. Jamais je n'ai vu de végétation aussi luxuriante que dans cette admirable contrée; on dirait que les rochers même ont de la vie pour les plantes. Où que vous jetiez les yeux, dans les vallées, ou sur les montagnes, partout vos regards rencontrent des forêts de palmiers, de bananiers, de cocotiers, et encore des champs cultivés où le riz, le café, la canne à sucre et mille autres productions viennent à souhait. Nous n'eûmes pas le temps de pousser jusqu'à Colombo, ville de 100,000 âmes située à 12 lieues de la côte, mais nous séjournâmes pendant quelques heures à Pointe de Galles, chez les missionnaires catho-

liques. Ce sont des religieux espagnols. Si vous aviez vu comme ces bons pères sont aimés de leur petit troupeau. Leur maison fut littéralement envahie pendant que nous y étions : les fidèles y étaient chez eux, ils ne semblaient faire avec leurs pasteurs qu'une seule et même famille. Avec quels transports de joie les grandes personnes aussi bien que les enfants acceptaient les images, médailles et autres petits objets que nous avions sur nous ! Vraiment cela faisait du bien au cœur, c'étaient les premiers catholiques que nous voyions depuis notre départ de France.

CHAPITRE II.

Un accident à l'hélice. — Singapore : rencontre d'un compatriote. — Traversée de Singapore à Saïgon. — Les typhons. — La piraterie. — Hong-Kong. — Les procures en Chine. — Les palanquins. — L'opium. — Œuvre de la Ste-Enfance.

J'aurais beaucoup désiré prolonger mon séjour dans cette belle contrée ; mais il ne fallait pas y songer ; les bateaux à vapeur sont aussi inexorables pour l'heure du départ que les convois du chemin de fer. L'ancre fut donc levée : la machine se mit en mouvement, mais, à notre grand étonnement, l'hélice ne bougea pas. On découvrit que le steamer en entrant dans la rade avait décroché une bouée dont la chaîne s'était enroulée autour de l'hélice. L'hélice fut tournée et retournée pendant des heures, rien n'y fit. Dieu sait combien de temps nous serions restés devant Ceylan, si on n'avait découvert un plongeur qui, revêtu de son scaphandre, se laissa bravement descendre dans les flots et reparut au bout d'une demie-heure, portant la chaîne sur ses épaules.

La traversée de Ceylan à Singapore est assez longue : nous la fîmes en dix jours, favorisés comme d'habitude par le temps le plus beau. A peine avions-nous atterri, qu'un étranger se présente sur le pont et demande à parler aux missionnaires belges. Nous nous avançons.

— Messieurs, dit-il, j'ai appris par les journaux que vous arriviez par ce paquebot, et je réclame l'honneur de vous posséder chez moi pendant votre séjour à Singapore.

— Vous êtes bien aimable, monsieur, et pouvons nous savoir à qui nous devons tant de bonté ?

— Je me nomme Castéleyns, je suis votre compatriote,

originaire de la Campine : ma femme est de Loenhout, et nous tenons ici *l'Hôtel de l'Europe.*

Aussitôt nous nous rappelâmes avoir lu dans les journaux de Belgique que, S. A. R. le duc de Brabant avait séjourné dans cet établissement, et qu'il y avait été particulièrement bien traité.

En effet *l'Hôtel de l'Europe* est le premier établissement de ce genre dans l'Orient. S. A. a été agréablement surprise de trouver dans ses appartements les portraits de tous les membres de son auguste famille.

Nous ne pûmes faire autrement que d'accepter l'aimable invitation de M. Casteleyns et nous aimons à dire qu'il nous traita princièrement. Nous pouvons compter parmi les heures les plus agréables de notre voyage celles que nous avons passées avec lui et avec sa digne femme.

A peine avions-nous quitté Singapore que le temps se mit à la pluie. Et quelle pluie, bon Dieu ! Tout se fait avec excès dans ces parages. Jusqu'ici nous avions eu du beau temps à l'excès, mais maintenant !... Figurez-vous une de ces pluies d'orage, une de ces averses diluviennes comme il en tombe parfois chez nous durant la saison des fortes chaleurs ; eh bien ! nous avons joui de ce temps-là plusieurs jours sans discontinuer. La nuit l'obscurité était si grande que littéralement on n'y voyait pas. Notre steamer, pour avertir les navires qui auraient pu se trouver sur son passage, faisait de temps en temps entendre le sifflet d'alarme. Malgré cette précaution, nous eûmes un malheur à déplorer. Vers une heure de la nuit nous étions entrés dans le Donaï, fleuve immense sur lequel se trouve Saïgon, où nous devions relâcher, lorsque nous entendîmes tout à coup un craquement sinistre suivi de cris affreux. Nous venions de couler une chaloupe sur laquelle dormait paisiblement une famille annamite. *Stopper*, mettre une embarcation à la mer pour aller à la pêche de ces pauvres malheureux entraînés par le courant, ce fut l'affaire d'un instant. Au bout de vingt minutes notre barque revint à nous. Tous les naufragés

étaient sauvés. Ils étaient sept, le père, la mère et cinq jeunes gens.

Saïgon, comme vous le savez, est une colonie française conquise, il y a peu d'années sur l'empereur Tu-Duc, surnommé à juste titre le Néron de l'Orient. Le vénérable Mgr Sohier, que nous avons eu le bonheur de posséder pendant quelques jours à notre résidence de Scheut, l'été dernier, n'est pas encore rentré dans son diocèse ; nous avons eu le plaisir de le rencontrer à Paris, il comptait partir peu de temps après nous. Nous descendîmes à Saïgon chez Mgr Miche, un autre confesseur de la foi qui a passé de bien tristes mois au fond d'un noir cachot, s'attendant de jour à autre à voir exécuter la sentence de mort portée contre lui.

Je ne sais si cette colonie de Saïgon présente de grandes chances d'avenir : la ville est peut-être située un peu loin de la mer, et puis, les terrains y sont à un bas prix si fabuleux que cela ne promet pas beaucoup d'amateurs. Les terres de la concession française se vendent à 50 et même à 30 fr. l'hectare. C'est trop avantageux, à mon avis. Quoi qu'il en soit, la ville européenne sort de terre, et je lui souhaite de tout cœur qu'elle puisse croître et prospérer.

Quittons Saïgon et embarquons-nous pour Hong-Kong, le trajet ne sera pas de longue durée. On y met ordinairement cinq jours : nous en avons mis sept. C'est que dorénavant il nous faudra lutter contre la mousson. La mousson est un vent périodique qui à la fin de l'hiver souffle invariablement pendant plusieurs mois du S.-O. Vers juillet il tourne au N.-E. Quand la mousson s'établit, il survient d'horribles tempêtes qu'on a décorées du nom de typhons, cauchemar de ceux qui naviguent dans ces parages. Malheur au vaisseau qui se trouve sur sa route, il ne peut plus compter que sur la Providence. Rappelez-vous les affreux désastres qu'il occasionna l'année dernière à Calcutta : il y a peu d'années il sévit avec une violence tellement inouïe dans la mer que nous traversons en ce moment, qu'il brisa des centaines

de navires sur les côtes, et occasionna des inond
qui firent périr plus de 40,000 personnes. Heureus
pour nous, nous n'avons rien de pareil à craindr
mousson se trouve établie. Notre navire danse un
mais au bout de quelques heures, on s'habitue à ce m
ment, à tel point qu'on n'y fait plus attention.

Un autre fléau qui désole ces mers, c'est la pira
Elle s'exerce ici sur une grande échelle. Je ne pens
que l'audace des pirates aille jusqu'à s'attaquer à des ba
à vapeur ; mais les plus grands voiliers ne les effra
point. Quinze jours avant notre passage dans la me
Chine, un navire oldenbourgeois de 500 tonneaux fut as
par 18 jonques chinoises ; l'équipage ne dut son salut
une prompte fuite ; il se réfugia dans l'île de Ha
et de là il put voir le vaisseau s'abîmer dans les
après avoir été préalablement livré aux flammes.

Encore une fois, nous n'eûmes pas la chance de
contrer le moindre pirate ; la veille de la Toussaint n
jetions l'ancre devant Hong-Kong. Il était deux heure
matin : je dormais sur le pont, selon mon habitude, lor
je fus réveillé en sursaut par le bruit de l'ancre qui tom
Jamais je n'oublierai la beauté du spectacle qui s'of
à ma vue. Il me semblait voir une immense mont
illuminée au gaz, de la base au sommet. C'était la
de Victoria.

Oh ! les Anglais, voilà des colonisateurs ! Il y a quel
années tout le commerce de la Chine avec l'extérieu
faisait par Canton, ville située sur le Si-Kiang, à 20 li
dans les terres. S'emparer de Canton n'était pas poss
mais à l'embouchure du Si-Kiang se trouve une baie mag
que entourée de toutes parts de rochers abrupts.
sur ces rochers que les Anglais ont bâti leur ville,
ville de 100,000 âmes s'il vous plaît ; une ville supe
Rien de plus pittoresque. Victoria est assise en amphith
sur les rochers ; toutes les maisons bâties en pierre bla
et dans le style le plus original, se détachent admira



ment sur le fond obscur du roc auquel elles sont adossées. Et quel port magnifique ! 3000 vaisseaux peuvent s'y trouver à l'ancre à l'abri de tous les vents; le chargement et le déchargement s'opèrent au moyen de jonques et de sampans ; aussi il y a là une vie, un mouvement à faire perdre la tête.

A Hong-Kong nous devions changer de navire. L'*Impératrice* ayant déposé un grand nombre de passagers dans les différents ports où nous avions touché, il s'agissait de prendre un steamer moins vaste. Le service de la malle française entre Hong-Kong et Shang-haï, se fait habituellement par le *Labourdonnais*; mais ce navire avait été tellement tourmenté par la tempête dans son voyage précédent, qu'il lui était impossible de reprendre la mer. Heureusement l'agent des Messageries Impériales avait loué le *Glen-Gyle*, vapeur appartenant à une maison anglaise. C'est le meilleur marcheur de tout l'Orient. Nous avions donc une bonne chance. Les prêtres des Missions étrangères qui étaient partis avec nous de Marseille ne furent pas aussi bien partagés; le *Glen-Gyle*, n'ayant qu'un nombre restreint de cabines, ces messieurs furent forcés d'attendre qu'une autre occasion s'offrit pour les transporter à Shang-haï.

Bien leur a pris d'avoir à Hong-Kong une vaste procure. Je ne sais si vous vous faites une juste idée de ce que c'est qu'une procure. En Chine il n'y a ni postes, ni messageries, ni roulages; les missionnaires qui se trouvent dans l'intérieur ont donc besoin d'un agent sûr qui les mette en communication avec l'Europe et qui leur fasse parvenir les objets nécessaires à leur mission. On prend pour ces agents d'anciens missionnaires parfaitement au courant de la langue et des usages du pays. Ces messieurs s'établissent d'habitude dans l'une ou l'autre ville maritime : là on leur adresse toutes les commissions qui viennent d'Europe et ils se chargent de les faire parvenir à leurs destinations respectives. Plus tard, s'il plaît à Dieu, il nous faudra une procure semblable ; en attendant, M. Aymeri, le procureur des Lazaristes à Shang-haï, a bien voulu se charger d'être notre intermédiaire.

La cargaison de l'*Impératrice* devant être transbordée sur le *Glen-Gyle*, il nous fut annoncé que nous ne partirions que le lendemain vers les huit heures. Nous n'en fûmes pas fâchés : cela nous permettait de passer quelques heures à Hong-Kong. L'hospitalité nous fut gracieusement donnée à la procure des Missions étrangères.

Hong-Kong se trouvant, comme je l'ai dit, adossé à un rocher, les rues y courent en zig-zag de la base au sommet. Bien malheureuses sont les pauvres bêtes qui doivent y traîner les équipages des milords anglais, mais bien plus malheureux encore les pauvres Chinois qui y font l'office de bêtes de somme. Vous les voyez gravir ces rues escarpées portant sur leurs épaules les plus lourds fardeaux; à chaque pas un gémissement aïgu sort du fond de leur gosier; peut-être trouvent-ils dans ce cri particulier un certain soulagement; dans tous les cas c'est triste à entendre.

Et puis les fameux palanquins; c'est ici que nous les vîmes pour la première fois. Le palanquin est une espèce de caisse suspendue entre deux bâtons. S'il ne vous plait pas de marcher, asseyez-vous dans la caisse : deux Chinois vous la prennent sur les épaules; et fouette cocher ! ils courront au petit trop pendant des heures et des heures. Les gens comme il faut ont leurs propres palanquins; ceux qui mènent grand train, remplacent les porteurs par des mulets, se font précéder de piqueurs et suivre de grooms.

Nous visitâmes à Hong-Kong l'église catholique, desservie par des pères italiens; nous eûmes même le bonheur d'y dire la sainte messe le jour de la Toussaint. Cette église est vaste et belle. Plût à Dieu qu'elle fût remplie à tous les offices ! Mais dans les ports de mer il est bien difficile d'opérer de nombreuses conversions. Comment faire comprendre à de pauvres infidèles que notre sainte religion sert à rendre l'homme meilleur, lorsqu'ils voient journellement la conduite licencieuse d'un grand nombre d'Européens? Et puis, oh ! ce que j'ai à dire ici est horrible, il y a en-

Europe des êtres infâmes qui spéculent sur la corruption des Chinois. L'empire est inondé de collections de photographies, d'une obscénité tellement révoltante, tellement cynique, que Sodome et Gomorrhe en auraient rougi.

Et que dirai-je de l'opium, cet effroyable poison imposé à la Chine par la cupidité anglaise? Un vieux missionnaire, établi depuis de longues années dans le pays, nous disait: « La France et l'Angleterre ont eu tort de se donner tant de peine pour mettre les Chinois à la raison, avant peu d'années l'opium aura réduit ce peuple à l'impuissance. » Et de fait l'opium tue les Chinois par milliers. A chaque pas vous rencontrez des victimes du terrible poison. Vous les voyez traînant péniblement leurs corps décharnés: leurs yeux sont éteints, leur face est livide, leurs lèvres sont maculées d'une bave infecte.

Et dire que cette fureur de fumer l'opium a envahi toutes les classes de la société, et fait de jour en jour de nouveaux progrès! Pendant ces derniers temps, le gouvernement des Indes britanniques a importé en Chine, année commune, 4,200,000 kilos d'opium, et cette énorme quantité est si loin de suffire à la demande, que les Chinois eux-mêmes se sont mis à cultiver le pavot, qui leur produit annuellement de 1,200,000 à 1,800,000 kilos d'opium.

Et ce qui mieux encore que des chiffres prouve que cette funeste habitude est devenue ici une véritable nécessité, c'est que depuis la conclusion du traité de Tien-tsin, le commerce de l'opium est toléré dans tout l'empire. Les mandarins voyant que toutes les mesures prohibitives ne servaient qu'à encourager les fraudeurs et à créer une classe de gens qui se mettaient au-dessus de toutes les lois, ne trouvèrent aucune objection sérieuse à faire, lorsque en 1858, on leur proposa de légaliser le trafic de l'opium.

Tirons un voile sur ces horreurs, et puisqu'il y a à Hong-Kong un magnifique établissement de la Sainte-Enfance, disons quelques mots de cette œuvre admirable; cela nous réconciliera avec l'Europe. Nous n'avons pas eu le temps

de visiter l'orphelinat de cette ville, mais nous en avons vu depuis lors tant d'autres, que nous pouvons parler de cette institution avec connaissance de cause.

Combien de fois n'avons-nous pas entendu crier à l'exagération lorsqu'on parlait de l'inhumanité d'un grand nombre de parents chinois qui ne se faisaient aucun scrupule de tuer leurs enfants, de les exposer, de les vendre ! Combien de fois même n'avons-nous pas entendu nier l'existence de ces faits, et cela même par des personnes qui avaient fait le voyage de la Chine! Mais à ces malintentionnés, ou, si vous voulez, à ces mal informés, je me permettrai de répondre : Pour apprendre à connaître les mœurs d'un peuple, il ne suffit pas de parcourir en touriste quelques villes et d'en visiter les principaux monuments, il faut oser, comme le missionnaire et comme la sœur de charité, descendre dans les huttes infectes de la plus horrible populace, pour y aller à la recherche du vice et pour tâcher d'y porter remède.

Ah! vous niez l'existence de ces faits! Mais venez donc et voyez. Soit que vous alliez à Hong-Kong, à Canton, à Ning-po, à Shang-haï à Tien-tsin, à Pé-King ; soit que vous alliez dans le plus misérable village de l'intérieur de la Chine ; partout où vous trouverez des missionnaires, vous pouvez être certain d'y rencontrer un établissement de la Sainte-Enfance. Demandez à le visiter ; on ne vous en refusera pas l'entrée. Vous trouverez là des milliers d'enfants arrachés à la misère et à la mort ; vous en trouverez dans l'âge le plus tendre élevés avec soin par des nourrices salariées ; vous en trouverez d'autres, plus âgés, auquels on ne se contente pas de donner une instruction convenable, mais qu'on exerce dès l'enfance à toutes sortes de métiers. Si c'est une petite fille, elle ne sortira pas de la maison qu'elle ne sache coudre, tricoter, broder, filer ou tisser ; lorsqu'elle sera en âge, on lui procurera une place dans une honnête famille ; se sent-elle de l'inclination pour la vie religieuse, les bonnes sœurs ne rougiront point de l'accepter pour compagne ; se croit-elle

au contraire appelée à élever une famille chrétienne, elle peut être certaine qu'on lui trouvera le trousseau que doit posséder en Chine toute fille qui se marie.

Si c'est un asile de petits garçons que vous visitez, vous en sortirez émerveillé, je vous le garantis. Ils ont leurs heures de classe et leurs heures de travail manuel. Vous verrez à l'ouvrage une fourmilière de petits tailleurs, de petits cordonniers, de dessinateurs, de peintres, de sculpteurs, d'imprimeurs, de relieurs, d'agriculteurs même, qui tous dans la mesure de leurs forces, font leur petite besogne avec un sérieux imperturbable. Si parmi eux il y en a qui montrent des dispositions particulières pour l'étude, ils feront leurs humanités et leur philosophie aussi bien que dans nos colléges d'Europe, et au jour où il s'agira pour eux de choisir une carrière, ils pourront conquérir le grade de bachelier ès lettres ou bien endosser l'habit sacerdotal pour aider dans leurs rudes labeurs les prêtres européens qui les ont formés.

Comprenez-vous le bien immense, le bien incalculable que ces établissements sont appelés à faire en Chine? Chaque enfant placé dans un de ces asiles est, sinon un apôtre, du moins une âme arrachée à l'erreur, car, notez-le bien, ils sont tous enfants de païens : un chrétien, quelque misérable qu'il soit, rougirait à l'idée de vendre un de ses enfants. Selon une expression chinoise qui m'a paru fort originale et en même temps fort juste : *il en perdrait la face*, c'est à dire qu'il se croirait déshonoré pour la vie.

Honneur! mille fois honneur à nos bons petits enfants d'Europe, car cette œuvre des petits Chinois c'est leur œuvre; ce sont leurs aumônes, prélevées sur leurs menus plaisirs qui seules permettent aux missionnaires et aux sœurs de soutenir cette admirable institution!

CHAPITRE III.

Arrivée à Shang-haï. — Le lit chinois. — Descripti de Shang-haï. — Si-ka-we. — Tombeaux chinois. Cercueils. — Départ pour Tien-tsin. — Une tempé — Rencontre d'un navire en détresse. — Le fort Ta-kou. — Civilisation chinoise. — Les chariots voyage. — Halte dans une hôtellerie. — Arrivé Tien-tsin. — Les Sœurs de St-Vincent de Paul.

Mais il est temps de quitter Hong-Kong; nous mont à bord du *Glen-Gyle* et ce superbe vapeur semble vo sur la surface des eaux. La mer est toujours agitée par contre-mousson, mais grâce à sa puissante machine coupe sans la moindre difficulté les lames les plus puissan et semble se jouer de tous les obstacles. En peu de jo nous arrivâmes à Shang-haï.

Nous désirions beaucoup attendre dans cette ville l'arri de la malle anglaise partie de Marseille huit jours ap nous. Nous avions tout lieu d'espérer que ce paque nous mettrait en possession de nos bagages. Nous dem dâmes pour quelques jours l'hospitalité au digne M. Aym le procureur des Lazaristes, et il nous l'accorda b volontiers. Nous eûmes le bonheur de rencontrer chez un de nos futurs paroissiens, un chrétien de la Mongo qui consentit gracieusement à nous accompagner jusq destination. C'est une circonstance dont nous pouv remercier le bon Dieu: ce Mongol fut pour nous véritable ange conducteur, il nous évita bien des embar pendant la longue et difficile route qui nous restai faire.

Et d'abord il nous suggéra l'idée d'acheter nos liter

La literie en Chine est indispensable à tout voyageur. N'allez pas vous imaginer que dans une hôtellerie chinoise vous trouverez de bons et moelleux matelas et de chaudes couvertures. Le lit chinois est une simple surface horizontale placée sur une maçonnerie en briques à deux ou trois pieds au-dessus du sol. Sous ce lit il y a une espèce de four destiné à le réchauffer pendant l'hiver. Si le cœur vous en dit, étendez sur ce plan horizontal vos membres endoloris et fatigués par le voyage: pour nous, nous n'avons pas encore atteint ce degré de perfection. Nous nous permettions donc le luxe d'un matelas et d'une couverture chinois. Le matelas est une pièce de coton rembourrée de deux doigts d'ouate, la couverture, item. Pendant le voyage on le roule autour d'un petit coussin; il prend alors la forme d'un porte-manteau de cavalerie. Tout cela demande fort peu de place, cela ne coûte pas cher et c'est de la dernière nécessité.

Une de nos premières visites à Shang-haï fut pour M. Kroes, consul de Hollande. A défaut de consul belge, M. Kroes, se charge de protéger les intérêts de nos nationaux; je vous garantis que pendant ces dernières années nos compatriotes ne lui ont donné pas mal d'ouvrage. Les *Molenbekois*, entre autres, ont laissé ici d'impérissables souvenirs. M. Kroes fut pour nous d'une urbanité parfaite: non-seulement il voulut donner un dîner gala en notre honneur, mais sachant de quelle douce émotion le souvenir de la patrie remplit le cœur, il poussa la gracieuseté jusqu'à arborer le pavillon belge pendant notre séjour à Shang-haï. Il est regrettable que de fâcheuses circonstances aient empêché S. A. le duc de Brabant de pousser son excursion en Chine jusqu'à cette ville; les appartements de M. Kroes étaient tout préparés pour le recevoir.

Vous n'ignorez pas que Shang-haï est devenue depuis quelques années l'un des ports les plus importants de la Chine. Située sur le Wam-po, au centre des provinces les plus populeuses et les plus industrieuse du pays, les Euro-

péens y trouvent un immense débouché pour écouler leurs marchandises et peuvent y prendre de riches cargaisons. L'aspect de cette ville est vraiment grandiose : je ne crois pas me tromper en disant que les quais de Shang-haï ont près d'une lieue d'étendue. Tout le long de ces quais s'élèvent des habitations magnifiques : ce sont les hôtels des consuls. Devant chaque consultat se dresse un mât d'une hauteur extraordinaire ; tous les jours à huit heures du matin un coup de canon retentit, et au même instant vous voyez se dresser au haut de ces mâts les pavillons de presque toutes les nations de la terre.

Shang-haï est divisée en trois parties bien distinctes : la ville anglaise, la ville française et la ville chinoise. Les Anglais, contre leur habitude, ont fait ici une fausse spéculation ces dernières années. Lors des incursions des Taï-pings, des milliers de Chinois accoururent de toutes parts chercher un refuge à Shang-haï. Or les habitations manquaient. Immédiatement une société anglaise se constitua et en peu de semaines un magnifique quartier se trouva dressé. Les maisons furent louées à prix d'or par les Chinois, mais à peine les Taï-pings se furent-ils évanouis, que les Chinois réfugiés s'évanouirent également, et à l'heure qu'il est le nouveau quartier est un vrai béguinage. Les Anglais s'en consolent en faisant courir : ils possèdent ici un immense hippodrome. Peuple extraordinaire ! Il conserve partout sa langue, ses mœurs, ses habitudes.

Le quartier français ne le cède en rien au quartier anglais : même régularité dans les rues, même somptuosité dans les constructions. Seulement, on s'aperçoit immédiatement qu'on parcourt une ville appartenant à une nation catholique. Au-dessus de tous les autres édifices se dresse fièrement le clocher de l'église surmonté de la croix : la paroisse est desservie par les R. P. Jésuites. A quelques pas de l'église se trouve la procure des Lazaristes ; sur le quai celle des Missions étrangères ainsi qu'un vaste hôpital où les

sœurs de St-Vincent de Paul se dévouent au service des malades, à quelque nation, à quelque culte qu'ils appartiennent. Shang-haï possède également un orphelinat de la Sainte-Enfance, dirigé par des vierges chinoises. Ce sont là autant d'établissements dont on chercherait vainement des traces dans une ville protestante.

Il me reste à vous dire un mot de la ville chinoise. Figurez-vous un assemblage de ruelles les plus étroites, les plus sales, les plus obscures, les moins pavées, les moins aérées, les moins nettoyées que vous ayez vues de votre vie, et vous n'aurez pas même l'ombre d'une idée de ce que c'est que cette ville. Et cependant, c'est au milieu de cette espèce d'enfer que les Jésuites n'ont pas craint d'ouvrir un séminaire et un vaste externat ; c'est même là que demeure leur évêque. Nous avons visité cet établissement ; il nous a apparu comme une oasis au milieu du désert. Quel contraste ! dans la rue ce n'est qu'infection, désordre, malpropreté ; ici règnent l'ordre, la propreté, la discipline. Nous arrivâmes au moment où se donnait le salut. Avec quelles délices nous savourâmes les harmonieux accents des cantiques sacrés accompagnés des doux chants de l'orgue : avec quelle tendre émotion nous contemplâmes ces jeunes acolytes chinois pieusement agenouillés devant le Saint-Sacrement, et offrant avec foi et avec amour les suaves parfums de l'encens au Saint des saints, qui les bénissait du haut de son sanctuaire. A la vue d'un pareil spectacle on se sent le cœur inondé de confiance et d'espoir ; il est impossible que le Ciel ne se laisse pas toucher par les supplications de ces jeunes enfants qui lui demandent avec tant d'ardeur de laisser tomber un rayon de la grâce sur l'âme aveuglée de leurs pauvres compatriotes.

Avant de dire adieu à Shang-haï, faisons une promenade jusqu'à Si-ka-we, petit village situé à deux lieues de la ville.

Le séjour de Shang-haï est excessivement insalubre :

la variole, le choléra, la dyssenterie y règnent à l'état permanent. Les Jésuites, y perdant annuellement un grand nombre de leurs sujets, ont établi à Si-ka-we leur noviciat et leur orphelinat de la Sainte-Enfance. Nous avons visité cette maison dans tous ses détails et nous aimons à proclamer que c'est la perle de tout ce qui existe en Chine de ce genre. Outre une vaste ferme modèle dont les terres sont exclusivement cultivées par les jeunes orphelins, on y trouve quantité d'ateliers fournissant les productions les plus diverses. Nous avons surtout admiré l'imprimerie, qui écoule annuellement une masse énorme de livres et de brochures destinés à porter la lumière parmi les chrétiens et parmi les païens.

En parcourant la campagne chinoise on est étonné d'y voir une quantité innombrable de petites élévations. On ne peut faire un pas sans en rencontrer. Nous apprîmes que c'étaient autant de tombeaux. C'est ici qu'on pourrait à juste titre susciter *une question des cimetières ;* les environs de Shang-haï ne sont qu'une vaste nécropole. Un Chinois vient-il à décéder, s'il n'a point de champ à lui pour se faire enterrer, sa famille achète quelques pieds de terre dans la première propriété venue, et ce coin sacré est respecté à perpétuité. Que le champ soit loué, vendu, hypothèqué, jamais on ne se permettra de toucher au tombeau. Les pauvres qui n'ont pas de quoi s'acheter un pied de terre, placent tout simplement leur cercueil le long des routes, des rivières, des canaux, et il reste à découvert jusqu'à ce qu'il tombe de vétusté. Nous en avons vu des centaines, et nous avons pu constater que tous étaient religieusement respectés. C'est que, voyez-vous, le Chinois a une peur horrible des revenants ; les revenants, c'est peut-être la seule chose à laquelle il croie encore : pour tout au monde il n'insulterait pas à un mort, de crainte d'en être tourmenté pour le reste de ses jours.

A propos de cercueils, permettez-moi de vous citer

une particularité singulière. La plus grande préoccupation d'un Chinois, c'est celle de son cercueil. Il le fait construire longtemps à l'avance, aussi riche, aussi précieux que sa fortune le lui permet, il le fait rembourrer d'étoffes précieuses, et s'y couche de temps à autre pour essayer s'il y sera à l'aise. Le cadeau le plus agréable que vous puissiez faire à un Chinois, c'est de lui offrir son cercueil.

Mais pendant que nous attendons nos bagages à Shang-haï, la saison s'avance, le temps se met au froid, et pour peu que nous tardions encore, le Peï-ho que nous devons remonter jusqu'à Tien-tsin, pourrait bien être pris et, qui sait ? peut-être serions-nous forcés de revenir à Shang-haï pour y prendre nos quartiers d'hiver. Or, c'est ce que nous voulons éviter à tout prix. Nous prenons donc la résolution de partir sans bagages et nous nous embarquons à bord du *Gérard*, le dernier vapeur peut-être qui se rendra dans le Nord avant l'hiver.

Le capitaine du *Gérard* avait pris à Shang-haï une forte cargaison d'opium qu'il devait déposer à Nu-tchu-ang, ville située au nord du golfe de Pe-chi-li. Ce n'était pas tout à fait notre route, mais le capitaine craignait avec raison de ne pouvoir pousser jusqu'à Nu-tchu-ang, s'il touchait d'abord à Tien-tsin ; nous fûmes donc obligés de le suivre où il voulait nous conduire.

A peine fûmes-nous entrés dans la mer Jaune que le vent du Nord se mit à souffler avec une violence inouïe. Vers le soir nous vîmes faire de sinistres apprêts : ordre fut donné de fermer tous les sabords et d'amarrer tous les agrès qui se trouvaient sur le pont. Nous contemplâmes cette monœuvre dans un morne silence, avec l'œil du condamné à mort qui voit faire sa dernière toilette.

Pendant quelque temps encore nous tînmes bon sur le tillac : mais peu à peu les vagues balayèrent le pont, et, pour comble de malheur, des rafales d'une neige fine vinrent nous percer d'un froid si vif que nous fûmes obligés de chercher un refuge dans le salon. Nous n'y

restâmes pas longtemps : le tangage devint bientôt si violent que nous avions toute la peine du monde à tenir sur nos siéges. Nous pensâmes que nous nous fatiguerions moins dans nos lits : vain espoir, nous étions bercés comme dans une escarpolette. Les secousses du gouvernail tourmenté par les lames, le bruit de l'hélice tournant à tout instant dans le vide, les vagues battant les flancs du navire avec une telle violence que nous crûmes nous trouver au milieu des glaçons, nous tinrent en éveil la nuit entière. Vers une heure, ô horreur ! l'eau se précipita tout à coup à gros bouillons dans le navire.

L'entendez-vous ? Une voie d'eau ! tel fut le cri qui frappa mes oreilles. J'étais déjà sur pied. Quel bonheur ! ce n'était qu'une fausse alarme. Une vague avait enfoncé la porte de la dunette, et s'était précipitée de la cage de l'escalier dans le salon. Cet accident fut vite réparé. Nous savourâmes les douceurs de cette bourrasque pendant deux jours et deux nuits ; le vent se calma, à mesure que nous approchions des côtes.

Le capitaine estimait que nous n'étions qu'à quelques milles de la terre ; nous ne marchions qu'avec de grandes précautions et la sonde à la main. Nous tombâmes bientôt de dix brasses à quatre ; l'ancre fut jetée. Nous ne voyions pas de rivage, mais dans le lointain nous apercevions plusieurs jonques en panne : la côte devait être là. Nous tirâmes le canon pour demander un pilote, on nous laissa tirer : le soir nous lançâmes des fusées, nous en fûmes pour nos frais. Il fut décidé qu'aux premières lueurs de l'aube notre chaloupe irait à terre pour aller à la découverte d'un pilote, mais vers minuit, le vent du Nord se leva de nouveau avec une telle violence qu'il fallut abandonner ce projet. Enfin, le lendemain vers dix heures, on signala un pilote. Au lieu de monter à notre bord, il passa à côté de nous toutes voiles dehors, lançant ce simple cri : *Much ice in the river !* (1)

(1) Beaucoup de glace dans la rivière !

Il ne fallait donc plus songer à pousser jusqu'à Nu-tchu-ang, la rivière charriait des glaces. L'ancre fut immédiatement levée et nous mîmes le cap sur Ta-kou, petite ville située près de l'embouchure du Peï-ho. Cette fois nous marchâmes bien, nous avions le vent derrière. A 30 milles de Ta-kou nous aperçûmes un trois-mâts échoué sur la plage, nous tirâmes le canon pour lui signaler notre présence ; il hissa le pavillon anglais. Nous lui demandâmes si nous pouvions lui être de quelque secours ; on ne répondit point ; probablement il n'y avait pour le moment à bord que de simples matelots incapables de déchiffrer nos signaux ; comme il n'y avait du reste aucun péril en la demeure, il fut décidé que nous continuerions notre chemin et que nous ferions connaître ce sinistre à Ta-kou.

Nous passâmes à Ta-kou devant le fort mémorable où la flottille de l'amiral Hope fut canonnée par l'artillerie chinoise, en 1859, affront qui reçut une vengeance éclatante l'année suivante. En effet, une flotte anglo-française se porta devant le fort, le bombarda pendant quelques heures et s'en empara sans coup férir. Plus de 800 canons tombèrent entre les mains des alliés ; c'était presque toute l'artillerie chinoise.

Le temps continuant à se montrer inclément, notre capitaine n'osa descendre jusqu'à Tien-tsin, de crainte de voir son navire pris dans les glaces pour tout l'hiver. Il s'agissait donc de trouver à Ta-kou des voitures qui nous transportassent jusqu'à Tien-tsin. A cet effet, nous envoyâmes notre Mongol à terre ; il nous annonça que le lendemain à huit heures, quatre voitures nous attendraient sur le quai. Quatre voitures pour quatre voyageurs, nous étions curieux de voir ces véhicules !

A l'heure indiquée nous nous fîmes mettre à terre ; nous louâmes à cet effet deux sampans. Lorsque nous fûmes près du rivage, nos bateliers, prétextant que nous n'avions pas parlé de nos malles, exigèrent le double du prix convenu. De là une violente dispute entre notre

Mongol et les bateliers ; elle allait dégénérer en bataille si nous n'avions fini par céder.

Ce n'était là que le commencement de nos tribulations. A peine nos barques avaient-elles touché terre que cinquante Chinois à la fois s'y précipitèrent, soi-disant pour nous aider à transporter nos bagages ; il nous fallut faire des efforts inouïs pour rester maîtres du terrain. Si nous n'avions agi avec rigueur en ce moment, nous perdions certainement la moitié de nos effets.

Est-ce là cette civilisation chinoise qu'on nous avait tant vantée en Europe ? Le Chinois civilisé est un mythe, sauf peut-être à Hong-Kong et à Shang-haï, où il se trouve à chaque instant rappelé à l'ordre par le bâton du policeman anglais ; partout ailleurs il est gueux et voleur autant qu'il est donné de l'être.

Pour comble de malheur, nos voitures, commandées pour huit heures, n'étaient pas là ; il nous fallut attendre en pleine rue jusqu'à midi, entourés par des centaines de badauds chinois, curieux de contempler nos costumes européens. Enfin les voitures arrivent. Grand Dieu ! ce sont de petits chariots à deux roues sans l'ombre de ressorts ; ils sont couverts d'une simple toile et sans le moindre petit banc pour s'asseoir ! Que nous étions heureux d'avoir nos lits ! Nous disposâmes à la hâte notre matelas, nous nous enveloppâmes de notre couverture, et nous recommandant à la grâce de Dieu, nous partîmes. Je ne souhaiterais pas à mon plus cruel ennemi d'être obligé de voyager un jour dans ces ignobles charrettes. En dépit de tous les coussins, il serait si horriblement cahoté qu'il arriverait au bout de sa course meurtri et brisé dans toutes les parties du corps. Passe encore si en Chine il y avait des voies macadamisées ou même des routes pavées ; mais tout cela est un luxe inconnu dans le Céleste-Empire ; jamais on n'y répare les chemins, les voitures dussent-elles s'embourber dans les ornières jusqu'à l'essieu.

Vers cinq heures nous nous arrêtâmes dans je ne sais quel village pour manger un morceau à la hâte. Il était temps, nous n'avions rien pris depuis sept heures du matin. Il me serait impossible de vous décrire ce qu'on nous servit : c'étaient des choses qui n'ont de nom dans aucune de nos langues. Le Chinois quand il mange se sert de bâtonnets : on lui présente tous les mets coupés par menus morceaux et arrosés de sauces qui exhalent un parfum inconnu. Je défie le plus fin gourmet de distinguer si c'est du chien ou du porc qu'on lui offre. Désirant avaler quelque chose qui ne fût pas sujet à sophistication, nous priâmes notre Mongol de nous faire servir des œufs et du jambon. Mais votre Mongol, allez-vous me dire, comprend-il le français, ou bien vous autres baragouinez-vous déjà quelques mots de chinois ? Ni l'un ni l'autre. Nous lui parlons ce que j'appellerai la langue universelle. Ainsi, pour demander des œufs, nous imitons le cri de la poule qui pond, et pour obtenir du jambon nous indiquons certaine partie du corps en contrefaisant le grognement du cochon. Bref, nous parvenons à nous restaurer et nous remontons en voiture.

Il était six heures : nous fûmes roulés, cahotés, bousculés à travers la plus profonde obscurité, à tel point que lorsque nous arrivâmes à Tien-tsin nous avions de la peine à tenir sur nos jambes. Minuit venait de sonner. Nous nous trouvions devant le Peï-ho, que nous devions traverser pour nous rendre chez M. Thierry, de la Congrégation des Lazaristes, où nous avions l'intention de descendre. Pendant le jour on passe la rivière au moyen d'un bac ; mais, pour notre malheur, le batelier demeurant sur la rive opposée, nous eûmes beau crier pendant une heure entière, il n'apparaissait pas. On finit par entendre nos cris au consulat de France, le batelier fut tiré de son sommeil nous parvînmes enfin à destination disloqués, brisés, rompus.

C'est à Tien-tsin que les étrangers désirant se rendre

à Pe-king sont forcés de prendre le passe-port chinois. Comme nous voyagions sous la protection du gouvernement français, c'est naturellement au consul de ce pays que nous nous adressâmes. M. Verbist fut baptisé du nom de Nan (le même nom que celui du célèbre Jésuite mort en 1707) ; M. Van Segvelt fut nommé Ssé ; M. Hamer, Han ; et votre serviteur, Lang. Notre frère Paul répond dorénavant au nom de Ling.

Pendant qu'on rédigeait nos passe-ports nous allâmes faire visite aux sœurs de Saint-Vincent de Paul, qui, non contentes de se dévouer à l'éducation des petites orphelines, possèdent un dispensaire parfaitement monté où elles traitent gratuitement les malades pauvres, païens aussi bien que chrétiens. Pendant que nous étions dans l'établissement, on apporta aux bonnes sœurs un petit enfant de quelques jours. C'était le deuxième de la journée. Au dispensaire les malades faisaient queue. Ces dispensaires sont un excellent moyen pour attirer les païens : heureux d'y trouver gratuitement non-seulement des soins empressés et délicats, mais encore d'excellentes médecines, ils y viennent en foule. Il va sans dire que les bonnes sœurs tâchent de leur fournir des remèdes pour l'âme en même temps que pour le corps.

CHAPITRE IV.

Départ de Tien-tsin. — Un accident. — Un logement chinois. — Pe-king. — Etat de la voirie. — Passeports. — Etendue de Pe-king. — Les magasins. — Les rues. — Arcs de triomphe. — Etablissements catholiques. — Départ de Pe-king. — La route impériale. — La grande muraille. — Suin-hoa-fou. — Sy-wan-se. — Quelques mots sur l'état de la Mission.

Nous fîmes nos adieux à l'excellent M. Thierry le lendemain de notre arrivée et nous remontâmes dans les horribles voitures que vous connaissez.

> A peine nous sortions des portes de Tien-tsin.
> Nous étions sur nos chars, et.....

tout à coup nous entendîmes des cris effroyables, tels que les Chinois seuls savent en pousser. Je mets la tête hors de la voiture. Que vois-je? grand Dieu! Au bas d'un talus de quinze pieds de haut une de nos charrettes renversée les roues en l'air et les mulets les quatre fers levés au ciel! D'un bond nous étions tous à terre. — Qui est là dedans? — C'est moi! — Nous entendîmes la voix de notre supérieur. — Êtes-vous blessé? — Non. — N'avez-vous rien? — Absolument rien, je voyais arriver la chose. — Allons *Deo gratias!* Nous le retirâmes par les pieds de sa pénible position, la voiture fut relevée et le convoi se remit en marche.

Le soir à dix heures nous étendions pour la première fois nos matelas sur un de ces fours dont je vous ai parlé plus haut. L'appartement dans lequel on nous caserna était-il d'une propreté exquise, c'est ce que nous n'eûmes pas le temps d'examiner. Mais ce que nous éprouvâmes bientôt,

c'est qu'il y faisait un froid de loup. Les foyers, les poêles sont inconnus en Chine : veut-on chauffer les appartements, on y place un vase rempli de braises à côté duquel vous suffoqueriez infailliblement, si le gaz qu'il dégage ne trouvait pas moyen de s'échapper par les fenêtres plus ou moins hermétiquement fermées au moyen de papier, en guise de carreaux de vitre. Bref, pour ne pas avoir le bout du nez gelé pendant notre sommeil nous nous pelotonnons dans notre couverture comme le ver à soie dans son cocon et nous tâchons de dormir.

Dès une heure nos conducteurs vinrent nous éveiller avec un bruit épouvantable. C'est qu'il s'agissait d'arriver ce jour-là à Pe-king. Or, les portes de la ville se fermant au coucher du soleil, nous n'avions pas de temps à perdre. Baissant encore une fois la tête devant la triste nécessité, nous remontâmes dans nos infernales charrettes. Vers dix heures nous nous arrêtâmes pour prendre un léger repas et à quatre heures nous nous trouvions devant les portes de Pe-king.

Pe-king ! La capitale du Céleste-Empire ! La ville aux cent merveilles dont nous avions lu dans le temps de si splendides descriptions ! Nous croyions trouver ici le terme de nos tribulations. Quelle erreur amère ! A peine avions-nous dépassé la porte que nous ne pûmes nous empêcher de jeter des cris d'épouvante et de douleur. Ce n'étaient plus des secousses que nous éprouvions, c'étaient de vrais sauts de carpe que nous faisions dans nos voitures. Nous étions obligés de travailler du dos, des pieds et des mains pour ne pas avoir les membres broyés. Jamais je n'ai vu de route pareille. Elle a été dallée jadis, mais certainement pas réparée depuis plus d'un siècle ; les eaux y ont creusé des fondrières et des trous où les roues s'enfoncent jusqu'à l'essieu. Les mulets même, quelque habitués qu'ils soient aux passages les plus difficiles, n'avancent qu'avec des précautions infinies ; à chaque moment ils éprouvent des secousses qui leur arrachent des gémissements de douleur.

Que nous fûmes heureux d'arriver au séminaire ! Nous y fûmes reçus à bras ouverts par le vénérable Mgr Mouly que nous avions eu le bonheur de voir à Bruxelles en 1861, et par son digne coadjuteur, Mgr Guerry. Les soins empressés de ces bons prélats nous firent bientôt oublier nos fatigues et nos douleurs.

Les passe-ports qui nous avaient été délivrés à Tien-tsin n'étaient valables que jusqu'à Pe-king ; nous étions forcés d'en prendre d'autres qui nous ouvrissent les portes de la Mongolie. A cet effet, nous nous rendîmes à l'ambassade française. M. le comte de Bellonet, chargé d'affaires en l'absence de Son Exc. l'ambassadeur, fut pour nous d'une prévenance extrême ; non-seulement il se chargea d'aplanir toutes les difficultés, mais il poussa la bonté jusqu'à vouloir absolument que nous acceptassions à dîner chez lui.

Comme il fallait quelques jours avant que toutes les formalités exigées pour les passe-ports fussent remplies, nous avions du temps de reste pour faire quelques courses dans Pe-king. La capitale de la Chine est vraiment une ville immense ; les murs peuvent avoir de 7 à 8 lieues de tour. Elle est divisée en trois villes : la ville impériale, la ville tartare et la ville chinoise. Le chiffre de la population a été singulièrement exagéré : je me rappelle avoir lu des auteurs qui le font monter jusqu'à cinq millions d'habitants, ici on ne croit guère qu'il aille au delà d'un million. En effet, si vous en exceptez la ville chinoise, où réellement la population est dense, vous ne pouvez faire un pas sans rencontrer quelque jardin ou quelque parc immense dépendant d'une grande habitation.

Si vous le voulez, faisons un petit tour dans Pe-king. Ne parlons plus de la voirie : les rues pavées sont des casse-cou ; celles qui ne le sont pas ressemblent à un bourbier infect dont la vue soulève le cœur. Nous voici dans une large rue bordée de magasins offrant le coup

d'œil le plus varié. On dirait un immense foire. Des façades dorées, des ornementations des mâts surmontés d'oriflammes bordant les ‹ de la porte, des enseignes grotesques, du vert, du bleu, en un mot tout ce qui est capabl le regard : voilà l'extérieur d'un magasin chinoi

A l'étalage vous voyez briller l'émail trav toutes les formes ; des coupes, des boîtes, des en jade ; des coffrets, des écrans, des plateaux des porcelaines anciennes qui se vendent à des et des porcelaines modernes qui sont loin de qu'on fabrique en Europe ; des jeux d'échecs et de des boîtes à ouvrage en ivoire ; des éventails, des des groupes en miniature, en un mot ces mil bibelots connus chez nous sous le nom de chi Plus loin ce sont des comptoirs de changeurs on est obligé d'avoir recours à toute heure. Er il n'y a que deux monnaies, le lingot d'arge sapèques, pièces en cuivre percées d'un trou c lequel on les enfile en forme de chapelets. Il 1800 pour la valeur d'un taël (8 fr.). Voici des rô en veux-tu, en voilà des gâteaux rissolés, des au poisson, des viandes inconnues dont se dégage indéfinissable. Tout à côté vous avez un établis thé : on y boit la tasse pour une sapèque ; vous pouvez vous livrer entre les mains du barbie en pleine rue, lui et sa boutique.

Mais ne nous arrêtons pas, de peur de n écraser : ce ne sont que charrettes, litières, pa ânes, chevaux, mulets, cavaliers, piétons ; à instant passent de longues files de chameaux a la suite les uns des autres. En fait de femmes, voit que de vieilles : convaincues que leurs attr passés, elles ne craignent pas d'exposer à la passants leurs figures ridées et grimaçantes et tranquillement le tabac dans de longues pipes

de bambou. Nous avons cependant entrevu le visage de quelques Pékinoises portées dans de riches palanquins. Si le type européen laisse quelque chose à désirer à leurs yeux, du moins elles préfèrent nos fraîches couleurs à leur teint couleur de parchemin, car elles étaient non pas fardées, mais littéralement peintes au blanc et au rouge.

J'étais curieux de voir les innombrables arcs de triomphe, qui, au dire des auteurs, décorent les rues de Pe-king, mais je dois vous avouer que nous partîmes d'un grand éclat de rire à la vue du premier qui s'offrit à nos regards. Représentez-vous des portiques de bois, détraqués, jadis dorés et peints, mais aujourd'hui vermoulus et étayés par des poutres branlantes soutenues elles-mêmes par des étais tombant de vétusté. Il est prudent de recommander son âme à Dieu lorsqu'on est obligé de passer sous ces superbes propylées.

Ne croyez pas du reste que ce soient seulement ces arcs de triomphe qui menacent ruine à Pe-king : toutes les constructions y ont un air délabré qui fait mal au cœur. Tout dans cet empire s'est tellement immobilisé qu'on ne se donne pas même la peine de réparer les murs qui supportent les fastueuses constructions des siècles passés.

Voyons si parmi ces débris d'une splendeur qui s'écroule nous ne découvrirons point quelques souvenirs européens. Et d'abord, voici la cathédrale catholique bâtie au dix-septième siècle par les Jésuites dans le style particulier qu'ils ont adopté pour tous leurs monuments de cette époque. Cette église a été restituée au culte en vertu du traité de Pe-king. Une nouvelle cathédrale en style gothique s'élève sur un autre point de la ville, tout à côté du séminaire. Ce sera, sinon un édifice d'une vaste étendue, du moins une belle église qui fera honneur au culte. En face de la nouvelle cathédrale se trouve l'asile de la Sainte-Enfance : ici, comme à Tien-tsin les bonnes sœurs de Saint-Vincent de Paul se dévouent au service des malades. Non contentes du dispensaire qu'elles ont

à l'orphelinat de la Sainte-Enfance, elles en ont établi plusieurs autres dans différents quartiers de la ville, et vous ne sauriez croire combien elles sont aimées à Pe-king. Quand le peuple les voit passer dans les rues avec leurs larges cornettes, malgré le préjugé qui veut que rien de bon n'arrive d'Europe il s'écarte avec respect en s'écriant : « Ce sont ces bonnes femmes qui viennent gratuitement soigner nos malades. » Nous avons visité également l'ancien cimetière des Jésuites, qui est dans un état parfait de conservation. Nous y avons reconnu avec bonheur les monuments élevés à la mémoire des PP. Verbiest, Schall, Ricci et autres Jésuites célèbres du XVIIe et du XVIIIe siècles, qui, grâce à leur zèle autant qu'à leurs talents, parvinrent à conquérir au catholicisme une place d'honneur dans la capitale même du Céleste-Empire.

Nous ne manquâmes pas de monter au fameux observatoire construit par les mêmes Pères. Tous les instruments, placés sur une plate-forme en plein air, sont en bronze et coulés avec un soin particulier. Nous avons surtout admiré, entre autres, une immense sphère céleste mobile, sur laquelle toutes les constellations sont gravées en relief et un sextant d'une hauteur prodigieuse, au haut duquel on parvient par un marche-pied en bronze glissant sur les rails autour de l'instrument. Ce qui frappe surtout c'est la remarquable beauté des ornements en bronze qui supportent les divers instruments. Nous avons vu là des dragons, des lions et autres emblèmes qui sont de véritables chefs-d'œuvre.

Mais en voilà plus qu'assez sur Pe-king : nos passe-ports sont en règle et nous venons de louer des litières. Des litières oui ! portées par deux mules. N'allez pas vous écrier que c'est du luxe, tout-à-l'heure vous peserez les motifs qui nous ont fait agir.

D'abord, de Pe-king jusqu'à Si-wan-se, notre future résidence, il y a une distance de sept jours. Nous faisons communément cinq heures le matin et cinq heures l'après-

midi dînant et logeant dans les splendides hôtelleries dont je vous ai parlé plus haut. Ensuite... je me suis plaint de la route de Ta-kou à Pe-king, n'est-ce pas? mais c'est pour ici que j'aurais dû résèrver mes plaintes. A quatre lieues de la capitale commence ce qu'on appelle la route impériale. Vous croyez peut-être que nous allons rouler sur une voie Appienne ou sur une voie Sacrée quelconque? Attendez-vous y! Avant d'entreprendre ce périlleux voyage un bon chrétien fait le signe de la croix; le muletier chinois, qui n'a de foi que dans le dieu sapèque, fait assurer son équipage et ses bêtes. Comme on ne parlait pas de notre peau dans le contrat, nous crûmes prudent de compter sur nos propres forces pour nous tirer de ce passage. Et jugez si nous fîmes bien.

La route impériale a été construite il y a mille ans au moins; or les Chinois de cette époque-là ne connaissant ni le macadam ni nos beaux cailloux de Quenast, n'ont trouvé rien de plus simple que de juxtaposer d'énormes blocs de rocher dont les interstices, je le suppose, ont dû primitivement être comblés au moyen d'une matière quelconque. Mais aujourd'hui, impossible de faire deux pas sans rencontrer un abîme de plusieurs pieds de profondeur. Ne croyez pas que j'exagère: pendant quatre heures nous avons sauté d'un bloc à un autre, et nos souliers portent d'irrécusables témoignages de cette mémorable expédition. Nos mulets, moins heureux que nous, ont plus d'une fois fait la culbute; cependant, soutenus par les guides expérimentés que la compagnie d'assurances avait mis à notre disposition, ils sont parvenus à s'en tirer sans y laisser leurs os. Du reste, rien de plus pittoresque que ce passage. La route impériale court entre deux chaînes de rochers escarpés; on se dirait dans une gorge des Apennins.

Au lieu même où commence la route impériale s'élèvent ces constructions gigantesques si connues sous le nom de murailles de Chine. Ce n'est pas encore la Grande muraille,

celle-là se trouve à plusieurs jours plus loin, sur les frontières de la Mongolie et de la Chine : c'est à proprement parler une espèce de rempart avancé, destiné à couvrir la route de Pe-king. L'aspect de ces murailles est vraiment imposant : aussi loin que la vue peut porter, on les voit courir à travers les plaines et les vallées, passer sur les rivières et les fleuves, escalader les collines et les montagnes, surplomber la crête des rochers les plus abrupts et les plus élevés, sans s'arrêter devant aucun obstacle. Cet ouvrage que l'on peut à juste titre ranger parmi les merveilles de l'univers a été construit environ 200 ans avant notre ère par l'empereur Thsin-chi-hoang, dans le but d'empêcher les incursions incessantes des Tartares-Mongols. Cette muraille se développe depuis la province du Chen-si jusqu'aux frontières de la Mandchourie : les Chinois lui donnent une étendue de mille lieues, et la chose n'est pas improbable si l'on considère qu'elle franchit des montagnes ayant plus de cinq mille pieds d'élévation. Elle peut avoir environ 20 pieds de hauteur : il y a deux faces de mur d'une épaisseur de deux pieds, construites en briques énormes ; l'intervalle est comblé de terre jusqu'au parapet. Celui-ci, ainsi que de solides tours carrées placées de distance en distance, sont percés de créneaux. On la traverse en différents endroits sous d'énormes portes voûtées gardées par des satellites et défendues par des tours. Cet ouvrage a été si solidement et si habilement construit que voilà près de vingt siècles qu'il s'est conservé intact, sans qu'on ait eu besoin de le réparer : mais je dois à la vérité de dire qu'on n'y a pas employé les mêmes soins dans toute sa longueur : vers l'extrémité occidentale surtout, il y a des endroits où l'on trouve des revêtements en pierres brutes au lieu de briques ; il parait même qu'il y a des parties où le mur se réduit à un modeste rempart en terre.

Mais continuons notre route. Tantôt nous voyageons à travers des champs cultivés, tantôt à travers des steppes



déserts où nous rencontrons à tout instant d'interminables convois de chameaux au poil fauve, transportant à Pe-king les produits de la Mongolie et de la Tartarie. Ici nous longeons pendant des heures des chaînes de rochers, là nous gravissons une montagne escarpée, plus loin nous traversons des lacs et des rivières gelés. Heureusement la température nous favorise : il fait froid, mais sec et fort peu de vent ; pendant longtemps nous cheminons à pied à côté de nos litières. Et bien nous en prend quelquefois. Au premier lac que nous eûmes à traverser, la glace se brisa sous les pieds d'une de nos mules, la pauvre bête avait de l'eau jusqu'au cou, on eut toute la peine du monde à la tirer de sa fâcheuse position.

Le soir du cinquième jour nous entrâmes à Suin-hoa-tou, ville très-commerçante, où nous étions attendus par M. Gottlicher, prêtre de la Congrégation des Lazaristes. Quelle fut notre surprise et notre joie, en descendant chez lui, d'y trouver l'excellent M. Bray, le supérieur actuel des missions de Mongolie ! Ce brave et digne prêtre, averti par courrier de notre arrivée, s'était mis aussitôt à la tête d'une députation des principaux chrétiens de Sy-wan-se, et avait fait une course de deux jours pour venir au-devant de nous.

Et ne croyez pas que c'était de joie de se voir déchargé de la Mongolie; les Lazaristes, je dois le dire en toute vérité, regrettent vivement la nécessité où ils se trouvent de devoir abandonner cette Mission, et certes, s'ils avaient le nombre de prêtres convenable pour fournir aux besoins des nombreuses provinces confiées à leurs soins, jamais l'idée ne leur serait venue de céder à une autre Congrégation la jeune chrétienté dont ils ont jeté les premiers fondements, et où ils sont respectés et vénérés comme de véritables pères.

Nous aurions vivement désiré nous reposer un jour chez le digne M. Gottlicher, mais nous désirions plus vivement encore nous trouver à Sy-wan-se pour y célébrer

la fête de l'Immaculée Conception ; or, nous étions déjà le 5 décembre, et il nous restait deux longues étapes à faire. De grand matin donc, nous étions en route, escortés par les braves chrétiens de Sy-wan-se montés sur de vigoureux petits chevaux tartares. Dans la journée, une seconde députation de cavaliers vint à notre rencontre. C'était donc une véritable ovation qu'on nous préparait ! Comme nous souhaitions voir notre nouvelle patrie adoptive, le vaste champ confié à nos travaux !

Enfin, par un étroit défilé, noûs débouchâmes dans une profonde vallée, environnée de toutes parts de hautes montagnes et traversée dans son milieu par un torrent. Au même instant le canon tonna dans le lointain. Nous levâmes les yeux et au bout de la vallée nous aperçûmes un petit village coquettement perché sur le flanc des montagnes. C'était Sy-wan-se.

Salut, noble hameau, perle des chrétientés de l'Orient ! Loin du bruit et de l'agitation du monde tu étais perdu dans cette vaste solitude, mais l'œil de Dieu a su te découvrir au milieu de tes rochers et il a voulu t'élever en dignité au-dessus des plus opulentes cités de l'empire ; car seul tu peux te glorifier d'appartenir tout entier à la religion de Jésus-crucifié !

En effet, Sy-wan-se compte environ 1,800 habitants, et tous, moins trois familles, ont le bonheur d'être catholiques. Avec quelle émotion nous les vîmes venir à notre rencontre aux doux accents de l'harmonie, au son des cloches, au grondement des canons et des pétards ! Ils étaient là tous en habits de fête, les prêtres du séminaire en tête, les enfants et les vieillards, les hommes et les femmes. Car ici la femme n'est pas esclave comme dans le reste de l'empire ; le christianisme l'a émancipée : plus de servitude pour elle, plus de ces ignobles pieds déprimés qui la condamnent à une séquestration perpétuelle. La femme occupe ici la place qu'elle doit occuper au foyer, elle est la compagne et non la servante du mari.

Avec quelle curiosité naïve ils contemplaient les nouveaux

prêtres qui arrivaient de si loin pour travailler au salut de leur âme ! Avec quel empressement ils se jetèrent sur nos pas lorsque, descendant de voiture, nous nous dirigeâmes vers l'église ! Là, pendant que, prosternés devant le tabernacle, nous remercions Dieu de nous avoir amenés sains et saufs au terme de notre voyage, ils entonnèrent tous ensemble, en langue chinoise, un de ces chants primitifs dont nous ne comprenions pas le sens, mais qui inonda notre cœur d'une des plus douces émotions que nous ayons ressenties de notre vie !

Et maintenant que vous dirai-je de notre séminaire? Il me serait bien difficile de vous en donner une idée bien nette, tout y est construit et distribué à la manière chinoise. Il n'y a d'européen que la cuisine et celle-là ne laisse rien à désirer. Pendant l'été nous occuperons de petites chambres bien fraîches ; durant l'hiver on s'abrite dans des cavernes creusées sous la montagne. Le froid y est donc bien horrible ? allez-vous vous écrier. Je n'en sais trop rien. Quand on voit ces pauvres Chinois enveloppés de peaux des pieds à la tête (costume que nous endosserons nous-mêmes d'ici à quelques jours) on dirait qu'il gèle à pierre fendre, et cependant mon thermomètre n'est jamais descendu à 15° sous zéro. Sont-ils plus douillets que nous, ou bien avons-nous une saison plus rigoureuse à attendre? C'est ce que je vous apprendrai plus tard. Je n'ai pas oublié la recommandation que le digne doyen de Diest me faisait avant mon départ : « *Quand vous écrirez, écrivez en Belge, n'exagérez jamais.* » C'est un conseil que je veux mettre en pratique; pour tout au monde je ne voudrais pas vous donner des indications qui devraient être retractées plus tard.

D'ailleurs, à quoi bon exagérer? Si jusqu'ici je ne vous ai montré que les roses de notre Mission, vous savez aussi bien que moi qu'elle a ses épines. Sy-wan-se n'est pas le seul champ que nous ayons à cultiver. Outre une résidence à l'orient de la Mongolie et une autre à l'occident, nous

avons à nous occuper de 5 à 6,000 chrétiens disséminés dans d'innombrables villages situés quelquefois à plusieurs jours de distance. Or, la vie du missionnaire *missionnant* est d'enfourcher un cheval ou un mulet, et d'aller, accompagné de son catéchiste distribuer la parole de vie à ces pauvres brebis dispersées. Et si vous voulez vous rappeler ce que j'ai dit des voyages dans ce pays, vous pourrez facilement vous faire une idée des fatigues qui attendent le missionnaire dans ces lointaines pérégrinations.

Il y a donc ici de l'ouvrage tracé pour tous les âges et pour tous les caractères. Êtes-vous jeune, entreprenant, allez évangéliser par monts et par vaux ; vous sentez-vous du goût pour l'instruction, il y a des places de professeur vacantes au séminaire ; préférez-vous exercer le ministère sans vous exposer à de trop rudes fatigues, il y a plus d'une cure ouverte, on en créera même de nouvelles si cela vous convient ; vous sentez-vous porté vers l'ascétisme, nous avons ici un établissement de la Sainte-Enfance dirigé par des vierges chinoises, et une congrégation de filles pieuses vivant du travail de leurs mains, institution assez semblable à celle de nos béguinages : quand vous ne feriez que conserver toutes ces personnes, pieuses, laborieuses, soumises comme elles le sont, vous rendriez indubitablement un immense service à la Mission.

Au revoir, chers collègues, puissiez-vous nous expédier d'ici à peu de mois quelques dignes et zélés collaborateurs. Donnez-moi des Belges ! Donnez-moi des Belges ! s'écriait Saint-François Xavier. Ce cri, j'en suis sûr, sera entendu de nos compatriotes.

Votre dévoué collègue,

François VRANCKX.

CHAPITRE V.

Un mot d'excuses. — Chevaux mongols. — Aspect du pays. — Commencements du christianisme en Mongolie. — Origine de Sy-wan-se. — La Messe de Noël. — L'été en Mongolie. — Le froid. — Habillements. — Médecins chinois.

Voilà bientôt quatre mois que vous n'avez plus reçu de mes nouvelles. Il me semble vous voir à l'arrivée de chaque courrier, me grondant, m'accusant de paresse, me traitant de chinois, me jetant par delà les mers le terrible proverbe : « Loin des yeux, loin du cœur ! »

Tout doux ! tout doux ! De grâce que voulez-vous que l'on vous écrive de ces antipodes ? Nous n'avons pas ici à notre disposition des journaux bien informés qui nous apportent toutes chaudes les nouvelles des quatre coins du monde. Et puis, si vous saviez comme du matin au soir nous avons la tête torturée par l'étude de ces sempiternels *iang-iang*, *tjinng-tjinng*, *tjounng-tjounng !* C'est à tel point que je n'ai vraiment pas le courage de me mettre à écrire ; je m'imagine qu'il m'est devenu impossible de donner à mes pensées une forme plus ou moins civilisée. Je pourrais encore alléguer pour excuse qu'après le beau mémoire que M. Van Segvelt a expédié à un de ses amis par la poste Indo-Chine de mars, il me reste bien peu de chose à dire ; mais enfin, essayons, faisons acte de bonne volonté, lâchons un instant la bride à notre imagination.....

Bon ! Voilà le mot *bride* qui tombe de ma plume ! Première idée qui en amènera d'autres, je l'espère. Voulons-nous faire un tour à cheval à travers nos campagnes ? C'est un exercice auquel il faut s'habituer ici, bon gré mal gré :

le missionnaire qui n'est pas capable de faire ses dix à douze lieues par jour, n'est bon qu'à être mis à la réforme. Admirez donc les vigoureux jarrets de nos petits chevaux tartares au poil hérissé, à la queue traînante, à la crinière sauvage. Ce n'est pas par la beauté qu'ils brillent; mais, bon Dieu! que nos superbes coursiers européens font triste figure à côté de ces indomptables enfants du désert!

Dernièrement nous eûmes l'occasion de donner un pas de conduite à M. S...., qui était venu de Pe-king, monté sur un magnifique étalon anglais. Pauvre bête! elle ne marchait qu'en tâtonnant, ne sachant où placer le pied entre les cailloux et les débris de rochers, refusant de passer les rivières prises de glace, hésitant devant chaque ravin; tandis que nos petits tartares, fiers de montrer leur supériorité, bondissaient pas dessus tous les obstacles et volaient droit au but comme une flèche, sans broncher jamais.

Les routes! je vous l'ai suffisamment dit dans ma lettre précédente, c'est à ne pas s'en faire une idée. Dans la partie de la Mongolie que nous habitons, il n'y en a point. Que vous alliez au Nord ou au Midi, à l'Orient ou à l'Occident, partout vous rencontrez des chaînes de montagnes entrecoupées de gouffres profonds et d'étroits défilés. Elles semblent symétriquement rangées les unes à côté des autres; ici elles paraissent renversées, entassées pêle-mêle; plus loin elles élèvent jusqu'aux cieux leurs cîmes aiguës et leurs flancs escarpés. A chaque instant le tableau change d'aspect; mais quelque beau, quelque varié qu'il soit, la vue continuelle de ces montagnes et de ces rochers finit par remplir l'âme d'un sentiment profond de tristesse, de mélancolie et, le dirai-je, d'une espèce d'impatience fiévreuse. Il m'est arrivé à certains jours, je ne vous le cache pas, de sentir un besoin impérieux de faire des courses furibondes à travers les gorges et les défilés, ou bien d'escalader montagne après montagne, dans l'espoir de découvrir enfin quelque horizon plus large.

Quelle faiblesse! direz-vous. Je l'avoue; mais on ne dompte pas son pauvre cœur en un jour. Il est de ces moments où la nature se réveille tout-à-coup; où, par une étrange illusion, la patrie se dresse en quelque sorte vivante à vos yeux; où le souvenir de tout ce qui vous est cher, s'empare de votre être, et alors, alors on sent de terribles luttes s'élever dans son âme. — Mais y eut-il jamais de victoire sans combat? — Lutter, n'est-ce pas notre condition à tous? N'aurons-nous pas à lutter partout et toujours?

Vous ne croiriez pas quel beau motif de consolation et en même temps d'espérance nous trouvons dans l'exemple de ces pauvres chrétiens au milieu desquels nous sommes.

Il y a un demi-siècle environ, Pe-king comptait de nombreux et de fervents disciples du Christ, auxquels tout semblait promettre des jours paisibles et heureux, lorsqu'un beau matin ils furent réveillés comme par un coup de foudre. L'empereur Kia-King venait de porter un édit de mort contre tous ceux qui suivaient la religion du Maître du Ciel!

Que faire? Comment se soustraire à l'œil vigilant des mandarins? Où se cacher? Où fuir?

Les jours suivants vous auriez pu rencontrer sur les horribles routes que j'ai décrites dans ma lettre précédente, de nombreux groupes d'hommes, de femmes, d'enfants, de vieillards, exténués de faim, brisés de fatigue. Où se rendaient-ils? où s'arrêteraient-ils? Là où la main de Dieu les conduirait.

Le nom de Mongolie avait été prononcé à leurs oreilles. Depuis trois jours ils avaient mis la Grande Muraille comme une barrière entre eux et leurs persécuteurs, lorsqu'au sortir d'un défilé ils débouchèrent dans une vaste vallée arrosée par une source limpide. Cette vallée était inhabitée. Il fut résolu qu'on y attendrait des temps meilleurs. Des grottes furent aussitôt creusées dans les

flancs de la montagne, l'herbe de la terre servit d'aliments, l'eau du ruisseau tint lieu de toute autre boisson.

De nos jours la vallée n'est plus un désert : elle se couvre annuellement de riches moissons. Sy-wan-se, dont le nom était inconnu il y a cinquante ans, est devenu un centre célèbre d'où le christianisme rayonne sur tout le Nord de la Chine. C'est dans son sein que les jeunes lévites de la Mongolie viennent s'abreuver aux sources des sciences sacrées. Tout à côté du séminaire s'élève une magnifique cathédrale. Les temps ne sont plus où le signe sacré de la Rédemption était condamné à fuir la lumière : il s'élève majestueusement dans les airs, et à l'abri de son ombre salutaire des milliers de chrétiens viennent en toute liberté offrir leurs hommages au Dieu crucifié.

Oh ! s'il était donné à nos chrétiens d'Europe de voir la ferveur de nos pauvres Chinois ! Jamais de ma vie je n'oublierai le spectacle dont nous avons joui pendant la nuit de Noël. De nombreuses caravanes campaient en plein air par un froid de 25 degrés. C'étaient des chrétiens accourus des villages voisins qui n'avaient pu trouver d'abri chez leurs amis ou connaissances ; car aux jours de grandes fêtes on arrive de dix, quinze lieues à la ronde pour assister aux offices, et toutes les cavernes du village se changent en hôtelleries. Dès longtemps avant minuit l'église était comble. Au moment où le prêtre entonna le cantique par lequel les anges annoncèrent aux bergers la naissance du Sauveur, des milliers de pétards éclatèrent à la fois, les canons tonnèrent, les cloches sonnèrent à toute volée et l'assemblée entière, comme emportée par un saint délire, se leva répétant avec un pieux enthousiasme : « Gloire à Dieu au haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. ! »

Oui ! nobles chrétiens de la Mongolie, puisse la paix du Seigneur demeurer éternellement parmi vous ! Vous

avez connu les fatigues de la lutte, il est juste que vous cueilliez les doux fruits de la victoire. Et puissent vos prières obtenir que ceux qui sont venus de si loin pour vous aider à soutenir les combats de la vie, ne sentent jamais défaillir leur propre courage !

Vous voyez que je n'ai pas oublié la promesse que je vous ai faite de ne pas vous cacher les tribulations qui attendent le pauvre missionnaire : au reste que cela ne vous effraie pas trop : il y a des âmes privilégiées qui n'éprouvent point ces combats, peut-être serez-vous du nombre.

Pour moi, j'attends avec impatience que l'été vienne chasser au loin la tristesse et la monotonie de nos montagnes. Bientôt tout va prendre ici un aspect frais et riant. Aux premières pluies, nos vallées desséchées, brûlées par l'âpre souffle du vent de Sibérie, vont se couvrir de riches moissons; nos montagnes et nos rochers nus et dépouillés encore vont se parer d'une brillante robe de mousse et de verdure et seront animés par les joyeux ébats d'innombrables essaims de chèvres et de brebis.

Ne croyez pas que je fasse de la poésie : tous ceux qui ont vu la Mongolie pendant la belle saison, s'accordent à dire que c'est un séjour enchanteur.

Que de fois nous avons ri, entre nous, de ce bon M. G.... qui, pendant un de nos voyages à Paris, nous avait fait de la Mongolie un tableau à faire dresser les cheveux sur la tête. Si nous n'avons pas trouvé ici les horribles croix et les tribulations sans nombre dont nous semblions menacés, du moins le bon Dieu nous tiendra compte de notre bonne intention : il sait que nous étions prêts à tous les sacrifices.

Nous nous attendions, vous ne l'avez pas oublié, à un hiver d'une rigueur sans pareille; on nous avait parlé d'une température habituelle de 40 degrés. Eh bien! je puis vous le dire en toute vérité, jamais je n'ai moins

souffert du froid que cet hiver. Est-ce à dire qu'il fasse moins froid ici qu'en Belgique? Je me garderai bien de l'affirmer; pendant les mois de décembre, janvier, février, le thermomètre se promenait presque toujours entre 18 et 25 degrés; je ne pense pas qu'il soit jamais descendu si bas en Belgique. Et néanmoins je maintiens mon dire: on supporte beaucoup mieux le climat de la Mongolie que celui de nos contrées.

Et d'abord, ici on s'habitue au froid. En Belgique vous avez de la neige aujourd'hui et de la pluie demain; le matin le vent est au Nord et le soir il souffle du Midi.

Ces brusques changements de température sont inconnus dans ces parages: le vent se met au Nord en septembre et y reste jusqu'en avril. De tout l'hiver pas de pluie, pas de brouillard, fort peu de neige et jamais de dégel. Le ciel est presque toujours d'une sérénité parfaite, et je pense qu'il est impossible de faire des promenades plus délicieuses et surtout plus salutaires que celles que l'on peut faire journellement ici sous les rayons bienfaisants du soleil de midi.

Et puis comme nous sommes confortablement logés et vêtus! Je ne vous parlerai pas de nos chaudes cavernes: M. Van Segvelt les a décrites au long et au large; mais permettez-moi de vous énumérer les différentes pièces de notre costume de voyage. En guise de pantalon on porte autour des jambes d'énormes sacs bourrés d'ouate; pour habit de dessous on a une veste idem. Par-dessus une longue robe entièrement fourrée de peau d'agneau; pour garantir le cou, une pélisse en peau de loutre; pour préserver la poitrine et le dos, une espèce de cuirasse en peau; et par-dessus tout, un manteau fourré qui descend jusqu'à mi-jambes. Pour chaussure on a d'énormes bas ouatés, abrités dans de gigantesques bottes en velours, doublées de feutre; et pour coiffure un vaste bonnet en peau de renard avec rabats pour le front, les oreilles et le cou.

Après ce que je vous ai dit du climat de la Mongolie, vous allez considérer notre accoutrement comme un luxe superflu. Ne jugez pas trop vite : rappelez-vous que je vous parle d'un costume de voyage; or, voyager dans ce pays-ci, c'est très souvent monter à cheval ou se coucher sur une charrette pendant quinze ou vingt jours, et malheur à celui qui n'a pas pris ses précautions contre la rigueur de la saison. Il se trouvera tantôt dans des gorges où le vent s'engouffre avec une violence dont vous ne pouvez vous faire d'idée ; tantôt il aura à gravir des montagnes au sommet desquelles l'aquilon déploie toute sa puissance; il sera peut-être surpris par une tempête de neige qui le glacera jusqu'à la moëlle des os. Il arrive qu'un grand nombre de malheureux périssent ainsi chaque hiver victimes de leur imprudence.

On ne saurait donc prendre trop de précautions, d'autant plus qu'il ne fait pas bon tomber entre les mains des Esculapes chinois. Que le bon Dieu nous préserve de devenir jamais malades ici ! Nous avons au séminaire une pharmacie chinoise. Je ne sais vraiment qui a pu imaginer d'employer comme remèdes les horribles drogues qui s'y trouvent : des pattes de crapaud, des yeux de loup, des griffes de vautour, de la peau et de la graisse humaines, et d'autres médicaments plus affreux encore dont je vous fais grâce. Jamais antre de sorcière n'a renfermé une collection d'horreurs pareilles.

Ne croyez pas cependant que les médecins chinois ne soient pas habiles; je constate simplement qu'ils ont des remèdes dont nous ne nous faisons aucune idée. Dernièrement un missionnaire Lazariste tombe malade de la fièvre. Vous croyez qu'on va lui donner une dose de quinquina. Attendez-vous-y ! Le docteur arrive. Il examine le patient et aussitôt lui administre sans façon sur les avant-bras d'abord, sur les mollets ensuite, une volée de coups si bien appliqués, qu'au bout de dix minutes le sang jaillissait en abondance. — C'était fini : la fièvre avait disparu.

Je me rappelle que nous causions parfois en
de l'efficacité de l'acupuncture. Tel y croyait,
s'en moquait. Permettez-moi de citer un fait q
donner raison aux premiers. Il y a deux an
M. Smorenburg, de la mission de Pe-king, l
dans un petit village, situé à quelques lieues de l
pour administrer les sacrements à plusieurs
atteints du choléra. A peine eut-il achevé s
tâche qu'il ressentit les prodrômes de la maladie
illusion sur son état, il s'élance à cheval dan
d'arriver à Pe-king à temps pour se faire traite
lieues de la ville il n'en pouvait plus : il se l
dans une pagode, et ordonna à son catéchiste
ventre à terre à Pe-king pour chercher du secou
temps les crampes le saisirent aux entrailles
violence telle qu'il s'évanouit complétement.

Cependant, quelques païens touchés de c
coururent appeler le médecin du village. Celui
aussitôt à la besogne. S'armant d'une forte
l'enfonça tout entière dans le vendre du patie
ne jaillit point. Il est mort s'écria l'Esculape. «
répondit faiblement M. Smorenburg rappelé à
le sentiment de la douleur, j'ai fort bien senti
piqué : continuez toujours. » De nouvelles tenta
faites. Après quelques instants une goutte de
A cette vue le docteur ayant la quasi-certitud
le malade se mit à l'acupuncturer avec une sort
quand on arriva de Pe-king avec une litière
le pauvre M. Smorenburg percé de plus de
d'aiguille, mais tout symptôme de choléra ava

Puisque nous en sommes au chapitre de la
je vous demande la permission de citer enco
dont nous avons été témoins oculaires. Un de
tiques tomba du toit il y a quelques jours. Nou
mort sur le coup : il avait eu la maladresse d
choir sur le dos et pendant plus d'un quart d

pas signe de vie. Le médecin arrive, tâte le pouls ; quelques instants et ordonne qu'on apporte une pe. On obéit à ses ordres. Avisant alors un enfant 8 ans, il le prend à part, lui dit quelques mots à et lui donne la soucoupe. Comment vous dire ce passa ensuite ? Le petit gamin se retira dans un it au bout d'un instant il présenta gravement au r la soucoupe remplie jusqu'aux bords d'un nectar n'ai jamais vu faire usage en Europe. Aussitôt le n secoua rudement le malheureux blessé : celui-it les yeux en poussant des gémissements de douleur. z, lui dit le docteur. » Le pauvre diable ouvrit res, et il lui fallut, bon gré mal gré, ingurgiter ieuse médecine jusqu'à la dernière goutte.

ang y Kwang » ordonna le docteur. Aussitôt deux ux gaillards soulevèrent le patient, et, le traînant que le soutenant, ils le forcèrent, malgré ses cris lamentations, de marcher pendant deux heures i donner un moment de répit. Et le résultat, me ous ? Trois jours après le malheureux était à son frais et dispos comme avant sa chute.

CHAPITRE VI.

La cuisine. — Abondance du gibier. — Boisson. — Une administration. — Les missions. — Le district des Eaux-Noires. — La famine. — Les brigands. — Les Mongols et les Païens. — Nouvelle année chinoise. — Un épisode. — Indifférence en matière de religion. — Motifs d'espoir. — Besoins de la Mission.

Mais en voilà assez sur la médecine. Voulons-nous par manière de contraste parler quelques instants cuisine! La cuisine! voilà encore un article qui va vous faire ouvrir de grands yeux! A notre départ nous nous croyions condamnés pour la vie à nous nourrir d'avoine et de millet, et à boire de l'eau claire. Oui-da! se nourrir d'avoine et de millet, quand le bon Dieu vous place dans un pays où les cailles, les faisans, les perdreaux abondent; où les chevreuils et les antilopes bondissent par centaines au-dessus de vos têtes! Eh! à qui la divine Providence destinerait-elle cette nourriture substantielle, si ce n'est à ses pauvres missionnaires? Certes, ce n'est pas pour les Chinois qu'Elle l'a créée: l'estomac chinois a horreur des viandes noires; il s'accommode mieux de l'âne et du chien. Vous croyez que je badine? Moi aussi j'ai longtemps considéré comme une fable ce que l'on raconte des goûts dépravés du Chinois, mais depuis que j'ai vu nos domestiques se régaler d'un de nos chiens de basse-cour, mort de vieillesse et de maladie, j'ai bien dû me rendre à l'évidence.

Nous autres donc qui avons l'estomac plus délicat, nous nous permettons de manger force gibier: ne croyez point que ce soit ici un objet de luxe: les perdreaux se

vendent dix centimes ; de magnifiques chevreuils se paient de 3 à 4 francs la pièce. Nous ferions des festins de roi, si avec cela nous avions quelques-uns de nos bons légumes d'Europe. Mais patience, cela viendra. On est parvenu à acclimater ici la pomme de terre ; je ne sais ce qui nous empêcherait de voir bientôt pousser dans notre jardin des épinards, des asperges, des petits pois et qui sait, peut-être nos bons petits choux de Bruxelles.

Vous allez me trouver excessivement épicurien pour un missionnaire, mais je ne vois pas pourquoi on se gorgerait d'avoine et de millet quand on peut aisément se procurer des choses qui ne sont ni moins bonnes, ni plus chères. Tenez, puisque vous me poussez sur ce terrain, je vous avouerai même que, le mois prochain, nous commencerons à brasser de la bière. Du thé le matin, du thé à midi, du thé le soir, du thé, du thé toujours du thé, sommes-nous donc condamnés à voir notre sang se changer en thé ? Ou bien devrions-nous nous mettre à l'horrible eau-de-vie chinoise ? Car enfin, sous ce climat rigoureux, on sent le pressant besoin d'une boisson plus ou moins alcoolisée. La vigne, vous le sentez bien, est inconnue dans ces parages ; mais nous recevons d'une côte située plus au sud, de magnifiques grappes de raisin qui nous servent à fabriquer le vin dont nous avons besoin pour le saint Sacrifice, et puisqu'il faut faire confession nette, je m'accuse qu'aux grandes occasions il sert.....

Oui-da ! va s'écrier quelque janséniste à la longue figure, c'est là la vie de missionnaire ! Autant valait rester en Europe. Eh quoi ! nous sommes ici à vous plaindre, vous supposant enterrés dans une espèce de Sibérie et vous menez une vie de sybarite, dans un vrai paradis terrestre !

— Pardon Monsieur, un instant, s'il vous plaît. Voici mon catéchiste qui entre.

Le catéchiste. — Le père spirituel voudrait-il faire ses préparatifs pour une administration ?

Moi. — Est-ce loin d'ici ?

Le catéchiste. — Je pense que nous y serons avant huit jours.

Moi. — Oui ! et par un temps pareil ! Croyez-vous que cela presse ?

Le catéchiste. — Quand le courrier quitta le malade, celui-ci était déjà bien bas et il désirait beaucoup se confesser. Voilà bientôt deux ans qu'on n'a pas fait la mission dans son village.

Moi. — Nous partirons à l'instant.

Le catéchiste. — Ferai-je atteler le char ?

Moi. — Malheureux ! vous savez que le nom seul de vos chars me fait venir de la chair de poule. Dois-je arriver là-bas les membres rompus ? Faites seller les chevaux.

Me voilà donc en route pour quinze jours, trottant cinq heures le matin, cinq heures l'après-midi ; le soir logeant Dieu sait dans quels taudis ! dînant quelquefois par cœur, et me nourrissant au souper de mets dont je me garde bien de faire l'analyse de peur de perdre l'appétit à la première bouchée.

Trouvez-vous mauvais qu'à mon retour je me régale d'un morceau de chevreuil et d'un doigt de vin !

Mais, me direz-vous, ce sont là des cas tout à fait exceptionnels, qui... — Eh ! mon Dieu, oui ! comme il en arrive quand on a dans son district 25 chrétientés distantes à plusieurs jours l'une de l'autre.

Vous entendiez tout à l'heure mon catéchiste qui me disait que ce pauvre malade ne s'était plus confessé depuis la dernière mission. Savez-vous ce qu'on entend par mission dans ces parages ? Le voici. Je vous disais donc que dans notre district de Sy-wan-se nous avons des chrétiens éparpillés dans vingt-cinq villages différents. Dans combien de ces villages croyez-vous qu'il y ait des prêtres ? A Sy-wan-se seul. Et cependant il faut rompre

le pain de vie à ces pauvres brebis dispersées. Comment faire?

Annuellement, à l'époque où les travaux de la campagne ont cessé, deux missionnaires, accompagnés de leurs catéchistes, quittent le séminaire et commencent leur tournée. Les voici arrivés dans un village où il y a des chrétiens. Ceux-ci font à leurs Pères spirituels une réception sinon magnifique, du moins cordiale ; la famille la moins pauvre cédera pour quelques jours la caverne, tout à l'heure encore habitée par elle-même, et le soir les missionnaires pourront étendre leur matelas sur un *Khang* où ils ne sont pas du tout sûrs de trouver le sommeil, grâce à la présence de certains petits hôtes que leurs prédécesseurs y ont oubliés. N'importe, en mission, il ne faut pas être si délicat.

Voici donc le missionnaire à l'ouvrage dès le lendemain de son arrivée. Ces pauvres chrétiens n'ont plus entendu parler religion depuis un, deux ans peut-être : Il faudra par conséquent les instruire. Soir et matin on les réunira pour leur rappeler les grandes vérités de la foi. Il y a des enfants à préparer pour la première communion, les cérémonies du baptême à suppléer, des mariages à bénir, des catéchumènes à examiner, des réconciliations à opérer, des différends à juger ; il y a la confession de tous ces chrétiens à entendre. Quelle agréable occupation pendant huit ou dix jours ! Et puis quand tout est fini, quand le missionnaire a donné sa dernière bénédiction au petit troupeau qu'il vient de réconcilier avec Dieu, il monte à cheval et s'en va à quinze, vingt lieues plus loin recommencer les mêmes travaux. Et cela pendant combien de temps? Qui sait? pendant six, sept, huit mois peut-être.

Pauvres chrétiens de la Chine! n'est-on pas en droit de s'écrier avec le Sauveur : « La moisson est grande et il y a peu de moissonneurs ! »

Et notez bien que je ne parle pas de la partie orientale de la Mongolie trois ou quatre fois plus vaste peut-

être que le district de Sy-wan-se. Vous avez appris par les dernières lettres que M. Hamer, accompagné d'un jeune prêtre chinois, est allé se fixer dans ces parages. Il réside dans la vallée des Eaux-Noires, située à quinze jours d'ici. Immédiatement après les fêtes de Pâques, M. Van Segvelt, accompagné de deux prêtres chinois, partira pour le même district. Il ne sera qu'à huit jours de M. Hamer. Jamais cette partie de la Mongolie n'aura vu tant de prêtres réunis, et je ne doute pas qu'ils n'y trouvent de magnifiques occasions de déployer leur zèle et leur charité.

La partie qui est échue à M. Hamer, subit en ce moment une bien triste crise: elle est en proie à toutes les horreurs de la famine. Ce terrible fléau, que nous ne connaissons plus que de nom en Europe, grâce à la multitude et à la rapidité des communications, et grâce surtout à la charité chrétienne qui, dans les grands jours de malheur, trouve le moyen de se mettre à la hauteur des plus vastes besoins, la famine exerce presque annuellement sur plusieurs points de la Chine des ravages épouvantables qui rappellent les plus lugubres époques du moyen-âge dans nos contrées. Il suffit d'une inondation, d'une année de sécheresse pour que des provinces entières soient décimées par la mort.

C'est ce qui arrive en ce moment dans le district des Eaux-Noires. Le manque de pluie a totalement fait périr la récolte de l'année précédente, et les malheureux habitants, pour ne pas mourir de faim, parcourent tout le pays par bandes armées, détroussant les voyageurs, pillant les fermes et les villages. C'est à tel point que les mandarins se sont vus dans la nécessité de requérir la force armée à Pe-king.

Lorsque nous apprîmes ces détails de la bouche même des courriers des Eaux-Noires qui venaient prendre M. Hamer, nous hésitâmes à laisser partir ce cher confrère. Mais ces vaillants chrétiens, riant de notre peur, nous firent

remarquer un pavillon qu'ils avaient arboré au haut de leur char. Ce pavillon portait en grands caractères chinois l'inscription suivante: « Prêtre de la religion du Maître du Ciel, voyageant sous la protection de S. M. l'empereur des Français. Avec ce pavillon, disaient-ils, ils passeraient en toute sécurité à travers une armée de mille brigands. Il est de fait que depuis la dernière guerre le nom de Français exerce un incroyable prestige en Chine.

Cependant ce qui nous rassurait davantage, c'est que nous savions fort bien, qu'au pis-aller, M. Hamer en serait quitte pour remettre aux brigands l'argent qu'il avait sur lui. Jamais les voleurs chinois n'en veulent à la vie de ceux qu'ils détroussent. Ils vous diront poliment: « Le frère aîné voudrait-il me donner de quoi continuer ma route? » ou bien: « Je suis fatigué, le frère aîné voudrait-il me *prêter* son cheval? » A ces questions il n'y a que deux manières de répondre: si les brigands sont trop nombreux, donnez-leur ce qu'ils vous demandent; s'ils ne sont que huit ou dix, lâchez-leur un coup de révolver par-dessus la tête, et à l'instant même ils vous montreront les talons: habitués qu'ils sont à ne manier que de misérables fusils à mèche, ils ont une peur atroce de nos armes européennes.

Mais me voilà bien loin de mon sujet avec mes histoires de brigands. Je vous ai dit un mot de Sy-wan-se et de la partie orientale de la Mongolie, il me resterait à vous parler de la partie occidentale; mais comme ce district continue à être administré pendant quelques mois encore par MM. les Lazaristes, je préfère ne pas en parler dans cette lettre. Que pourrais-je vous en dire au reste, si ce n'est que là, comme partout ailleurs, le manque d'ouvriers se fait vivement sentir.

Et veuillez remarquer, s'il vous plaît, que jusqu'ici je n'ai pas dit un mot de ces millions de Mongols et de païens que nous avons à convertir. Les Mongols, cette partie si intéressante de notre troupeau, ce peuple simple,

naïf, aux mœurs patriarcales, habitant sous des tentes, n'ayant d'autres soucis que de s'occuper de ses brebis et de ses bœufs ! qu'a t-on fait jusqu'ici pour répandre parmi eux la lumière de l'Evangile ? Que pourrons-nous faire nous-mêmes d'ici à longtemps ? Triste ! triste !

Et les païens, ces pauvres malheureux ! On se plaint en Europe de la corruption des mœurs, mais mon Dieu ; qu'est ce que la corruption dans des contrées qui ont subi l'influence du christianisme, comparée à celle des peuples assis encore dans les ténèbres et à l'ombre de la mort ? Voudriez-vous croire que les missionnaires bénissent la loi chinoise qui permet le mariage aux garçons dès l'âge de quatorze ans, et aux filles dès l'âge de douze ans ?

Nous venons de passer l'époque de la nouvelle année chinoise : serait-il possible de se faire une idée en Europe des monstrueux excès qui se commettent à cette occasion en Chine ? Non. Pendant un mois entier tout l'Empire semble en proie à une espèce de folie furieuse. Les tribunaux chôment, le commerce chôme, les travaux chôment : tout chôme, excepté la débauche et le jeu. Le jeu qui en tout temps est la passion dominante du Chinois, devient à la nouvelle année son occupation unique. A cette époque il joue avec fureur, il joue avec frénésie, il joue son argent, ses maisons, ses terres, ses femmes, il joue ses enfants. Et après ?....

Après ?.... Voulez-vous assister à une scène qui s'est passée dans notre province ? Mieux que ce que je pourrais dire, elle vous apprendra ce que c'est que le païen chinois.

Un homme jeune encore, marié depuis un an à peine, avait perdu son avoir au jeu. Tout y avait passé, même sa jeune femme et son enfant de quelques mois. Dès le premier jour de la seconde lune, le créancier se présente et réclame sa dette.

— Assieds-toi quelques instants, nous verrons comment nous arrangerons la chose, répond le débiteur.

— Il s'agit bien de prendre des arrangements! oseras-tu nier que tout ceci est à moi? Tout?... Tout! répéta-t-il, en jetant un regard horrible sur la jeune mère qui ignorait jusque-là le sort qui la menaçait.

— Femme, lui dit le mari, du ton le plus calme, donne moi l'enfant et sors quelques instants. J'ai besoin de dire à cet homme des paroles que tu ne dois pas entendre.

La pauvre mère donna l'enfant et sortit.

Elle n'était pas dans la rue qu'elle entend des cris effroyables; elle se retourne... Ciel! quel spectacle! Son mari s'élance hors de la maison, poussant des hurlements affreux, demandant vengeance et levant vers les cieux le cadavre de son enfant horriblement défiguré. Que s'était-il passé pendant ce court instant? Le monstre avait saisi son enfant par les pieds, lui avait fracassé la tête contre le mur, et il accusait son créancier de ce meurtre.

Et vous croyez que l'opinion s'émeut d'un fait pareil? Vous croyez que la justice informe et punit le coupable? Qu'est ce qu'un enfant aux yeux d'un païen!

Ah! je vous l'avoue, quand on se met à songer à la profonde immoralité, à la perversité infernale de la race chinoise, on sent s'élever dans son âme un sentiment si vif de dégoût, de répulsion, qu'on est tenté de croire à l'impossibilité de convertir jamais ce peuple au christianisme. Mais n'est-ce pas en raison même des difficultés que notre courage doit grandir? Est-ce à nous, misérables instruments dans la main de Dieu, qu'il appartient de scruter les desseins de la Providence? Nous avons mis la main à la charrue, ne regardons pas en arrière; labourons, creusons, semons: à Dieu de donner la croissance. François-Xavier, le grand apôtre de ce mystérieux Orient, ne cessait d'écrire à ses supérieurs: « Des Belges! Des Belges! Envoyez-moi donc des Belges! »

— Les Belges, les voilà. Les abandonnera-t-il à leurs propres forces? Ah! qu'il nous obtienne de Dieu une

étincelle de ce feu sacré dont il était animé, et nos travaux ne seront pas stériles.

De l'aveu de tous les missionnaires, la grande plaie de la Chine c'est l'indifférence complète pour tout ce qui est matière de religion. On peut le dire en toute vérité, le sentiment religieux semble étouffé dans le Céleste-Empire. Il y a encore une espèce de religion officielle, un certain culte extérieur, de riches pagodes largement dotées, des bonzes se prosternant devant les idoles de pierre ou de bois ; mais croyez-vous que le peuple ait la moindre confiance dans les cérémonies superstitieuses qui se pratiquent dans les temples de Confucius ou de Bouddha ? Il y assistera, même avec une certaine gravité extérieure, par amour pour les traditions ; la tradition c'est la loi suprême en Chine ; mais au sortir du temple il sera le premier à rire des simagrées qu'il vient d'honorer de sa présence. Il n'y a pas de classe d'hommes en Chine qui soit plus profondément méprisée que celle des bonzes : jamais un bonze n'oserait mettre le pied dans une honnête famille ; on le considère tout au plus comme un histrion payé pour figurer dans certaines cérémonies publiques.

Eh bien ! malgré cette indifférence apparente, je soutiens que s'il y avait moyen de tirer ce pauvre peuple de son apathie, on opérerait des merveilles. On a beau dire ; l'instinct religieux ne meurt jamais. Il est dans la vie de l'homme des crises où cette flamme céleste se rallume tout-à-coup, où un besoin impérieux d'avoir recours à la Divinité se fait sentir. Il n'est donné à personne d'échapper à cette nécessité.

Nous reçûmes il y a quelques jours une députation envoyée par un riche païen établi à quelques lieues d'ici. Cet homme souffre depuis longtemps d'une maladie de langueur. Se voyant abandonné des médecins, il a fait vœu de se faire chrétien lui et toute sa famille, si Dieu lui rend la santé ; il nous supplie de la lui obtenir, se déclarant

prêt à s'obliger par contrat à nous céder tous ses biens s'il n'exécute pas fidèlement sa promesse. — Quoiqu'il en soit du motif qui fait agir ce païen, peut-on dire que le sentiment religieux est éteint dans son âme?

Dernièrement une païenne se présente à notre orphelinat de Sy-wan-se et supplie les sœurs de recevoir son enfant.

— Comment, lui répondent celles-ci qui la connaissaient, vous êtes loin d'être pauvre et vous voulez nous donner votre enfant ?

— Mais vous voyez bien, mes bonnes sœurs, que la pauvre petite est malade ; elle mourra certainement.

— Elle est chétive en effet ; mais, ma chère, croyez-vous que nous puissions la guérir ?

— Je ne le pense pas ; mais je sais que vous avez un remède pour que mon enfant soit heureux après sa mort ; c'est pour cela que je vous l'apporte.

Voilà une païenne qui a vaguement entendu parler des effets du baptême, et elle y croit. Faudra-t-il de grands efforts d'éloquence pour persuader cette pauvre aveugle que ce remède qui peut procurer le salut éternel à son enfant, est capable de lui obtenir le même bonheur ?

Oh ! qu'on ne nous dise pas que la Chine est une terre stérile dans laquelle le grain de la parole divine ne germera jamais. N'avons-nous pas sous nos yeux nos neuf mille chrétiens qui, malgré la disette de secours spirituels, gardent fidèlement dans leur cœur le dépôt de la foi qui leur a été confié par nos prédécesseurs ! Ne recevons-nous pas des différents districts de notre province les nouvelles les plus consolantes ? M. Chevrier, missionnaire Lazariste, nous écrit de la partie occidentale qu'il vient d'admettre de nombreuses familles au catéchuménat. M. Fan, prêtre chinois, nous annonce du fond de la partie orientale qu'un village tout entier se montre disposé à embrasser la foi. A Dje-Hol jolie

petite ville où se trouve une des résidences d'été de l'empereur, le nombre des catéchumènes est devenu si considérable que, à défaut de prêtre, nous avons été forcés d'y placer un catéchiste pour instruire les néophytes.

Oh ! vienne le moment où nous pourrons lancer dans le champ du Père de famille les pieux élèves de notre séminaire dont plusieurs sont sur le point de recevoir la prêtrise ; vienne surtout le moment où notre chère patrie nous enverra un nouveau contingent de zélés collaborateurs, et nous saurons nous mettre à la hauteur de la tâche difficile que le saint-siége nous a confiée.

Oui, noble et généreuse Belgique, nous comptons sur vous ! Non-seulement vous nous enverrez des soldats, mais vous leur mettrez à la main les armes dont ils ont besoin pour combattre les combats du Seigneur ! Est-il nécessaire, après ce que nous vous avons fait connaître de l'état de notre Mission, que nous fassions un appel à la générosité de votre cœur ?

Certes, les œuvres de la Propagation de la Foi, et de la Sainte-Enfance nous accorderont annuellement un généreux subside ; mais nous le déclarons en toute franchise, il est impossible qu'avec ce seul subside nous continuions à faire ici le bien qu'y opéraient nos prédécesseurs.

Qu'on songe que nous avons à pourvoir à l'entretien d'un séminaire où tous les élèves sont logés, nourris, vêtus pour l'amour de Dieu ; qu'on songe à nos six orphelinats de la Sainte-Enfance qui absorbent des sommes énormes ; qu'on songe aux incroyables dépenses qu'occasionnent les déplacements et les voyages continuels dans un pays vaste comme deux fois la France. Sans parler de nombreux courriers, nous sommes obligés d'entretenir au-delà de trente chevaux pour le service de la Mission ; le port d'une simple lettre envoyée d'ici à M. Van Segvelt, ou à M. Hamer nous coûte plus de cinquante francs. Qu'on songe à l'armée de catéchistes et de baptiseurs qui sont à notre charge, aux nombreuses chapelles et



écoles que nous avons à fonder et à subsidier, et à la misère de nos chrétiens qui, presque tous, vivent dans un dénuement dont on ne saurait se faire une idée en Europe.

Lorsqu'ils nous tendent la main, devons nous leur répondre : « Nos frères de Belgique ne nous ont rien envoyé pour soulager votre misère ! »

Non ! non ! les chrétiens de Mongolie ont appris depuis de longues années à bénir le nom de la France ; il faut qu'ils sachent, que par-delà les mers, il y a un autre pays où l'on sait compâtir à leurs souffrances.

Nous connaissons trop bien notre chère patrie pour avoir un moment d'inquiétude à cet égard : les nobles cœurs qui nous ont si généreusement aidés à organiser cette pénible expédition, ne nous abandonneront pas au moment où nous avons engagé la bataille.

Vous priant de nous rappeler au bon souvenir de tous nos amis, je suis pour la vie,

Votre dévoué collègue,

François VRANCKX.

CHAPITRE VII.

Bornes de la Mongolie. — Emigrations des Chinois en Mongolie. — Les premiers missionnaires se partagent les travaux de la Mission. — Disette de missionnaires. — Difficulté d'apprendre la langue.

Voilà donc les premiers missionnaires belges fixés en Mongolie. Avant de dire quelques mots de leurs travaux, il ne sera pas inutile de donner à nos lecteurs une petite idée de l'étendue du Vicariat confié à leurs soins. Voici ce que nous lisons à ce propos, dans une lettre adressée par le digne M. Verbist au Comité central de l'Œuvre de la Ste-Enfance, à Bruxelles :

« Je ne sais, Mesdames, si vous vous faites une juste idée de l'étendue de la mission qui nous est confiée.

Si vous le voulez bien, nous allons faire ensemble le tour de nos frontières, sur une bonne carte de géographie, bien entendu, car je n'oserais prendre sur moi de vous conduire, sans accidents, à notre point de départ, si nous devions faire le voyage en réalité.

Si donc de Péking vous vous dirigez vers le nord, vous rencontrez nécessairement la Grande Muraille : passez-la, et vous voilà en Mongolie. Dirigeons-nous vers l'Orient, en côtoyant toujours cette immense barrière. Arrivés au point où la Grande Muraille est traversée par le Sira-Mouren, rivière qui a son embouchure au nord du golfe de Leao-Tong, il faudra nous reposer quelque temps pour reprendre des forces, car il s'agit désormais de monter directement vers le nord.

Après avoir traversé d'immenses déserts et gravi des chaînes de montagnes presque inaccessibles, nous sommes

arrêtés par le fleuve Amour, en face de la ville d'Uronsk. Ne traversons pas le fleuve, Mesdames, car nous nous trouverions en Sibérie et notre juridiction ne s'étend pas sur ce paradis terrestre.

Dirigeons donc nos pas vers l'Occident ; mais j'ai l'honneur de vous en prévenir, il faudra vous armer de force, de courage, de patience, et surtout bien vous couvrir, car pendant des mois et des mois, il nous faudra gravir des montagnes dont l'aspect seul vous donnera le frisson.

Enfin, grâces à Dieu, nous voilà arrivés à nos frontières d'Occident, c'est-à-dire à cette partie du Si-gu indiquée sur la carte sous le nom de Thian-schan-pe-la, en langue civilisée : *province située au nord des montagnes célestes.* Nous nous reposerons un peu ici, et je pense bien que vous ne vous plaindrez pas du peu d'étendue de notre Vicariat. De notre frontière orientale à notre frontière occidentale nous venons de parcourir cinquante degrés ; l'Europe dans sa plus grande largeur n'en a pas davantage.

Descendons maintenant vers le sud, en côtoyant le Thian-schan-pe-la et le Kan-su. Arrivés à la pointe sud-est de cette province, nous devrions pour bien faire, visiter les Mongols du Khu-ku-noor, enclavés entre le Kan-su, le Thibet, le Su-tshuan et le Schen-si ; mais vraiment, cela nous mènerait trop loin ; passons plutôt directement par les immenses steppes des Mongols Eleuths, traversons le fleuve Jaune (Hoang-ho) et entrons dans le pays des Ordos, nous voilà de nouveau en présence de la Grande Muraille. Suivons-la jusqu'à la hauteur de Suin-hoa-fou, de là à notre résidence de Sy-wan-se, il n'y a que trois jours de distance.

Et combien de temps faudrait-il bien pour faire ce voyage, allez-vous me demander ? Je n'en sais rien, Mesdames, tout ce que je puis vous dire, c'est qu'un jour deux intrépides missionnaires, MM. Huc et Gabet, partirent de la partie orientale de notre Vicariat et se dirigèrent vers le royaume du Thibet, en traversant le

pays des Mongols Ordos, et des Mongols du Khu-ku-noor. Ces messieurs ne perdirent pas leur temps en route, et, cependant, il leur fallut dix-huit mois avant d'arriver à Lassa, capitale du Thibet.

Mais c'est affreux, me direz-vous ; il doit vous être impossible d'administrer un pays d'une pareille étendue ? Pour le moment, je n'en disconviens pas ; si nous voulions immédiatement évangéliser le pays tout entier que je viens de vous faire parcourir, il nous faudrait des sommes fabuleuses et une armée de prêtres. Il nous faudrait, en outre, créer un séminaire Mongol ; car notez-bien que la langue mongole diffère essentiellement de la langue chinoise.

Nous nous contentons donc, pour le moment d'administrer la partie sud-est de notre Vicariat, celle qui est marquée sur la carte sous le nom de Tschi-li. Le Tschi-li, quoique faisant partie de la Mongolie proprement dite, est considéré par les autorités de Péking comme province chinoise. Voici pourquoi. L'exubérance de la population en Chine est telle, qu'annuellement des milliers de familles passent la Grande Muraille pour chercher un coin de terre dans les vallées abandonnées et dans les vastes steppes de la Mongolie. Les Mongols, habitués à la vie nomade, se retirent, quoique à regret, devant les flots de l'émigration chinoise qui, à l'heure qu'il est, couvre déjà toute la partie sud-est de cette immense contrée qui continue à porter le nom de Mongolie, mais qui, en réalité, est devenue une véritable province chinoise incorporée au Tschi-li, et administrée par des mandarins absolument comme le reste de l'Empire. »

Elle est immense, on le voit, la portion de l'héritage du Seigneur échue à nos missionnaires ; mais qu'importe ? Ils ont mis la main à la charrue, ils ne regarderont pas en arrière. Voici quelques lignes que M. Verbist le digne pro-vicaire de la mission, écrivait peu de semaines après son arrivée en Mongolie, au R[d] M. Bax à qui il avait confié la direction du noviciat de Scheutveld-lez-Bruxelles.

« Je rends grâces à Dieu des belles espérances que vous me donnez pour l'avenir en me promettant de généreux coopérateurs. Oh ! qu'ils viennent ! qu'ils viennent sans tarder ! A l'heure où je vous écris, nous sommes déjà chargés de la partie centrale et de la partie orientale de la Mongolie. Messieurs les Lazaristes continueront à administrer la partie occidentale du Vicariat pendant quelque temps encore.

Je viens de nommer M. Van Segvelt supérieur de la partie orientale de la Mission. Il résidera à plus de 150 lieues d'ici, à Sio-mia-eûl-kheou, dans le district du Kouin-toung sur les frontières de la Mandchourie. Il sera accompagné d'un jeune prêtre chinois qui est encore à notre séminaire de Sy-wan-se. La partie du vicariat confiée aux soins de M. Van Segvelt compte au delà de 3000 chrétiens dispersés dans une infinité de petits villages.

Dans peu de jours M. Hamer partira en société d'un autre jeune prêtre chinois pour le Ghe-Schwi, district également situé dans la partie orientale de notre Mission, au nord du Kouin-toung. Il résidera à Keou-li-tou, chrétienté distante de 80 lieues de la station de M. Van Segvelt.

M. Vranckx et moi aidés d'un vieux prêtre chinois, que MM. les Lazaristes consentent à nous laisser pendant quelques semaines encore, nous nous chargeons de la Mongolie centrale et de la direction du séminaire qui offre beaucoup d'avenir : il compte une trentaine d'élèves plus ou moins avancés. Nous avons sous notre juridiction deux mille et quelques centaines de chrétiens éparpillés dans 26 villages.

Ce qui me tourmente jour et nuit c'est que à 80 lieues d'ici, à mi-chemin de la future résidence de M. Van Segvelt nous devons laisser à l'abandon le district de Ge-hol qui compte plus de 600 chrétiens. Faute de prêtres on se contente d'inculquer à ces pauvres délaissés l'efficacité

de la contrition parfaite à l'article de la mort. *Horibile dictu!* à moins que ces malheureux ne soient dangereusement malades au passage d'un missionnaire, ils meurent privés des secours de la religion !

Non loin de là deux villages païens, où il y a de nombreux catéchumènes, nous supplient de leur envoyer un prêtre, et nous n'avons personne pour aller cueillir ce fruit précieux de la grâce ! Je ne puis vous l'écrire sans verser des larmes. Oh ! que de fois je me suis déjà dit : « Si j'avais connu l'état des choses comme je le connais maintenant, j'aurais remué ciel et terre pour arriver ici en nombre double et triple. Mais hélas ! vous le savez bien, les renseignements reçus sur la Mission que le S[t]-Siége nous avait assignée n'étaient pas très-rassurants et nous imposaient une grande réserve. Mais le bon Dieu a récompensé notre obéissance.

Non ! la Mongolie n'est pas cette terrible région n'offrant que de l'avoine à manger et de l'eau claire à boire sous une température de 40 degrés sous zéro, comme on nous l'avait faire croire. Nous avons, je l'affirme, une bonne et belle Mission. *Bonne* parce que nous travaillons ici en toute liberté. Jamais la persécution n'a sévi en Mongolie. *Bonne* encore parce que nous n'avons pas à lutter contre un climat meurtrier qui ruine dans tant d'autres contrées les plus belles espérances des missionnaires. — *Belle* parce que la moisson y est mûre et abondante. Oh ! demandez donc avec moi au père de famille, mais avec une nouvelle ferveur, qu'il envoie des ouvriers à sa vigne, et dirigez-les vers nous immédiatement. Cette grâce, mon cher Bax, il me semble que nous devons l'attendre avec d'autant plus de confiance que tous nos chrétiens sont pauvres et constituent ainsi la partie privilégiée du troupeau du Seigneur. »

— Il doit sembler étrange à bien des personnes qu'au bout de quelques mois, des prêtres Européens, fraîchement débarqués en Chine, soient assez au courant de la

langue du pays, pour pouvoir avec fruit travailler au salut des chrétiens confiés à leurs soins. La langue chinoise, en effet, a la réputation d'être la langue la plus difficile à apprendre qui soit au monde : cette langue n'admet pas d'alphabet ; chaque mot a son caractère particulier, et l'on prétend que le vocabulaire complet chinois n'en contient pas moins de 80,000.

Tout ceci est très vrai, mais heureusement cela ne s'applique qu'à la langue *écrite*. La langue *parlée* n'est pas plus difficile que n'importe quelle langue européenne. Au contraire. La grammaire chinoise n'existe point, ou pour ne pas exagérer, peut se réduire à cinq ou six règles. Le genre, le nombre, les déclinaisons, l'accord du substantif et de l'adjectif, la conjugaison du verbe, qui sont une véritable mer à boire dans nos langues d'Occident, sont totalement inconnus aux Chinois. Ils se contentent de juxtaposer les mots, ajoutant par-ci par-là une espèce d'adverbe quand le sens de la phrase n'indique pas assez clairement qu'ils veulent désigner le pluriel, ou bien qu'ils parlent du présent, du passé ou du futur.

Les premiers jours la prononciation paraît singulièrement étrange, mais je tiens qu'il n'y a pas de son au monde qui ne puisse sortir d'une gorge belge, et surtout d'une gorge flamande, grâce à l'habitude des aspirations et des sons gutturaux.

Nos missionnaires sont parvenus à créer une orthographe conventionnelle, au moyen de laquelle ils écrivent couramment le chinois en caractères européens ; peu de temps leur suffit pour écrire sous la dictée et avec une bonne dose de patience et de courage, ils sont certains de pouvoir débiter au bout de deux, trois mois quelques courtes instructions sur le catéchisme et sur les principales vérités de la religion.

Une fois ce premier pas fait, le reste vient en jouant.

CHAPITRE VIII.

Départ de Mr Van Segvelt pour la partie Orientale. — Il décrit son voyage. — Difficulté des routes. — Un orage. — Consultation d'un médecin chinois. — Mr Hamer aux Eaux-Noires. — Ordination de quatre prêtres chinois. — Une première Messe en Chine. — La justice chinoise. — Entrevue de Mr Verbist avec le Mandarin de Tschang-tjia-kheou.

Nous avons dit que la partie orientale de la Mongolie avait été confiée aux soins de M. Van Segvelt. Nous sommes heureux de pouvoir reproduire ici la lettre par laquelle il annonçait à ses confrères de Sy-wan-se l'heureuse issue de son long et pénible voyage :

MON TRÈS-CHER SUPÉRIEUR, MON BIEN-AIMÉ VRANCKX,

Si à cette heure je me trouvais auprès de vous, avec quel pieux empressement je vous souhaiterais la bonne fête, mais mes vœux pour venir de 150 lieues de distance, n'en sont pas moins ardents et sincères, et tout-à-l'heure, quand le Dieu Tout-Puissant descendit entre mes mains sur l'autel, oh ! croyez-moi, je ne vous ai point oubliés. Que la Pentecôte est riche pour nous en leçons, en espérances et en consolations ! Ignorants, comme l'étaient jadis les apôtres, nous avons besoin comme eux que le St-Esprit descende sur nous, et qu'il vienne enrichir nos cœurs de ses dons précieux, car la carrière de l'apostolat, si consolante qu'elle soit, ne laisse pas d'avoir beaucoup d'épines. Mais nous pouvons tout en Celui qui nous fortifie,

et si le Ciel daigne exaucer mes faibles prières, nous aussi, nous serons bientôt des hommes nouveaux, et il nous sera donné d'aller, la croix à la main, annoncer la bonne nouvelle à ces malheureux idolâtres de la Chine.

Ah! mes bien chers confrères, qui aurait cru, il y a quatre ou cinq ans, quand nous prîmes ensemble la résolution de consacrer le reste de nos jours à la prédication de l'évangile dans les pays infidèles, que nous nous serions trouvés un jour aux extrémités de la terre, et, pour y arriver, que d'assauts n'avons-nous pas eu à soutenir, que de combats à livrer, que d'émotions à éprouver! Rien de déchirant, n'est-ce pas, comme le suprême adieu aux amis et à la famille, et cependant, vous le dirai-je, il y eût une épreuve peut-être plus terrible pour moi.

Vous souvient-il, mes confrères, du 17 avril dernier? Je quittais ce cher séminaire de Sy-wan-se à travers une double haie de pieux chrétiens, prosternés à terre les larmes aux yeux, et me criant de toutes parts : *Choui-lè, schenn-fou! Choui-lè, schenn-fou! Au revoir, cher Père! Au revoir, cher Père!* Devant moi marchaient les élèves, petite troupe d'élus qui grandit sous la garde de Dieu et sous votre aile tutélaire, à l'ombre du temple, pour se vouer un jour au service de l'autel, et, à mes côtés, vous, mon très-cher supérieur, et vous, mon bien aimé confrère avec qui je me liai d'amitié depuis de longues années.

..... Tout-à-coup au détour d'une vallée, le cortége s'arrête : les visages s'assombrissent, on se regarde, on s'embrasse en pleurant, — Adieu!....

Me voilà seul Européen en route pour les frontières de la Mandchourie. 150 lieues me séparent de ma future résidence, et les routes, m'a-t-on dit, sont des plus affreuses. Enfin, grâces en soient rendues à Dieu, me voici arrivé à bon port. Mais au prix de quelles fatigues! Si vous en exceptez quelques courtes étapes, depuis le jour de mon départ jusqu'au 5 mai nous n'avons fait que

rouler sur des débris de rochers. Il y a surtout quatre ou cinq endroits d'une vingtaine de lis chacun, où certes pas un Européen n'oserait se hasarder avec les chevaux les mieux exercés, et auxquels je préfère de loin la mémorable route Impériale où nous avons failli laisser nos os lors de notre voyage de Peking à la Grande Muraille. Dans ces gorges étroites et profondes où les torrents qui se précipitent des montagnes ont de la peine à se frayer un chemin, les roues des chars sont parfaitement inutiles, on n'avance que par bonds et par sauts, et je défie le plus habile de se tenir en voiture pendant cinq minutes sans avoir les reins brisés.

Une autre difficulté c'est le passage des rivières et des marais. Bien souvent mon cheval avait de l'eau jusqu'au poitrail, et peu s'en est fallu qu'un jour je ne fusse moi-même submergé. A la suite d'une pluie d'orage les eaux grossissent tellement qu'elles atteignent parfois 7 à 8 pieds de hauteur. Malheur alors au pauvre voyageur : il n'est pas rare qu'il doive attendre dans ces circonstances, pendant plusieurs jours quelquefois, que les eaux se soient écoulées.

Mais les obstacles les plus terribles, ce sont les montagnes. J'ai fait mon apprentissage le jour même où nous quittâmes Sy-wan-se, à l'endroit où la Grande Muraille fait un angle rentrant dans la Mongolie. Nous avons dû opérer là une descente à donner le vertige : la pente est si rapide que non-seulement on est obligé d'enrayer, mais d'atteler les animaux à rebours. J'attribue à une protection spéciale de Dieu que plus d'une fois nous n'ayons pas roulé jusqu'au fond des abîmes. Il y eût un moment où char, bêtes, conducteurs ont été entraînés avec une rapidité vertigineuse, et sont demeurés suspendus comme par miracle au-dessus d'un épouvantable précipice.

Le samedi 21, nous avons été surpris par un orage tel que je n'en ai vu de ma vie. Le ciel semblait être de feu et les éclats de tonnerre, répercutés par les échos

des montagnes se succédaient avec une si effrayante rapidité que je crus à tout instant voir la foudre éclater sur ma tête. Survint une pluie diluvienne, puis de la grêle, enfin de gros flocons de neige. En moins d'une heure nous passâmes par toutes les saisons de l'année. Les conducteurs s'étaient réfugiés dans le char : pour ne pas compromettre mon titre d'Européen, je restai à cheval bravant la foudre et l'ouragan, et criant de ma voix la plus formidable : En avant ! en avant ! — Mais ô malheur ! tout à coup le char se trouve culbuté dans une fosse de deux mètres de profondeur : pour le tirer de là, il fallut le décharger, ce qui ne demanda pas moins de deux heures. Comme déjà les ténèbres se faisaient autour de nous, et qu'il fallait gravir une montagne assez escarpée, j'engageai mes hommes à camper en plein air sous la garde de Dieu et de Marie. *Chau! Chau!* C'est bien ! C'est bien ! En moins d'un quart d'heure un immense feu de broussailles éclairait la vallée, nous mangeâmes des œufs et nous bûmes de l'eau-de-vie chinoise. Après que nous nous fûmes bien séchés et restaurés, nous recommandâmes notre âme à Dieu et nous *tachâmes* de dormir.

Le lendemain je fus pris de violents maux d'entrailles, qui ne firent qu'augmenter d'heure en heure, à tel point que malgré ma vive répugnance, je consentis, le soir, à consulter un médecin chinois. Il me tâta le pouls pendant dix minutes et finit par dire gravement : « Vous avez de l'eau dans le ventre ! » Parbleu, lui répliquai-je, ce n'est pas difficile à deviner, vous venez de me voir avaler six tasses de thé. » — Le lendemain je me remis en route, et Dieu merci, toute trace de maladie a disparu aujourd'hui.

Soyez donc sans aucune inquiétude sur mon sort : ma vie est entre les mains de Dieu. Je n'ai d'autre intention que celle de procurer sa gloire, à Lui de me garder jusqu'au jour où il me redemandera mon âme. Et pourquoi

s'inquiéter? Ne savons-nous pas que tout ce qui arrive ici-bas est un effet de la disposition de sa Providence!

Adieu, mes chers confrères, croyez-moi pour la vie.

Votre tout dévoué,

AL. VAN SEGVELT.

M. Hamer qui était parti pour le district des Eaux-Noires un peu avant M. Van Segvelt, y était également arrivé sain et sauf après un voyage non moins accidenté que celui de son confrère : dès son arrivée, il se mit bravement à l'étude de la langue, et ce fût lui qui le premier d'entre nous eût l'indicible bonheur d'annoncer la parole de Dieu en chinois.

Indépendamment des deux jeunes prêtres chinois donnés à MM. Van Segvelt et Hamer pour compagnons de leurs travaux, se trouvaient au séminaire de Sy-wan-se quatre élèves en théologie dont les études étaient à peu près terminées et qui n'attendaient plus qu'une préparation prochaine et l'occasion de recevoir les Saints Ordres. Cette occasion se présenta bientôt. Voici ce qu'écrivait à ce sujet M. Verbist à ses confrères de Scheutveld : « Ayant appris que sa Grandeur Mgr Mouly, évêque de Pckin, devait arriver vers Pâques à Suin-hoa-fou, ville importante située à 18 lieues seulement d'ici, je saisis cette occasion pour prier sa Grandeur de bien vouloir promouvoir nos jeunes clercs au sacerdoce. Sa Grandeur, avec son empressement et son affabilité ordinaires, se rendit à mes désirs et fixa la semaine sainte pour les ordinations.

Nous eûmes bientôt organisé notre petite caravane, et je conduisis moi-même nos jeunes lévites à Suin-hoa-fou. Nous y reçûmes de la part de sa Grandeur et de l'excellent M. Gottlicher, missionnaire Lazariste chargé de ce district, l'accueil le plus cordial.

Les ordinations se firent au milieu des belles cérémonies de la semaine sainte que Monseigneur célébra avec grande

pompe et avec grand fruit. Plusieurs conversions se sont opérées, entre autres celle d'un *bouton-bleu*, mandarin de seconde classe qui jouit d'une grande autorité dans le pays, et dont l'exemple promet de beaux résultats pour la religion.

Le samedi-saint nous fûmes à l'autel depuis six heures du matin jusqu'à deux heures de l'après-midi. J'avais les reins rompus, mais le cœur plein de douces émotions. Quatre nouveaux jeunes prêtres pour nos chers Mongols, quel précieux secours pour la Mission dont nous portons la responsabilité devant Dieu et son Église !

Dès le lundi de Pâques, nous prîmes congé de sa Grandeur, nous avions hâte de rentrer chez nous. A quelques lieues au delà de la Grande-Muraille se trouve Ko-tjia-iinn-tse, village moitié païen, moitié chrétien, et lieu de naissance de deux de nos jeunes prêtres. Voulant donner une satisfaction à leur vieille mère, et récompenser les chrétiens qui avaient construit à peu près à leurs frais et au prix de grands sacrifices une église assez spacieuse, voulant aussi tenter la conversion de quelques païens que le bruit du canon et des fusées, accompagnement obligé de toute réjouissance en Chine, ne manquerait pas d'attirer à l'église, j'avais promis une messe solennelle au retour.

Les chrétiens venus à notre rencontre nous reçurent avec enthousiasme : le lendemain à l'heure fixée l'église était comble, tous les fidèles étaient au complet. Quoique les travaux des champs eussent commencé, les païens se pressaient aux portes du temple, curieux de voir un spectacle nouveau pour eux.

L'église était bien nue, quoique tous les chrétiens eussent apporté pour l'orner ce qu'ils avaient de plus précieux ; les ornements sacerdotaux dont nous étions revêtus étaient bien pauvres ; mais je ne sais quel prestige est attaché aux cérémonies du culte catholique, l'effet qu'elles produisent est toujours grand. L'attitude respectueuse des payens, le silence profond qui régnait au milieu d'eux étaient de bon augure.

O mes amis, que l'on prie avec ferveur en de pareils moments et qu'on demande avec ardeur à Dieu qui dispose des cœurs, de toucher ceux de tant d'infidèles et d'ouvrir leurs yeux aux lumières de son Évangile !

Mon jeune néomiste joint une piété d'ange à un jugement sain, il me semblait que Dieu devait bénir sa première prédication. Il parla avec entrain et conviction, et il était visible que sa parole était goûtée. Voyez les effets de la grâce de Dieu ! Immédiatement après la cérémonie, quatre payens demandent à voir l'officiant et lui témoignent le désir de recevoir une instruction plus complète. Avec quel empressement leur a-t-on fait la promesse de revenir bientôt les instruire ! Ne pouvons nous pas espérer que bien d'autres ont été touchés de la grâce, et que si j'avais un prêtre zélé à placer au milieu de cette population, elle serait bientôt chrétienne !

Remerciez Dieu avec nous, mes chers amis, de ce premier succès, et demandons-lui des ouvriers pour sa vigne.

Tandis que nous nous en retournions au séminaire de Sy-wan-se, heureux et contents de notre journée, un de nos prêtres était plongé dans une profonde tristesse. Son père était dans les fers. Avait-il commis un crime ? Voici.

Un chrétien avait loué ses terres à un payen qui depuis des années n'avait pas payé un centime de loyer. Le chrétien avait beau réclamer, il recevait invariablement pour réponse : « Votre terre ne me donne pas même de quoi nourrir ma famille, je me garderai bien de vous donner le fruit de mon travail. » Le chrétien irrité d'un pareil procédé, attendit le temps de la moisson et un beau jour, accompagné de quelques gens, il se mit en devoir de faucher le champ de son débiteur. Celui-ci averti, accourut avec quelques hommes armés : une lutte s'engagea, un chrétien resta sur le champ de bataille.

Une enquête eût lieu : le Mandarin gagné par les présents du meurtrier, fit jeter le chrétien en prison, en attendant qu'on lui fit son procès. Mais celui-ci trompant la vigilance

de ses gardiens parvint à s'esquiver. Le Mandarin irrité résolut de s'en venger sur son frère, le père de notre jeune prêtre. Il le fit arrêter, et jura qu'il ne le relâcherait pas avant d'avoir mis la main sur le prétendu coupable.

J'ai cru faire un acte de charité, en affrontant par égard pour cet innocent, le courroux du Mandarin chinois.

Arrivé à la ville de *Tschang-tjia-kheou*, résidence du mandarin, je lui envoie ma carte en le priant de vouloir bien m'accorder audience. Il était dix heures du matin. A midi mon courrier revient avec la carte du mandarin qui me fait dire qu'il me recevra après midi.

Ce n'est pas une petite chose en Chine qu'une visite à un mandarin: pour être bien reçu il faut déployer grand luxe et faire beaucoup d'apparat. Je le vis bien à mon entourage qui s'agitait en tous sens et qui se multipliait pour organiser un cortége convenable.

L'heure est arrivée, on vient me prévenir que tout est prêt. Effectivement la cour était encombrée. En avant, un piqueur revêtu du chapeau de cérémonie à la houppelande rouge; derrière lui deux cavaliers en grand costume d'apparat, puis ma voiture, traînée par des mulets, animaux bien plus considérés ici que le cheval. Quatre serviteurs soutiennent les brancards, deux de nos prêtres chinois m'accompagnent en qualité d'interprètes; à l'arrière-garde plusieurs cavaliers en grand uniforme. Bon gré, mal gré, il me fallut m'accroupir à la chinoise dans mon char, mais à 43 ans on n'a plus les jarrets bien souples, et je puis vous assurer que le trajet me parut excessivement long. Je ne savais si le captif dont j'allais solliciter la délivrance souffrait plus que moi, mais ce que je me disais c'est qu'il ne pouvait pas plus vivement que moi désirer changer de position.

Enfin nous arrivâmes: le mandarin avait donné les ordres les plus grâcieux, ma voiture devait entrer dans sa cour particulière; c'est, paraît-il, une distinction fort rare.

Au moment où je descends de voiture, de nombreux serviteurs s'empressent autour de moi, et me conduisant de cour en cour, de salle en salle, finissent par m'introduire dans le grand salon de réception. Ce salon, entre nous soit dit, n'offre de remarquable que sa malpropreté et son état de délabrement.

Après quelques moments d'attente, le mandarin précédé de ses gens, entra. Il était revêtu de riches vêtements, me fit une profonde salutation à la chinoise que je lui rendis le moins gauchement possible. Il me fit asseoir sur son *khang* (1) à sa gauche, place d'honneur en Chine, me présenta la pipe et le thé, et la conversation commença.

Comme je l'ai dit, deux de mes jeunes prêtres me servaient d'interprètes. Mettant le plus de miel possible dans la voix pour ne pas effaroucher Son Excellence, je lui dis que j'étais dans le pays depuis près de quatre mois, que j'attendais que je pusse convenablement m'exprimer en chinois pour venir lui offrir mes hommages très-respectueux, et l'assurance du désir qui m'animait de vivre en bonne intelligence avec les autorités du pays. Son Excellence et moi nous poursuivions le même but, rendre le peuple heureux en lui inspirant l'amour du devoir envers Dieu et envers l'empereur.

Un petit signe de tête, un petit sourire me firent comprendre que Son Excellence approuvait ce langage.

J'ajoutai que mes affaires m'ayant appelé à la ville voisine, je ne voulais pas qu'il apprît que j'avais passé par la résidence mandarinale sans venir lui rendre mes devoirs, que je le priais donc d'agréer mes sentiments profondément respectueux, et l'assurance de mon concours dévoué pour l'aider dans la mesure de mon influence sur

---

(1) Sorte d'estrade en briques qu'on chauffe au moyen de quelques fagots, qui tient lieu de divan pendant le jour, et sur laquelle on se couche pendant la nuit.

les chrétiens de Mongolie, au maintien de l'ordre et de la concorde parmi le peuple.

Le mandarin me répondit avec beaucoup d'affabilité, me remerciant des sentiments que je lui exprimais, et m'assurant que je pouvais compter sur sa bienveillance. Ce serait son bonheur de pouvoir m'être utile dans toutes les difficultés que je pourrais rencontrer dans ce pays étranger pour moi. Je saisis immédiatement cette bonne parole pour lui dire qu'il me serait bien agréable, si la première visite que je lui faisais était marquée par un acte de bienveillance de sa part ; que j'osais solliciter de Son Excellence la liberté du chrétien *Ghe*, et cela avec d'autant plus de confiance que j'étais convaincu de son innocence.

« Je le sais, je le sais, dit-il, il est innocent, mais il expie la faute et la fuite de son frère. Et il se mit à me raconter tout au long cette histoire.

Je le louai de son zèle et de son activité, puis faisant un appel à son cœur miséricordieux, je lui demandai de nouveau la liberté du prisonnier, avec tous les ménagements imaginables pour ne pas froisser sa susceptibilité.

O bonheur ! il me l'accorda : mais à une condition c'est que je ferais prévenir le fuyard qu'il avait à se constituer prisonnier : que son affaire allait être jugée dans quelques jours, et que du reste il pouvait compter sur une grande clémence.

Après avoir remercié Son Excellence avec effusion, et fait l'éloge de sa mansuétude et de toutes ses autres vertus mandarinales, sans oublier qu'elle pourrait s'attendre à quelques présents de ma part, chose essentielle en Chine, nous prîmes congé de sa seigneurie en faisant force salutations chinoises, et je regagnai mon équipage au milieu d'une nuée de curieux très-étonnés des égards que le mandarin avait pour un *Diable d'Occident*.

Le lendemain nous apprîmes que le mandarin avait tenu parole, et que le captif était déjà à la recherche de son frère, pour l'engager à venir se livrer de bon gré à son juge. »

CHAPITRE IX.

Départ de MM. Bray et Chevrier, missionnaires Lazaristes. — Les prêtres chinois. — Les missions aux Chrétiens. — Arrivée de MM. Guisset, Meyer, Thys et Verlinden en Mongolie. — Terrible nouvelle : Mr Van Segvelt est mort ! — Quelques détails sur la vie et les travaux de ce missionnaire.

L'ordination de ces quatre prêtres chinois nous permit de songer à l'administration de la Mongolie entière. Nous avons vu plus haut que MM. les Lazaristes avaient bien voulu se charger de la partie occidentale de notre Mission jusqu'à ce que nous fussions en nombre suffisant pour soigner le troupeau confié à nos soins. Nous aimons à payer un juste tribut d'éloges et de reconnaisance aux dignes prêtres qui nous initièrent à la vie apostolique, à M. Bray nommé peu de temps après vicaire apostolique du Kiang-si, et à M. Chevrier qui fut transféré à la procure de Tien-tsin où il eut le bonheur de verser généreusement son sang pour la foi lors de l'épouvantable massacre du 21 juin 1870.

Les prêtres chinois en général possèdent de bonnes qualités ; ils sont pieux, sérieux, rangés, obéissants ; mais il leur manque l'énergie et l'esprit d'initiative, qualités essentielles pour faire le véritable missionnaire. C'est en vain qu'on attendrait d'eux qu'ils fassent de la propagande parmi leurs compatriotes païens ; une timidité naturelle et la peur d'être raillés parce qu'ils ont embrassé une doctrine qui n'était pas celle de leurs pères, fait expirer la parole sur leurs lèvres. Mais au milieu des chrétiens ils rendent de signalés services. Ils sont impayables lorsqu'il s'agit de donner des missions.

Dans un pays où nous avons des chrétiens répandus sur une espace de 300 lieues d'Orient en Occident et d'environ 150 lieues du Nord au Sud, il faudrait un nombre incalculable de résidences fixes pour pouvoir convenablement administrer toutes les chrétientés : avec la grâce de Dieu le nombre de ces résidences augmentera au fur et à mesure que de nouveaux confrères viendront nous prêter main forte. En attendant on tâche de donner une mission dans chaque chrétienté au moins une fois l'année.

Cette mission se prolonge plus ou moins longtemps selon les nécessités de l'endroit. On comprendra facilement que parmi de pauvres chrétiens si longtemps abandonnés à eux-mêmes au milieu de populations païennes, il y a souvent bien des vices à extirper, bien des réformes à faire, bien des différends à juger, bien des réconciliations à opérer, bien d'ignorants à instruire, bien de brebis égarées à mettre dans la bonne voie. Tout cela c'est l'ouvrage du missionnaire. Pendant quinze jours, trois semaines, un mois s'il le faut il réunira soir et matin son petit troupeau pour lui rompre la parole de vie : chaque jour il entendra un certain nombre de confessions, il préparera les enfants à la première communion, il donnera une instruction spéciale aux catéchumènes. Si le nombre de ces derniers est assez considérable, il placera dans le village, aux frais de la Mission, un catéchiste bien instruit chargé d'achever l'instruction des païens. Ces catéchistes sont pris parmi les chrétiens les plus fervents et les plus considérés : en l'absence du missionnaire ils président les réunions des dimanches et des fêtes. Au début de la mission, le catéchiste rend au missionnaire un compte fidèle de la chrétienté confiée à ses soins : il sait les disputes qui sont survenues, les procès qui sont engagés, les scandales qui ont été donnés. Tout cela, on le sent, facilite singulièrement la tâche du prêtre : dès le premier jour celui-ci est au courant de ce qui s'est passé de

remarquable dans l'endroit qu'il vient évangéliser. Il est presque inouï qu'un chrétien refuse d'assister à la mission; s'il s'en trouve parfois qui dans le début se montrent récalcitrants, ils sont assaillis de tant de supplications et de prières de la part de la communauté entière, qu'ils viennent bientôt se jeter d'eux-mêmes aux pieds du Père spirituel.

Grâce au zèle de nos jeunes prêtres chinois dont nous en plaçâmes immédiatement trois au Si-kheou-wé, partie occidentale de la Mongolie, les missions furent entreprises sur tout le territoire dès le printemps de 1866 et elles eurent les résultats les plus consolants. Pour comble de bonheur nous reçûmes dans le courant de l'été une nouvelle qui nous transporta de joie. M. Bax nous annonçait qu'au mois d'août quatre nouveaux confrères s'embarqueraient à Marseille. Avec quelle ardeur, remerciâmes-nous la divine Providence! Aussitôt un courrier fut expédié de Sy-wan-se vers le Kouin-toung pour prier M. Van Segvelt d'aller à la rencontre des confrères jusqu'à Pe-king. Vers la mi-novembre il nous les amena sains et saufs. C'étaient MM. Guisset, Meyer, Thys et Verlinden.

Il faut se trouver à plus de 6000 lieues de la patrie pour comprendre avec quel bonheur on revoit d'anciens camarades qui vous apportent des nouvelles toutes fraîches des parents et des amis. Après quelques jours d'expansion il fut décidé que MM. Verlinden, Meyer et Thys iraient s'établir dans la partie occidentale de la Mission que nous divisâmes en trois districts. Chaque missionnaire reçut un prêtre chinois pour aide et compagnon, mesure absolument nécessaire dans un pays où les confrères se trouvent tous éloignés à plusieurs jours les uns des autres. En attendant qu'on put créer une nouvelle résidence, destinée à M. Guisset, celui-ci se mit à l'étude de la langue au séminaire de Sy-wan-se.

Un soir, c'était le Vendredi-Saint de l'année 1867, au moment où nous allions nous mettre à table pour

la collation, nous entendîmes les pas précipités d'un cheval s'élançant au grand galop dans la cour, et une voix criant : « *Sse schenn-fou se-leo! Le Père Van Segvelt est mort.!!..* »

La foudre fût tombée au milieu de nous que nous n'aurions pas éprouvé de pareil saisissement. Nous nous précipitâmes dans la cour : un courrier arrivé du Kouin-toung nous remit une lettre de M. l'abbé Mesnard des Missions étrangères de Paris, missionnaire en Mandchourie, et proche voisin de notre bien-aimé confrère.

Hélas! la nouvelle n'était que trop vraie ; M. Mesnard nous annonçait que le pauvre Van Segvelt venait de tomber victime de la charité en assistant les typhoïdes à Sio-mia-eûl-kheou.

Inutile de dire quel deuil cette mort répandit tant en Mongolie qu'en Belgique. Voici les termes dans lesquels une plume amie annonça ce triste événement dans le *Courrier de Bruxelles:* « La Mission belge en Mongolie vient de faire une grande perte dans la personne de Mr Aloïs-Joseph Van Segvelt, décédé le 5 avril 1867, à l'âge de 41 ans, dans la province de Kouin-toung.

Avant de partir pour les régions éloignées où l'avait poussé son zèle ardent pour le salut des âmes, ce pieux et intrépide missionnaire avait appartenu au clergé de Bruxelles, et il a laissé dans notre ville, notamment dans la paroisse de Sainte-Gudule, qui le comptait au nombre de ses vicaires, les meilleurs et les plus estimables souvenirs. Doué d'une belle intelligence qu'il avait cultivée par de longues études, d'un remarquable talent pour la prédication et d'un caractère qui lui attirait la confiance et l'affection de tous ceux qui l'approchaient, notre regretté compatriote n'avait pas hésité à échanger pour les labeurs et les périls d'un lointain apostolat, l'avenir brillant que son mérite, déjà généralement apprécié, semblait lui promettre en Belgique.

Il partit donc en 1865 avec MM. Verbist, Vranckx et

Hamer pour la Mongolie, où une carrière, pour ainsi dire sans bornes, s'ouvrait au dévouement de ces ouvriers évangéliques. Nos vœux, ceux de tous les catholiques belges les accompagnèrent dans cette sainte entreprise, à laquelle notre vénérable primat et le Souverain Pontife se sont montrés si favorables.

Que nous étions loin alors, en voyant partir nos chers missionnaires, dans toute la vigueur de l'âge et d'une robuste constitution, que nous étions loin de nous attendre au vide que la mort vient de faire dans leurs rangs ! Mais Dieu, dont les décrets adorables dépassent la portée des prévisions humaines, a voulu que pour un des fondateurs de la Mission Belge la récompense suivit de près le sacrifice. M. Van Segvelt n'a desservi que pendant quelques mois la petite chrétienté confiée à ses soins apostoliques. Une fièvre pernicieuse s'étant déclarée au mois de Mars dans le village où il résidait, le courageux missionnaire se multiplia pour porter les secours tant spirituels que corporels aux victimes du fléau. Atteint lui-même de la maladie qu'il avait bravée avec une si héroïque intrépidité, il succomba après dix jours de souffrance, entre les bras de son confesseur. (1) Ses paroissiens le chérissaient et le vénéraient déjà comme un père; plusieurs d'entre eux ont assisté à ses derniers moments, et c'est au milieu de leurs larmes et de leurs prières qu'il a rendu à Dieu sa belle âme, heureux de pouvoir, comme le bon Pasteur, donner sa vie pour son troupeau.

La perte que viennent de faire nos frères de l'Extrême-Orient ne sera pas moins vivement ressentie chez nous. M. Van Segvelt, en quittant sa patrie pour aller évangéliser des peuples moins favorisés dans l'ordre de la grâce, comptait beaucoup, comme ses collaborateurs, sur le concours de la catholique Belgique, à laquelle il

(1) M. l'abbé Mesnard, dont nous avons parlé plus haut.

conservait une large place dans ses affections. Il n'y a pas bien longtemps encore qu'on nous remettait de sa part une notice qu'il avait rédigée, dans ses moments de loisir, pour intéresser ses compatriotes aux progrès du catholicisme en Chine. Nous nous sommes fait un devoir de nous conformer à son pieux désir, et cette brochure que bien des personnes ont lue (1) survivra à son auteur pour rendre témoignage de l'ardente charité, qui embrasait son âme quand il plaidait la cause des pauvres chrétiens de la Mongolie.

« Oui, écrivait-il, c'est sur la Belgique que repose toute notre espérance. Elle qui accueillit, il y a cinq ans, avec un si sympathique enthousiasme la nouvelle de l'Œuvre que nous projetions et qui, depuis, contribua si largement à la fondation de notre maison de Bruxelles, pourrait-elle rester sourde aux cris de détresse de ses enfants de l'Extrême-Orient, et les voir, d'un œil insensible, verser des larmes de sang au spectacle des privations de tout genre des chrétiens de la pauvre Mongolie? Oh non, sans doute, et si un jour, pressés par le devoir, nous voulions faire appel à son dévouement et à sa charité, n'est-ce pas, chère et religieuse Belgique, que vous ouvririez pour nous les entrailles de votre miséricorde et que vous verseriez entre nos mains d'abondantes aumônes? Mais, nous ne le demandons pas pour le moment. Le seul désir que nous exprimions ici, c'est que les œuvres de la Propagation de la Foi et de la Ste-Enfance, ces deux grandes gloires de l'Eglise s'étendent chaque jour davantage dans notre bien-aimée patrie. Il faut se trouver dans un pays infidèle, tel que la Chine, pour apprécier toute l'importance, et les immenses services qu'elles rendent à la religion. Oh! qu'elles ont de mérites devant Dieu les personnes qui s'y associent! que les

(1) Coup d'œil sur l'établissement du Christianisme à Pekin et en Mongolie. — Chez Goemaere, Bruxelles.

légers sacrifices qu'elles s'imposent produisent de fruits pour la gloire de Dieu! que d'âmes par leurs secours sont arrachées des mains du démon et introduites dans les tabernacles éternels!

Courage donc, âmes pieuses de Belgique, permettez-moi de pousser au milieu de vous ce cri que votre dévouement et votre zèle m'inspirent. L'œuvre de la Propagation de la Foi et l'Association de la Ste-Enfance, ce grand et digne complétement de la Propagation de la Foi, le plus beau et le plus noble de ses rejetons qui s'en va prenant en Europe les enfants au berceau pour en faire les sauveurs des enfants infidèles, sont les œuvres par excellence de la charité et de l'amour de Jésus-Christ pour les hommes. Il suffit pour en être convaincu, de contempler ce concert de témoignages vénérables par lesquels elles ont été accueillies dès leur origine, le succès prodigieux qu'elles ont obtenu dans toute la chrétienté et surtout les augustes suffrages par lesquels les souverains Pontifes ont daigné les consacrer. Courage! au nom de Jésus-Christ qui est notre vie, notre salut et notre résurrection, que ces œuvres soient toujours l'objet chéri de nos généreuses prédilections. Puisse la Belgique continuer à occuper une des premières places parmi les pays qui contribuent le plus largement pour les missions étrangères et le rachat des petits enfants infidèles, et faciliter ainsi à ses missionnaires l'accomplissement de la tâche si difficile que vient de leur imposer le Saint-Siège! »

— « Il a cessé de battre, le cœur généreux d'où jaillissait, il y a à peine un an, ce cri d'une âme saintement passionnée pour le salut des hommes. Mais l'appel formulé par elle en termes si pressants demeure tout entier, et il semble qu'il emprunte à la mort de notre vénéré compatriote et ami, une espèce de consécration. Ces paroles que nous venons de reproduire expriment, nous pouvons le dire avec assurance, la dernière, la plus chère volonté du défunt. La religieuse Belgique qui

se trouve en quelque sorte constituée son exécutrice testamentaire, pourrait-elle repousser la prière d'un de ses plus dignes enfants ! Non, si la Mission Belge, si cette petite colonie qui fait bénir notre nom à l'autre bout du monde, a perdu un de ses membres, elle a acquis de nouveaux titres à la co-opération de la mère-patrie.

Honorons donc la mémoire du missionnaire belge, du soldat de Jésus-Christ, mort au champ d'honneur, payons-lui le tribut de nos larmes et de nos prières; mais surtout souvenons-nous de l'œuvre qu'il a contribué à fonder. Puisse cette œuvre excellente attirer, sur les traces de ses fondateurs, d'autres dévouements en assez grand nombre non-seulement pour desservir les chrétientés mongoles, mais encore pour faire passer la Mongolie tout entière sous le joug salutaire et glorieux de la croix.

CHAPITRE X.

Départ de MM. Rutjes et van Avesaath. — Mœurs et coutumes chinoises. — Habitations. — Lits. — La femme chinoise. — Le climat. — Aspect du pays en Mongolie. — Animaux sauvages. — Petit aperçu sur le district des Eaux-Noires. — La Ste-Enfance à Kou-li-tcou. — Une Messe solennelle. — Respect des Païens pour les missionnaires. — Ce qui les empêche de se convertir.

M. Bax qui dirigeait à cette époque avec un zèle infatigable le noviciat de Scheut envoya aussitôt deux nouveaux missionnaires en Mongolie, MM. Rutjes et van Avesaath pour combler le vide causé par la mort du tant regretté confrère. M. Van Segvelt avait été remplacé dans le Kouin-toung par M. Guisset: il fut décidé que M. Rutjes se mettrait à l'étude du chinois au séminaire de Sy-wan-se ; M. Van Avesaath fut envoyé aux Eaux-Noires pour assister M. Hamer dans ses travaux.

M. Hamer, on se le rappelle, avait fait partie de la première expédition : nous sommes heureux de pouvoir placer ici quelques extraits d'une intéressante lettre qu'il écrivit vers cette époque à l'un de ses anciens professeurs :

« Voilà environ une année et demie que je vous promis de vous faire parvenir quelques détails sur la vie du missionnaire en Mongolie, il est temps que j'exécute ma promesse. Je ne vous parlerai ni de notre voyage ni de notre arrivée à Sy-wan-se, tout cela doit déjà vous être connu. Commençons par la métamorphose que j'ai dû subir. Quand on arrive en Chine on a dit adieu à la famille, à la patrie, aux amis; cela ne suffit pas: il faut dire adieu également

aux modes et aux mœurs européennes. De la tête aux pieds il faut adopter le costume chinois qui, je dois l'avouer, est infiniment plus confortable que le nôtre; des fourrures en hiver, de légères étoffes en été.

Pour ce qui est des mœurs et coutumes, le plus simple et le plus facile pour s'y habituer, est de faire tout bonnement le contraire de ce que l'on a toujours fait en Europe. Lorsqu'on est jeune comme moi, il n'y a rien de plus aisé : sans me flatter, au bout de quelques semaines, j'ai eu l'honneur d'être considéré par les chinois comme un être civilisé! Et pourquoi? Parcequ'au lieu de me découvrir lorsque je voulais faire honneur à quelqu'un je restais impertubablement la tête couverte, parceque au lieu de lui offrir ma droite, je le plaçais sans façon à ma gauche. Tout est à l'envers dans cet étrange pays : le deuil est blanc, les femmes portent l'habit court et les hommes la robe longue. En Europe il est bienséant lorsqu'on se présente dans une famille de s'informer de la santé de madame, ici vous commettriez une impardonnable incongruité si vous vous permettiez cette licence. A table on commence par le thé, après cela le dessert, puis le chaud et finalement le potage. Adieu cuiller et fourchette, deux simples batonnets les remplacent.

Toutes les maisons sont du même style: un vestibule avec une chambre de chaque côté: pas de cave, pas de grenier. Pour pavement la terre nue, pour plafond le toit. Dans une famille aisée on a cinq, six habitations pareilles, mais toujours les mêmes, et toutes sans exception ont les croisées exposées au sud. Les lits sont inconnus, aussi bien que les tables et les chaises: tout cela est remplacé par un *khang*, espèce d'estrade qui a deux pieds de hauteur et sur laquelle on étend soit une natte, soit un tapis en feutre. La nuit on se roule dans une couverture et on s'y trouve au lit; le jour venu on enroule sa couverture et on s'accroupit sur le même khang à côté d'une table ayant un pied de hauteur pour boire, causer, fumer, diner.

Rien de plus curieux que l'aspect de ces khangs da
une hôtellerie: les uns y dorment, les autres y causen
ceux-ci dînent et ceux-là fument l'opium. Fort heure
sement que la coutume de trouver les lits tout dress
comme en Europe est inconnue ici : chacun apporte
qu'il lui faut pour passer la nuit. Jamais on ne se m
en. voyage sans emporter son lit: ne fut-ce que po
aller administrer un malade, mon lit m'accompagne to
jours. Au reste ce n'est pas une charge, croyez-moi. S
ma selle je place un long sac en toile contenant d'u
côté ma chapelle et de l'autre mes ornements sacerdotau
par-dessus je pose mon lit, c'est à dire un simple tapi
et une couverture ouatée: voilà tout mon bagage,
bien souvent j'ai fait de cette manière 15 à 17 lieue
par jour.

Ce qu'il y a de plus choquant pour un Européen e
Chine, c'est de voir le peu d'estime qu'on y a pour l
femme. Ici l'on voit mettre en pratique ce que not
savant professeur Van Vuuren nous expliquait dans so
cours d'histoire, savoir que par suite de la chûte originel
la femme est devenue esclave, et que la femme telle q
nous la voyons en Europe est une créature régénér
par le Christianisme.

Voici quelle est en Chine la condition de la femm
A peine âgée de deux ou trois ans on lui serre les pie
au moyen d'un appareil qui les empêche de se développe
à tel point que la marche devient une impossibilité po
elle. Je ne vous parlerai pas de la dégradation de
femme païenne, cela surpasse toute imagination; ma
permettez-moi de vous dire quelques mots du sort
nos chrétiennes. Grâce au zèle de feu Mgr Dagui
dernier vicaire apostolique de la Mongolie, les chrétie
s'abstiennent ici de mutiler les pieds de leurs jeun
filles; mais à peine celles-ci sont-elles parvenues à l'â
de 12 ou de 13 ans, on les marie ou plutôt on les ven
Jamais on ne demande le consentement de la fille :

contrat de mariage se signe à son insu, et elle ne voit son futur époux qu'au jour du mariage. Ce jour-là le père donne un diner d'adieu, et le lendemain elle est transportée dans la famille de son mari.

Que vous dirai-je du climat si ce n'est qu'on le supporte très-bien ; j'ai passé ici un hiver et un été, je puis donc en parler avec connaissance de cause. Il est vrai que, au cœur de l'hiver, c'est à dire de décembre à février, le thermomètre descend quelquefois jusqu'à 25 et 30° sous zéro et que en été il monte de 30 à 40, et cependant je puis assurer que je n'ai pas trop souffert du froid ni du chaud, grâce au confort que nous offrent les fourrures en hiver et les légers costumes en coton à la saison des grandes chaleurs,

Le sol est très accidenté : ce ne sont que collines et montagnes, à peine en avez-vous franchi une, qu'il s'agit d'en escalader une autre : de tout le temps que je suis en Mongolie jé n'ai jamais eu d'autre horizon que des montagnes. Ces montagnes sont riches en charbons et en métaux, mais les autorités défendent l'exploitation des mines, parce qu'elles savent d'expérience qu'elles deviennent bientôt le rendez-vous de tous les brigands de l'empire. Ge-hol seul fait exception : l'Empereur y exploite une mine d'argent qui est gardée jour et nuit par la force armée.

Sur les montagnes, la culture est presque nulle, mais parmi les vallées on en trouve qui sont prodigieusement fertiles ; à moins toutefois que la sécheresse ne vienne détruire les récoltes, ce qui malheureusement est le cas cette année. Il y a de ces vallées qui sont vraiment belles, on en trouve qui ont 2 à 3 lieues de long, rarement elles ont plus d'une demie lieue de largeur. L'aspect des villages construits en Mongolie par les émigrés Chinois est souvent très pittoresque ; ils ont pour habitude d'adosser les maisons en amphithéâtre sur le penchant des montagnes.

On m'a assuré qu'il y a trois siècles toutes ces montag
étaient couvertes de forêts et de broussailles et servai
d'abri à d'innombrables animaux carnassiers : les Mong
pour se défaire de ces hôtes incommodes ne trouvèr
rien de mieux que d'incendier les bois, ce qui a eu pc
conséquence fatale que pour le moment en fait
combustibles on est obligé de se servir de quelq
maigres broussailles ou de bouze de vache desséch
Naturellement depuis l'incendie des forêts le nombre
animaux sauvages a considérablement diminué, cepend
il y a encore énormément de loups et de renards,
dans certaines parties des tigres qui ont au moins
double de la grandeur de ceux des pays tropicaux et
sont doués d'une force extraordinaire. J'ai vu des chaî
excessivement puissantes qui avaient été brisées par e
pour parvenir à s'emparer d'un chien. Ils affectionne
particulièrement la chair de cet animal : s'ils parvienne
à s'introduire dans un enclos où il y ait des mouto
gardés par un chien, ils dévoreront celui-ci, sans touc
aux premiers. Pour ce qui est des renards, ils sont
en telle quantité, que 10 de nos chrétiens qui sont al
leur faire la chasse en hiver, sont revenus au b
de deux à trois mois avec un butin de 800 à 1000 pea
ressource immense pour ces pauvres malheureux qui viv
presque tous dans une profonde misère.

Mais me direz-vous vous racontez beaucoup du pays
rien de vous-même. Vous avez déjà appris je supp
que peu de temps après mon arrivée à Sy-wan-se je
mis en route pour ma résidence accompagné d'un jeu
prêtre Chinois. J'avais 150 lieues à faire avant d'arri
à Pie-lie-keou et Ghe-schwi les deux districts par
description desquels le P. Huc commence le récit de
Voyages en Tartarie et au Thibet. Je puis vous assu
que notre trajet d'Europe en Chine fut une vérita
partie de plaisir comparé à ce voyage ; escalader montag
après montagne, rocher après rocher, être exposé da

les villages que nous traversions à l'impertinente curiosité d'innombrables badauds désireux de voir un *Yang-kouï-dze, diable d'Occident*, ce fut ma vie pendant 15 jours; aussi plus d'une fois je me suis dit: « *Spectaculum facti sumus angelis et hominibus, nous avons été donné en spectacle aux anges et aux hommes.* »

Le 17[e] jour nous arrivâmes à Ma-tia-dze, résidence du district de Pie-lie-keou. Pie-lie-keou (la Roche Aïgue) possède douze chrétientés dont la plus considérable est celle de Ala-tjia-dze (la famille Ala). Il y a là une église qui est un modèle de misère et de pauvreté. Des murs en terre, des fenêtres en papier; pour pavement le sol nu, pour plafond le toit, voilà le monument. L'autel est une table en bois et pour tout ornement j'y ai trouvé quelques misérables lithographies collées sur la muraille. Et cependant c'est l'unique église de ce district, et aux jours de fête les chrétiens viennent y assister aux solennités de 7 lieues à la ronde.

La résidence est composée de deux places qui servent de cuisine, de salon, de cabinet d'étude et de chambre à coucher, et d'un vestibule qui tient lieu de réfectoire. Pas besoin d'avoir des parloirs, car les chrétiens semblent de former qu'une famille dont le missionnaire est le chef, ils entrent et ils sortent à volonté, et le soir après le travail ils viennent causer avec le missionnaire; c'est là leur seule et unique recréation.

Dans un contour de 7 lieues autour de Ma-tjia-dze, nous avons différents villages chrétiens entre autres ceux de la Vallée Orientale, de la Vallée Occidentale, La Ferme de la famille Pe, La Montagne escarpée, Le grand Village, l'Etroit Défilé, La grande Rivière de l'Est, le Village de la famille Ko, du pied de la Montagne Rocheuse, La Ferme élevée. Tous ces villages comptent plus ou moins de chrétiens, malheureux exilés qui ont cherché un refuge dans ces montagnes presque inaccessibles pour échapper à la rage des persécuteurs. Pas un de ces endroits

ne possède une chapelle, de manière que au temps (
la mission le prêtre est obligé de dire la Ste-Messe
d'entendre les confessions dans la chambre même où
loge.

Comme nous étions au mois de février, au cœur d
l'hiver, et qu'il s'agissait de traverser avant d'arriver au
Eaux-Noires une montagne élevée sur laquelle pendan
cinq mois de l'année on risque d'être gelé, et comm
d'ailleurs depuis longtemps les missions n'avaient pas ét
données dans le district de Ma-tjia-dze, j'engageai mo
prêtre chinois à commencer immédiatement les mission
et je pris la résolution de l'accompagner. Trop peu a
courant pour pouvoir l'aider dans ses labeurs, et témoi
de la profonde misère de nos pauvres chrétiens, je do
avouer que j'ai passé là par une terrible épreuve. Cependan
mon courage n'a pas failli. Nous avons passé la semain
Sainte et les fêtes de Pâques à Ma-tjia-dze et nou
avons célébré les offices avec toute la solennité possibl
tellement que les chrétiens en étaient ravis. Pauvre
gens s'ils pouvaient être témoins de nos fêtes en Europe

Aussitôt après les fêtes de Pâques nous partîmes pou
le district des Eaux-Noires, où j'ai ma principale résiden
à Kou-li-teou. L'église n'est pas en meilleur état que cel
dont je vous ai parlé plus haut, mais elle a le bonheu
d'abriter les restes mortels de sa Grandeur Mgr Dagui
dernier vicaire apostolique de la Mongolie. Kou-li-teo
est situé au milieu d'une charmante vallée très-fertil
Nous y avons une maison de la Sainte-Enfance do
l'administration est confiée à une veuve et à trois vierg
chinoises. Comme la moisson ne promet pas beaucou
cette année, je pense que le nombre des enfants qu
nous aurons à recueillir sera très-considérable, les païen
ne se gênant pas le moins du monde dans ces circon
stances pour laisser périr leurs petites filles de faim et
misère. Heureusement que nos chrétiens sont sur leu
gardes : ils connaissent le prix d'une âme et ils sont

comble du bonheur s'ils parviennent à arracher ces pauvres créatures d'entre les bras de la mort. Pour ce qui est de l'administration de mon orphelinat, cela commence à aller; mais cela m'a coûté quelque peine. Jugez-en par un fait. Dans cette partie de la Chine, les femmes comme les hommes ont la pipe à la bouche du matin jusqu'au soir; les vierges de la Sainte-Enfance partagaient cette vilaine habitude qu'un de mes prédécesseurs avait vainement tenté de déraciner. J'usai de ruse. Je me rendis à l'orphelinat avec une grande et belle lithographie, *belle*, c'est-à-dire ruisselante de rouge, de bleu et de dorures. A la vue de ce *chef-d'œuvre* les yeux de mes vierges s'illuminèrent d'un regard de convoitise. Je donnai ma parole que je ferais cadeau de l'image à celle qui s'abstiendrait de fumer jusqu'à la fête de l'Immaculée Conception. Il y avait environ encore 5 semaines. J'étais pris: il n'y en eut pas une seule qui allumât sa pipe jusqu'au jour fixé. Je tins ma promesse: elles reçurent toutes une belle image, mais en la leur remettant je ne manquai pas de leur dire que ayant acquis la preuve qu'elles pouvaient s'abstenir de fumer, défense formelle leur était faite de retourner à leur ancienne habitude.

Ce même jour de l'Immaculée Conception nous eûmes ici une fête magnifique. J'ai eu le bonheur d'administrer publiquement le baptême à trois adultes, et à cette occasion j'ai célébré une Messe *solennelle*, car j'ai l'avantage de posséder parmi mes chrétiens deux chantres et une quinzaine de musiciens. Quoiqu'il en soit de leurs talents, ils ont produit ici une grande impression. Que sera-ce au Ciel, s'écriait-on, si ici sur la terre on a déjà de si belles fêtes? Involontairement mes souvenirs se sont reportés sur les services que j'ai vu célébrer avec tant de magnificence au séminaire de Ryzenbourg; ah! si mes pauvres chrétiens étaient témoins d'un pareil spectacle, alors, bien sûr, ils se croiraient transportés en Paradis. Ici tout est aussi simple et aussi pauvre que

possible, quelques chandeliers, une croix et un encensoir en terre cuite! le reste à l'avenant.

Outre la résidence de Kou-li-teou, j'ai ici différentes autres chrétientés, la Montagne de l'Est, la Vallée Occidentale, la Vallée Orientale, la Vallée Inaccessible, la grande Vallée de l'Est. Le district des Eaux-Noires est mieux pourvu d'églises que celui de Pie-lie-keou. Au village de la Montagne de l'Est, il y a une église en briques qui ne ressemble pas mal à une grange; la Vallée Inaccessible et la Grande Vallée de l'Est possèdent une maison qui sert de chapelle. La Grande Montagne de l'Est est située à cinq quarts de lieue d'ici, et comme j'ai obtenu de M. le supérieur la faculté de biner les dimanches et les fêtes, je dis d'abord la messe ici puis à la Grande Montagne: de cette manière 800 chrétiens environ peuvent assister au Saint-Sacrifice. Grâce aux vigoureux jarrets de mon coursier Tartare, il me faut tout au plus 15 à 20 minutes pour franchir la distance qui sépare les deux villages.

Pour ce qui est de la prédication de l'Evangile, jusqu'ici nous n'avons pu songer qu'à rompre la parole de vie à nos pauvres chrétiens: le manque d'ouvriers nous empêche de travailler sérieusement à la conversion des païens. Ceux-ci se convertiront-ils en masse, c'est un secret réservé à la Providence. De fait ils nous respectent et même nous craignent. Ils nous supposent un certain pouvoir surnaturel: ainsi, ici à Kou-li-teou la population est composée mi-partie de chrétiens, mi-partie de païens; lorsque nous sommes menacés d'un orage, les uns commes les autres se rassurent en disant: « *Nous n'avons rien à craindre, le missionnaire est au village.* » Le bon Dieu tient-il compte de cette confiance? C'est ce que je ne vous dirai pas: toujours est-il qu'on a remarqué que lorsque la grêle vient détruire les moissons, le village qui a le bonheur d'abriter le missionnaire est infailliblement préservé.

Malgré cette confiance que nous inspirons aux païens, je suis persuadé qu'ils se convertiront difficilement, car ils ont trois terribles ennemis à vaincre, la corruption, l'orgueil et l'avarice. L'outrecuidance du chinois surpasse toute imagination : tout ce qui n'est pas sorti de son propre cerveau est essentiellement imparfait. Ah! si le Christ était né en Chine, je ne doute pas que tous les Chinois sans exception ne fussent ses fervents disciples. Mais ne perdons pas courage, quand l'heure de la grâce aura sonné pour eux, ils courberont le front comme tant d'autres peuples, et je prie Dieu du fond de mon âme qu'il nous envoie quelques généreux coopérateurs qui puissent nous aider à récolter la moisson qu'il nous promet. »

CHAPITRE XI.

Arrivée de Mr Smorenburg. — Mr Verbist se dispose à retourner en Europe. — Nouvelle de sa mort. — Mr Vranckx part pour la Belgique. — Détails sur la mort de Mr Verbist. — Service pour le repos de son âme.

Pendant que M. Hamer essayait ses pas dans la carrière de l'apostolat, la Congrégation fit une précieuse acquisition dans la personne de M. Smorenburg ancien missionnaire Lazariste, parfaitement au courant de la langue et des usages du pays. M. le supérieur Verbist dont la présence était impérieusement réclamée en Europe pour y donner une direction définitive au noviciat de la Congrégation, céda ses pouvoirs de pro-vicaire apostolique à M. Smorenburg, et il fut décidé en même temps que M. Verbist irait inspecter les parties orientale et occidentale de la Mission, après quoi il s'embarquerait pour l'Europe accompagné de M. Vranckx qui serait remplacé au séminaire de Sy-wan-se par M. Rutjes.

M. Verbist se mit en voyage le 3 Février 1868: il se dirigea d'abord vers le district des Eaux-Noires. Le 13 il arriva fatigué et malade à Lao-chou-kheou, chrétienté située à proximité de Ge-hol. Tout brisé qu'il se sentit, il se leva néanmoins le lendemain pour préparer les chrétiens au sacrement de pénitence; mais dès le soir le mal s'aggrava à tel point qu'il se décida à envoyer immédiatement un courrier aux Eaux-Noires: « je désire *ardemment* vous voir, écrivait-il, je crois que j'ai le typhus. » M. van Avesaath en apprenant cette fâcheuse nouvelle s'élança à cheval et franchit en quatre jours l'énorme distance qui le séparait de Lao-chou-kheou où il arriva le 26 trop tard hélas! Le digne supérieur était

mort dans la nuit du 23, assisté dans ses derniers moments par un prêtre chinois M. Mathias Tchang qui se trouvait providentiellement à quelques heures de Lao-chou-kheou occupé à donner la mission. M. van Avesaath après avoir rendu les derniers devoirs au cher défunt continua sa route sur Sy-wan-se où il arriva le 6 Mars. On y tint conseil et il fut décidé que M. Vranckx retournerait immédiatement en Europe avec la charge de vicaire général de la Congrégation et que M. Smorenburg prendrait la direction de la Mongolie jusqu'à ce qu'il plût à la Sacrée Congrégation de la Propagande d'en décider autrement.

M. Vranckx quitta la Mongolie vers le milieu du mois de mars: au commencement de juin il arriva en Sicile d'où il se dirigea sur Rome après avoir adressé à M. l'avocat Verbist, frère du supérieur défunt la lettre suivante:

MONSIEUR L'AVOCAT,

L'année dernière, à peu près à pareille époque nous fûmes comme frappés d'un coup de foudre, lorsqu'un soir une nouvelle aussi terrible qu'inattendue tomba au milieu de nous: l'abbé Van Segvelt était mort! Le premier qui rompit le silence fut notre digne supérieur. « Mon Dieu, s'écria-t-il, quel sacrifice vous exigez de nous! mais que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. »

Il est de ces épreuves où l'on succomberait sous le poids de la douleur, si l'on n'avait cette suprême ressource de la résignation à la volonté divine, où l'on tomberait dans le désespoir, si l'on n'était persuadé qu'après cette courte vie, si remplie de tribulations et de misères, il y en a une autre où les souffrances sont inconnues, où l'on retrouve ceux que l'on a perdus sur la terre.

« Dieu nous l'avait donné, il nous l'a enlevé, que son

saint nom soit béni! c'est tout ce que nous pouvons dire ici depuis quelques jours; c'est ce que vous répéterez avec nous en Belgique, et puisse cette sainte prière amortir quelque peu le coup que vous portera la triste nouvelle que j'ai à vous communiquer.

M. le supérieur, — il doit vous l'avoir annoncé, — se proposait de faire cette année la visite de notre immense vicariat: ni la difficulté des routes, ni la rigueur de la saison, ni les privations de tout genre qu'il allait infailliblement avoir à subir ne pouvaient l'effrayer. Rien ne pouvait l'empêcher d'accomplir ce qu'il appelait son devoir. Il partit donc d'ici il y a un mois environ, plein de force, de santé, de courage; toute la chrétienté de Sy-wan-se voulut lui faire la conduite, et lorsque le moment de la séparation fut arrivé, son dernier mot fut: « Au revoir! dans quatre ou cinq mois! Priez pour moi! »

Depuis, nous n'avions pas reçu de ses nouvelles, lorsque nous vîmes arriver ici notre cher collègue M. l'abbé van Avesaath. Cette visite inopinée nous inquiéta: le district des Eaux-Noires où résident MM. Hamer et van Avesaath était un des premiers que notre cher supérieur se proposait de voir. — Quelles nouvelles de M. le supérieur? — Pas trop bonnes, nous répondit-il, il nous a expédié un courrier pour nous apprendre qu'il était malade en route. — Où cela? — Dans la vallée des Tigres, près de Ge-hol. — L'avez-vous vu? — Je l'ai vu. — Qu'a-t-il? — Pour toute réponse M. van Avesaath leva les yeux au ciel. Nous comprîmes.... Ah! quel coup!

Quel coup pour vous ses frères et sa sœur qu'il aimait si tendrement! Quel coup pour toute sa famille! Quel coup pour ses amis si nombreux! Quel coup pour notre pauvre congrégation naissante qui perd en lui non pas un supérieur mais le meilleur des pères! C'est à peine si nous osons mesurer l'étendue de notre malheur. Pleurons, oui pleurons: devant une pareille catastrophe

les larmes sont permises; oui pleurons, mais tout en versant des larmes bénissons la main qui nous frappe, ne nous laissons pas abattre comme ceux qui n'ont pas d'espérance. Oh! n'en doutons pas, si vous n'avez plus sur la terre un frère tendrement aimé, si nous, ses enfants, avons perdu notre espoir et notre soutien, du haut du Ciel où il est allé recevoir la récompense de son zèle ardent et de son inépuisable charité il continuera à nous aimer et à nous protéger, il continuera à veiller sur cette pauvre Mongolie pour laquelle il a si généreusement sacrifié tout ce qu'il possédait sur la terre.

Quoiqu'il puisse m'en coûter de m'étendre sur les tristes circonstances qui ont amené la mort de notre supérieur bien aimé, je crois de mon devoir de vous les transmettre.

Pour arriver dans la vallée des Tigres (Lao-chou-kheou) où nous possédons une petite chrétienté, il faut gravir des montagnes très escarpées. La longue et pénible ascension de ces montagnes fatigua tellement M. le supérieur qu'il crut pouvoir se débarrasser de sa lourde robe en fourrure. Le soir en arrivant dans notre résidence de Lao-chou-kheou il se sentit pris de frissons, et bientôt la fièvre se déclara. Malgré les soins empressés de nos chrétiens son état ne s'améliora point. Au bout de trois jours il se décida à envoyer un courrier à MM. Hamer et van Avesaath. « Le mal à la tête augmente toujours, écrivait-il, et je crois avoir le typhus: je désire ardemment voir quelqu'un de vous. » Malheureusement nos bons collègues résident à 80 lieues de la vallée des Tigres: il fallut sept jours au courrier pour leur porter la fatale nouvelle. M. van Avesaath s'élança aussitôt à cheval, et franchissant les montagnes et les rochers pour gagner du temps, il était en vue de la vallée des Tigres le soir du 4e jour. Avant d'y parvenir il apprit qu'il arrivait trop tard.... Consolez-vous, cependant, si Dieu a voulu que le sacrifice de votre regretté frère fût complet, qu'il

mourût loin de tous ceux qu'il avait aimés, il ne voulut pas toutefois le priver des secours de la religion; un de nos prêtres chinois qui se trouvait à quelques jours de là, parvint à Lao-chou-kheou le dimanche 23 et eût le bonheur d'administrer les saints sacrements au cher malade qui s'éteignit paisiblement et sans douleur la nuit suivante.

J'essayerais vainement de vous dépeindre la désolation dans laquelle ce funeste événement a plongé la Mongolie entière; depuis que la fatale nouvelle est arrivée ici, l'église ne désemplit point; dix fois par jour la cloche réunit les fidèles au pied de l'autel, et là, prosternés devant le Tout-Puissant, ils offrent à Dieu leurs touchantes supplications pour leur *Nan-schenn-fou* qu'ils avaient appris à vénérer et à aimer comme un père. De toutes parts on nous demande des messes pour le repos de l'âme du cher défunt, pauvres et riches tiennent à lui payer ce dernier tribut d'amour et de reconnaissance. Nos chrétiens se sont immédiatement cotisés, et ils ont décidé que les restes mortels de leur bien aimé pro-vicaire seraient solennellement transportés à Sy-wan-se où un monument lui sera élevé dans l'église. Là il reposera en paix au centre de cette chère mission de Mongolie pour laquelle il a si vaillamment combattu et où Dieu a voulu qu'il remportât la palme qui est promise à ceux qui s'enrôlent sous la noble bannière de Celui qui s'est immolé sur la croix pour conquérir le monde.

Du haut du Ciel, notre bien aimé supérieur continuera à protéger l'œuvre à laquelle il s'était dévoué corps et âme, et qu'il est parvenu à organiser malgré d'immenses difficultés, d'une manière durable. Vous avez appris, en effet, que notre regretté supérieur, dans la prévision de son départ pour l'Europe avait légué ses pouvoirs de pro-vicaire apostolique à M. Smorenburg, ce digne collègue qui avec ses quinze années d'expérience des missions et sa connaissance parfaite de la langue chinoise, nous a

été envoyé comme un don du Ciel, pour conduire notre jeune Congrégration à travers la crise difficile que ces tristes circonstances lui font subir.

Vous savez aussi que notre supérieur bien-aimé avait l'intention de m'emmener avec lui en Belgique où il se proposait d'utiliser l'expérience qu'il avait acquise en Chine pour imprimer une direction définitive à notre noviciat de Scheut: le conseil a voulu que, malgré mon indignité, je fusse en ceci l'exécuteur des dernières volontés du vénérable fondateur de notre œuvre. Dans quelques jours donc, lorsque j'aurai rendu compte à la S. Cong. de la Prop. des changements survenus dans notre Mission, j'espère avoir l'honneur de vous offrir en personne mes compliments de condoléance.

Veuillez, en attendant, exprimer à tous les membres de votre chère famille combien je prends part à leur douleur et croyez-moi.

Votre bien dévoué serviteur,

FRANÇOIS VRANCKX.

Le 19 juin 1868 un service solennel fut célébré pour le regretté défunt dans la chapelle de la Mission. Voici en quels termes une plume amie rendit compte de cette touchante cérémonie:

« Vendredi dernier, les prêtres de la Mission Belge pour la Chine ont fait célébrer dans leur chapelle de Scheut un service funèbre pour le repos de l'âme de leur bien-aimé fondateur et supérieur-général M. l'abbé Verbist. Toutes les classes de la société ont tenu à rendre un dernier témoignage d'amitié au pieux missionnaire qui vient de tomber victime de son zèle et de son dévouement: l'affluence était vraiment extraordinaire. Après l'évangile le R. P. Delcourt qui avait encouragé il y a quelques années de sa parole autorisée et sympathique

les premiers efforts de la Congrégation naissante, décrivit succinctement la carrière si laborieuse et si no ment remplie du vaillant apôtre dont nous pleurons perte.

Il envisagea tour à tour M. l'abbé Verbist con précurseur, père, héros et martyr de l'OEuvre d Mission Belge pour la Chine. Il représenta ses prem essais d'apostolat au petit séminaire de Malines, o travailla plusieurs années à former la jeunesse, r seulement à la science, mais surtout à la vertu; il montra ensuite chargé d'une tâche plus lourde et p difficile, celle de la direction spirituelle des élèves l'Ecole Militaire; il rappela le zèle ardent avec lequ travailla à la propagation d'une œuvre qu'il aimait p dessus toutes les autres et dont il était directeur gén en Belgique, celle de la Sainte-Enfance.

Cette œuvre de la Sainte-Enfance était un germe qu développa dans son noble cœur et qui produisit l'ar que nous voyons croître et fleurir sous nos yeux, Congrégation de la Mission pour la Chine, et Dieu qui l'a destiné à être le père de cette œuvre, lui avait do les qualités nécessaires pour mener l'entreprise à bo fin : grandeur de vues, volonté ferme, courage énergic sagesse, prudence, rien ne lui manquait. Il sut grou autour de lui quelques prêtres zélés qui formèrent le nc de la jeune société qui a rencontré tant de sympa en Belgique.

Lorsqu'il jugea que le sort du noviciat qu'il venait fonder à Scheut était suffisamment assuré, il partit br ment pour les lointaines régions que le Saint-Siége ve de lui confier, pour cette pauvre Mongolie dont le cli l'immense étendue, la langue, le caractère des habit allaient devenir pour lui une source continuelle de pr

---

(1) C'était à l'occasion de la bénédiction de la Chapelle Scheut, le 27 avril 1863.

tions et de fatigues; il partit, il travailla, et au bout de deux ans il voyait ses nobles efforts couronnés de succès: la mission de Mongolie était organisée, dix prêtres Européens et six prêtres Chinois l'aidaient dans son rude labeur.

Le moment était arrivé où il se proposait de venir utiliser en Belgique l'expérience qu'il avait acquise des missions: il voulait, désormais consacrer les jours qui lui restaient à la formation des jeunes missionnaires qui attendaient dans le noviciat le signal du départ; mais ici, Dieu, dont nous devons adorer les vues sans les comprendre, l'arrêta: il le trouva mûr pour le Ciel: après quelques jours de maladie, il alla cueillir la palme pour laquelle il avait si vaillamment combattu.

Il est mort, mais son esprit vit: nous ne le reverrons plus sur la terre, mais nous verrons croître son œuvre, cette jeune Congrégation dont le clergé est fier parce qu'elle est sortie de son sein, dont la Belgique se fait gloire parce qu'elle porte au loin le nom de ses enfants, dont le monde catholique s'enorgueillit parce qu'elle plante l'étendard de Jésus-Christ aux extrémités de la terre....

... Voilà en peu de mots une analyse bien pâle et bien décolorée des émouvantes paroles que le R. P. Delcourt adressait à son pieux auditoire. Puissent-elles rencontrer un sympathique écho dans le cœur de tous nos compatriotes.

Nous avons appris avec plaisir que plusieurs des jeunes prêtres qui se préparent à la vie si rude du missionnaire dans le noviciat de Scheut partiront dans peu de mois pour la Mongolie; d'autres qui achèvent leurs études théologiques au Collège de la Propagande à Rome et à l'Université de Louvain, aspirent avec ardeur après le moment du départ; d'autres encore, en grand nombre, sollicitent vivement la grâce de pouvoir se jeter dans la brèche ouverte par leurs compatriotes. Gloire à ces vaillants

athlètes du Christ! A la vue de tant de dévouement e de tant d'enthousiasme, nous comprenons pourquo François Xavier faisait entendre ce cri du fond de l'Orient « Des Belges! des Belges! envoyez-moi des Belges! »

Parmi les nombreuses marques de sympathie que le missionnaires de Scheut reçurent dans ces tristes circonstances, nous nous faisons un vif plaisir de citer l lettre suivante :

Mon Révérend Père,

Je suis chargée par Sa Majesté la Reine, de vous dir combien Elle prend part à la perte si sensible et si douloureuse que votre pieuse communauté vient de faire La Reine s'associe par là aux regrets si profonds de tou les cœurs catholiques de notre pays, qui avaient été s heureux de voir une Mission Belge se fonder en Chin et s'y étendre avec tant de succès, grâce au zèle vraimen apostolique de Monsieur l'abbé Verbist. Voulez-vous bie aussi, mon Révérend Père, être l'interprète de Sa Majest auprès de la famille de votre vénéré fondateur et lui dir combien la Reine s'associe à leurs profonds regrets.

Agréez, mon Révérend Père, l'expression de mes senti ments aussi respectueux que distingués.

Comtesse Marie d'URSEL.

CHAPITRE XII.

Première prédication aux Païens. — Départ pour Tja-ma-tse-koo. — Route à travers les montagnes. — Une conversation chinoise. — Premières notions de religion données à des Païens. — Leurs bonnes dispositions. — Arrivée à Tja-ma-tse-koo. — Une prédication en plein air.

Malgré le coup terrible porté par la mort de M. Verbist, les missionnaires ne perdirent par un instant courage: peu de temps après l'arrivée de M. Vranckx en Belgique il lui fut donné communication de la lettre suivante adressée au très-Révérend doyen de Duiven par M. Rutjes qui, nous l'avons dit plus haut, avait été chargé de la direction du séminaire de Sy-wan-se.

« Dieu soit loué! la bataille est engagée! Jusqu'ici la difficulté de la langue avait empêché les nouveaux missionnaires de faire des prédications en règle aux païens; mais cet obstacle n'existe pas pour M. Smorenburg, aussi a-t-il pris la résolution de mettre immédiatement la main à l'œuvre et d'accomplir le précepte donné par le Sauveur à ses apôtres: *Allez enseigner tous les peuples.* Dimanche, fête de Ste-Anne, il venait d'achever une ardente prière devant le Très-Saint Sacrement, disant du fond de son âme: « *Seigneur que voulez-vous que je fasse?* » lorsqu'on vint lui annoncer qu'une députation de chrétiens de Tja-ma-tse-koo venait le prier de donner une mission aux païens de leur village.

Qui pourrait décrire ce qu'il ressentit dans son âme? Je ne dirai qu'une chose, c'est que ses yeux se remplirent de larmes, larmes précieuses, larmes si douces que le missionnaire qui en a savouré la sainte volupté se croit

suffisamment récompensé de tous les sacrifices qu'exige de lui son rude apostolat. Le lendemain après avoir supplié le Rédempteur des hommes de bénir nos efforts, nous partîmes. C'était pour moi un bonheur suprême de pouvoir accompagner mon collègue dans sa première prédication aux païens.

Tja-ma-tse-koo est situé à trois lieues d'ici: on voulut nous donner des chevaux et des pédissèques : M. Smorenburg refusa: à l'exemple de l'apôtre nous voulions nous passer de tout, nous rappelant que nous étions venus en Chine non pas pour être servis, mais pour être les serviteurs des autres, *ministrare non ministrari*. Après nous être enquis de la route que nous avions à suivre, nous nous dirigeâmes vers l'endroit que la Providence nous indiquait d'une manière si visible, le cœur léger comme des gens qui sont certains d'accomplir la volonté du meilleur des maîtres.

Nous arrivâmes bientôt dans une vallée étroite, délicieusement ombragée et arrosée par une multitude de petits ruisseaux qui tantôt fuyaient en cascade le long des rochers, et tantôt disparaissaient mystérieusement sous le sable pour reparaître quelques pas plus loin avec une nouvelle fraîcheur et une nouvelle limpidité. Tout à coup nous aperçûmes du monde sur la montagne, un homme vint à nous et comme nous avions pris la résolution de ne laisser passer aucun païen sans lui parler de Dieu et de la religion, M. Smorenburg lui dit : « D'où vient le frère aîné ? » — « De Sy-wan-se, les sjen-foé se portent-ils bien? » — A ce mot de sjen-foé (père spirituel) nous nous aperçûmes que nous avions affaire à des chrétiens; ayant donc demandé selon la mode chinoise comment se nommait notre homme et s'il avait mangé, nous poursuivîmes notre route.

Après une marche ou plutôt après une ascension d'une heure, nous vîmes insensiblement changer notre horizon, de jolis bosquets et de beaux arbres se dessinaient dans

e lointain. Cet endroit devait être habité. Effectivement, nous découvrîmes un petit village caché dans un défilé de la montagne, et hélas! les premières habitations que nous aperçûmes ne nous étaient que trop connues, deux pagodes! N'est-ce pas déplorable que ce hameau si retiré, si bien abrité par sa position contre la corruption du monde, vive dans l'ignorance de Celui qui est la source de tout bien et soit consacré au démon! Nous délibérâmes si nous ne profiterions pas de cette occasion pour semer la parole divine dans cette oasis cachée au milieu du désert, mais tout bien considéré nous résolûmes de remettre ce projet à plus tard, Tja-ma-tse-koo étant l'endroit qui nous avait été désigné comme celui auquel la grâce devait être offerte tout d'abord.

Cependant la route devenait de plus en plus escarpée, bientôt nous fûmes obligés de monter en zig-zag. Toute trace de sentier avait disparu, j'admirais l'agilité de mon compagnon qui escaladait d'un pas rapide toutes les hauteurs des environs dans l'espoir de découvrir l'heureuse vallée où nous appelait la Providence. « Là bas, s'écria-t-il tout à coup, je vois des maisons! » Effectivement à une demi-lieue plus loin nous apercevions quelques habitations d'assez belle apparence. Ce devait être Tja-ma-tse-koo. Cette vue nous donna des ailes, d'autant plus que cette fois il s'agissait de descendre. Nous mînes le cap droit sur le village, bon! nous voilà tout-à-coup arrêtés par un énorme précipice : il fallut le contourner bon gré, mal gré. Au bout de quelques pas nous vîmes deux cavernes et devant l'une d'elles un vieillard occupé à donner la chasse à certains hôtes qui étaient venus se loger dans sa veste sans lui en demander l'autorisation.

« Frère aîné, demanda M. Smorenburg, ce village là-bas est-ce Tja-ma-tse-koo? » — « Certes que non! Tja-ma-tse-koo est à une lieue d'ici, de l'autre côté de cette chaîne de montagnes. »

Oh! encore une heure à grimper : nous pourrions bien

nous reposer ici quelques instants à côté de ce vénérable vieillard. En Europe, la pluie ou le bon temps fournit assez ordinairement matière d'entrée en conversation: en Chine la mode implacable veut que avant de parler de n'importe quoi, on passe par une liste stéréotypée de questions et de réponses. Ergo:

« Quel est le noble nom du vieillard? »

— « Mon humble nom est Dzang. »

« Le vieillard a-t-il mangé? »

— « Mangé. »

« Bu du thé? »

— « Bu. »

« C'est ici la maison du vieillard?

— « Oui. »

« Le vieillard a des terres: la moisson promet-elle cette année? »

— « Elle sera bonne. Les ta-lao-ye d'où viennent-ils? *Ta-lao-ye* est un titre honorifique correspondant à peu-près à notre *Monseigneur:* littéralement il se traduirait par *Grand Vieillard.*

« De Sy-wan-se. »

— « Quels sont les nobles noms des Ta-lao-ye? »

« Celui-ci se nomme Lu; mon humble nom est Ssé.

— « Les Ta-lao-ye ont-ils mangé? »

« Mangé. — Entre nous, il y avait quelque temps déjà

— « Bu du thé? »

« Bu. »

— « Les Ta-lao-ye sont Sie-jang-jen? (Hommes de la mer Occidentale, *aliàs* Européens.

« En effet, nous sommes prédicateurs du Seigneur du Ciel. Le vieillard n'a-t-il jamais entendu la doctrine du Seigneur du Ciel? »

Nous voilà sur notre terrain. M. Smorenburg s'assied

sur une pierre à côté du vieillard et votre serviteur à leurs pieds sur l'herbe. Les explications commencent: notre bon Chinois semblait tout oreilles, mais au moment où M. Smorenburg s'arrête un instant pour prendre haleine: « Vous avez là de beaux habits, interrompt le vieillard, cette étoffe vient d'Europe? » C'est un homme de chair, soupirâmes-nous, il ne goûte pas la nourriture spirituelle. M. Smorenburg cependant, le prenant par son faible, répond: « Oui, et si le vieillard veut servir le Seigneur du Ciel, celui-ci lui procurera des habits bien plus beaux encore, car personne n'est aussi riche que Lui, et personne n'est aussi généreux ; Il distribue tout aux hommes. »

Cette fois sa curiosité se trouva excitée, et il se mit à demander des nouvelles de ce Seigneur du Ciel. La conversation s'anima insensiblement, et on voyait clairement que la grâce de Dieu travaillait le vieillard. Son intelligence s'ouvrait par degrés, il croyait fermement à l'immortalité de l'âme; l'existence d'un Etre infiniment saint qui lui avait donné la vie, trouvait de l'écho dans son cœur, évidemment Dieu éclairait ce pauvre aveugle et nous L'en remercâimes du fond du cœur, Le suppliant d'achever ce qu'Il avait si miséricordieusement commencé.

Pendant que nous parlions, un habitant du village voisin portant une corbeille de pois verts passa près de nous. Surpris de notre type étranger, il s'assit familièrement près de nous, et en peu d'instants nous sûmes comment se nommait le *frère aîné*, s'il avait déjà bu et mangé, etc. Nous lui offrîmes du tabac, de son côté il nous présenta ses pois crus: la glace était rompue. Un adoleseent, fils de notre vieillard s'approcha également, il fut incorporé dans notre société après avoir passé par le même formulaire de demandes et de réponses. La conversation un instant interrompue fut reprise: « Ce vieillard et moi nous sommes ici à causer, le frère aîné pourrait-il bien deviner de quoi? » — « O ce sont de braves gens,

8

interrompit le vieillard ; qu'il est heureux que les Ta-lao-je se soient trompés de chemin en allant à Tja-ma-tse-koo ! Ils m'ont appris de bien belles choses qui sans cette circonstance me seraient restées inconnues. » — La conversation sur l'infinie bonté du Seigneur du Ciel fut reprise. L'homme aux pois verts n'était pas dépourvu d'esprit naturel : il proposait des questions qui démontraient qu'il avait soif de la vérité. L'adolescent ne parlait pas, mais son maintien et l'expression de sa figure prouvaient en faveur de sa simplicité et de ses bonnes intentions. Les explications continuèrent pendant une demi-heure après laquelle M. Smorenburg dit : « Le temps nous manque aujourd'hui, mais venez à Sy-wan-se, là *les frères aînés* en apprendront davantage, notre religion ne se cache pas. » — « J'y vais ! » s'écria l'homme aux pois. « Moi aussi » dit l'adolescent. « Et moi, demanda le vieillard, j'ai soixante et un ans, est-ce encore possible ? » « O bien sûr, répondit M. Smorenburg, pourvu que la bonne volonté y soit ; le Seigneur du ciel ne repousse personne. » — Et le vieillard se leva tout rayonnant d'une joie qu'il n'avait jamais connue jusque là.

A cette vue je sentis les larmes mouiller mes paupières : *Te Deum laudamus* qui avez conduit nos pas vers cet endroit et qui avez daigné bénir nos efforts ! « Dieu est avec nous, s'écria M. Smorenburg, en avant, à Tja-ma-tse-koo ! »

Nos nouvelles connaissances nous mirent sur la route, ne cessant de nous remercier et de nous combler de politesses. « Qu'est-ce que c'est que cela, fit en riant M. Smorenburg en désignant un petit monument que nous reconnûmes être une pagode. « *Pou jao la ! Pou jao la !* Nous n'en voulons plus ! » s'écrièrent-ils à la fois. Je crois que si nous avions dit un mot, la pagode eût bientôt été détruite jusque dans ses fondements : nous nous contentâmes de leur faire observer que puisqu'ils connaissaient le Seigneur du ciel et se proposaient de le servir,

ils devaient dorénavant s'abstenir d'honorer les démons et les idoles.

Ce fut là notre première prédication aux Païens. En Europe on se fait de cela de bien autres idées : on se représente S[t] Pierre conférant le baptême à 3000 juifs après son premier sermon. Fort bien : mais je prie de prendre en considération que, sans parler de la grâce de Dieu qui opérait là infailliblement, Jérusalem avait entendu et vu la doctrine, la puissance, la sainteté et les prodiges du Rédempteur : les Juifs avaient eu des preuves irrécusables de sa Divinité lorsqu'au moment de sa mort le soleil s'obscurcit, les morts ressuscitèrent, le voile du temple se déchira ; lorsque trois jours plus tard le même Rédempteur sortit triomphalement du tombeau, passa encore 40 jours au milieu de ses disciples et finalement monta au Ciel en présence de plusieurs centaines de témoins.

Pour nous qui sommes loin d'être des apôtres, nous étions on ne peut plus heureux de voir que le bon Dieu avait secondé nos efforts, et nous nous mîmes à escalader une nouvelle chaîne de montagnes. Le sommet que nous avions à atteindre surpassait de loin tous les monts d'alentour, nous avions un horizon de douze lieues au moins, et cependant nous ne voyions que le ciel et des sommets de montagnes. Nous découvrîmes un sentier que nous suivîmes pendant quelque temps, et bientôt nous apercûmes une vallée qui me semblait plus vaste que toutes celles que j'avais vues en Mongolie. Il y avait plusieurs petits villages à peine visibles, parceque les habitations sont faites avec les matériaux même des montagnes auxquelles elles sont adossées. Un vacher eût la bonté de nous dire que le premier de ces villages était Tja-ma-tse-koo. Ah Tja-ma-tse-koo ! *La Vallée au chanvre !* Que la bénédiction de Dieu descende sur vous ! O si vous connaissiez les dons de Dieu ! *O si scires dona Dei ! ! !*

A peine mettions-nous le pied dans la vallée, que nous

entendîmes derrière nous les cris de sjen-fou! sjen-fou!!! Nous vîmes deux hommes descendre de la montagne au pas de course. Ils nous atteignirent bientôt. Sjen-fou lê la? (les Pères spirituels sont arrivés?) s'écrièrent-ils, en nous donnant le khê-thoo. (1) C'étaient des chrétiens de Tja-ma-tse-koo qui étaient venus à notre rencontre et qui naturellement ignoraient que nous avions fait fausse route. Quelques autres jeunes gens vinrent nous donner la prostration et nous nous dirigeâmes vers le village.

Les Chrétiens avaient tout disposé pour l'arrivée des prêtres du Seigneur du ciel, et quelque pressants que fussent les travaux des champs, les païens attendaient avec impatience depuis le matin la prédication sur le Dieu des chrétiens; sur tout le parcours à travers le village nous eûmes à répondre régulièrement à la question: « Sjen-fou lê la? Les Pères spirituels sont arrivés? » — Lê la, ils sont arrivés, » et à inviter d'un geste de la main ceux qui se prosternaient devant nous, qu'ils voulussent bien se relever.

Entretemps nous arrivâmes à la résidence de la Mission, accompagnés d'une foule sans cesse croissante. Une table et deux chaises s'y trouvaient dressées. Nous nous assîmes: pour ma part, je ne me sentais pas peu géné: nous ne nous étions nullement imaginé qu'on avait préparé ici une mission en forme qui devait durer plusieurs jours. De quelle utilité pouvais-je être ici, moi qui connaissais à peine quelques mots de chinois? Aussi priai-je les chrétiens de me procurer un cheval, leur promettant d'envoyer à ma place un de nos prêtres chinois avec les ornements nécessaires pour dire la Sainte Messe. Toutefois, avant de partir, je voulus assister au premier sermon, pour être témoin des dispositions des paiens.

---

(1) Littéralement: *prostration de la tête*. C'est le grand salut de cérémonie qui consiste à se prosterner trois fois le front contre terre.

Les Chrétiens eurent bientôt choisi un lieu favorable où ils disposèrent deux siéges. C'était en pleine rue, au milieu du village : les Païens accoururent de toutes parts, et s'accroupirent à la manière orientale. Pendant que M. Smorenburg leur expliquait la création de l'homme et du monde, ce que nous avions perdu par la chûte de notre premier père, et quel moyen Dieu nous avait donné pour récupérer le bonheur primitif, je passai mon temps tantôt à envoyer d'ardentes supplications vers le Seigneur, tantôt à étudier l'expression qui se produisait sur le visage des Païens. Tous gardaient le plus profond silence ; une pipe venait-elle à s'éteindre, on demandait à la dérobée du feu à son voisin ; un enfant avait-il le malheur de se lever, on le contraignait sans miséricorde à s'asseoir ; un grand nombre d'hommes ne détournaient pas un instant les yeux de l'orateur ; d'autres donnaient des signes d'assentiment et semblaient comprendre l'importance de l'affaire dont on les entretenait. O avec quelle ferveur je remerciai le bon Dieu de la riche moisson qu'il semblait nous préparer !

Depuis deux heures les Païens ne cessaient d'écouter avec la plus profonde attention, lorsque les Chrétiens firent observer que le Sjen-fou se fatiguait, et qu'il reprendrait la prédication le lendemain. Nous obéîmes et nous retournâmes à la résidence louant Dieu et le remerciant du fond de notre âme.

.... M. Smorenburg et le prêtre chinois qui m'avait remplacé revinrent à Sy-wan-se le mercredi soir, pleins de joie et d'ardeur : depuis lors ils repartent tous les lundis pour ne rentrer que vers la fin de la semaine. Oui ! le temps de la miséricorde semble arrivé pour la Mongolie : chaque fois que mes chers collègues reviennent de leur expédition, leurs espérances deviennent de plus en plus vives. Déjà un grand nombre de Païens se sont fait inscrire pour s'engager à assister à toutes les prédications.

Remerciez bien le bon Dieu, très Révérend Do;
de ce qu'il a daigné exaucer nos prières et les
et si j'ai une grâce à vous demander, continuez à e
de plus en plus l'Œuvre de la Propagation de l
parmi vos chers paroissiens. Vous priant de
m'oublier dans vos bonnes prières.

TH. H. RUTJES, mi

CHAPITRE XIII.

Départ de MM. De Vos et Muiteman. — Etablissement de l'Association de S[t] François Xavier au Sy-kheou-wé. — Heureux effets produits par cette société. Un médecin-apôtre. — Persécution. — Diverses conversions. — Conversion providentielle d'un vieillard.

Ces consolantes nouvelles permirent aux missionnaires de Scheut de songer à l'organisation d'un nouveau départ. Il fut décidé que MM. De Vos et Muiteman s'embarqueraient au mois de janvier suivant, l'expérience ayant appris que l'hiver est la saison la plus favorable pour se rendre en Mongolie. En effet, à cette époque on ne souffre pas trop des horribles chaleurs de la mer Rouge et de la mer des Indes, et on ne risque pas de voir le navire emporté par les typhons, accident qui avait failli coûter la vie à M. Verlinden et à ses compagnons de voyage. De plus, en s'embarquant au mois de janvier on est certain de trouver les communications rétablies entre Shanghaï et Tien-tsin : pendant tout l'hiver il est impossible aux navires de remonter le Pe-ho complétement obstrué par les glaces ; mais la débâcle a invariablement lieu dans la première quinzaine de Mars, et de nombreux navires obligés d'hiverner pendant de longs mois à Shanghaï profitent aussitôt de cette circonstance pour rétablir les communications avec le Nord de l'Empire.

MM. De Vos et Muiteman donc, s'embarquèrent à Marseille le 23 janvier et vers la mi-avril ils arrivèrent en parfaite santé à Sy-wan-se. Après avoir passé quelques mois à l'étude de la langue au séminaire, M. Muiteman fut envoyé aux Eaux Noires pour y remplacer M. Hamer

qui allait provisoirement occuper à Sy-wan-se le poste de M. Smorenburg appelé pour de pressantes affaires en Europe; M. De Vos fut donné comme compagnon de travaux à M. Verlinden.

M. Verlinden, on se le rappelle avait sous sa direction le Sy-keou-wé, partie occidentale de la Mongolie. Ce zélé missionnaire ayant été à même d'apprécier en Belgique l'immense bien qu'y opère l'*Association de Saint-François-Xavier* (1), avait promis au R. P. Van Caloen, fondateur de cette OEuvre, d'examiner s'il n'y aurait pas moyen de l'implanter en Chine. Déjà l'année précédente, il avait pu donner au R. P. Van Caloen les nouvelles suivantes:

TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

En prenant congé de vous, votre adieu était: « Je compte sur vous pour établir la congrégation de St-François Xavier en Chine! » Ma dévotion envers l'apôtre des Indes, et le bien qu'opère la congrégation instituée sous son patronage, m'avaient depuis longtemps fait prendre cette résolution.

En arrivant à Sy-wan-se, notre digne supérieur me chargea de la partie occidentale de la Mongolie, que MM. les Lazaristes venaient de quitter. C'est là que je résolus de mettre mon projet à exécution.

Il y a quelques jours, un de nos prêtres chinois m'invitait a venir baptiser et confirmer neuf catéchumènes, dans un petit village où il donnait la mission annuelle. Nous ignorions l'existence de ces catéchumènes. Un maître d'école, récemment converti par la lecture de bons livres, se croyant obligé de faire partager le bonheur dont il jouit depuis sa conversion à ses anciens

(1) Il avait été directeur de l'OEuvre à Molenbeek, lez-Bruxelles.

coréligionnaires, s'était adjoint quatre compagnons dans le but de travailler à la conversion des païens. Ils se réunissaient et instruisaient les catéchumènes dans la chambre destinée au missionnaire, creusée dans la montagne. Pas n'est besoin de vous dire que j'encourageais leur belle œuvre. Je leur parlais du grand saint François-Xavier, (pour lequel les Chinois catholiques ont une grande dévotion), de la congrégation mise sous sa puissante protection, de mon intention de l'établir en Chine ; et aussitôt tous manifestèrent le vif désir d'en devenir membres.

Vous voyez, Révérend Père, la divine Providence avait prévenu votre ardent désir ; la Congrégation de St-François-Xavier s'était improvisée en Chine de fait. J'écrivis aussitôt à notre zélé supérieur pour l'ériger canoniquement. Je viens de recevoir la réponse à ma lettre. Non seulement il donne son consentement, mais il fera instituer la Congrégation dans toute l'étendue du pro-vicariat. Nous n'attendons que l'arrivée des nouveaux missionnaires, qui, sans aucun doute, nous apporteront les médailles, les statuts, l'acte de consécration, etc., pour l'érection canonique. Le but principal de la Congrégation en Chine sera de travailler à la conversion des Païens et de procurer le saint baptême à leurs enfants mourants.

Mais ici, Révérend Père, se présente une petite difficulté. La séparation des sexes en Chine est tellement rigoureuse, surtout chez les Païens, qu'un Chrétien ne pourrait aborder une femme païenne, sans scandaliser les Païens et sans se déshonorer à leurs yeux. C'est donc la femme chrétienne qui doit nécessairement exercer son influence religieuse sur la femme païenne. La femme aussi peut, beaucoup plus facilement que l'homme, aborder les enfants mourants, sous l'un ou l'autre prétexte et leur procurer le saint baptême. Il n'est pas rare de rencontrer ici des femmes qui annuellement procurent le baptême à 50 enfants mourants, et celles-là certes, me paraissent

bien dignes d'être sœurs de Saint-François-Xavier et de porter sa médaille. Aussi, si les statuts le permettent, nous désirons instituer la Société de St-François-Xavier également pour les femmes. Veuillez, très Révérend Père, nous donner votre avis et l'autorisation nécessaire.

Il n'est pas besoin de recommander à vos prières votre congrégation naissante en Chine. Les frères belges, aussi, prieront pour leurs frères chinois, j'en suis certain. Je les recommanderai aussi à nos pieux et zélés néophytes.

Agréez mes respectueux hommages,

VERLINDEN.

Ce furent donc là les modestes débuts d'une œuvre qui allait produire les fruits les plus abondants. En effet le 27 septembre 1869, le supérieur de la congrégation, à la demande du R. P. Van Caloen, eut le bonheur de présenter à la réunion générale de l'Association le rapport suivant sur la situation de l'œuvre en Mongolie.

« Nous avions le bonheur d'annoncer l'année dernière que l'œuvre de Saint François-Xavier venait de s'établir en Mongolie, grâce au zèle d'un de nos compatriotes, M. l'abbé Verlinden, prêtre de la Mission Belge pour la Chine. C'est avec une vive satisfaction que nous avons appris que l'œuvre y produit des fruits admirables.

Dans une lettre adressée au R. Père Van Caloen, le 20 mars dernier, M. Verlinden écrivait : « Les chrétiens Chinois, pusillanimes de leur nature, craignaient jusqu'ici de parler religion en présence des païens, chose pardonnable, du reste, à de pauvres malheureux, gémissant depuis des siècles sous la verge de fer des persécuteurs; mais depuis qu'ils se sont enrôlés sous la bannière du grand apôtre de l'Orient, le zèle des âmes s'est tout à coup emparé de leur cœur. Loin de se cacher, ils font de la propagande jusque sur les places publiques, et la bénédiction de Dieu favorise visiblement leurs pieux efforts.

Dernièrement, un de nos prêtres chinois, après avoir donné une mission de quelques jours dans un village moitié chrétien, moitié païen, eut la consolation de voir tous les païens, sans aucune exception, s'inscrire sur la liste des catéchumènes, et d'un consentement unanime, ils brûlèrent publiquement jusqu'à leur dernière idole. — Un jeune médecin chinois qui n'avait jamais vu de chrétiens, avait trouvé d'une manière toute providentielle un livre traitant de notre sainte religion. Frappé de la beauté d'une doctrine si nouvelle pour lui, il est venu s'installer dans ma résidence pour se faire inscrire, et à peine baptisé il repartit pour sa ville natale, où il convertit plus de cent païens en moins de deux mois. Jamais missionnaire n'avait passé dans cette ville ; à l'heure qu'il est, le nom de Jésus-Christ y est publiquement annoncé par un prêtre Européen qui s'est empressé d'aller prêter main-forte au jeune Xavérien chinois. »

Ne croyez pas, Messieurs, que ces succès s'obtiennent sans peine. Le démon qui règne encore en maître sur le nord de la Chine n'abandonne pas si facilement son empire. Nous avons appris par des lettres postérieures que le prêtre dont parle M. Verlinden (un rév. Père Franciscain), ainsi que le jeune médecin chinois avaient été jetés en prison par le mandarin de Tien-tcheung-tchien. Un de nos prêtres chinois qui était allé plaider leur cause eut le même sort à subir. A cette nouvelle, M. Verlinden réclama auprès des autorités supérieures et le mandarin persécuteur fut contraint, non seulement de relâcher ses prisonniers, mais de leur faire publiquement des excuses et d'afficher dans les principales rues les articles du traité de Pé-king, garantissant aux chrétiens le libre exercice de leur culte. Depuis cet événement l'ardeur du jeune médecin chinois ne connait plus de bornes ; du mois de mai au mois de juillet il avait annoncé l'Evangile dans plus de 60 villages.

« Ce jeune médecin, écrit M. Verlinden, n'est pas le

seul Xavérien qui se distingue par son zèle ; un autre médecin, nommé Tjia a converti 25 païens à Eul-sche-singhau ; un vieillard nommé Wang, le maître d'école Léon et un jeune et riche néophyte, chassé de la maison paternelle parce qu'il s'est fait chrétien, méritent une mention spéciale. Dans le village de Si-ing-dze les Xavériens ont opéré au-delà de 100 conversions. Le jour de Pâques nous avons eu réunion générale de l'œuvre à Eul-sche-singhau, et ce jour est le plus beau de ma vie apostolique. Pas un membre ne manquait à la réunion, et, spectacle sublime, chaque membre avait amené avec lui les Païens qu'il avait convertis. Ce jour-là j'eus le bonheur d'annoncer Jésus mort pour le salut des hommes, à plus de 800 chrétiens et catéchumènes. Au sortir de l'assemblée, nous avons failli avoir un martyr. Un jeune homme récemment converti fut saisi par son père et par son oncle qui lui mirent la corde au cou en disant : « Tu renonceras à cette secte ou tu mourras ! » — Et le jeune homme répondit : « Je veux rester chrétien ! »

Je ne finirais pas, Messieurs, si je devais vous citer tous les traits épars dans les lettres de nos missionnaires qu'il me soit permis de vous en citer un seul encore il est tiré d'une lettre de M. l'abbé Rutjes. « Hier, nous écrivait-il, j'ai baptisé un vieillard qui avait compris depuis de longues années que l'affaire la plus importante pour l'homme, c'est de sauver son âme ; n'ayant aucune confiance dans les idoles, il avait établi une religion et il nommait ses sectateurs : *les vrais amis des œuvres de miséricorde.* Plus de 200 Païens s'étaient déclarés ses disciples, et ces pauvres malheureux, dans le but de se sanctifier s'abstenaient de viande, ne fumaient pas, s'imposaient mille privations. Un jour un de nos Xavériens alla le trouver et se mit à lui expliquer les principaux points de notre religion. Le vieillard écoutait avec une pieuse attention, lorsque tout-à-coup se levant, il s'écria : « ¡Votre religion est la vraie, moi aussi je suis chrétien ! »

se mit à l'étude du catéchisme avec une telle ardeur que j'ai pu abréger pour lui le temps de l'épreuve. O si vous aviez pu le voir et l'entendre pendant les cérémonies du baptême ! Un torrent de larmes coulait le long de ses joues et c'était avec une conviction si profonde qu'il répondait à mes questions, qu'il me semblait avoir devant moi un de ces chrétiens primitifs dont la foi transportait les montagnes. Je lui ai donné le nom de St-François-Xavier et il marche déjà sur les traces de son illustre patron, car aujourd'hui même il vient de quitter notre résidence pour aller prêcher la foi aux païens. Que le ciel lui soit en aide ! »

Oui ! que le Ciel lui soit en aide, non-seulement à lui, mais à tous ceux qui comme lui, se dévouent au salut de leurs frères ! C'est le vœu que j'adresse à Dieu, et ce vœu, j'en ai la conviction, Messieurs, trouvera un écho dans vos cœurs ! »

CHAPITRE XIV.

Départ de MM. Ottens et Wilrycx. — Le massacre de Tien-tsin. — La forêt impériale à Ge-hol. — Famine dans le district des Eaux-Noires. — Motifs de consolation. — Nouveaux progrès de la religion au Sy-keou-wé. — Diverses conversions opérées par les Xavériens. — Nouvelles persécutions.

Il va sans dire que la réception de si heureuses nouvelles décida de nouvelles vocations pour la mission de Chine. Dans les premiers mois de 1870, deux nouveaux confrères partirent pour la Mongolie, MM. Ottens et Wilrycx. Pendant plusieurs mois nous fûmes à leur sujet dans de cruelles inquiétudes. En effet, vers le milieu de Juillet le télégraphe nous apporta tout à coup une nouvelle terrible : — Une émeute avait éclaté à Tien-tsin le consul de France, les missionnaires, les sœurs de charité, différents étrangers avaient été massacrés le 21 juin. — Or, d'après nos calculs, MM. Ottens et Wilrycx devaient précisément se trouver à Tien-tsin vers cette époque.

Grâces à Dieu nous nous trompions de quelques jours dans nos calculs : les chers confrères avaient traversé Tien-Tsin peu de temps avant le massacre et étaient arrivés en bonne santé à Sy-wan-tse. M. Ottens fut placé comme professeur au séminaire, et une nouvelle station fut créée pour M. Wilrycx à Lao-chou-kheou, à l'endroit même où il avait plu à la divine Providence de mettre un terme à la carrière si bien remplie de notre vénéré fondateur. Lao-chou-kheou est situé à proximité de Ge-hol, petite ville où les empereurs de Chine ont un immense parc de chasse. Je dis *immense*, car ce parc est grand comme plusieurs de nos provinces. Jusqu'à

ı fin du siècle dernier les empereurs, accompagnés 'une armée tout entière, avaient l'habitude d'y organiser es chasses fabuleuses ; malheureusement le grand-père le l'empereur actuel fut tué par la foudre dans son palais le Ge-hol, et depuis cette époque la cour n'y a plus mis es pieds. C'est au voisinage de ce parc que Lao-chou-kheou doit son nom qui signifie *Vallée des Tigres*. Depuis qu'on ne fait plus de battues dans les forêts impériales ces terribles animaux s'y sont multipliés d'une manière effroyable : de temps en temps ils font des sorties dans les villages avoisinants, et il n'est pas rare de trouver le matin des troupeaux entiers égorgés par ces dangereux voisins. Et cependant, il est défendu de tirer un coup de fusil sur les domaines de l'Empereur sous peine d'être empalé sur le premier arbre venu et d'y rester exposé *ad perpetuam rei mémoriam*. Heureusement que les hommes ont moins à craindre des tigres que les bœufs et les moutons : pendant le jour on ne les voit jamais : s'il arrive qu'on doive voyager la nuit, chose fort peu usitée d'ailleurs, on sort armé de sa lanterne, et grâce à ce formidable engin on passerait impunément à travers un troupeau de tigres.

Lao-chou-kheou est situé à huit jours de marche de Sy-wan-se, du Kouin-toung et du Ghe-schwi. Le district du Ghe-schwi (des Eaux Noires) se trouvait à cette époque dans une position fort pénible. Voici ce que nous écrivait à ce sujet M. Muiteman aux soins duquel l'administration de ce district avait été confiée :

« Ainsi que je vous ai mandé de Sy-wan-se, je suis retourné aux Eaux-Noires peu de jours après la retraite. La partie de la Mission qui m'est confiée est divisée en deux districts, celui de Pie-lie-kheou comptant environ 1000 chrétiens et celui de Kou-lie-thou qui en a un peu au delà de 900. Dans le district de Pie-lie-kheou il y a cette année profonde misère. L'énorme quantité de pluie tombée l'été dernier a presque totalement détruit la

moisson : bien des malheureux n'ont pas pour trois mois de nourriture. Je suis allé les voir à mon retour pour les consoler et les engager à mettre leur espoir dans la divine Providence ; mais je vous avoue que j'ai versé maintes larmes. Les pauvres malheureux pères et mères me répondaient : « Père, oui nous le savons, nous devons avoir confiance en Dieu, nous devons prier, nous devons entendre la sainte messe le dimanche, mais de grâce voyez donc, par ces terribles froids nous n'avons pas même de quoi couvrir nos pauvres enfants : nous avons été obligés de vendre tout pour avoir quelque chose à manger. —

Oui, un grand nombre de nos Chrétiens en sont là, pas de vêtements, pas de bois de chauffage, pour toute nourriture de maigres épis de millet. Le cœur du missionnaire saigne à la vue de si horribles misères qu'il est dans l'impossibilité de soulager. Toutefois ne perdons pas courage, il y a une Providence, et la charité de nos amis et de nos compatriotes nous aidera à traverser cette crise.

D'un autre côté nous éprouvons de grandes consolations. Il y a trois mois quelques païens vinrent me supplier d'intercéder pour eux auprès du mandarin. J'examinai leur affaire et je la trouvai juste. Je me rendis chez le mandarin, accompagné de mon prêtre chinois, et j'en obtins assez facilement tout ce que je sollicitai. Cette heureuse issue a eu tant d'influence sur les païens que depuis lors il y en a 42 qui se font instruire dans la religion, et je suis convaincu que plus tard nous aurons des fruits plus abondants encore.

Depuis deux mois nous avons deux maîtres d'école qui vont bientôt recevoir le saint baptême. L'un est bachelier, l'autre est bien instruit aussi : leurs familles se convertiront également. Je remercie particulièrement Dieu de cette double acquisition : à mon retour aux Eaux-Noires j'avais fait l'impossible pour fonder quelques écoles, et je n'y

tais pas parvenu, faute de maîtres; grâce à Dieu voilà cet obstacle enlevé ! »

Mais ce n'était pas seulement aux Eaux-Noires que notre sainte Religion faisait d'aussi heureux progrès ; dans le Si-kheou-wé, partie occidentale de notre mission, située entre le district de Sy-wan-se et le désert de Gobi, les conversions devenaient de plus en plus nombreuses, grâce surtout aux pieux efforts des membres enrôlés dans l'Association de St-François Xavier. Voici le rapport que le supérieur de la Congrégation fut heureux de présenter à l'assemblée générale de l'Association, tenue à Bruxelles le 5 décembre 1870 :

MESSIEURS,

Invité par le R. P. Van Caloen à vous donner quelques renseignements sur l'état de votre Association en Mongolie, je me suis empressé de jeter un coup d'œil sur les lettres écrites par nos confrères dans le courant de cette année, et j'y ai découvert quelques faits qui démontrent à l'évidence que nos confrères les Xavériens Chinois continuent à combattre vaillamment pour l'extension du royaume de Dieu. De crainte d'abuser de vos moments, je me contenterai de vous dire un mot de quelques-unes de leurs victoires.

« Quel dommage, écrit M. Verlinden, qu'on n'ait pas inséré au traité de Pé-king, que les mandarins embrassant le christianisme seraient dispensés de se prosterner le 1er de chaque lune devant les images de Confucius et autres idoles ! Un de nos Xavériens est parvenu à inspirer les meilleures dispositions pour la religion, au mandarin de Tcheng-ping et si n'étaient ces malheureuses pratiques auxquelles il est obligé de se soumettre de par la loi, je le baptiserais immédiatement. C'est un respectable vieillard de 66 ans, qui non-seulement a étudié à fond

notre religion, mais qui croit et qui prie journellemen avec toute sa famille. Bien plus il propage la foi parm ses confrères. Il m'a envoyé dernièrement un jeune officiei auquel il avait fait lire *les discours familiers sur la religion*, livre d'or écrit par les anciens jésuites. Ce jeune mandarir passa quelques jours dans ma résidence, écoutant avec la plus scrupuleuse attention les instructions que je lui faisais donner par un de nos Xavériens, et il édifia tous nos chrétiens par sa foi vive et par sa profonde piété. Il assista au baptême de plusieurs de nos catéchumènes, et son désir de recevoir la même grâce est si ardent, qu'il est tout disposé à envoyer sa démission à Pé-king. Priez pour qu'il persévère dans cette bonne disposition.

«... Le médecin Ghe, ce jeune Xavérien dont je vous ai dit tant de bien l'année dernière, a baptisé à lui seul au-delà de 200 enfants dans la ville de Koui-kwa-tcheung; un de ses confrères, Tjiou, en a baptisé 140 à Té-ghaï. Nous venons de baptiser un célèbre médecin acuponcturiste converti par l'infatigable Ghe; il est venu à ma demande s'établir à Eul-sche-sin-chau avec toute sa famille. Une autre conversion bien précieuse est celle d'un jeune bachelier que j'ai envoyé au séminaire de Sy-wan-se pour y donner le cours de littérature chinoise. Le même Xavérien qui a converti ce jeune homme est parvenu à arracher à l'erreur le fils d'un riche négociant. Ce pieux néophyte persécuté d'une manière atroce par sa famille, finit par être chassé de la maison paternelle, avec menace de mort si jamais il osait y reparaître. Il fut forcé pour gagner sa vie de venir ériger une petite école dans une de nos chrétientés. Jour et nuit il priait et faisait prier pour la conversion de sa famille, et le Ciel vient d'exaucer ses vœux. A la nouvelle année il s'est armé de courage, et malgré les menaces de son père il est allé lui faire la prostration d'usage, et il lui a parlé avec tant de conviction sur la vérité de notre religion que le père et la famille tout entière viennent de

faire inscrire comme catéchumènes. J'ai grand espoir le lieu où ils demeurent, gros bourg tout païen, va enir le centre d'une nouvelle chrétienté. Le jour de ues j'ai baptisé 37 adultes parmi lesquels 4 Mongols, mère, ses deux fils et sa fille. J'ai envoyé le plus ne des fils, âgé de 15 ans, au séminaire de Sy-wan-se ; est très-intelligent et M. Meyer en dit beaucoup de n. Si jamais il a le bonheur de recevoir les ordres, nous sera d'un précieux secours pour la conversion de malheureux compatriotes.

«... Il y a un peu plus de deux mois, je reçus la ite de cinq païens qui me demandaient de pouvoir tendre la doctrine. Ils demeurèrent ici pendant quelques rs, écoutant avec un vif intérêt les instructions que us leur donnions journellement. Ils retournèrent chez x accompagnés d'un Xavérien chargé de leur apprendre catéchisme. La semaine dernière je leur fis annoncer a visite : ce que j'ai ressenti de bonheur à cette occaon ne saurait s'exprimer. Je m'attendais à retrouver es cinq païens persévérant plus ou moins dans leurs nes dispositions ; je fus reçu à l'entrée du village r 80 personnes au moins ; vingt familles suivaient gulièrement les instructions de mon zélé Xavérien. ppris que le chef du village, un lettré, était détenu ustement depuis cinq ans en prison. Mon catéchiste ait eu avec lui plusieurs conférences sur la religion, il i avait en outre procuré quelques livres chrétiens, insi qu'une médaille de la sainte Vierge et une croix ue le pauvre prisonnier portait ostensiblement. Je pris a résolution d'aller intercéder en sa faveur auprès du andarin, mais celui-ci ne m'en a pas laissé le temps : raignant que je ne l'accusasse à Pé-king, il s'est empressé e mettre son prisonnier en liberté. Le pauvre malheureux st ici depuis quelques jours ; c'est un homme qui jouit 'une certaine influence, il demande avec instance le ptême et il promet d'employer le reste de ses jours

à la conversion de ses compatriotes. Je le renvoie den avec un second Xavérien. »

Voilà, Messieurs, quelques-unes des consolantes nouv qui nous sont arrivées dans les premiers mois de l'an Depuis lors l'horizon s'est bien obscurci. Dans lettre du mois de mai, on nous écrit : « Il y a d l'air un bruit de persécution contre les chrétiens, et ne serais pas étonné que des instructions secrètes a été données aux mandarins. Le P. Gho m'appell Ja-ma-keou où un de ses catéchistes a été condamn 300 coups de rotin parce qu'il refusait d'intervenir p une somme de 150 francs dans la construction d' pagode (1) — Des menaces de mort ont été profé contre le P. Jo, et ses catéchumènes sont persécu de toutes les manières. — A Tchang-kheou-eul, le mand a fait déclarer par écrit à un armurier qu'il a ve 200 fusils aux chrétiens. — Dans un autre village, chrétien avait refusé de remettre entre les mains satellites un de ses domestiques accusé d'avoir joué p des sapèques. Si c'est là un crime, on serait obligé d'arr les 99 sur 100 des Chinois, à commencer par les ma rins. N'importe, notre malheureux chrétien a été ar et il a reçu 250 coups de tou-tsouï (2) en pleine fig des témoins oculaires sont venus me rapporter qu'il plus de joues, que les mâchoires sont entièrement m à nu. Je déposerai à ce sujet une plainte chez le g mandarin de Taï-teung, et si le barbare qui a fait inf ce châtiment immérité n'est pas démis, j'en référer Pé-king. »

Je ne pense pas que ces réclamations aient abouti : dernières lettres de nos missionnaires, postérieures

(1) En vertu du traité de Pé-king les chrétiens sont dispe d'intervenir dans les dépenses pour le culte païen.

(2) Instrument de torture ayant la forme d'une grosse sem de soulier.

ssacre de Tien-tsin, sont d'un laconisme effrayant. ci ce qu'elles contiennent : « Nous vous envoyons un rrier à tout hasard ; les armées Mongoles appelées en ine, encombrent toutes les routes ; le gouvernement inois s'attend à voir arriver une flotte française pour nger le massacre de Tien-tsin. Les Chinois comme d'hannde se croient certains de la victoire, et ils ne parlent rien moins que d'exterminer tous les chrétiens. A la âce de Dieu ! *Sanguis martyrum, semen christianorum !* tous côtés nous arrivent des chrétiens qui nous pplient de les préparer à la mort ; un grand nombre catéchumènes demandent avec larmes la grâce du ptême. Priez pour eux et pour nous ! »

Si nous prierons pour eux !!! Nous ferons violence au el par nos prières, et elles seront entendues ! Nous mmes ici 50,000 Xavériens en Belgique, eh bien ! levonsus tous ensemble et remettons le sort de nos frères Chine entre les mains de notre glorieux Patron ! C'est son appel que nos missionnaires se sont élancés vers mystérieux Orient où lui-même opéra de si étonnants diges, et il ne leur tendrait pas une main secourable !! n, non ! *In te, Domine, speravi!* Vous pouvez nous ouver, ô mon Dieu ! mais laissez périr votre œuvre, jamais ! »

CHAPITRE XV.

Impression produite en Chine par les désastres de l France. — Le manifeste du Prince Kong au ambassadeurs. — Craintes pour l'OEuvre de l Propagation de la Foi. — Départ de MM. Bax Cuissart et Jansen.

— Et Dieu, dans sa miséricorde, entendit ces prières. Humainement parlant une persécution semblait imminente en Chine : on venait d'y apprendre que la France épuisée gisait haletante aux pieds de la Prusse, la France qui en tout temps s'était montrée la grande protectrice des chrétiens! Le prince Kong qui jusque-là s'était montré assez favorable aux étrangers, se sentit débordé par le parti hostile aux *Diables d'Occident;* un manifeste, chef d'œuvre d'une astuce infernale, fut communiqué au ministres des puissances étrangères résidant à Pé-king

Ce *Memorandum* tout en ayant l'air de n'avoir d'autr but que de défendre les droits du peuple Chinois conti les envahissements de l'étranger, est spécialement dirig contre les missionnaires catholiques et contre les établi sements fondés par eux avec tant de succès sur tou les points de l'Empire. Les orphelinats de la Ste-Enfanc où la charité catholique élève chrétiennement près d 60,000 pauvres enfants, la plupart ramassés sur la vo publique, ces pieux asiles soutenus par les aumônes d nos enfants catholiques, ont l'honneur d'être particulièr ment en butte à la haine du paganisme chinois; preu irréfragable du bien immense que l'OEuvre des peti Chinois, une des plus belles de notre siècle, opère dan le Céleste empire.

« Nous ne comprenons pas, dit le *Memorandum*, pourqu

les étrangers veulent à toute force, nous prêter un concours dont nous n'avons aucunement besoin, le gouvernement chinois ayant dans chaque province de nombreux orphelinats. Ce serait donc une bonne chose que d'abolir les orphelinats étrangers et de les transporter en Europe, où on pourrait exercer sa bienfaisance tout à son aise. »

Son Exc. M. Wade, ministre plénipotentiaire d'Angleterre à Pé-king, répondit à cet article: « Comme il n'y a pas d'asiles *protestants* en Chine, il serait délicat pour moi d'exprimer une opinion touchant l'utilité d'établissements fondés et soutenus par des personnes qui ne partagent pas mes croyances. Mais je suis persuadé que dans les asiles des catholiques romains, jamais aucune opposition n'est faite à ce que les parents et amis aillent y visiter les enfants pour voir comment ils y sont traités. D'ailleurs plusieurs de ces enfants n'ont ni parents, ni amis; ce sont des enfants abandonnés de tous. Il serait difficile d'en trouver un qui n'ait été laissé sur le chemin prêt à mourir. » — C'était dire en termes assez clairs que l'Angleterre n'était pas disposée à fermer les yeux sur les mesures de rigueur que le gourvernement chinois se proposait de prendre à l'égard des orphelinats.

Un autre article du *Mémorandum* porte comme suit: « Les femmes ne devront plus entrer dans les églises, ni les Sœurs de charité demeurer en Chine pour y enseigner la religion. Cette mesure ne fera que rendre les chrétiens plus respectables et aura pour résultat de faire cesser les mauvais bruits. »

« Je ne puis croire, répond à cet article Son Exc. M. Wade, qu'aucun gouvernement, protestant ou catholique, consente à l'expulsion de ses *sujettes* de l'Empire Chinois, ou que, en présence des différents traités qui assurent la liberté de prêcher et de pratiquer le christianisme aux natifs et aux étrangers, ils essaient d'interdire à leurs sujettes plus qu'à leurs sujets l'enseignement des vérités chrétiennes. *Confucius* enseigne que nous ne devons pas

nous lasser de corriger les autres, et cela est certai ment le devoir de la femme aussi bien que de l'homi

« Pour ce qui concerne la question du décorum Vo Excellence n'est évidemment pas avertie que, durant exercices du chrétien, les chapelles catholiques ou prot tantes sont ouvertes à tous, non-chrétiens ou chrétie qui se conduisent de manière à ne pas troubler le serv divin ; que tout ce qui se passe à l'extérieur ou à l'i rieur peut être observé, et que, dans les églises catl liques en Chine, les sexes sont généralement sépa pendant les cérémonies du culte, par respect pour sentiment chinois sur ce sujet. Je l'ai vu de mes prop yeux à Shang-haï, et je crois que c'est la règle générale

Non seulement Lord Granville, ministre des affai étrangères à Londres, approuva pleinement les observati de l'ambassadeur d'Angleterre à Pé-king, mais dans u dépêche adressée à celui-ci, dans le but de lui fa connaître les vues du gouvernement anglais, il donne faveur des Sœurs de Charité ce témoignage d'autant pl beau qu'il sort d'une bouche protestante : « Que gouvernement de S. M. Chinoise sache bien qu'il impossible au gouvernement Anglais d'appuyer auc réglement qui puisse entacher la réputation des Sœu dont la vie innocente et les nobles actes de dévouem pour l'humanité sont connus du monde entier. »

Dans un autre article, le gouvernement chinois da sa *pieuse sollicitude* pour le bien de la religion chrétien parle comme suit : « Le but des missionnaires ét d'exhorter les hommes à la vertu, il importe qu'av d'admettre un individu dans la religion on examine a subi quelque condamnation ou s'il a commis quelq crime. Si l'enquête est en sa faveur il peut se fa chrétien ; dans le cas contraire cela ne doit pas être permis. Si après s'être convertie, une person commet quelque mauvaise action, on doit la renvo et ne plus la regarder comme faisant partie de la religi

Chaque mois donc, ou au moins chaque trimestre, les autorités devront être averties du nombre des conversions, et elles devront agir comme elles le font pour nos temples, c'est-à-dire, aller tous les mois ou au moins tous les trimestres visiter les missions. Cette mesure ne portera aucune atteinte à la religion et assurera au contraire la tranquillité. »

Malheureusement encore une fois, Son Exc. M. Wade ne fut pas du même avis. Il répond en effet : « Quant à empêcher les hommes qui ne sont pas vertueux de devenir chrétiens, ce n'est pas possible, puisque la religion chrétienne a pour but d'enseigner aux hommes à devenir vertueux. Le devoir des missionnaires est, comme le dit le philosophe *Mencius*, de ne renvoyer aucun de ceux qui veulent s'améliorer : *Il ne faut pas examiner le passé, ni rejeter ceux qui faiblissent.* D'ailleurs si les Chinois chrétiens violent la loi, leur titre de chrétien ne peut les mettre à l'abri de la pénalité de la loi. — Pour ce qui regarde l'enregistrement, si le gouvernement chinois oblige tous ses sujets chrétiens à se faire enregistrer d'une manière, il a, c'est certain, le pouvoir de le faire. Mais je ne vois pas pourquoi il soumettrait à cette formalité les missionnaires étrangers. Je ne vois pas non plus que ce soit là un acte de bonne administration ; c'est exposer le gouvernement au soupçon de malveillance contre les chrétiens, et jeter ainsi l'alarme chez les gouvernements étrangers en relations avec la Chine. »

Cette attitude noble et digne de l'Angleterre dans un moment où il eût été impossible à la France de voler au secours de ses missionnaires opprimés, préserva le christianisme d'une persécution qui semblait imminente.

Cette crise-là conjurée, restait à surmonter une autre difficulté occasionnée par la guerre Franco-Prussienne. Les Missions, on le sait, et particulièrement les Missions de l'Extrême-Orient n'ont absolument d'autres ressources

que celles qui leur sont annuellement fournies par l'Œuvre admirable de la Propagation de la Foi.

Les voyages des Missionnaires, leur entretien, l'entretien des séminaires pour la création d'un clergé indigène ; le traitement de nombreux maîtres d'école et catéchistes, l'érection d'établissements pour l'instruction, de chapelles, d'églises, les secours, quelquefois très-considérables, à fournir à de pauvres chrétiens plongés dans une misère dont il serait impossible de se faire une idée dans nos pays civilisés ; tout cela se paie au moyen du sou hebdomadaire versé par les populations catholiques d'Europe dans le trésor de l'Œuvre.

Or, sans une intervention tout-à-fait spéciale de la divine Providence, ces ressources menaçaient de faire défaut cette année. La France était tout entière à la défense de son territoire : pendant des mois la publication des Annales de la Propagation de la Foi et du journal des Missions catholiques se trouva suspendue, partout l'Œuvre était désorganisée, et lorsque enfin les capitaux recueillis purent être centralisés entre les mains des Conseils de Paris et de Lyon, on constata avec effroi une diminution de plus d'un million sur les recettes de l'année précédente.

Voici ce que nous écrivait à ce sujet l'honorable M. Gaudry, président du Conseil central de Paris : « Les recettes de l'Œuvre ont subi une diminution considérable qui ne s'explique que trop par les circonstances si douloureuses survenues depuis un an. Nous avons donc été dans la nécessité de cesser nos secours à un grand nombre de missions et de réduire les subsides accordés encore à celles qui nous semblaient, comme le Provicariat apostolique de la Mongolie, en avoir un besoin plus urgent. Nous savons au prix de quelles difficultés s'accomplissent les travaux de l'apostolat dans cette lointaine contrée et nous avons accueilli avec un grand sentiment de consolation les espérances que les dispositions des Mongols

semblent pouvoir donner maintenant aux ouvriers de l'Evangile. Daigne le Seigneur compenser, par la plénitude de ses grâces, ce qui pourra manquer à notre offrande, et puisse-t-elle porter des fruits abondants pour la gloire de Dieu et le salut des âmes !

« Permettez-nous de vous demander, Monsieur, d'unir vos prières aux nôtres, afin d'obtenir de Dieu que la charité fasse des efforts plus généreux dans les contrées qui n'ont point eu à souffrir des malheurs dont notre patrie a été accablée, et qu'il redevienne ainsi possible à l'OEuvre de la Propagation de la Foi, de seconder d'une manière moins inefficace les travaux de l'apostolat sur toute la terre. »

L'épreuve était grande, néanmoins pleins de confiance dans la divine Providence, nous décidâmes qu'un nouveau départ de missionnaires serait immédiatement organisé. M. Bax, que Son Em. le Cardinal Barnabo venait de désigner comme pro-vicaire apostolique, s'embarqua à Marseille au mois d'Août 1871, accompagné de MM. Jansen et Cuissart.

CHAPITRE XVI.

Première chrétienté Mongole. — Difficultés de convertir ces peuples nomades. — Leur ignorance. — Construction d'une église. — Etablissement d'une colonie. — Espoir et confiance.

Nous fûmes d'autant plus heureux de pouvoir envoyer ces chers collègues au secours de nos confrères de Mongolie, que ceux-ci nous annonçaient coup sur coup que le moment était venu d'organiser une mission parmi les Mongols nomades. Voici entre autres, une lettre que M. De Vos écrivait à son frère qui se préparait à aller partager ses travaux: « Dans les différentes lettres que je vous ai envoyées, je vous ai parlé plus d'une fois du doux espoir que nous avions de pouvoir enfin nous occuper des Mongols, et je vous ai promis quelques renseignements sur cette intéressante partie du troupeau qui nous est confié. Il n'y a pas longtemps, je vous mandais que nous venions de jeter les fondements de la première chrétienté Mongole: aujourd'hui je suis heureux de pouvoir vous dire que cette chrétienté est en pleine voie de prospérité, et que, selon toute probabilité elle va devenir un centre d'où nous nous étendrons de plus en plus entre la Grande Muraille et la Sibérie.

Vous ne serez pas étonné d'apprendre que c'est la première chrétienté que nous fondons dans la Mongolie proprement dite, parce que vous savez que jusqu'ici nos missionnaires, à défaut d'un nombre suffisant de sujets, ont eu exclusivement à s'occuper des Chinois établis sur le territoire des Mongols entre la Mandchourie et le Désert de Gobi, et parmi lesquels nous

comptons environ 11,000 fidèles éparpillés dans un grand nombre de chrétientés.

Aujourd'hui donc je ne veux vous parler que des Mongols, pour lesquels, nous l'espérons du fond de notre cœur, la lumière va enfin luire. Ce n'est pas l'étude de la langue qui sera le plus grand obstacle, elle est bien plus simple que le chinois; mais comment délivrer ces pauvres malheureux de la crainte exagérée et superstitieuse qu'ils ont de leurs Lamas, auxquels ils sont soumis corps et âme. Engagerons-nous ouvertement le combat avec ces aveugles défenseurs de Bouddha? Ce ne sera guère possible: Dès que vous mettez la conversation sur le terrain religieux, les Lamas vous envoient au Thibet, où disent-ils, résident les grands savants de leur religion auxquels ils en appellent dès qu'ils se sentent vaincus dans une discussion religieuse.

Comment donc les convertir? Suivrons-nous le Mongol sous sa tente, l'accompagnant dans sa vie nomade, mangeant comme lui, nous habillant comme lui? Nos missionnaires y sont tout disposés; seulement dans ce cas il leur faudrait être en nombre beaucoup plus considérable et jouir d'une santé de fer.

Il n'est pas difficile de gagner l'estime des Mongols: ils sont bien plus familiers avec nous qu'avec les Chinois, partout nous sommes les bienvenus. Il suffit de leur parler prairies ou troupeaux pour leur délier la langue, mais ne vous hasardez pas à risquer un mot touchant la religion; ils n'y comprennent rien, disent-ils, *eux pauvres hommes noirs*, (1) et ils vous envoient incontinent à leurs Lamas. Or, adressez-vous à un Lama, il vous recevra avec beaucoup de courtoisie, mais entamez le chapitre religieux, aussitôt il se taira ou vous priera de

(1) Ils s'intitulent *hommes noirs*, parce qu'ils laissent croître leur chevelure, tandis que les Lamas se rasent complètement la tête.

vous adresser au Grand Lama qui entend bien mieux la doctrine que lui. Que si vous questionnez un Grand Lama, il vous enverra au *Foo vivant* qui est omniscient. Mais si vous avez le bonheur d'en trouver un, ou si par une rare exception vous êtes admis en présence d'*un Bouddha vivant*, en qui, prétendent-ils, s'incarne la Divinité, celui-ci aussi connaît son maître en science, et il vous conseillera sans façon d'aller à Hlassa, capitale du Thibet, où l'on ne manquera pas de vous initier aux plus profonds mystères.

Le plus clair de tout ceci c'est que tous ces pauvres idolâtres croupissent dans la plus grossière ignorance, et par conséquent aussi dans la plus affreuse corruption. L'ignorance et le dérèglement de vie des Lamas sautent tellement aux yeux, que la légation de France, qui fit dernièrement une tournée dans ces contrées s'en aperçut immédiatement. M. le comte de Rochechouart, Ministre de France à Pé-king, voulant en avoir le cœur net, interrogea les Lamas les plus savants, tant par lui-même que par ses interprètes, et il dut en venir à cette conclusion que en fait de science théologique, leurs connaissances s'élèvent à bien peu de chose.

Encore une fois donc, comment nous y prendrons-nous pour travailler à leur conversion ? Voici : nous allons tâcher de parler à leurs yeux. Nous nous proposons de déployer, pour autant que nos pauvres ornements le permettent, toute la magnificence possible dans les cérémonies religieuses, afin de faire ainsi concurrence aux éclatantes solennités des lamaseries. Déjà nous construisons sur la route la plus fréquentée de la Mongolie une église passablement belle, où les chrétiens des villages environnants viendront remplir leurs devoirs, et où les Mongols attirés par la curiosité, apprendront insensiblement à unir leurs sentiments aux nôtres, et à louer avec nous le Dieu trois fois saint dans la communion de la vraie Eglise. Depuis que nous nous sommes mis à bâtir, tous

les Mongols qui passent, descendent de cheval, pour demander quelle sera la destination de ces constructions : fasse le Ciel que les explications qu'on leur donne à cette occasion soient un germe déposé dans leur cœur, et qu'il puisse un jour y prendre croissance et porter des fruits de bénédiction. Si, humainement parlant, il n'y a rien de plus difficile que d'arracher un peuple au culte de la superstition et de l'erreur, n'oublions pas que Dieu est là qui change les cœurs quand il veut ; nous, qu'il a envoyés, nous ne sommes dans ses mains que de faibles instruments dont il veut bien se servir pour opérer ces miracles de la grâce.

Oui, cher frère, je vous le dis en toute consolation, la Toute-Puissance de Dieu nous assiste, et sa grâce travaille avec nous. En moins de trois mois j'ai fait couler les eaux salutaires du baptême sur le front de vingt catéchumènes, parmi lesquels il y a plusieurs pères de famille qui n'ont rien plus à cœur que de conduire leurs femmes et leurs enfants dans le sein de l'Eglise. L'année dernière, (voyez si Dieu ne nous assiste pas visiblement,) l'année dernière donc Il permit que quelques familles païennes campées dans l'Ouest de la Mongolie fussent persécutées par les rebelles Mahométans, et en même temps il inspira à un de nos zélés missionnaires l'idée de voler au secours de ces pauvres malheureux, et ô bonté divine! un grand nombre de ces familles a trouvé un refuge dans les bras de notre bonne Mère la Sainte Eglise. Elles sont établies à deux lieues d'ici, et à une lieue de la lamaserie de Tchort-chi, sur un terrain que nous avons obtenu pour eux, grâce à l'intervention bienveillante du Ministre de France à Pé-king. Ils y cultivent la terre et forment une espèce de colonie dont le célèbre Samdadchiemba (1) est le grand catéchiste

(1) Personnage bien connu de ceux qui ont lu le *Voyage en Tartarie et au Thibet* de M. Huc. C'est le guide Mongol qui

et le chef. C'est parmi eux que nous espérons trouver quelques hommes zélés et instruits qui nous aideront puissamment à étendre la foi parmi leurs compatriotes.

Après l'hiver, nous comptons bâtir là une petite église, si nos moyens le permettent. O avec quelle ardeur je désire la voir achevée pour y entendre louer le Créateur dans une langue qui jusqu'ici n'a servi qu'à honorer le démon. Déjà, M. Rutjes s'occupe activement de la traduction des prières et du petit catéchisme en Mongol, moi de mon côté, pour autant que j'en ai le loisir, je m'occupe de l'étude de cette langue en même temps que de celle du Chinois.

Il n'est pas rare de rencontrer des Lamas faisant glisser entre leurs doigts les grains d'une espèce de chapelet, dans ces circonstances je ne manque jamais de prendre le mien, et nous prions dans la même langue, eux pour honorer le démon, moi pour que Dieu daigne leur envoyer la lumière. Priez avec nous, cher frère, priez avec persévérance, pour que le Seigneur continue à bénir notre Mission, et pour que la parole que nous y semons, puisse, comme le grain de l'Evangile, devenir un arbre qui étende ses rameaux sur toute la Mongolie.

Le triomphe de l'Eglise est proche : une époque de gloire est réservée à l'épouse du Christ. Non, il n'est pas téméraire de supposer que après les terribles événements dont l'Europe vient d'être le théâtre, les noces de l'Agneau sans tache sont proches ! Et les pauvres Mongols seraient-ils repoussés ? O non, j'ai confiance dans mon Evangile : « *Ite ergo ad exitus viarum et quoscumque inveneritis vocate ad nuptias. — Parcourez les chemins et invitez aux noces tous ceux que vous trouverez.* » Venez

---

accompagna ce courageux missionnaire dans ses lointaines pérégrinations. A notre arrivée en Mongolie, nous le trouvâmes établi à Sy-wan-se, et nous l'attachâmes à la Mission en qualité de courrier.

nc, mon frère, venez nous aider à *inviter* ces pauvres shérités ; venez, et amenez-nous quelques-uns de ces rêtres zélés qui abondent dans notre catholique Belgique. uelque chose de grand se prépare en Chine, soyons rêts à profiter des circonstances. Tout me fait croire que l'heure de la délivrance va sonner pour la Mongolie, hâtons-la par nos prières incessantes. Tout pour la gloire de Dieu et le salut de notre chère Mongolie.

Votre affectionné frère,

ALPHONSE DE VOS.

CHAPITRE XVII.

Détails sur les Mongols. — Leur gouvernement. Habitations. — Vêtements. — Nourriture. — Tro peaux. — Les chameaux et les chevaux Tartare — Les Lamas. — Cérémonies religieuses. — l monument de Si-ngin-fou.

Comme il est à supposer que parmi nos lecteurs en est beaucoup qui n'ont que des idées vagues, sur l genre de vie des peuples nomades, il ne sera peut-êtr pas inutile d'entrer ici dans quelques détails plus circon stanciés sur les mœurs et les coutumes des Mongols.

Quoique le gouvernement Chinois prétende que l Mongolie est partie intégrante de l'Empire, il est certai que les habitants de cette immense contrée se considèren simplement comme tributaires de l'Empereur, et qu'ils s conduisent comme tels. Les Mongols au lieu d'obéir des mandarins nommés par la Cour de Pé-king o leurs souverains propres ; à la tête de chaque bannièr ou tribu, se trouve un chef qui porte le titre de pet roi. A chaque bannière est assigné un terrain d'u étendue immense : toutes les familles d'une banniè ont le droit de camper où ils veulent, sur toute l'étend du terrain qui leur a été concédé ; mais il ne leur pas loisible d'aller sur les terres des autres bannièr En été, le Mongol aime à planter sa tante dans u vaste prairie, près de quelque rivière ou de quelq étang, ou bien aux environs de quelque puits : en hiv il tâche de s'abriter derrière les montagnes où il soit couvert du vent du Nord, qui est extrêmement froid da ce pays. Pendant cette triste saison la neige supplée

l'eau qui est introuvable, toutes les rivières, tous les lacs étant gelés à des profondeurs inconnues dans nos pays.

La tente Mongole est ronde : en-dedans elle est soutenue par un treillis en bois, à l'extérieur elle est recouverte d'un gros feutre ; en haut est une ouverture qui donne sortie à la fumée d'un brasier placé au milieu, et alimenté par des argols. Ces argols jouent un grand rôle dans la vie des peuples nomades. Privés de charbon et de bois de chauffage, ils recueillent soigneusement les déjections de leurs troupeaux, et après les avoir fait sécher au soleil, ils les entassent à proximité de leurs tentes, comme nous dressons à côté de nos fermes nos meules de seigle ou de froment. La fumée produite par cet étrange combustible répand un parfum qui ne ressemble en rien à celui de la rose ou de la violette : non seulement la tente, mais les habits des Mongols en sont imprégnés, à tel point qu'on les sent venir de loin, ce qui leur a valu de la part des Chinois le surnom de *Tsao-ta-sse*, en bon français « *Puants Tartares.* »

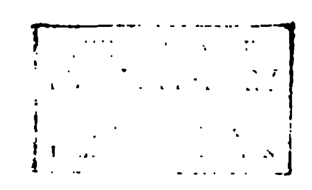
Loin de se fâcher de ce singulier compliment, ils sont les premiers à en rire, la propreté pour eux étant un véritable signe de ladrerie. S'il leur arrive de mettre un habit neuf, ils n'ont rien de plus empressé que de le maculer de quelques belles et bonnes tâches de graisse. Ils se donnent parfois le luxe de se procurer en Chine de magnifiques robes de soie, couvertes de broderies ; elles y passent comme les simples habits en peau de mouton ; au bout de peu de jours, la poitrine et les larges manches surtout dont ils se servent avec affectation en guise de serviette, sont d'un si beau luisant qu'elles pourraient tenir lieu de miroir. Au reste, ce sont de bons enfants, d'une humeur gaie, toujours disposés à rire, paraissant toujours contents et sans aucune inquiétude.

Ennemis du travail, ils ne cultivent point la terre ; ils se contentent de la nourriture qu'ils tirent de leurs troupeaux. Outre la viande dont ils font une énorme

consommation, ils font grand cas du laitage, indifféremment du lait de vache, de chèvre, de l de jument, de chamelle. Tous ces laits servent à fab du beurre qu'ils exportent en Chine où l'on ne point les animaux : il va sans dire que pour un européen, ce beurre n'est pas de toute première q Ce qui vaut mieux, c'est une espèce de fromage fabriquent en desséchant la crème du lait, ce froı la forme d'une gallette mince et croquante, il se co indéfiniment. Leur boisson ordinaire est du thé lequel ils font fondre un gros morceau de beu guise de sucre, parfois ils y ajoutent une poign farine de millet, d'avoine ou de froment, mais ce du luxe, cette farine devant être achetée aux C qui ne se font aucun scrupule d'abuser de la sim de ces pauvres Mongols, et de les tondre jusque s peau. Ils font aussi une espèce d'eau-de-vie avec de jument qu'ils distillent après lui avoir fait subi fermentation : cette liqueur est forte et nourrissante détestable au goût.

Il serait difficile de se faire une idée du n incalculable de bestiaux que ces peuples possèdeı plus grand propriétaire est sans contredit l'Emp qui on le sait, est de race Mongole. La garde troupeaux est confiée à la bannière rouge de Tch en voici le bilan : Il faut qu'on lui entretienne 300 g de chevaux de 1200 chacun, 100 troupeaux de cha de 1000 chacun ; le nombre des bœufs et des m est incalculable. De temps en temps des Mandarins vi faire l'inspection et le dénombrement des troı impériaux.

Rien de plus pittoresque que de voir la manièr ces troupeaux sont ramenés, j'allais dire aux é mais d'étables, il n'y en a point : tous ces aı couchent à ciel ouvert, à proximité des tentes. V coucher du soleil, hommes, femmes, enfants s'élaı



cheval et à un signal donné ils partent comme des flèches dans des directions différentes. En un clin d'œil ils ont disparu, mais les voilà qui voltigent là-bas au bout de l'horizon, décrivant un cercle immense; ils reviennent sur leurs pas galopant à droite, à gauche, criant gesticulant et poussant devant eux moutons, bœufs, vaches, mulets, chameaux, chevaux : le cercle se rétrécit de plus en plus et voilà bientôt toutes les bêtes accroupies autour de la tente jusqu'au lendemain : pendant la nuit elles seront gardées par des chiens d'une race colossale et d'un courage à toute épreuve.

Il va sans dire qu'une grande quantité de ces bestiaux est exportée en Chine : la chair du mouton surtout est très-recherchée, et, il faut l'avouer, elle est autrement succulente que celle de nos moutons européens parqués la plupart du temps dans de misérables bergeries, où ils dégénèrent faute d'air et d'exercice.

Une autre ressource bien précieuse dans un pays où il n'y a ni ponts, ni routes, et où il faut quelquefois traverser des déserts où l'on chercherait vainement une goutte d'eau ou un brin d'herbe, c'est le chameau. Le chameau outre qu'il est infatigable, est d'une sobriété à toute épreuve; il marche facilement plusieurs jours sans boire, ni manger. Le chameau de Mongolie surpasse de loin en beauté celui des déserts d'Afrique : le chameau d'Afrique avec son poil fauve, ras et lisse semble se traîner péniblement et à regret à travers les sables brûlants du Sahara : le chameau de Mongolie marche fièrement la tête levée ; sa couleur est d'un brun marron; sur les bosses, le cou, le poitrail, les femurs, — les poils pendent en longues mèches et lui permettent de braver les tempêtes de neiges et les vents glacés de Sibérie. Rien de plus pittoresque que de voir défiler majestueusement une caravane composée souvent de trois à quatre cents chameaux attachés à la suite les uns des autres, et faisant résonner en cadence et avec un air

de désinvolture les clochettes d'airain suspendues à leur cou. Le soir venu, à un commandement donné par les guides, ils s'agenouillent, et attendent patiemment qu'on les débarrasse du pesant fardeau suspendu entre leurs bosses.

C'est au moyen des chameaux que se fait presque tout le commerce entre la Russie et la Chine. Les négociants du Céleste Empire exportent annuellement d'énormes quantités de soie, de thé, de fourrures, et ils ramènent de l'Occident de précieuses cargaisons composées principalement de draps, de toiles, de velours, de savons.

Après le chameau, c'est le cheval qui est la grande ressource des peuples Tartares. A de rares exceptions près, les chevaux Mongols sont plus petits que les nôtres; ils ont à peu près la taille de nos ardennais. On ne peut pas dire que ces chevaux soient beaux, et pour cause: la brosse et l'étrille sont inconnus en Mongolie. Mais que ces sauvages coursiers du désert sont endurcis au froid, au chaud, à la fatigue! Qu'il gèle à pierre fendre, que les rayons brûlants du soleil transforment les steppes arides en un vaste océan de feu, que les pluies torrentielles menacent d'engloutir la terre, que l'âpre vent de Sibérie soulevant tout-à-coup les sables du désert change le jour en nuit, et fouette devant lui avec une puissance irrésistible de véritables trombes de poussière, ou bien qu'en hiver par un froid de 30 à 40° centigrades, il vienne à se déchaîner un de ces ouragans de neige capables de géler le sang dans les veines et la moëlle dans les os, — le coursier tartare se rit de tous ces obstacles, il s'élance en avant, bondissant, hennissant; la nature bouleversée c'est son élément, il s'y plait, il est né pour y vivre. Jamais le cavalier Mongol ne met son cheval à l'abri; la boue, la terre gelée, la neige, voilà sa litière.

Il va sans dire qu'un cheval formé à pareille école est

en état de résister à toutes les fatigues. Pour peu qu'on ait soin de ménager sa fougue au début d'une course et de lui permettre de s'animer insensiblement, il se mettra au trot de son propre mouvement, et fournira des étapes de dix heures sans prendre haleine, et sans songer à boire, ni à manger. Arrivé au caravensérail, on le deselle immédiatement, il se roule trois ou quatre fois dans la poussière, se secoue vigoureusement comme un caniche qui vient de prendre un bain, et puis attend patiemment qu'on lui distribue d'une main avare quelques poignées de paille d'avoine ou de millet.

Mais tout en causant des chameaux et des chevaux Mongols, nous oublions quelque peu les Mongols eux-mêmes. Nous avons vu dans la lettre de Mr De Vos, qu'un des grands obstacles à la conversion de ces malheureux païens, est l'influence sans bornes de la caste sacerdotale. On trouverait difficilement une famille qui ne compte au moins quelques Lamas dans son sein : très-souvent le fils aîné seul est appelé à perpétuer la famille, tous les autres garçons sont forcément destinés à être Lama. Il parait certain que le gouvernement chinois dans le but de réduire l'accroissement de la population en Mongolie, favorise les Lamas de toutes les manières possibles ; il les comble de biens et d'honneurs, tandis qu'il laisse croupir ses propres bonzes dans la plus abjecte misère.

Tous les Lamas n'ont pas la même manière de vivre : les uns continuent à résider dans leur famille, partageant leur temps entre la prière et le soin des troupeaux ; d'autres s'en vont de tente en tente réciter des prières d'un ton grave et harmonieux ; partout on les accueille de la façon la plus hospitalière, car on est persuadé que leur pouvoir est immense, ils font à volonté tomber la pluie ou la grêle ; d'autres encore mènent une vie commune dans des espèces de monastères qui ont quelque chose de nos béguinages. Au centre de la lamaserie

s'élève le temple : tout autour sont distribuées des cellules, où les moines sont censés étudier et prier. Il y a de ces lamaseries qui sont vraiment immenses : leur population s'élève à plusieurs milliers d'habitants.

Rien de plus étrange que les cérémonies religieuses dans un temple bouddhique. A un signal donné, tous les lamas quittent leurs cellules et se rendent en silence au temple, revêtus d'une sorte de manteau de chœur. Après les prostrations d'usage devant le Foo vivant, ils vont prendre place selon leur rang, des deux côtés du chœur. Un coup de cloche retentit : aussitôt chacun de murmurer une espèce d'*Aperi Domine*. Après quelques instants commence la récitation de l'office : vous vous croiriez transporté dans une abbaye de trappistes ou de chartreux, tant le chant qui frappe vos oreilles est grave, sonore, harmonieux. Ce qui rend l'illusion plus complète, c'est que, comme dans nos psaumes, les chants sont coupés par versets alternés par deux chœurs. Chose plus étrange encore, on retrouve parmi les Lamas, l'usage de l'encensoir et de l'eau bénite, leur costume rappelle exactement ces larges robes sous lesquelles on représente les Saints de la primitive Église, et les dignitaires portent la chape et la mître.

Serait-il téméraire de voir dans ces usages qui concordent si bien avec les nôtres d'anciennes réminiscences du Christianisme ? Il existe parmi les Mongols une tradition qui rapporte que sous le règne de Hou-bi-laï, petit-fils de Zin-ghis-khan, il vint parmi eux, des Lamas de l'Occident bien différents de ceux d'aujourd'hui, que c'étaient des hommes savants, d'une vie irréprochable, des Saints qui faisaient grand nombre de prodiges. Ces hommes vénérables ne seraient-ils pas des religieux chrétiens venus de la Syrie ou de l'Arménie, pays qui étaient à cette époque assujetis à l'Empereur des Mongols ?

Ce qui confirme cette supposition, c'est que plusieurs siécles déjà avant le règne de Hou-bi-laï, des prêtres

Syriens avaient trouvé le chemin de la Chine à travers les steppes de la Tartarie. Il résulte en effet de la découverte d'une pierre monumentale, trouvée en 1625 dans la ville de Si-ngin-fou, non loin de la Grande Muraille, que le Christianisme fut introduit en Chine dès le 7e siècle. Ce monument est surmonté de la croix, il a été élevé en l'an 781, et on y lit en caractères syriaques et en caractères chinois un abrégé de la doctrine chrétienne. De plus, il y est relaté que l'an 636 le prêtre Olopuenus arriva de l'Occident en Chine, qu'avec le consentement de l'Empereur Thaï-tsoung il y prêcha la religion chrétienne et y construisit une église ; que bientôt plusieurs autres prêtres vinrent prêter main-forte, et que par leur secours la nouvelle religion fut propagée en différentes provinces ; que plus tard Olopuenus fut ordonné Evêque et que depuis lors, le christianisme fit de jour en jour des progrès plus remarquables.

Malheureusement pour ces pauvres peuples païens, ceux qui leur apportaient la Bonne Nouvelle n'avaient pas reçu leur mission du Représentant de Jésus-Christ. C'étaient des Nestoriens qui, proscrits dans l'Empire Romain, après leur condamnation au concile d'Ephèse, transportérent leurs erreurs en Perse, en Arabie, en Syrie et plus tard aux Indes, en Tartarie et en Chine.

Mais il arriva là, ce qui arrive partout et toujours, la branche séparée de l'arbre se dessécha, et de toutes ces peines, et de tous ces labeurs il reste à peine quelques vestiges qui semblent nous crier du fond de ces tristes régions. « *Nisi Dominus œdificaverit domum, in vanum laboraverunt qui œdificant eam. A moins que le Seigneur lui-même ne construise la maison, c'est en vain que travaillent ceux qui cherchent à l'édifier.* »

CHAPITRE XVIII.

Heureuse arrivée de Mr Bax à Sy-wan-se. — Route de Tien-tsin à Pé-king. — Réception à Sy-wan-se. — Maladie de Mr Hamer. — La Ste Enfance. — Quelques exemples de l'exposition des enfants.

Après cette digression sur les peuples nomades de la Mongolie, on nous permettra de retourner à nos missionnaires.

Nous avons dit que MM. Bax, Cuissart et Janssen s'étaient embarqués à Marseille le 20 août 1871. Voici la lettre par laquelle ils nous annoncèrent l'heureuse issue de leur voyage :

Sy-wan-se, 3 *novembre* 1871.

Bien cher Supérieur,

Nous sommes arrivés en parfaite santé à Sy-wan-se le 31 octobre. Je dis *nous*, c'est-à-dire M. Cuissart et moi, car si vous avez reçu ma lettre datée de Pé-king, vous devez savoir que nous avons laissé M. Janssen à Tien-tsin, pour y soigner M. Hamer, tombé malade par suite des fatigues qu'il avait éprouvées dans l'épouvantable voyage qu'il avait fait pour venir à notre rencontre. Le mot *épouvantable* n'est pas trop fort : vous connaissez quelque chose de l'état des routes en Chine ; mais malgré tout ce que vous avez vu et éprouvé, vous vous imagineriez difficilement ce que c'est que le voyage actuel de Tien-tsin jusqu'à la Grande Muraille. La vaste

plaine qui s'étend de Tien-tsin à Pé-king s'est trouvée changée en un lac immense par suite des pluies diluviennes tombées en automne: les vallées que vous avez suivies de Pé-king à Suin-hoa-fou sont devenues impraticables tant elles ont été creusées et bouleversées par les torrents. On est obligé de voyager sur la crète des montagnes et des rochers ce qui peut paraître fort pittoresque vu de loin, mais pour ma part, je vous assure que je prétère le chemin de fer, et, malgré la meilleure volonté du monde, mes souvenirs se sont plus d'une fois reportés sur l'omnibus qui m'a si souvent transporté de la placè de la Duchesse aux quatre coins de Bruxelles.

Au reste, soyez sans inquiétude sur le sort de M. Hamer; je vous répète encore ce que je vous écrivis de Pé-king: il est soigné comme un frère à la procure de Tien-tsin par l'excellent M. Délémasure avec lequel vous avez fait le voyage de Marseille à Shang-haï, et qui m'a chargé de le rappeler à vos bons souvenirs. M. Hamer a été traité par le docteur d'une canonnière française en station à Tien-tsin et celui-ci m'assure qu'après quelques jours de repos, M. Hamer pourra venir nous rejoindre en Mongolie.

Je ne vous dirai rien de notre voyage de Pé-king aux frontières de la Mongolie: aux pieds de la Grande-Muraille nous rencontrâmes M. Meyer, accompagné de deux prêtres chinois, d'une nombreuse escorte de cavaliers et de l'harmonie de Sy-wan-se. Nous franchîmes assez rapidement les douze lieues qui séparent Tshang-tjia-kheou de notre résidence. Au moment où nous débouchâmes dans la vallée que vous avez baptisée du nom de *Perle de l'Orient*, nous vîmes flotter au loin des centaines d'oriflammes et d'étendards; le canon tonnait, des milliers de fusées éclataient, les cloches sonnaient à toute volée, la chrétienté entière était sur pied pour nous souhaiter la bien-venue.

A l'entrée du village nous descendîmes de nos coursiers,

et nous y fûmes reçus à bras ouverts par le digne et courageux comte de Rochechouart, Ministre de France à Pé-king, lequel se trouvant dans la partie de notre mission administrée par MM. Verlinden, De Vos et Rutjes, avait bien voulu accompagner les deux premiers de ces confrères pour honorer notre arrivée de sa présence. Ah! que j'étais profondément touché des chaleureuses démonstrations de joie avec lesquelles je fus reçu tant par les chrétiens que par les confrères. Je retrouvais là ces anciens amis Verlinden, Meyer, Rutjes, Ottens me serrant avec effusion dans leurs bras et m'assurant qu'ils me trouvaient rajeuni, moi le *vieux* Bax!

Avant d'entrer au séminaire, nous entonnâmes le *Te Deum* à l'église, et jamais de ma vie je n'ai remercié Dieu avec plus d'ardeur.

S. Exc. le Ministre de France partant demain pour Pé-king et voulant bien se charger de cette lettre, vous comprendrez que je dois être bref aujourd'hui. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je me sens heureux au-delà de toute expression. A plus tard d'autres nouvelles.

Vous priant, etc.

J. BAX.

Par le courrier suivant nous reçûmes la nouvelle de la guérison complète de M. Hamer et de son heureuse arrivée à Sy-wan-se. La maladie dont le cher confrère avait été attaqué était la même que celle qui avait emporté MM. Verbist et Van Segvelt, le *shang-ghin*, mot que je ne saurais mieux traduire que par *suppression de transpiration*. C'est une maladie fort commune en Chine : elle se prend ordinairement à la suite d'un changement subit de température et détermine une fièvre assez intense qui dégénère parfois en véritable fièvre typhoïde. Pour s'en préserver il est absolument nécessaire de ne pas s'exposer au froid lorsqu'on est en transpiration :

dans un pays où l'on est couvert de fourrures des pieds à la tête, les pores deviennent d'une sensibilité exquise. Au reste, si malgré toutes les précautions, on se sent subitement pris de frissons, accompagnés de dégoût et de mal à la tête, le meilleur traitement à suivre c'est de se mettre immédiatement au lit et d'absorber une grande quantité de thé fort léger, en observant la diète la plus complète jusqu'à disparition de la fièvre. Plusieurs de nos confrères ont éprouvé l'efficacité de ce remède. Les Chinois se guérissent autrement : ils tâchent de rétablir la transpiration par de violentes frictions et par l'absorption d'une énorme quantité de sudorifiques : ils réussissent presque toujours ; mais de nombreuses expériences ont permis de constater que le même remède appliqué à des Européens augmente l'intensité de la fièvre.

Les médecins chinois expliquent cette bizarrerie en disant que nous avons le sang beaucoup plus chaud qu'eux : peut-être n'ont-ils pas tort, et je suis porté à croire que la consommation de la viande et des boissons fermentées qui joue un si grand rôle dans le régime alimentaire des peuples de l'Occident, y est pour quelque chose.

M. Bax, à peine arrivé en Mongolie se fit un devoir d'adresser à Mademoiselle Louise De Mortier, trésorière-secrétaire générale de l'OEuvre de la Sainte-Enfance en Belgique, quelques lignes que nous reproduisons ici avec un vif plaisir.

«... Vous me demanderez, Mademoiselle, si je n'ai pas un mot pour cette belle œuvre de la Sainte-Enfance à laquelle vous vous dévouez avec tant de zèle, si je n'ai pas une parole de consolation et d'encouragement à adresser à votre excellente Présidente, à ces nobles et courageuses Dames qui composent le Conseil central, à ces dignes et vénérables Présidents et Directeurs qui travaillent avec tant de zèle à propager une œuvre dont nous recueillons ici les fruits, à ces bonnes et dévouées

zélatrices, à tous ces jeunes et fervents associés. Ah! que je déplore mon impuissance, vraiment je ne trouve pas les paroles pour exprimer mes pensées. La Sainte-Enfance! Ah! jamais on ne comprendra en Europe le bien que fait cette OEuvre dans ces contrées. Que d'établissements j'ai visités dans le cours de mon voyage; mais comment dire ce qu'on ressent en entrant dans ces saints asiles créés par la charité et le dévouement? Ah! qu'il est beau de voir ces milliers de pauvres et innocentes créatures arrachées à la mort, arrachées à l'enfer, jouissant des bienfaits d'une éducation chrétienne, et chantant toutes ensemble les louanges du Seigneur! Qu'elle est admirable la tendresse maternelle de ces sœurs qui sous un climat accablant s'épuisent de fatigue avec un dévouement que la charité du prochain et l'amour de Dieu seuls peuvent inspirer!

« Mon premier soin en arrivant en Mongolie fut de m'informer de l'état de l'OEuvre dans l'immense mission qui nous est confiée, et j'ai appris à ma plus grande satisfaction qu'elle est dans un état florissant et qu'elle y est la source de nombreuses conversions. Non seulement la pieuse association sauve annuellement des milliers d'enfants de la mort éternelle, mais elle attire à la vraie religion un grand nombre de païens frappés d'un dévouement si sublime.

« Vous savez que nous avons dans nos différents districts cinq établissements dont le principal est à Sy-wan-se. Il compte environ 200 enfants et est situé à dix pas de notre séminaire. Vous ne sauriez vous imaginer quel plaisir j'éprouve à y faire de fréquentes visites. Aidé d'un de mes collègues, je m'efforce de faire comprendre à ces pauvres orphelines ce qu'elles doivent à leurs bienfaiteurs d'Europe. Oh! elles le comprennent, et plusieurs fois le jour elles élèvent leur voix reconnaissante vers le Ciel, Le priant de bénir, de protéger, de

éserver de tout mal ces généreux membres de l'Assotion à qui ils doivent la vie de l'âme et du corps.

« J'ai la ferme conviction que c'est par le moyen de Sainte-Enfance que les missionnaires obtiendront un ur la conversion de la Chine. Oh! Mademoiselle, ontinuez à ne vous épargner ni peines, ni fatigues pour aire comprendre aux chers membres de l'Association u'ils remplissent un véritable apostolat; puisse le Ciel énir leurs efforts, puisse-t-il les consoler et leur faire oûter ici bas cette douce paix du cœur qui est le igne avant-coureur de la joie éternelle. »

Il est vraiment incompréhensible que malgré les témoignages irrécusables d'une foule de voyageurs tant protesants que catholiques, on rencontre encore des personnes qui ne croient pas à l'existence de la barbare *coutume* le l'infanticide en Chine. Voici à ce sujet quelques lignes que M. Hamer adressait dernièrement à un de ses amis :

« Vous désirez apprendre si, chez nous aussi, l'infanticide se pratique sur une échelle aussi large qu'au sud de la Chine? Je n'hésite pas à me prononcer pour l'affirmative. Au temps où je résidais dans le district des Eaux-Noires, j'ai visité d'innombrables familles païennes, eh bien! je puis vous assurer que jamais je n'ai trouvé dans ces familles plus de *deux* filles. Toutes celles qui viennent en plus sont misérablement assassinées, à moins qu'il n'y ait dans les environs quelque charitable chrétien qui se charge de les porter à l'orphelinat de la Ste-Enfance. Au Si-kheou-wé j'ai vu une mère qui avait tué cinq de ses enfants; ici, à Sy-wan-se, au milieu d'une population presque entièrement chrétienne et où nous possédons un orphelinat parfaitement organisé, je connais une malheureuse païenne qui après nous avoir confié deux de ses filles a lâchement étranglé la troisième de peur que les Chrétiens ne lui reprochassent e placer tous ses enfants à l'hospice. Il n'y a pas ngtemps j'ai adopté un enfant trouvé sur les montagnes,

sur les montagnes, comprenez bien, où toutes les nuits rodent de nombreux troupeaux de loups... Mais il me peine de vous entretenir de ces horreurs : priez pour la malheureuse Chine, et si c'est possible employez votre influence pour étendre dans le cercle de vos amis et de vos connaissances l'OEuvre sublime de la S[te]-Enfance. »

CHAPITRE XIX.

Décret Impérial contre l'infanticide. — Beau témoignage de Mr le comte de Beauvoir en faveur de l'Œuvre de la Ste-Enfance.

Si jamais un de nos lecteurs rencontre une de ces personnes mal-intentionnées, ou peut-être mal-informées, qui se permettent de tirer en doute les lamentables récits envoyés en Europe par les missionnaires de Chine au sujet de l'incroyable barbarie d'un grand nombre de parents chinois, nous lui conseillerions de produire le décret impérial suivant, extrait de la *Gazette officielle* de Pé-king, du 27 Mars 1866 :

« Le censeur Sin-ty nous a adressé respectueusement un mémoire, pour nous représenter que l'horrible coutume de noyer les petites filles nouvellement nées n'a pas encore entièrement disparu de l'Empire et nous prie de prendre des mesures qui la fassent cesser le plus tôt possible. Cet abominable crime existait avant le règne de Kien-long. Sous cet empereur a été discutée et promulguée une loi qui punit des mêmes peines que le meurtre volontaire, le crime commis par les parents ou les grands-parents sur la personne de leurs enfants ou petits-enfants. Le censeur Sin-ty nous informe que l'infanticide est plus fréquent dans le Kouan-tong, le Fo-kien, le Tché-kiang et le Chan-si que partout ailleurs. Mais il craint en même temps qu'il soit assez commun dans les autres provinces. L'infanticide est un acte odieux qui blesse l'harmonie du ciel et de la terre. Dans l'intérêt de l'humanité, il est nécessaire que, le plus promptement possible, des mesures énergiques en préviennent le retour, que les hautes autorités provinciales se hâtent d'enjoindre à leurs subordonnés de tout

11

rang qu'ils aient à faire connaître les peines prescrites par des ordonnances, et qu'ils veillent à ce que les magistrats de chaque localité encouragent, stimulent les nobles à fonder des hospices pour recevoir et nourrir les pauvres enfants. Cette œuvre de charité empêchera les personnes malheureuses et ignorantes de suivre cet horrible sentier de méchanceté. Si cependant restant sourdes aux bons conseils, elles ne veulent point se corriger, que leur crime alors soit puni comme il le mérite et sans qu'il soit usé de plus d'indulgence à leur égard. »

Voilà donc le crime national *officiellement* avoué, et menacé des peines les plus sévères. Voyons maintenant quel a été le résultat du manifeste impérial.

Il paraissait l'année dernière à Paris un ouvrage excessivement intéressant, contenant le récit d'un voyage autour du monde fait par M. le comte de Beauvoir, accompagnant S. A. le duc de Penthièvre, fils du Prince de Joinville (1). Voici le récit d'une promenade faite par ces personnages aux environs de Canton :

« .... Soudain, tandis que nous pressons le pas, dans les sentiers boueux et déserts qui longent les murs en terre d'un petit village presque en ruine, nous voyons à trois pas, dans des herbes abattues par la gelée, un petit panier en nattes, cousu à son orifice ; quelque chose semble remuer dedans ; la natte molle se soulève, puis retombe ; avec un couteau nous entr'ouvons le tissu grossier, et nous trouvons un pauvre petit être nu, bleu et glacé de froid, âgé peut-être de vingt-quatre heures : à peine rendu à la lumière du jour, il vagit plaintivement ; au bout d'un instant, d'autres cris lui répondent, ils s'échappent d'un buisson voisin, et un autre enfant s'y débat aussi contre la mort. Celui-ci a sans doute été

(1) Java, Siam, Canton, Voyage autour du monde, par le comte de Beauvoir. — Paris, Henri, Plon, rue Garancière, 10.

jeté par-dessus le mur, car il semble fracturé, et sur un espace de cinq cents mètres, le long de ce sentier, nous comptons bientôt *sept* moribonds, âgés de quelques heures seulement ; les uns sont atteints de la lèpre, les autres sont presque entièrement gelés : un d'eux a un coup de couteau dans le côté ! Je ne puis vous dire combien notre cœur se soulève de pitié, de douleur et de colére à la vue de ces enfants qui gisent là tellement meurtris ou gelés, que rien ne saurait les rendre à la vie. Sept, en moins d'un quart de lieue, n'est-ce pas le spectacle le plus navrant et le plus affreux ? Pour notre premier jour en Chine, le hasard nous fait voir un exemple de la plus affreuse des cruautés ; cherchant encore au milieu des immondices, nous ne pouvons découvrir un seul de ces petits êtres qu'on puisse espérer de sauver : ici le sang coule, là le froid a glacé ces membres frêles, plus loin l'enfant empoisonné vomit en râlant ; mais les Tam-tams des fortifications nous avertissent qu'il faut courir, pour ne pas trouver notre retraite coupée ; et portant dans le cœur la plus poignante des tristesses, nous hâtons notre marche, et, au bout d'une heure, nous arrivons à Sha-myen, concession européenne.

« Certes, je l'avoue bien franchement et je prie les missions de me le pardonner, je n'avais jamais voulu croire à l'exposition des petits Chinois ! Je me disais que puisque les bêtes féroces soignent leurs petits, il ne devait pas y avoir de pays où l'abandon des enfants fût devenu une coutume. Qu'il y ait des crimes isolés, des infanticides comme dans certains quartiers de nos capitales, c'était, pensais-je, là, comme chez nous, une triste conséquence des colères ou des misères humaines ; c'était, selon moi et selon mon ignorance, pure question de cour d'assises chinoise, exploitée en Europe et exagérée par les correspondances qui nous parvenaient et qui étaient encore amplifiées dans chaque paroisse.

« Ah ! maintenant que j'ai vu la plaie comme Thomas,

je suis convaincu et je m'incline ! Je verrai toute ma vie ces sept enfants jetés aux gémonies, à la porte de la première ville chinoise que nous visitons, ces sept enfants que nous fait découvrir notre première promenade au hasard dans la campagne de Canton. Je ne m'étonne plus désormais du chiffre de vingt ou vingt-cinq mille auquel les *Annales de la Propagation de la Foi*, portent, si je m'en souviens bien, le nombre des enfants exposés par an dans les grands centres chinois. (1)

« De ces tristes chiffres et de ce qu'il nous a suffi d'une heure pour voir aujourd'hui, que pouvons nous conclure, sinon que l'exposition est bien véritablement une coutume nationale, et que l'abandon des enfants, qu'il commence par la vente ou finisse par le meurtre, ne révolte pas le moins du monde un bon nombre de mères chinoises, qui ont évidemment un caillou à la place du cœur. »

Voici comment les mêmes voyageurs racontent leur visite à l'orphelinat de Canton : « Mgr Guillemin, nous menant à droite au fond de son enclos, nous ouvre la porte d'une maison carrée : nous entrons dans une vaste salle que garde une Sœur de Charité, et nous ne comprenons point au premier abord ce que signifient une vingtaine de sortes d'auges de bois, sur lesquelles sont étendues des couvertures grossières et de couleur foncée. La Sœur soulève celles-ci, et que voyons-nous ? plus de deux cent cinquante petits enfants rangés là, les uns à côté des

(1) Pendant ces deux dernières années il a été impossible de publier un compte-rendu complet sur l'OEuvre de la Sainte-Enfance en Chine, d'abord à cause de l'absence prolongée des Vicaires apostoliques réunis au Concile, ensuite à cause de l'interruption des communications avec le Conseil central pendant la guerre.

Voici les chiffres officiels tirés des comptes-rendus de l'OEuvre pour l'année 1867-1868 : Enfants baptisés à l'article de la mort, 380,700 ; — enfants recueillis et élevés dans les orphelinats, 45,677. — Outre ces orphelinats qui sont au nombre de 215, l'Association possède 667 écoles, 86 ateliers, 22 fermes-modèles et 216 pharmacies.

utres : c'est la récolte de la semaine ! Si quelques-uns emblent vivaces, la plupart sont livides : douze ou quinze e meurent déjà, quatre viennent de mourir ! Et aussitôt, levant nous, ces corps inanimés sont enlevés à leurs frères d'infortune : le cœur se serre quand on voit ainsi côte à côte ces enfants parmi lesquels la mort se hâte de faire des vides. Pauvres petits anges qui râlent en commençant à vivre, et qui vivraient si leurs infâmes parents ne les avaient jetés, par le froid, sur les chemins et contre des cailloux. Bien plus on nous dit que les Chinois leur font boire quelque liqueur forte avant de les offrir à la charité publique, et c'est là cause de tant de morts !

« Chaque matin les Chinoises chrétiennes élevées par les Sœurs partent avec une hotte, et « chiffonnières d'enfants » elles vont par les ruelles, dans les faubourgs, près des buissons, des murailles, des terrains déserts et elles rapportent les pauvres petits êtres qu'elles trouvent les moins meurtris. Dans le principe, les Chinois vendaient avec complaisance les enfants qui leur semblaient superflus ; puis ils ont renoncé à cette coutume, agacés de voir élever par d'autres ceux dont ils devaient avoir charge. Mais on nous fait une remarque curieuse : en moyenne, sur cent enfants exposés, il y a quatre-vingt-dix filles et dix garçons seulement.

« Avec plus de ressources pour payer des « chercheuses d'enfants, » pour élever ceux qu'elles trouvent, et surtout pour augmenter le nombre des Sœurs de France, on recueillerait ici des centaines d'enfants par jour ! Car « l'exposition » étend, comme une tache d'huile, ses tristes ravages. Par pauvreté surtout, par apathie souvent, par une morale faussée toujours, les familles les plus régulières et les plus légitimes, mais qui s'estiment déjà assez nombreuses, se débarrassent ainsi, dès les premières heures, des nouveau-nés qu'elles *trouvent de trop !*

« O la belle et touchante œuvre que celle des Crèches

chrétiennes en Chine! Maintenant que j'en puis parler visu je voudrais faire voir à ceux qui nient « l'expositi des petits Chinois, » la modeste demeure qu'a bâtie Guillemin, — ces auges remplies d'enfants apportés, une semaine, ces quatre Sœurs françaises occupées et jour à les soigner, — ces salles où sont entassés ce de l'année dernière et d'il y a deux ans, — ces group d'enfants de trois à quatre ans, qui jouent dans la co — enfin ces écoles d'orphelins et d'orphelines adul qui ont grandi sous l'aile des Missions et qui le doivent la vie et l'instruction.

« Mais au seuil de cet enclos, où Yeh (1) dressait listes de cent hommes à décapiter par jour, il y a mai tenant un registre d'entrée, tenu par l'Evêque franç pour tous les enfants chinois qu'il cherche à rappeler la vie, et voici un chiffre plus fort que mes humble paroles et qui marque la réception des douze dernier mois :

« 4,883 enfants ont été en un an trouvés abandonnés ont été recueillis, baptisés et soignés *ici*. Cette recherch a coûté 4,245 francs, ce qui fait 87 centimes par tête (la valeur d'une livre de laine en Australie!) Le personnel employé à l'intérieur de la crèche se compose de 4 sœurs françaises, de 15 sœurs chinoises, de 30 orphelines et de 7 domestiques. Avec l'entretien et la réparation de la maison, l'ensemble des dépenses de ce chapitre n'est monté qu'à 14,534 francs.

« Pour une somme à peu près égale, l'Evêque entretient l'orphelinat des garçons, où cent jeunes Chinois sont instruits, logés et nourris, et où sont hébergés de plus une vingtaine d'autres dont il paye l'apprentissage. Ces garçons se marient ensuite, et prennent pour femmes les pauvres filles recueillies comme ils l'ont été eux-mêmes; ils s'installent aux environs de l'église, et grossis-

(1) Ancien Gouverneur du Kouan-tong.

sent ainsi peu à peu le noyau d'une population laborieuse et honnête, aimant l'Europe qui lui a envoyé des bienfaiteurs, aimant ses enfants qu'elle « n'exposera » jamais!

« Tel est le bilan de l'œuvre charitable dont il nous est donné de voir les moindres détails. L'œuvre est en enfance, il est vrai, car les sommes allouées ne suffisent guère. Avec trois ou quatre feux d'artifice de moins dans nos fêtes publiques, que de milliers d'existences on pourrait sauver ici! Ajoutez-y les trente six écoles réparties dans la province, où quatre cents enfants sont élevés, cinq petits orphelinats qui entretiennent une centaine d'enfants (le tout coûtant environ onze mille francs,) et vous aurez à peine la vingtième partie du bien que font en Chine les Missions étrangères! »

Nous aimons à croire que nos lecteurs nous sauront gré de leur avoir communiqué ce magnifique témoignage en faveur de l'OEuvre de la Sainte-Enfance. Puisse-t-il servir à augmenter encore, la vive sympathie que cette sublime Association rencontre au sein de nos catholiques populations. S'il n'est pas donné à tout le monde d'abandonner patrie, famille, amis, pour aller sauver aux extrémités de la terre de pauvres malheureux ensevelis dans les ténèbres de la mort, au moins convient-il que chacun de nous dans la mesure de ses forces vienne au secours de ceux à qui Dieu inspire cette noble, mais rude et périlleuse vocation.

Votre Grandeur leurs sentiments de profond respect, de gratitude et de dévouement, sentiments dont est pénétré aussi celui qui est de Votre Grandeur, le très-humble et très-respectueux serviteur,

J. BAX,
PROV. APOST. EN MONGOLIE.

Sa Grandeur daigna envoyer à cette lettre la réponse suivante :

Malines, Fête-Dieu 1872.

« MON CHER PROVICAIRE APOSTOLIQUE,

« Il y a déjà plusieurs jours que j'ai reçu votre lettre du 11 février dernier. Elle a donc fait régulièrement ses mille et mille lieues. Je l'ai lue avec le plus vif intérêt, et en bénissant Dieu de tout le bien que fait la Mission Belge en Chine, et de tout le bien qu'elle est appelée à y faire encore. J'aurai soin de faire publier votre lettre. Ce qu'elle dit de votre voyage, du climat, de la bonne santé des missionnaires, et surtout de leurs travaux si pleins de fruits, tout cela est de nature à éloigner les craintes qui mettraient obstacle aux vocations que j'encouragerai pour ma part, de tout mon cœur. — S'il faut en croire les savants, ce sont les Mongols qui ont peuplé l'Amérique. Ils ont fait ainsi l'humanité du nouveau monde, vous ferez d'eux un nouveau monde chrétien.

« La Mission belge de la Chine est placée sous la maternelle protection de Marie Notre-Dame des Grâces. Que tous les missionnaires lui restent fidèles, et elle sera véritablement pleine de grâces pour eux et pour les chères âmes qu'ils évangélisent.

« Que ces lignes fassent à leur tour le grand voyage que vous avez fait et qu'elles renouvellent en vous tous l'assurance de mon ardent désir de faire pour la Mission tout ce qui est en mon pouvoir.

« Que la Sainte Vierge vous garde tous et vous obtienne des consolations proportionnées à vos sacrifices.

« Je les lui demande pour vous tous avec confiance, et je vous bénis tous en J.-C. en me recommandant à vos prières et à celles de vos chers chrétiens de la grande famille catholique qui compte ses enfants chez tous les peuples.

Votre affectionné en J.-C.

† V. A. Archevêque de Malines.

Au moment où nous écrivons ces lignes, nous ne savons pas encore si les bienveillantes et affectueuses paroles de Sa Grandeur sont arrivées à destination ; mais nous aimons à nous persuader que la Divine Providence a voulu s'en servir, comme d'un baume salutaire, pour consoler et réconforter nos missionnaires au milieu d'un épouvantable orage qui venait d'éclater sur eux.

Pour la première fois la terre de Mongolie a bu le sang d'un de nos confrères. Une lettre envoyée à la hâte par M. Verlinden, à travers la Sibérie, nous apporta cette terrible nouvelle. M. De Vos avait été attaqué par une nombreuse troupe de païens ameutés ; on lui avait fait subir les traîtements les plus barbares : outre d'innombrables contusions, il avait au-delà de trente blessures faites au moyen de piques, de sabres, de bêches. Néanmoins il allait aussi bien que possible, et si aucune complication fâcheuse ne survenait, on avait l'espoir de le conserver. Tel était en résumé le récit que nous envoyait notre cher confrère. On sent dans quelle anxiété nous vécumes jusqu'à l'arrivée du courrier suivant. Heu-

reusement celui-ci confirmait pleinement les espéran
qu'on avait conçues sur la guérison probable du ch
malade : ses blessures se cicatrisaient bien, ses for
revenaient à vue d'œil. Moins d'un mois après l'évé
ment, M. De Vos lui-même, envoya à sa famille le ré
détaillé de ce qui lui était arrivé.

Avant de reproduire sa lettre, cédons ici un insta
la place à une plume amie qui voulut retracer dans l
colonnes du *Bien Public* le tableau touchant des circo
stances au milieu desquelles cette lettre fut communiq
à la famille du pieux missionnaire. — « Mardi derni
24 septembre, une belle et touchante cérémonie a é
célébrée dans la petite ville de Messines. M. Héliodo
De Vos venait de recevoir, le samedi des Quatre-temp
des mains de Mgr le Nonce Apostolique, l'ordre de l
prêtrise, et il célébrait sa première Messe dans l'antiqu
oratoire de Notre-Dame de Messines. La fête fut très-simple. La modeste famille du néophyte, le clergé de la paroisse, quelques amis, formaient toute l'assistance. Après avoir prié avec ferveur pendant le St-Sacrifice, tous allèrent s'asseoir au modeste repas auquel les parents du jeune prêtre les avaient conviés. M. Héliodore De Vos appartient à la Congrégation des prêtres belges qui desservent les rudes missions de la Mongolie, et dont la Maison Mère est établie à Scheut, sous Anderlecht. Son frère Alphonse l'a devancé depuis quelques années dans ces régions lointaines. Il n'y a guère longtemps que les journaux rendaient compte des mauvais traitements subis par le courageux Missionnaire, et du péril auquel il avait presque miraculeusement échappé.

« Ce péril n'a point effrayé le frère de l'apôtre, qui ne demande qu'à partager les travaux et les dangers auxquels son frère aîné s'est dévoué. Les parents qui n'ont que ces deux fils, sont heureux de les offrir à Dieu et de les consacrer aux saintes fatigues de l'apostolat, dans ces plages inhospitalières où l'on ne recueille que

bénéfice du martyre. Les bons et pieux vieillards euraient de joie et se sentaient heureux de donner un cond fils à l'œuvre sainte pour laquelle leur fils aîné ait eu la gloire de souffrir. Le repas de la fête allait ir, quand le nouveau prêtre se lève, et tire de son rte-feuille une lettre qu'il venait de recevoir de la ongolie et dans laquelle son frère donne des nouvelles r l'attentat dont il avait failli devenir la victime. instituteur de Messines, le premier maître des deux issionnaires, est prié de la lire; et, au milieu des rmes de toute l'assistance, il donne lecture de cette ge, écrite avec une touchante simplicité, et que nous mmes heureux de pouvoir communiquer à nos lecteurs. 'est le plus beau bouquet qui pût orner cette fête chréenne, et nous sommes sûr que la parole du Missionnaire sera lue avec l'émotion qu'éprouvèrent les convives de cette sainte et modeste agape. »

Si-yn-dze, le 24 *Mai* 1872.

Mon cher Frère,

« Peut-être aurez-vous eu quelqu'inquiétude sur mon sort. Il y a, en effet, assez longtemps que je ne vous ai écrit et je sais qu'en Europe on a parlé et on parle encore de temps en temps de troubles en Chine, bien entendu contre les Européens. Vous savez d'ailleurs que le démon fait ici tous ses efforts pour troubler la paix de notre chère mission de Mongolie ; mais rassurez-vous et réjouissez-vous avec moi, car si l'ennemi fait tant de tapage, c'est qu'il voit que le bien se fait ici, ou est près de se faire ; rendez-en grâce à Dieu et laissons faire le diable.

« Je suppose que cette semaine-ci vous ferez un grand

pas vers le sacerdoce. Je prie Dieu qu'il vous confirme dans votre vocation et vous conduise bientôt au milieu de nous, pour prendre part à nos travaux, à nos misères, mais aussi à nos joies et à nos consolations.

« Vous aurez déjà appris probablement l'histoire qui m'est arrivée. Pour que vous ne vous exagériez pas les choses, je vais vous rapporter les faits tels qu'ils sont, et aussi brièvement que possible.

« A deux lieues d'ici, il y a des terres que les chrétiens ont le droit d'ensemencer ; ce que des païens, soutenus par quelques mandarins contestaient, malgré la déclaration formelle de quelques grands mandarins qui sont venus ici l'année dernière pour traiter cette affaire. Comme je craignais qu'ils ne poussassent l'audace jusqu'à battre les chrétiens, je me suis rendu avec M. Jansen à l'un des villages de ces païens pour les exhorter à la paix. Mais ceux-ci ne cessaient de menacer les chrétiens, encouragés qu'ils étaient par un mandarin du voisinage qui hait tout ce qui est chrétien ; je partis donc de nouveau accompagné de M. Jansen. Nous avions défendu aux chrétiens de nous accompagner, de peur que les païens ne prétextassent que nous étions en grand nombre et que nous voulions leur déclarer la guerre. Nous traversions nous deux les terres en question, quand nous aperçûmes des gens armés sur les hauteurs à droite et à gauche. Nous continuâmes néanmoins notre chemin ; mais à mesure que nous avançions, leur nombre s'augmentait et il se trouva bientôt un attroupement considérable à quelque distance derrière nous. Voulant savoir à qui nous avions à faire, nous nous arrêtons pour demander d'où ils viennent et ce qu'ils veulent. Tous étaient armés de lances, de sabres, de bêches, de bâtons ; il y en avait un à cheval portant un fusil, et toute la troupe pouvait aller à une bonne vingtaine ; d'autres arrivaient au pas de course. Ils répondirent avec beaucoup d'insolence. Je leur fis la remarque que *je voulais parler raison*,

comme disent les Chinois, et que je désirais savoir leurs noms. Quelques-uns me les dirent. Un d'entre eux (c'était un escrimeur à la solde des païens pour battre les chrétiens), me répondit qu'il ne dira pas son nom; et comme quelques-uns commençaient à crier et à jeter de la poussière aux yeux de mon cheval, je vis qu'un orage nous menaçait. J'invitai la troupe de se rendre au village pour parler paisiblement; mais ils me cernèrent de toutes parts et comme ils voyaient que nous n'avions aucune arme, ils se sentirent forts et commencèrent à me frapper: on m'appliqua un coup sur la tête et un autre dans les jambes, ce qui me fit tomber.

« M. Jansen parvint à s'échapper; mais on n'en tomba qu'avec plus de fureur sur moi: en un clin d'œil je fus assommé de coups de pique, de sabres et de bêches. M. Jansen qui s'était arrêté à quelque distance et voulait venir à mon secours, me donna l'absolution. Quelques individus se dirigeant sur lui, il crut qu'il n'avait rien de mieux à faire que d'aller avertir les chrétiens du voisinage pour réclamer mon cadavre, car il me croyait mort.... *Mais bonhomme vit encore!!!*

« Entretemps on me lia les mains sur le dos et on me prit par les pieds pour me traîner ainsi vers le village qui était à une dizaine de minutes de distance. Arrivés au village, les escrimeurs, voulant faire voir leur adresse aux hommes, femmes et enfants du village rassemblés autour de moi, se mirent à faire des tours de force au-dessus de mon corps. Cette fois, je croyais que je devais y passer. Je recommandai mon âme à Dieu et je me sentais tranquille, sans crainte. Comme cette scène ne finissait pas, je demandai à l'un des experts en escrime ce qu'il avait intention de faire. Il me répondit en allant chercher une corde avec laquelle il me lia les pieds aux mains: cela me fit un peu mal; puis on me suspendit ainsi par les pieds et les mains à un bâton et on me porta plus loin dans une espèce de petite cour,

on me déposa par terre et j'y restai plus d'une heure exposé au soleil et accablé d'insultes et d'injures de toute espèce. On me tirait la barbe et les cheveux ; on me déchirait les habits, on m'enleva tous les objets que j'avais sur moi, chapelet, médailles, scapulaire, etc. Il m'est impossible d'entrer ici dans tous les détails ; il faudrait plusieurs pages pour tout raconter. Ne me croyant peut-être pas assez en sûreté ici, ils me traînèrent plus loin dans une autre *petite cour pleine d'immondices :* je restai là près de deux heures les pieds et les mains liés sur le dos.

« Si j'avais le temps de vous narrer tous les propos qu'ils tenaient en ma présence, vous verriez comme ils sont drôles ces païens chinois, une fois qu'ils se croient plus forts que vous. Malgré toutes les précautions qu'ils avaient prises, ils avaient cependant encore des craintes que je n'échappasse ou que je ne leur fisse mal. Comme je demandais à l'un d'eux de détendre un peu la corde qui me serrait les mains, il me mit le pied sur le dos et tirant la corde avec force il me la serra encore davantage. « C'est un sorcier, disait-il, il faut qu'on le serre raide. » Entre midi et une heure on rendit la liberté à mes pieds.

« J'étais couvert de blessures des pieds à la tête : j'en avais plus de trente ; mais je puis dire que je n'ai pas souffert beaucoup le premier jour. J'avais perdu beaucoup de sang. J'avais une soif horrible, et comme on me refusait même une goutte d'eau, cela m'a fait souffrir un peu. On me traîna ensuite encore plus loin et on me desserra les mains. Comme je l'ai su après, c'est parce que le bourgmestre de notre village venait d'arriver. Jusqu'ici je ne savais point ce qu'était devenu M. Jansen, et j'ignorais quel sort m'attendait, mais j'étais sans inquiétude. Tout-à-coup notre bourgmestre de Si-yn-dze, bon chrétien, homme de cœur et très-hardi, se présente devant moi. Il me donne le grand salut chinois à genoux

et frappant la tête contre terre me demande ce que je désire. Vous comprenez, cher frère, combien j'étais heureux de le voir! Comme je n'étais pas en état d'être transporté, et que d'ailleurs les païens, craignant une attaque de la part des chrétiens voulaient me retenir comme otage, notre bourgmestre chercha un abri pour la nuit. Aucun habitant du village ne voulait m'admettre chez lui : on a mis deux heures pour trouver une caverne pour le moment inhabitée. On m'y transporta. Le grand catéchiste de notre village arriva bientôt après, avec les médecines de la pharmacie de M. Jansen et une bouteille de vin. Aucun autre chrétien ne pouvait s'approcher du village; on avait menacé de tuer le premier qui se présenterait. Le tam-tam résonnait et 400 païens étaient là, tous armés, pour empêcher les chrétiens de m'enlever. Je passai la nuit assez paisiblement, j'étais exténué.

« Le lendemain je ressentis beaucoup de douleurs de toutes mes blessures ; on permit à quelques chrétiens de venir me voir. Le surlendemain, mes trois confrères de Si-yn-dze, MM. Rutjes, Jansen et Cuissart sont venus me voir, après bien des pourparlers avec les païens. Un vieux païen d'un autre village, homme droit et bien considéré, nous a beaucoup aidés à décider les païens à me laisser transporter à Si-yn-dze : on m'a porté sur un brancard. M. Jansen m'a soigné avec toute l'attention et la charité d'un véritable frère. Grâce à ses soins et à sa bonne médecine, je puis marcher assez bien depuis quelques jours.

« Je suis encore sous le régime homéopatique ; c'est avec de l'arnica que M. Jansen a lavé mes blessures. La plupart des blessures se sont fermées les premiers jours; mais les nombreux coups portés sur les jambes ont tellement froissé la chair jusqu'aux os que je serai encore quelque temps avant d'avoir la marche libre. Grâce à Dieu j'ai pu célébrer la sainte Messe, à la fête de Pentecôte.

« Vous voyez, cher frère, à quoi l'on est exposé dans ce curieux pays. C'était la veille du mois de Marie qu'on m'a administré cette bastonnade. Maintenant je me porte assez bien. J'ai écrit ces lignes à la hâte et sans grande réflexion, car cela me fatigue plus ou moins.

« Adieu; communiquez ma lettre à la famille. Priez pour moi, pour nos chrétiens et pour les pauvres Mongols.

Votre frère,

ALPHONSE.

CHAPITRE XXI.

Nouvelles conversions opérées par les Xavériens. — Arrivée de MM. Hagaerts, Van Koot et Zylmans. — Quelques détails sur la nouvelle résidence de Wou-ghau.

S'il est vrai que le sang des martyrs est une semence féconde qui fait germer des Chrétiens, les tourments si courageusement endurés par notre cher collègue nous promettent pour l'avenir de nouveaux et de brillants triomphes. La remarque que fait M. De Vos : « *si l'ennemi fait tant de tapage, c'est qu'il voit que le bien se fait ici,* » est fort juste. Dans aucune partie de la Mission, on n'obtient des résultats plus consolants que précisément dans celle où M. De Vos et ses collègues travaillent avec tant d'ardeur et de zèle. — En voici quelques preuves :

« Vous rappelez-vous, nous écrivait M. Verlinden, le petit village de Toung-Kheou-dze qui a été le berceau de la société de St-François Xavier ? Il y a quelques mois j'y donnais la mission. Pendant que je m'occupais de l'instruction et de la confession des Chrétiens, mes zélés Xavériens donnaient des conférences aux malheureux Païens établis dans cet endroit. Tous les soirs ils m'en amenaient quelques-uns, et à la fin de la mission, j'eus le bonheur d'inscrire 51 nouveaux catéchumènes qui vinrent publiquement abjurer leurs erreurs entre mes mains. Et ne croyez pas que ces conversions aient lieu seulement parmi le petit peuple : il n'y a que quelques jours, un riche négociant établi dans les environs d'Eul-sche-sin-chau, vaincu par la grâce, s'est fait l'apôtre de sa famille, et c'est avec un bien légitime orgueil qu'il est venu me

présenter 40 personnes de sa parenté pour être reçues au sein de l'Eglise. »

M. De Vos qui seconde si vaillamment M. Verlinden dans ses rudes labeurs nous écrivait deux mois avant l'accident qui faillit lui coûter la vie : « C'est vraiment extraordinaire comme depuis quelque temps les catéchumènes affluent de toutes parts, et cela quelquefois d'endroits d'où certes on ne s'attendait pas à en voir venir. Voyez comme la Providence est admirable dans ses voies : un peintre baptisé depuis quelques semaines seulement, montrait un si beau zèle que nous n'avons pas hésité à l'admettre dans l'Association de St-François Xavier. Appelé peu de temps après pour ses affaires dans une petite ville située à 10 lieues d'Eul-sche-sin-chau, et où il n'y avait pas un seul Chrétien, il se mit courageusement à faire de la propagande, et ô bonté divine ! Voilà bientôt dix familles qui se déclarent prêtes à se convertir ! — Voici un fait plus extraordinaire encore. Un jour Samdadchiemba (1) vint nous avertir qu'une tribu Mongole de l'Ouest avait été pillée par les Houï-dze : tentes, provisions, troupeaux tout avait été enlevé, et ces pauvres malheureux erraient à l'aventure en proie à la plus affreuse misère. Nous demandâmes à Samdadchiemba, qui est un de nos plus courageux Xavériens, s'il voulait aller à la recherche de ces malheureux et nous les amener. Le jour même il se mit en route à travers le désert et quelle ne fut pas notre joie en le voyant revenir quelques semaines plus tard avec une véritable colonie de Mongols ! Grâce à l'intervention bienveillante de M. le comte de Rochechouart, nous avions obtenu peu auparavant du Gouvernement chinois la concession d'un terrain assez vaste, mais inculte, situé dans le voisinage de la lamaserie de Tchortchi ; nouis y établîmes nos Mongols, et nous leur

(1) Pour ce personnage aussi bien que pour le fait dont on parle ici, voir page 147.

donnâmes Samdadchiemba pour chef. Vous seriez ravi de voir avec quelle religieuse attention ils écoutent les instructions qu'on leur donne. M. Rutjes s'est empressé de traduire les prières en Mongol, et il s'occupe activement de la rédaction d'un petit catéchisme. Ah ! si Dieu nous fait la grâce de susciter parmi eux quelques apôtres, vous sentez de quel secours ils nous seront pour travailler à la conversion de leurs compatriotes. »

« Dieu soit loué, nous écrit un autre missionnaire, M. Rutjes, les conversions ! c'est devenu comme un incendie qui de jour en jour s'étend davantage. Les Païens en sont frappés, et ils s'écrient : « Bientôt la Chine tout entière sera chrétienne ! » Utinam ! ! ! Que nous sommes heureux d'avoir institué la confrérie de St-François Xavier ! Les membres rivalisent de zèle pour convertir leurs parents et leurs amis, et le bon Dieu daigne les récompenser par des grâces qui tiennent quelquefois du prodige. Voici une femme païenne qui est sur le point de perdre son fils unique ; le pauvre enfant se débat dans les convulsions de la mort, rien ne peut le sauver. Un Xavérien se trouvait dans le voisinage, on l'appelle. Il demande s'il peut baptiser l'enfant. « Non seulement l'enfant, répond la mère, mais s'il guérit je me fais chrétienne aussi ! » Le Xavérien baptisa l'enfant, et l'enfant se trouva guéri. La mère tint parole : elle se mit bravement à l'étude du catéchisme, malgré les menaces et les violences de son mari, et ô miracle de la grâce, au bout de quelques semaines ce loup se trouva tout à coup changé en agneau ; il se fit instruire dans la religion par sa femme, et à l'heure qu'il est, ils sont tous deux chrétiens.

« Ne croyez pas cependant que de temps en temps le démon ne nous joue quelque tour à sa façon : tant mieux, c'est bon signe. Si nos travaux n'étaient pas couronnés de succès, il nous laisserait bien tranquilles. Non loin d'ici, dans un village entièrement païen, les Xavériens faisaient d'inutiles efforts pour obtenir quelques

conversions : on s'était donné le mot pour résister à leurs exhortations ; mais qui peut résister à Dieu ? Un beau jour un jeune père de famille se déclare chrétien. C'était une terrible croix qu'il prenait sur ses épaules. Plusieurs fois il fut battu jusqu'au sang par sa propre famille ; mais il supporta ces mauvais traitements avec une patience angélique. Il y a quelques dimanches il était allé entendre la Messe au village voisin : lorsqu'il revint chez lui, il apprit qu'un de ses oncles avait enlevé sa femme et son jeune enfant baptisé, et les avait conduits dans sa famille. Ceci était grave : nous fîmes immédiatement déclarer à l'oncle que si la femme et l'enfant n'étaient pas restitués dans les 24 heures, nous portions une accusation chez le Mandarin. Cette menace eut bon effet. Mais voyez jusqu'où va la malice chinoise. La femme à peine rentrée au logis accabla son mari d'invectives et d'injures, et s'armant d'un couteau elle s'en fit une légère blessure à la tête. Révolution dans le village ! Le chrétien a voulu assassiner sa femme !!! Il ne lui restait qu'un parti, la fuite. Il se retira dans une chrétienté voisine ; heureusement il y trouva quelques Xavériens dévoués qui prirent chaudement son affaire à cœur. Ils se rendirent en députation près de la famille du jeune chrétien et y plaidèrent si éloquemment sa cause que non seulement la paix fut signée, mais que les principaux païens du village s'engagèrent par contrat à ne plus molester à l'avenir ceux qui désireraient se faire Chrétiens. La conclusion finale vous le voyez, c'est que le diable en sera pour ses frais : avant peu, plusieurs familles seront soustraites à son joug.

« Sans parler d'Eu-sche-sin-chau et villages environnants qui sont plus spécialement sous la direction de M. Verlinden, nous comptons ici à Si-inn-dze 158 catéchumènes. Que sera-ce quand nous pourrons solennellement faire nos exercices dans notre nouvelle église ! Vous savez qu'elle sera dédiée à notre glorieux Patron ; c'est

sous son égide que nous travaillons; puisse-t-il nous communiquer une simple étincelle de son zèle, afin qu'il nous soit donné de suivre, ne fut-ce que de bien loin, l'exemple de ses héroïques vertus ! »

Nous avons vu qu'au mois de Mars précédent trois nouveaux missionnaires, MM. Hagaerts, Van Koot et Zylmans s'étaient embarqués pour la Mongolie. La Providence favorisa, comme d'habitude, le voyage de ces chers confrères : au commencement de juin ils arrivaient en parfaite santé à Sy-wan-se. Voici en quels termes M. Hagaerts nous apprit cette bonne nouvelle : «.... Vers le milieu du cinquième jour après notre départ de Pé-king, à une bonne lieue en deça de Tschang-tjia-kheou, tandis que nous chevauchions paisiblement perchés sur nos mules, notre guide se mit tout-à-coup à pousser des cris de joie : « *Sy-wan-se-tie schenn-fou! Sy wan-se-tie schenn-fou! Des prêtres de Sy-wan-se !* » En effet, des cavaliers s'avancent dans le lointain. Ils nous aperçoivent. Bientôt l'un d'eux lance son cheval au galop et l'ami Cuissart nous a rejoints. M. Bax le suit de près. Tout le monde met pied à terre, on se serre la main, on félicite M. Cuissart de sa dextérité à dompter son fougueux coursier, et M. le Provicaire de sa bonne mine qui ne porte plus la moindre trace d'une maladie assez sérieuse dont il vient à peine de relever. Entretemps les chrétiens qui les ont accompagnés enfourchent nos mulets, et nous cèdent leurs montures. Nous continuons notre route chevauchant côte-à-côte, et nous entretenant de l'Europe, de vous, M. le supérieur, et de tous les amis que nous y avons laissés.

« Après avoir pris une légère collation à Tschan-tjia-Kheou, nous nous remîmes en selle afin d'arriver encore le même jour à Ko-tjia-iinng-dze, village situé à 8 lieues de Sy-wan-se où nous comptions passer la nuit. Les chrétiens de l'endroit nous firent un accueil enthousiaste. Nous entrâmes chez l'un des principaux d'entre eux : un repas

véritablement princier nous y attendait, repas servi à la chinoise, c'est-à-dire au rebours de la mode européenne, commençant par le dessert et finissant par le potage.

« Tout-à-coup un courrier nous arrive d'un village voisin, porteur d'une lettre de M. Hamer. Ce confrère nous apprend qu'il vient d'être appelé en cet endroit pour administrer un malade, et que le lendemain, après avoir dit la Sainte Messe et communié son moribond, il viendra nous rejoindre pour achever la route avec nous.

« Enfin se leva le jour après lequel nous avions tant soupiré pendant le cours de notre long voyage. Ce jour devait mettre un terme à nos fatigues, et nous ouvrir les portes de cette carrière nouvelle qui avait été l'objet de tous nos rêves de jeunesse, *la vie de missionnaire !* Comment vous décrire toutes les douces émotions que nous apporta cette journée dont le souvenir ne s'effacera jamais de notre mémoire ?

« Ce fut d'abord l'arrivée du cher Hamer que nous n'avions pas encore le plaisir de connaître, puis sur le midi, la rencontre d'un de nos prêtres chinois, le P. Tchao, accompagné des catéchistes de Sy-wan-se, tous en habit de fête et à cheval. Le cortége devenait imposant. Une heure plus tard nous arriva M. Meijer avec le P. Linn, et c'est ainsi que vers 4 heures nous tournâmes la montagne qui nous ouvre la magnifique vallée où se trouve, perchée dans le lointain contre les flancs des collines, *la Perle des chrétientés de l'Orient*, Sy-wan-se avec sa belle église, son séminaire, son orphelinat, ses 1800 chrétiens qui s'apprêtent à recevoir dignement les nouveaux messagers de paix et de salut que Dieu leur envoie de l'extrême Occident.

« Tout le village était sur pied ; les élèves du séminaire, les hommes, les femmes, les enfants, les vieillards se tenaient le long de la route, radieux et souriants nous souhaitant la bienvenue et se prosternant, sur notre passage. Un corps de musique à la tête de notre cortège

fit retentir l'air de sons entièrement étrangers pour nous, mais non dépourvus de mélodie, puis, précédés du Pro-vicaire et suivis des cavaliers et de la foule nous traversâmes la rue principale qui conduit à l'église. Entretemps les cloches se mirent en branle à toute volée, le canon gronda, les fusées et les pétards s'élevèrent dans les airs, et nous allâmes non sans sentir nos yeux s'humecter de bien douces larmes, remercier dans son temple le Dieu très-grand et très-bon, de nous avoir accordé un si heureux voyage, et le prier de bénir nos pas dans la vie nouvelle que nous allions commencer. »

L'arrivée de ces nouveaux confrères permit de songer à la création de deux nouvelles résidences, l'une à Ko-tjia-iinng-dze qui fut confiée aux soins de M. Van Koot, l'autre à Wou-Ghau qui tomba en partage à M. Hagaerts. M. Zylmans fut destiné à aller prêter main-forte aux confrères des Eaux-Noires.

Dès le mois d'Août, M. Hagaerts nous donnait les détails suivants sur sa nouvelle résidence :

Wou-ghau, 14 *Août* 1872.

TRÈS-RÉVÉREND SUPÉRIEUR,

« Voici deux mois que j'habite la Mongolie ; eh bien ! en toute sincérité, c'est comme si j'y avais passé ma vie entière. Rien ne me paraît étrange, et cependant vous savez quelle différence il y a avec la patrie. Plus d'une fois je vous ai entendu dire que ce n'est pas sans une certaine crainte que vous admettez des prêtres qui pendant dix à quinze ans, ont volé de leurs propres ailes dans le chemin de la vie et qui ont fini par se créer de petites habitudes qui dégénèrent souvent en véritables besoins. C'était le cas pour votre serviteur. Eh bien! grâce à

Dieu vous vous êtes trompé sur mon compte. Habitué jusqu'ici à vivre en ville, me voilà tout à coup transplanté en pleine campagne, enfermé entre des montagnes élevées et des rochers arides, au milieu de misérables cabanes sans étage, garnies de fenêtres en papier et de cavernes creusées dans les flancs des montagnes ; la société qui m'entoure parle un langage inconnu, travaille, vit absolument à l'encontre de tout ce que j'ai vu en Europe. J'habite une chambrette aux murs dégarnis, et au lieu d'un lit moelleux, j'ai pour couche le *khang* chinois, qui est loin d'être élastique, et sur lequel je m'étends (parfois après une rude journée de course à cheval) ayant pour tout matelas une couverture en coton ouatée dans laquelle je m'enveloppe aussi bien que possible. Et je dors comme un bienheureux ; vraiment je suis étonné de moi-même.

« Voilà huit jours que notre excellent Pro-vicaire a eu l'heureuse inspiration de me rendre à la vie active du saint ministère, après laquelle, je l'avoue, je soupirais beaucoup. Il vient de me nommer à Wou-ghau, village situé à six lieues nord de Sy-wan-se, et à deux lieues seulement des plaines habitées par les Mongols. Wou-ghau est situé sur un plateau élevé, où l'on me promet un froid fort rigoureux pour l'hiver.

« Tout autre que vous, monsieur le Supérieur, pourrait s'étonner de me voir ainsi lancé, après un simple séjour de deux mois au séminaire ; mais vous savez par expérience que le chinois ne s'apprend ni dans les livres, ni par le secours d'un maître. Rien de tel que de se trouver au milieu des naturels du pays : on est bien forcé d'écorcher leur baragouin tant bien que mal, heureux si, profitant des sourires qu'on voit par-ci par-là, apparaître sur les lèvres, on imite la prudence de l'âne qui, dit-on, ne bronche jamais deux fois contre la même pierre. Au reste, j'ai pour dictionnaire vivant un ancien élève du séminaire de Sy-wan-se, auquel j'ai recours quand ma provision de chinois est épuisée.

‿a moitié environ de mes paroissiens, quelque chose ɑe 160 à 170, est chrétienne : trois païens se sont mis à l'étude du catéchisme ; j'ai en outre sous juridiction un nombre assez considérable de chrétiens ɨminés dans les villages environnants, ici 11 familles, 0, là 5, etc.

Avant mon arrivée à Wou-ghau, les chrétiens n'avaient ɩesse qu'une fois l'an, au temps de la Mission ; aussi ɪe savent comment m'exprimer leur bonheur. Avant-j'ai porté le Saint-Viatique à une lieue d'ici. C'est de nos prêtres chinois qui avait préparé le malade recevoir ; mais, en cas de nécessité, je pourrais ɪ tirer aussi, armé d'un examen de conscience détaillé gé par un confrère et portant le texte latin en regard.

Comme il n'y a ici ni église ni demeure pour le ɜionnaire, me voilà forcé de devenir maçon. Mes chré-ɜ m'aideront autant que possible, mais je ne puis guère pter sur le subside qu'ils me donneront, à ıe ont-ils de quoi vivre. Certes, la *Propagation de la* nous accorde annuellement un généreux subside, s lorsque, après déduction faite de l'énorme dépense réclame l'entretien du séminaire, l'allocation se trouve sée entre les 21 prêtres de la Mission qui tous au ı fort crient famine, je vous assure qu'il ne reste de quoi bâtir des cathédrales. A la grâce de Dieu ! sait s'Il n'inspirera pas à quelque bonne âme l'idée m'envoyer quelques pierres pour mon édifice !

Entretemps une pieuse veuve m'a cédé un petit bâti-ıt situé au fond de sa propriété. Il y a deux places : l'une, l'on décore du nom de *Tien-tchou-thang*, *Temple du meur du Ciel* (que le bon Dieu le pardonne) mesure pas de long sur cinq de large. Il va sans dire que dimanche la plus grande partie de mes chrétiens se dehors ; mais que sera-ce pendant la saison des ɜs et en hiver ? Ajoutez-y que l'unique fenêtre est ɜrement disloquée et que les portes ne tiennent plus.

« A côté de l'église et sous le même toit se trouve ma chambrette. Encore si j'avais la consolation d'y vivre à proximité de Notre Seigneur, si tournant mes regard vers mon église, je pouvais me dire : *Mon bien-aimé est là!* Mais le respect dû à l'adorable sacrement ne me permet pas de le conserver dans le misérable réduit dont je dispose ; d'ailleurs, l'église servant de logement à mon pédissèque, impossibilité absolue d'y faire habiter le Dieu trois fois saint.

« Voilà, cher Supérieur, ma seule peine, ma seule privation ; voilà ce qui me fait encore plus ardemment soupirer après la possession d'un oratoire tant soit peu convenable. Pour tout le reste je suis aussi heureux et aussi content que possible.

Agréez, etc.

C. HAGAERTS.

Au moment où nous allons livrer ces lignes à l'impression (fin Mars 1873,) deux nouveaux confrères MM. Hendriks et Van Aertselaer s'apprêtent à partir. Nous avons la ferme confiance que la divine Providence qui s'est plu à protéger jusqu'ici d'une manière si visible la pauvre Mission qu'Elle a confiée à nos soins, accordera à ces chers confrères les mêmes faveurs qu'Elle a prodiguées à leurs devanciers.

Le noviciat de Scheut, (Chaussée de Ninove, 226, lez-Bruxelles) n'ayant d'autres moyens de subsistance que les aumônes des Fidèles, nous prenons la liberté de le recommander vivement à leur charité.

On peut contribuer à l'établissement de la Mission soit prenant un titre de fondation de 1,000 francs, soit r des dons de moindre importance.

Indépendamment des prières quotidiennes faites par s Missionnaires pour les bienfaiteurs de l'OEuvre, ceux-i jouissent des avantages suivants :

1° Les Missionnaires s'engagent à accorder un *Memento* pécial aux fondateurs et fondatrices à toutes les Messes u'ils célébreront durant leur vie entière.

2° Une Messe solennelle de *Requiem* sera célébrée dans la chapelle de la Mission pour le repos de l'âme de chaque fondateur et fondatrice défunts.

3° A perpétuité, le 1r Vendredi de chaque mois, une Messe sera célébrée en l'honneur des Saints Cœurs de Jésus et de Marie, pour le bien spirituel et temporel de tous les fondateurs et bienfaiteurs de l'OEuvre.

4° A perpétuité encore, le 3 Novembre de chaque année, une Messe solennelle sera célébrée pour le repos de l'âme de tous les fondateurs et bienfaiteurs défunts.

Les dons peuvent être adressés soit directement à Mr le Supérieur du Séminaire à Scheut-lez-Bruxelles, soit :

A MALINES,	à Mr le chanoine	DE COSTER,	vice-prés. du Gd-Sém..
» BRUGES,	»	BÈTHUNE,	prof. au Grand-Sém.
» GAND,	»	SONNEVILLE,	»
» NAMUR,	»	HENRY,	»
» TOURNAY,	»	BOUVRY,	»
» LIÉGE	»	VILLERS.	

Les personnes qui se trouveraient dans l'impossibilité de remettre leur aumône à l'un de ces honorables correspondants, pourraient la confier à Mr le Curé de leur paroisse qui aura la charité de la faire parvenir à destination.

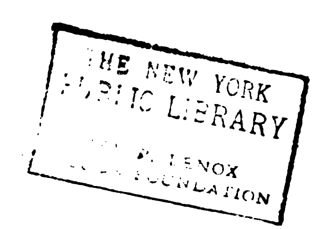
FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

VOYAGES

DE

BRUXELLES EN MONGOLIE.


THE NEW YORK
LIBRARY
LENOX
FOUNDATION

VOYAGES

DE

BRUXELLES EN MONGOLIE

ET

TRAVAUX DES MISSIONNAIRES DE LA CONGRÉGATION

DE

SCHEUTVELD,

(LEZ-BRUXELLES.)

TOME SECOND.

Avec deux cartes et une vue de Scheut.

BRUXELLES.
CASIMIR COOMANS, RUE DUPONT, 13.
1877

IMPRIMATUR,

Mechliniæ, 6 *Martii* 1877.

J.-B. LAUWERS, VIC. GÉN.

CHAPITRE I.

Quelques mots d'introduction. — Itinéraire de Tien-tsin à Si-wan-tse. — Division de la Mongolie. — District de Si-wan-tse. — Le Ghe-shwi. — Le Quan-toung. — Le Si-khou-wei.

Il y a trois ans nous éditâmes un modeste volume sur les *Voyages et les travaux des Missionnaires de Scheut, en Mongolie* (1). Notre Illustre Archevêque, Son Éminence le Cardinal Dechamps, daigna encourager ce travail dans les termes suivants : « Dieu, nous en avons le légitime espoir, bénira cet ouvrage écrit pour sa gloire en inspirant à de nouveaux et zélés apôtres la volonté de suivre la trace des premiers, et à de nombreux et généreux chrétiens, celle de coopérer par leurs largesses à une œuvre si grande et si méritoire. Nous portons à cette mission un

(1) En vente chez M. Haenen, rue des Paroissiens, Bruxelles. — Prix : fr. 2,50.

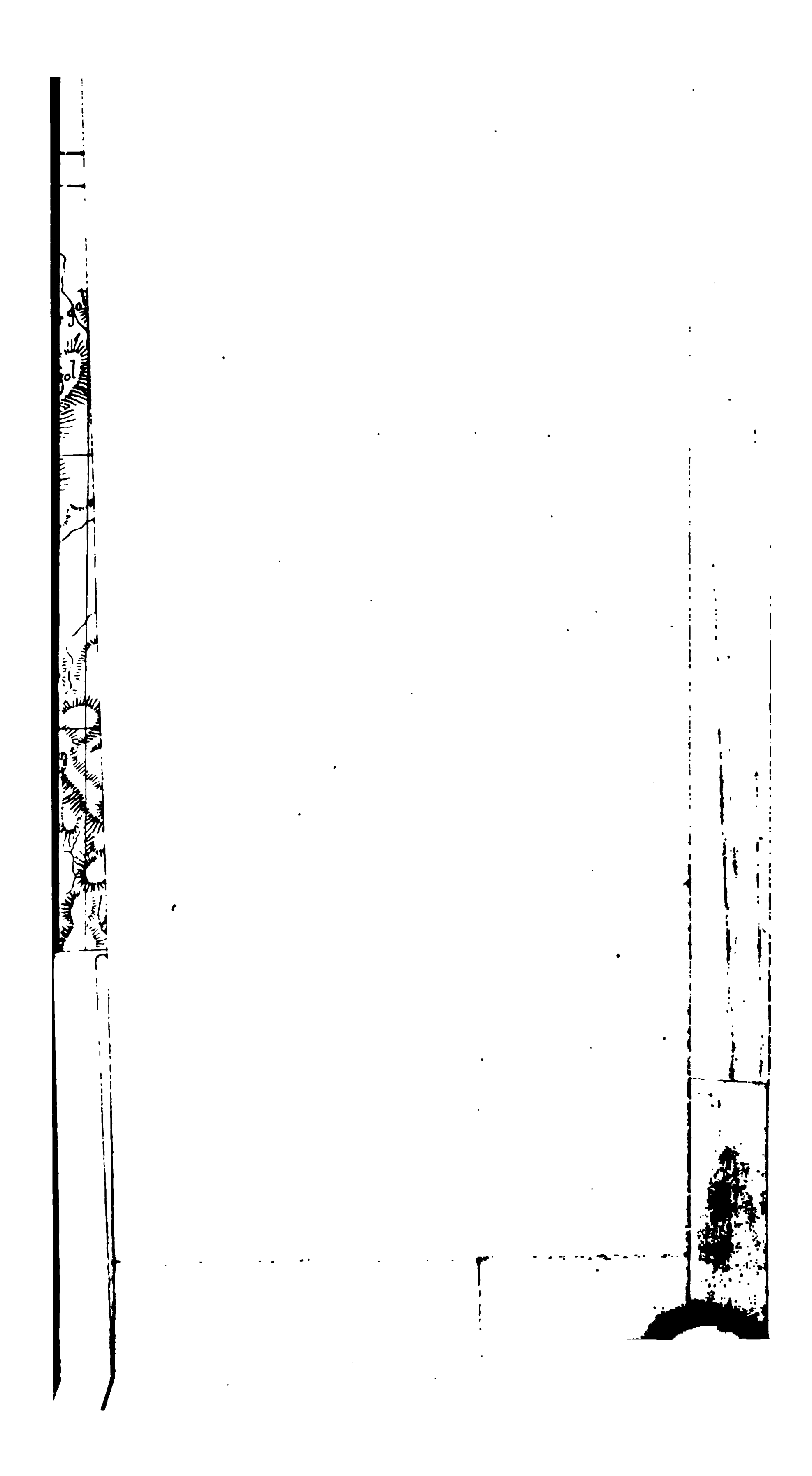
intérêt tout particulier, et il nous semble avoi pour elle des sentiments de notre vénéré prédéces Cardinal Sterckx. Comme Son Éminence, nous chrétiennement fier en songeant que cette glorieu prise a pris naissance sur le sol de notre patri plusieurs prêtres, élevés dans notre séminaire, la grâce d'arroser de leurs sueurs et de leur s terres lointaines. »

Le bienveillant appui de l'Éminent Prélat excita e de notre publication de si vives sympathies, qu nous sentons heureux de pouvoir offrir à nos comp la continuation des récits auxquels ils ont daigné tant d'intérêt, et nous osons espérer qu'ils suivr une tendre sollicitude les héroïques efforts que c nos missionnaires aux extrémités du monde, implanter la civilisation chrétienne, source un véritable de la prospérité des peuples.

On a fait à notre premier volume un reproche c'est qu'il ne fût pas accompagné d'une carte, pe de suivre les voyages et les travaux des missio Nous comblons aujourd'hui cette lacune. Grâce aux fournies par MM. Alphonse et Héliodore De Vos, et Verlinden, nous avons été mis à même de pul Carte de la Mongolie Chinoise, et une autre du Ortous, contenant des détails qu'on chercherait ailleurs.

Pour la plus grande facilité de nos lecteurs, nou précéder les lettres de nos missionnaires, d'un cour géographique et de quelques notions générales sur lation et sur les productions de la Mongolie :

La Mongolie est bornée au Nord par la Sibéri à l'Est par la Barrière des Pieux qui la sépare Mandchourie ; au Sud, elle a pour limite la Grande construction gigantesque, élevée environ deux sièc notre ère, pour défendre la Chine contre les in des Mongols. A l'occident, s'étendent jusqu'au





d'incommensurables déserts, des prairies sans fin où les Mongols nomades font paître leurs troupeaux.

Pour arriver en Mongolie, on remonte le Pe-ho en bateau à vapeur jusqu'à Tien-tsin. Là on dit adieu à la civilisation européenne. On peut se faire traîner en barque chinoise jusqu'à quatre lieues de Pe-king, ou se faire porter en palanquin, ce qui a l'inconvénient de donner le mal de mer, ou s'accroupir dans une charrette chinoise sans ressorts, au grand risque de se démettre les bras et les jambes, ou bien encore enfourcher bravement un cheval ou un mulet. Ce dernier moyen est le plus confortable pour ceux qui ne sont pas tout à fait novices dans le métier.

De Pe-king on se dirige, par des chemins épouvantables, sur Suin-hoa-fou, ville murée et chef-lieu de préfecture : heureusement, dans ces deux villes, on est assuré de trouver l'hospitalité la plus cordiale chez les excellents Pères Lazaristes. A Pe-king même, ces dévoués religieux desservent quatre paroisses : ils y ont de plus un séminaire, pour la formation du clergé indigène, et un orphelinat de la Sainte-Enfance. A Suin-hoa-fou, outre la résidence des Missionnaires, il y a également un orphelinat de la Sainte-Enfance. Depuis l'horrible massacre de Tien-tsin (1871) où le consul de France et plusieurs autres européens, deux missionnaires, et treize sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, parmi lesquelles deux Belges, nos compatriotes, périrent affreusement sous les coups d'une population fanatisée, on a cru prudent de faire administrer, dans l'intérieur de la Chine, les établissements de la Sainte-Enfance par des Vierges indigènes, lesquelles, du reste, s'acquittent parfaitement de cette tâche.

De Suin-hoa-fou on s'achemine sur Tshang-tjia-kheou (en mongol Kalgang), ville de 200,000 âmes, très-avantageusement située sur les frontières de la Mongolie et de la Chine proprement dite. C'est un vaste entrepôt où les Mongols viennent échanger troupeaux, fourrures, laines,

fromage, beurre, contre les produits du Céleste Empire. C'est par Tshang-tjia-kheou que passent les caravanes qui font le commerce entre la Chine et la Russie. Il n'est pas rare de rencontrer d'interminables convois de chameaux attachés à la suite les uns des autres, transportant à travers les immenses steppes de la Tartarie et de la Sibérie, le thé, les soieries, et les autres produits de la Chine. Espérons que les temps ne sont pas éloignés où la vapeur remplacera ce mode de transport quelque peu préhistorique. Les Russes possèdent à Tshang-tjia-kheou plusieurs comptoirs de commerce, et un bureau de poste qui maintient les communications entre la Russie et Pe-king au moyen de courriers à cheval. Les lettres mettent environ deux mois pour arriver de Saint-Pétersbourg à Pe-king.

On sort de Tshang-tjia-kheou par une porte voûtée, percée dans la Grande Muraille, et l'on est en Mongolie. Pour arriver à Si-wan-tse, résidence principale de la Mission, on suit le cours d'une petite rivière qui serpente vers l'Est d'abord, pour remonter vers le Nord, entre deux chaînes de montagnes qui peuvent avoir de 600 à 700 pieds de hauteur. A quatre lieues environ de Tshang-tjia-kheou, on fait relâche à Ko-tjia-inn-se, gentil village qui compte un assez grand nombre de chrétiens, et qui possède une jolie église, en style chinois, ainsi qu'une résidence de missionnaire. En moins de six heures, on franchit la distance qui sépare Ko-tjia-inn-se de Si-wan-tse.

Pour la facilité de l'administration, les missionnaires ont partagé le Vicariat de Mongolie en trois grands districts ; — le district central de Si-wan-tse, — le district oriental, comprenant le Ghe-shwi, le Quan-tong et le Ge-hol, — et le district occidental subdivisé en Si-Khou-wei, Tai-hai, Koui-Kwa-tscheung et Ghou-ba.

A ces trois districts, il faut ajouter, celui du Pays des Ortous, où les missionnaires ont jeté dans ces derniers

emps les fondements de quelques nouvelles chrétientés (1). Nous en donnons la carte plus loin.

C'est à Si-wan-tse que réside le vicaire apostolique de la Mongolie, Mgr Bax, promu à cette dignité au mois d'octobre 1874. Si-wan-tse est un gros village entièrement chrétien. Il possède une belle église, de style chinois, pouvant contenir deux mille personnes. On y admire, entre autres curiosités, une superbe copie du *Crucifiement* de Rubens : cette émouvante page, si éclatante de vie et de couleur a été reproduite, pour la Mongolie, par une noble et pieuse artiste de Louvain. L'église de Si-wan-tse présente cette particularité qu'elle est formée de deux ailes faisant un angle droit, au sommet duquel se trouve placé l'autel. L'une des ailes est destinée aux hommes, l'autre est exclusivement réservée aux femmes.

En face de l'église, se trouve le séminaire pour la formation du clergé indigène, et, à quelques pas de là, un vaste orphelinat, dirigé par des Sœurs Chinoises, soumises aux mêmes règles que les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Outre cet orphelinat, il y a une autre communauté religieuse, où un assez grand nombre de vierges, réunies sous l'autorité d'une supérieure, partagent leur temps entre la prière et le travail manuel.

A quelques lieues au Nord de Si-wan-tse il y a une autre chrétienté assez considérable, celle de Wou-ghau qui est dotée d'une petite église européenne et d'une résidence pour missionnaire. Les autres chrétientés de ce district, assez nombreuses, mais moins importantes, sont desservies par l'un des prêtres résidant à Si-wan-tse, Ko-tjia-inn-se et Whou-ghau. Tous les ans, les missionnaires

---

(1) Ce pays est indiqué, sous le nom de *Ordos*, dans l'*Atlas de Stieler* de l'année 1874 et dans les *Mittheilungen de Petermann*, année 1876, pp. 7, 94, 164.

s'établissent pendant quelques jours dans chaque chrétien pour y donner la mission.

Le district oriental de la Mongolie est bien plus éten que celui de Si-wan-tse. Au nord, on a le Ghe-shwi (Eau Noires), subdivisé en deux groupes, celui de Kou-li-th et celui de Pie-li-Kheou. A Kou-li-thou il y a une vas église où reposent les restes de Mgr Daguin, dernier vicai apostolique Lazariste de la Mongolie. La mission y posséd aussi un orphelinat de la Sainte-Enfance. Outre la résidenc de Kou-li-thou, il y en a une autre à Mao-tchang-thoun et quatre autres chrétientés moins importantes.

Le groupe de Pie-li-Kheou est composé de treize chrétienté dont les principales sont celles de Pie-li-Kheou, où résiden les missionnaires, et celles de Ala-tjia-dze et Ma-tjia-dz Ces trois dernières possèdent des églises ou plutôt de chapelles qui ne sont remarquables que par leur pauvret

Le district des Eaux-Noires est de beaucoup le pl misérable de la Mission. Tandis que, vers le sud, l montagnes sont couvertes de broussailles, ici elles so entièrement dénudées : pour tout combustible on y a paille de sorgho, et encore s'en sert-on d'une main avare car la moisson manque presque tous les ans, quelquef par la trop grande abondance des pluies, plus souve par suite de la sécheresse.

Au sud-est du Ghe-shwi se trouve le Quan-tong qu pour résidence principale Sia-mia-eul-keou, où s'élève une assez belle église européenne et un orphelinat de Sainte-Enfance, très-bien entretenu. Il y a une deuxiè résidence à Sin-tchia, et différentes chrétientés de moin importance. C'est à Sia-mia-eul-keou que reposent les res de M. l'abbé Van Segvelt, de Malines, mort le 5 a 1867, victime de sa charité, en soignant les malades attei de la fièvre typhoïde.

A une lieue au nord de Sia-mia-eul-keou on renco le village de Notre-Dame des Pins où l'on voit une l église ogivale et une vaste résidence. Cette chréti

est administrée par un prêtre des Missions étrangères de Paris : autrefois, Mgr Vérolles, vicaire apostolique de la Mandchourie, y avait établi son séminaire pour échapper aux vexations des mandarins de son vicariat ; mais, depuis le traité de Pe-King, le séminaire a été rétabli en Mandchourie même, et il est probable que bientôt Notre-Dame des Pins retournera sous la juridiction du vicariat de Mongolie.

Le Quan-tong est, sous le rapport du bien-être matériel, la partie la plus favorisée de la mission. L'hiver y est moins rude que dans le reste de la Mongolie, et l'on y obtient le coton et l'indigo, qui sont une source de richesses pour les habitants de cette contrée. On y récolte aussi le meilleur tabac de la Chine : l'empereur y fait sa provision annuelle.

A l'Ouest du Quan-tong s'étend le Ge-hol, qui compte différentes petites chrétientés, dont la principale Lao-hou-Keou est la résidence des missionnaires. Elle possède aussi un orphelinat de la Sainte-Enfance. Le fondateur de la mission belge de Mongolie, M. l'abbé Verbist, d'Anvers, est enterré dans l'église de Lao-hou-Keou : il y mourut, le 23 février 1868, pendant qu'il faisait la visite du vicariat.

Un peu à l'est de Lao-hou-Keou se trouve la petite ville de Ge-hol, où les empereurs de Chine ont un magnifique palais d'été et un parc de chasse immense. Depuis que l'empereur Kia-King, grand persécuteur des chrétiens fut foudroyé, au milieu d'une orgie, en 1820, la cour n'y réside plus. Autrefois, les empereurs, traînant à leur suite une armée de plusieurs milliers de soldats, y organisaient, presque annuellement, des chasses fabuleuses.

Il nous reste à parler du district occidental de la Mission. Dans le Si-Khou-wei, nous avons à Eul-che-san-hoa une assez belle église chinoise, et un orphelinat de la Sainte-Enfance qui est dans un état très prospère. Les missionnaires y ont une résidence. Il y a une autre résidence à quelques lieues plus au nord, à Si iin-dze, où l'on a construit, ces dernières années, une vaste église en style

roman. C'est, de loin, le monument chrétien le plus remarquable de la Mongolie. A proximité de Si-iin-dze se trouve la célèbre lamaserie de Thort-chi, immense couvent païen, donnant l'hospitalité à un Boud-dha vivant et à plusieurs milliers de lamas. Il y a dans le Si Khou-wei différentes autres chrétientés moins importantes, administrées par les prêtres résidant à Eul-che-san-hoa, ou à Si-iin-dze.

A l'Ouest du Si-Khou-wei, on a le Tai-hai avec résidence à Ta-tjo-pain ; plus au nord, se trouve le Ghou-ba où sont éparpillées quinze chrétientés, dont les plus considérables sont Wou-eul-thou, Lieoû-tao-Kheou, Wou-tra-pé et Che-pa-eul-thai. C'est dans ce dernier village que résident les missionnaires.

Reste Koui-kwa-tscheung, ville considérable où se fait un très grand commerce entre les Chinois et les Mongols ; le gouvernement de Pe-king y entretient une garnison de dix mille hommes. Les missionnaires s'y sont établis dans ces derniers temps, non sans avoir éprouvé de vives résistances de la part des autorités chinoises, lesquelles prétextaient que Koui-kwa-tscheung étant une ville mongole, les missionnaires n'avaient pas le droit d'y faire de la propagande, le traité de Pe-king ne garantissant la liberté religieuse que dans la Chine proprement dite et non dans les pays tributaires.

Il est nécessaire de faire observer que toute la partie de la Mongolie dont nous avons parlé jusqu'ici, est exclusivement habitée par des Chinois que l'exubérance de population du Céleste Empire a rejetés au-delà de la Grande-Muraille. A mesure que le flot de l'immigration chinoise croît, les Mongols nomades se retirent plus au nord et à l'occident, avec leurs troupeaux et leurs tentes.

La population chinoise, établie en Mongolie, est censée faire partie de la Chine proprement dite, et se trouve conséquemment placée sous l'autorité du gouvernement central de Pe-king. Le territoire situé à l'ouest de Tshang-

jia-kheou, c'est-à-dire le Si-kheou-wé (partie occidentale au-delà de la Muraille), dépend du vice-roi du Chan-si, et le Toung-Kheou-wé (partie orientale au-delà de la Muraille), est considéré comme appartenant au Pe-tche-li.

Il est souverainement regrettable que les puissances européennes n'aient point songé à faire insérer dans le traité de Pe-king que la liberté d'embrasser la religion chrétienne était garantie aux habitants des pays tributaires, comme à ceux du Tjoung-kwa, l'Empire central. Ceux de nos lecteurs qui étudient les progrès de la religion dans l'Extrême-Orient, savent combien de difficultés cette regrettable omission a occasionnées dans le Thibet. Il ne serait pas impossible que les missionnaires belges ne rencontrassent un jour de sérieux obstacles à la propagation de l'Évangile parmi les Mongols nomades, dans l'obstination et le mauvais vouloir des autorités de Pe-king.

CHAPITRE II.

Le climat. — Productions. — Règne végétal. — Règne animal. — Conformation du terrain. — Population.

Le climat de la Mongolie est sain, mais très rude : il n'est pas rare d'y voir le thermomètre descendre, en hiver, à 25° et à 30° centigrades, et parfois plus bas encore ; en été, au contraire, il monte souvent à 40°. Cette dernière saison est extrêmement courte. Si, par bonheur, les premières pluies tombent au mois de mai, aussitôt on ensemence les terres et la récolte se fait vers la mi-août. Mais, pour peu que les pluies se fassent attendre jusqu'en juin, comme il arrive parfois, on est certain d'avoir la famine : car les moissons qui ne sont pas rentrées à l'époque du *pé-lou* sont immanquablement gelées. Ce *pé-lou* (rosée blanche), cauchemar des cultivateurs chinois, tombe le 8 septembre : il est inouï que cette nuit se soit jamais passée sans gelée. Le *pé-lou* fait parfois ressentir ses effets quelques jours plus tôt, mais le 8, c'est le terme fatal. Le froid va crescendo jusqu'au commencement de

décembre ; il est alors à son apogée, et il y reste jusque vers la mi-février. A cette époque, il commence à diminuer, mais il fait sentir ses rigueurs jusqu'à la fin d'avril et souvent plus tard encore.

Il n'y a peut-être pas de pays au monde où il y ait de plus grands écarts de température qu'en Mongolie. Ainsi, pendant le mois d'avril, le thermomètre indique souvent, en plein jour, à l'ombre 30° centigrade, tandis que la nuit il descend à 10° ou à 12° au-dessous de zéro. Rien de plus triste que cette époque de l'année. La terre desséchée, brûlée par les âpres vents de Sibérie, ne produit pas un brin de verdure ; et cependant, en plein jour, elle est inondée de chaleur et de lumière, car habituellement le ciel est d'une sérénité parfaite. Mais que les premières pluies viennent humecter ce sol qu'on dirait frappé d'une stérilité éternelle, et c'est un véritable changement à vue : la végétation croît avec une vigueur sans pareille ; en peu de jours on ne reconnaît plus la contrée.

Malgré l'énorme différence de température que nous venons de signaler, le climat de la Mongolie est très sain, pourvu toutefois qu'on ne néglige pas de se couvrir plus chaudement le matin et le soir. L'air y est extrêmement vif et sec ; nous avons plus d'une fois éprouvé qu'une température de 30° n'y excite pas la transpiration. En été, d'ailleurs, les nuits sont fraîches.

Généralement le sol est très-fertile : il est presque exclusivement composé de terre d'alluvion, et, pour peu que les pluies ne soient pas en défaut, les récoltes sont plantureuses. En fait de céréales, les principaux produits sont le sarrazin, l'avoine et le millet ; c'est la nourriture presque exclusive de la population. Dans les vallées bien abritées contre les vents du nord, on obtient aussi l'orge et le froment d'été. Les pommes de terre et les choux cabus s'y sont parfaitement acclimatés ; les choux-raves, carottes, navets, radis, poireaux, haricots, pois et une espèce de laitue, nommé *pé-tsché* y viennent à souhait.

Dans les jardins qui sont susceptibles d'être irrigués, on voit des couches de potirons et de melons d'une variété infinie et de dimensions colossales. Quant aux plantes textiles, on a le chanvre et le lin ; mais à cause des grandes chaleurs, ce dernier produit n'obtient pas les mêmes dimensions que dans nos contrées tempérées : on le cultive plutôt pour la graine dont on extrait l'huile, et dont les Chinois s'accommodent aussi volontiers que les Européens de la plus fine huile de Provence. Dans le Quan-tong on obtient aussi le coton et on y élève les vers à soie sauvages, qui se nourrissent des feuilles du frêne et du chêne : ils donnent un fil qui tient le milieu entre le coton et la soie, et au moyen duquel on fabrique une étoffe moins châtoyeuse que la soie, mais d'une grande solidité. Comme nous l'avons dit plus haut, on cultive aussi dans cette partie, et sur une large échelle, le coton, l'indigo et le tabac.

A ces plantes utiles ajoutons-en une dernière, extrêmement nuisible et malheureusement répandue à foison sur tout le territoire de l'Empire chinois, le pavot. On sait que le suc gommo-résineux qu'on extrait par incision de cette plante, sert à confectionner l'opium dont on fait un si scandaleux abus en Orient. Avant le traité de Pe-king l'importation de l'opium en Chine était interdite ; mais les Anglais ayant exigé la libre introduction de ce produit, le gouvernement chinois a autorisé la culture du pavot, et les sujets du Céleste Empire en profitent largement.

La flore du pays est généralement pauvre et n'offre rien de remarquable : parmi les plantes les plus utiles que nous ayons découvertes, nous citerons la guimauve, la menthe, l'angélique, l'absinthe et la rhubarbe. Il existe aussi dans la vallée de Si-wan-tse un immense rocher, parfaitement abrité contre les vents du nord, et tapissé de la base au sommet de houblon sauvage. Ce qui nous a paru extraordinaire, c'est que nulle part dans la contrée

nous n'avons pu découvrir d'autre houblon que celui qui croît dans ce coin privilégié.

Si l'on en excepte le district du Ge-hol, où la forêt impériale occupe une étendue de plusieurs milliers d'hectares, le pays est généralement déboisé. Anciennement, disent les habitants, la contrée toute entière n'était qu'une vaste forêt; mais comme ces bois servaient de repaire à d'innombrables animaux féroces qui exerçaient d'incalculables ravages parmi les troupeaux des Mongols, ceux-ci ne trouvèrent rien de plus simple que d'incendier les bois au fur et à mesure qu'ils plantaient leurs tentes dans l'une ou l'autre vallée.

Cette stupide manière de procéder a eu de tristes conséquences : le bois de construction est d'une cherté excessive dans ces misérables contrées ; il en est de même pour le combustible. Dans certaines parties on est obligé de se servir de paille ou d'argols pour alimenter le feu ; dans d'autres, on va péniblement couper quelques maigres broussailles sur le sommet des montagnes. Il est probable aussi que c'est à cette inintelligente mesure que l'on doit ces sécheresses prolongées qui sont un véritable fléau pour le pays, ainsi que ces inondations aussi subites que terribles qui emportent souvent des villages tout entiers. Pendant la saison des orages, les pluies diluviennes, ne rencontrant aucun obstacle sur les flancs dénudés des montagnes, se précipitent en cataractes dans la vallée, emportant dans leur course dévastatrice tout ce qu'elles rencontrent sur leur passage.

Dans certains endroits, on essaie le reboisement des montagnes ; mais ce n'est pas chose facile dans un pays où les mesures d'intérêt général sont totalement inconnues. Outre qu'il faut une certaine fortune pour se livrer à ces entreprises, on est obligé d'être nuit et jour sur le qui-vive, de crainte de voir disparaître les plantations à mesure qu'elles sortent de terre. On sait, en effet, que le Chinois ne connaît aucune différence entre le mien et le tien.

Les principales essences que l'on rencontre dans ce pays sont le chêne, le hêtre, le frêne, l'orme, le tilleul, le peuplier et le saule, et parmi les espèces résineuses les mélèzes, les pins et les sapins. Très-rarement on voit des arbres d'une certaine dimension, si ce n'est dans le voisinage des pagodes, lesquelles sont habituellement abritées sous un bosquet d'ormes séculaires.

Les arbres fruitiers y sont si rares qu'ils méritent à peine d'être signalés : par-çi par-là quelques pommiers et abricotiers sauvages. Ce qui est plus commun, c'est le grosseillier à grappes rouges : certaines montagnes en sont tapissées, et c'est un des grands plaisirs de nos élèves, pendant les vacances, d'aller faire la récolte de ce fruit précieux, qui nous sert à confectionner des sirops et des confitures, quelquefois en si grande quantité que nous avons le plaisir de pouvoir partager fraternellement avec les dispensaires de Pe-king, de Tien-tsin et de Shang-hai.

Il va sans dire que dans un pays où le froid est si rigoureux, la culture de la vigne n'existe point : heureusement, plus au sud, on a des vignobles qui produisent des grappes magnifiques : nous nous y procurons tous les ans la provision dont nous avons besoin pour fabriquer le vin nécessaire au Saint-Sacrifice. Il y a plusieurs siècles le vin de raisin n'était pas inconnu en Chine : au contraire, les Célestes en usaient si volontiers qu'un de leurs empereurs en défendit la fabrication sous peine de mort. Depuis lors, ils se sont rejetés sur le *sjo-tjiou*, espèce de genièvre qu'on extrait du riz, dans le sud, de l'avoine et du millet, dans le nord.

Sous le rapport de la nourriture animale, la Mongolie est un des pays les plus favorisés de la terre. On y abat assez rarement les bœufs parce qu'on les utilise plus volontiers pour les travaux des champs ; mais on y fait une énorme consommation de porcs et de moutons. La chair de ces animaux, habitués à chercher journellement leur pâture dans les vallées et sur les montagnes est

bien plus savoureuse qu'en Europe, surtout quand on a soin de les tuer au commencement de l'hiver, lorsqu'ils sont encore bien en chair. Dans les bonnes maisons, on fait sa provision de viande, comme chez nous on fait sa provision de pommes de terre, et; chose plus facile encore, on n'a besoin ni de sel, ni de salpêtre pour la conserver. Il suffit de l'exposer dans une place où l'on ne fasse pas de feu ; le froid seul se charge de la préserver de la décomposition, au moins depuis le mois d'octobre jusque vers la mi-mars. Les poules, les pigeons, les oies sont très-communs dans le pays, et le gibier y est en grande abondance : lièvres, daims, chevreuils, perdreaux, faisans, et deux fois par an, des nuées de canards, bécassines, sarcelles, ortolans. Outre la perdrix ordinaire, on y a la *che-tji-dze* ou poule de rocher; c'est une perdrix bien plus grande, et tout aussi savoureuse que la nôtre. Une chose assez étrange, c'est qu'il n'existe en Mongolie qu'un seul oiseau qui chante, l'alouette. Celle-ci y est très commune, et d'une plus grande espèce que celles de nos contrées. Les moineaux et les hirondelles y ont absolument les mêmes habitudes que chez nous : ces dernières pourtant se distinguent des nôtres, en ce qu'elles ont la poitrine couverte d'un plumage couleur d'orange.

Les anfractuosités des rochers servent de repaire à une multitude d'oiseaux de proie, tels que faucons de différentes espèces, vautours, aigles, hiboux ; en fait de quadrupèdes nuisibles, les plus communs sont les renards, les loups et les tigres. Ces derniers infestent surtout le district de Ge-hol où ils se sont considérablement multipliés, depuis qu'on ne leur fait plus la chasse. Il est rare pourtant d'entendre dire que des hommes aient été attaqués soit par des loups, soit par des tigres ; ce qui n'est pas rare du tout, c'est de trouver le matin tout un troupeau de moutons égorgé.

La difficulté des communications rend la vie excessivement rude en Mongolie. Un simple coup-d'œil jeté sur

la carte fait voir que c'est un pays entrecoupé de montagnes et de rivières. La plupart des montagnes sont des produits d'éruptions volcaniques : au dire des Chinois elles sont riches en minéraux, surtout en argent ; mais il est défendu sous peine de mort d'exploiter ces mines. Dans certaines parties, notamment dans le Si-Khou-wei, il y a d'abondantes couches de charbon ; mais on les exploite à peine, d'abord à cause de la grande difficulté qu'offrent les transports, ensuite à cause de l'imperfection des instruments. Ainsi, en fait de machines d'épuisement, on ne connaît que le vulgaire seau en bois ou en peau de bouc ; la moindre couche de rochers est un obstacle qu'on n'essaie pas même de franchir (1).

En général, les rivières sont peu larges et peu profondes, excepté dans la saison de la fonte des neiges, et à l'époque des pluies d'orage. Il est curieux de voir tel ruisseau qui a habituellement un pied d'eau, se transformer parfois, en quelques minutes, en un torrent furieux qui s'élance en bondissant et en mugissant hors de son lit, semant autour de lui la dévastation et la mort, avec un acharnement et une rapidité qui rendent inutiles toutes les précautions que l'on serait tenté de prendre.

On nous croira sans peine lorsque nous dirons que dans un pareil pays, les voyages ne sont pas jeux d'enfants, surtout si l'on considère que jamais route n'y a été tracée, que jamais pont n'y a été construit. On chemine comme l'on peut, se tenant autant que possible dans les vallées, franchissant les montagnes et les rochers à grand renfort de mulets et de bœufs, traversant les torrents et les rivières à gué en été, sur la glace en hiver. Les missionnaires se considèrent comme très heureux s'ils parviennent à achever en *quinze jours* et sans trop d'accidents le voyage de Si-wan-tse au Ghe-shwi ou au Quan-tong.

---

(1) M. R. Rabau a donné récemment de très-curieux détails sur *les gisements houilliers de la Chine*. (*Revue des Deux-Mondes*, 15 juillet 1876, p. 410.)

Nos lecteurs comprendront facilement que l'industrie et le commerce ne sont guère florissants dans un pays doté de si peu de ressources. Généralement, tous les habitans sont agriculteurs, et encore entendons-nous : chaque famille, à peu d'exceptions près, cultive un coin de terre suffisamment grand pour fournir à la subsistance d'une année. On peut considérer comme étant dans l'aisance ceux qui ont un tas d'avoine et de millet assez considérable pour aller d'une récolte à l'autre. Il serait parfaitement inutile d'exploiter les terres sur une vaste échelle : car, à cause de l'éloignement des marchés et de la difficulté des transports, on aurait toute la peine du monde à se défaire avec bénéfice de ses marchandises.

D'ailleurs, le Chinois de la Mongolie est sobre et n'a qu'une somme très-minime de besoins. Une caverne creusée dans le flanc d'une montagne, ou bâtie en briques cuites au soleil, lui tient lieu de maison ; quelques lambeaux de coton en été, quelques peaux de mouton ou de chèvre en hiver, c'est tout ce qu'il lui faut pour se couvrir. A-t-il quelques sapèques à dépenser, il arrosera ses repas d'une tasse de thé, et se donnera même le luxe d'un verre de genièvre ; à défaut de cela, il se contentera de quelques tasses d'eau chaude. Jamais il ne boit d'eau froide ; l'usage de l'eau non-bouillie donne des goîtres. Tout Chinois est quelque peu menuisier, quelque peu maçon, quelque peu charron : inutile d'avoir des spécialistes pour tous ces différens métiers, chacun se tire d'embarras comme il peut. Evidemment, tout ce qui sort de leurs mains n'est pas chef-d'œuvre ; mais enfin, leurs ancêtres du temps d'Abraham et de Jacob, s'en contentaient : pourquoi seraient-ils plus difficiles ?

Voilà quelle est la population au milieu de laquelle travaillent nos missionnaires, non sans obtenir, grâce à Dieu, de consolants résultats. Le nombre des chrétiens s'élève actuellement à plus de onze mille, et d'année en

année on fait de nouvelles conquêtes. Qu'on ne s'imagin pas pourtant que les Chinois soient disposés à se converti en masse : il n'y a peut-être pas au monde de peupl plus rebelle aux idées religieuses que les orgueilleux fil du Céleste Empire : les lettrés, en général, sont rationalistes, et le peuple ne pense à rien. Il naît, vit et meurt comme une brute. Y a-t-il un Dieu ? Y aura-t-il une vie future où chacun sera récompensé ou puni selon ses mérites? Ces grandes questions le laissent parfaitement indifférent, et ce n'est qu'à force de patience, et surtout de charité, qu'on parvient à faire luire un peu de lumière dans ces pauvres âmes si profondément dévoyées.

La Mission belge possède actuellement en Mongolie trente-un prêtres, parmi lesquels cinq prêtres indigènes Grâce aux nombreuses résidences que nous avons p' créer sur différents points du pays, toutes les chrétient sont régulièrement administrées. Toutes reçoivent, a moins une fois l'année, la visite des missionnaires ; ceu ci y séjournent quinze jours, trois semaines, selon l besoins, prêchant, catéchisant, entendant les confe sions, jugeant les différends, opérant les réconciliatio remplissant, en un mot, toutes les fonctions de le ministère.

Un des leviers les plus puissants de la propagan religieuse en Chine, c'est l'œuvre de la Sainte-Enfanc Sans parler de près de 300,000 enfans, baptisés à l'artic de la mort, cette pieuse association possédait, en 187 dans ses 269 asiles, près de 50,000 orphelins ; elle subsidia au-delà de 1,200 écoles ; distribuait gratuitement de remèdes aux malades païens aussi bien qu'aux chrétien dans près de 300 dispensaires, formait enfin ses jeune protégés à toutes sortes de métiers dans une trentain de fermes et 134 ateliers. Nous aimons à citer ces chiffre officiels tirés du numéro 165 des Annales de l'œuvre c'est la meilleure réponse à donner à ceux qui se foi

plaisir de jeter le discrédit sur l'admirable et touchante *œuvre des petits Chinois* (1).

Est-il besoin de dire à nos lecteurs qu'une entreprise comme celle à laquelle se dévouent nos missionnaires exige annuellement des sommes considérables? La générosité des catholiques belges est proverbiale : il n'y a pas de pays au monde où l'on n'ait appris à bénir leur nom, et nous avons d'autant plus de confiance qu'ils n'oublieront pas les missionnaires de Mongolie, que ceux-ci sont leurs compatriotes et leurs frères.

---

(1) Les *Petermann's Mittheilungen*, publiées par Justus Perthes à Gotha, ont donné depuis quelques années plusieurs articles sur la Mongolie. Nous croyons devoir signaler entre autres travaux : l'inscription de *Zin-gan-fou* de 782, année 1869, pp. 109 et 304 ; — Bemerkungen zur karte der Westliche Mongolei von F. Hannemann, 1872, p.   ; — die Sudöstliche Mongolei nach Prchewalski, 1873, p. 84 ; — année 1874, p. 41 ; année 1876, pp. 7, 94, 104.

CHAPITRE III.

Voyage de M. Bax au Kouin-toung. — Lama-miao. — Le district des Eaux-Noires. — Visite au tombeau de M. Van Segvelt. — Le Kouin-toung. — Pauvreté des églises. — Terrible inondation. — Les brigands.

Cédons maintenant la plume aux missionnaires eux-mêmes. Voici une lettre écrite en Décembre 1873, par le très-révérend Provicaire, M. Bax, à son Supérieur de Scheut.

Mon cher Supérieur,

Vous n'ignorez pas que dès mon arrivée en Chine, mon plus grand désir était de visiter nos confrères et nos chrétiens dispersés au long et au large sur l'immense territoire qui nous a été confié. C'était à mon avis le moyen le plus sûr de connaître la vraie situation de notre Mission et ses besoins tant spirituels que matériels. Peu de temps après mon arrivée à Sy-wan-tse je fis dans ce but une excursion dans la partie occidentale de la

ongolie : restait à visiter le Kouin-toung ou partie orientale i s'étend jusqu'aux frontières de la Mandchourie.

La maladie assez sérieuse que je fis au printems dernier empêcha de donner immédiatement suite à ce projet. fin le 17 août dernier, prenant notre courage à deux ins, et confiants en Dieu et en nos bons anges, nous us mîmes en route, notre bien-aimé procureur, M. Hamer, votre serviteur. Nous avions besoin de la protection vine, car il s'agissait d'un voyage de plus de cinq cents ues à travers des routes épouvantables, ayant à franchir s montagnes les plus escarpées, à cotoyer d'effroyables écipices, à traverser au gué les torrents et les rivières.

Après avoir assez paisiblement chevauché pendant six rs, nous arrivâmes à Lama-miao, ville assez considérable, is hélas ! encore totalement païenne. Nos figures euro- ennes eurent bientôt fait affluer autour de nous tous curieux de l'endroit. C'eût été un petit inconvénient, la qualité de *Diables d'Occident*, comme ces païens ont gracieuseté de nous intituler, n'eût failli nous forcer à mper en place publique, et cela en plein midi, malgré soleil qui dardait ses rayons ardents sur nos têtes. ous avions beau nous présenter à toutes les auberges, pper à toutes les portes, nulle part on ne consentait nous recevoir. Heureusement que Lama-miao est une sidence mandarinale. Nous nous présentâmes hardiment evant le personnage qui y remplit les fonctions de ourgmestre ou de gouverneur, et exhibant nos passe-ports, evêtus du grand sceau impérial, nous lui demandâmes ide et la protection à laquelle nous avions droit. Il se ontra plein de complaisance ; nous donnant pour escorte ux de ses satellites, il fit ouvrir l'auberge la plus oisine où nous fûmes traités avec toutes sortes d'égards.

Le lendemain je me sentis indisposé : mon cher confrère, ns sa sollicitude pour moi, m'engageait à rebrousser hemin. Je résolus d'attendre, et bien m'en prit, car après n jour ou deux de repos, je me sentis entièrement rétabli

et nous tentâmes une nouvelle étape. Vraiment le Dieu, pour la gloire duquel nous avions entrepr pénible voyage, nous protégeait visiblement ; les f me revenaient à mesure que nous avançions ; tou obstacles s'aplanissaient devant nous. Nous ne fîme une seule fois la rencontre des bandes nombreuse brigands qui infestent ces contrées : il nous est : de loger dans la même auberge que des marchand d'autres voyageurs qui avaient été dévalisés en r pour nous, nous marchions paisiblement sous la de Celui qui a dit : « *Il a ordonné à ses anges d soin de vous sur tous vos chemins.* »

Sept jours après notre départ de Lama-miao, parvînmes au premier district de la partie orientale, de Ghe-Schwi, ou des Eaux-Noires. C'est là que ré nos deux confrères, MM. Muiteman et Ottens. Aver notre arrivée par un courrier spécial que nous a envoyé en estafette de notre dernière halte, ces amis eurent bientôt mis leurs chrétientés sur pied. mêmes, accompagnés de dix catéchistes, tous à c et en grand costume de cérémonie, se portèrent à rencontre jusqu'à quatre lieues de distance. Une l plus tard, une vingtaine d'autres se joignirent au co plus loin encore nous rencontrâmes la société d'harr de Kheou-li-tou, qui, bannière déployée, se mit à tête, et c'est ainsi que nous fîmes une véritable e triomphale dans ce village, résidence de M. Muitem

Certes, la joie que manifestaient tous ces bons chré les sentiments de respect et de vénération qu'ils témoignaient de toutes manières, donnèrent une g consolation à notre cœur et nous firent bientôt o toutes les fatigues que nous avions endurées pour a jusqu'à eux.

Nous séjournâmes dix jours dans le Ghe-Schwi, vi toutes les chrétientés du district, nous informant de besoins, de leurs ressources, des progrès qu'y fa

piété parmi les chrétiens et la foi parmi les païens. Partout nous donnâmes les conseils et les encouragemens que nous jugions nécessaires.

Le 9 septembre nous nous remîmes en route, nous dirigeant vers le Kouin-Toung, et après un trajet de onze jours, nous arrivâmes à Sia-miao-eûl-kheou, résidence de M. Guisset. Celui-ci, ainsi que M. Wilrycx, qui est établi dans la chrétienté voisine de Sin-tjia-dze, nous firent avec leurs chrétiens une réception non moins affectueuse et enthousiaste que celle dont on nous avait honorés au Ghe-Schwi.

Notre première visite, vous le devinez, cher Supérieur, fut au tombeau de notre regretté confrère, Van Segvelt, cet ami si courageux, si dévoué, ravi trop tôt hélas ! à notre amour. Ah ! que de souvenirs se pressèrent dans mon cœur ! qu'elles furent ferventes les prières que j'offris à Dieu, pour le repos de l'âme de notre cher Aloïs ! Les chrétiens, qui l'aimaient comme un véritable père, lui ont élevé un beau monument : sur la tombe croissaient des fleurs d'une beauté extraordinaire, fleurs, je pense, inconnues en Europe ; j'en ai recueilli quelques graines que je vous envoie incluses dans cette lettre.

Il entrait aussi dans notre plan de passer par Lao-chou-kheou pour visiter le tombeau de notre cher supérieur M. Verbist, ainsi que les chrétiens au milieu desquels il repose. Mais cette douce satisfaction ne nous a pas été donnée : surpris par les rigueurs de l'hiver, nous n'avons pas pu retourner par la route de Ge-hol qui eût prolongé notre voyage d'un mois ; mais je me propose de visiter cette partie de la Mission au commencement de l'été prochain.

Le district du Kouin-toung est administré par MM. Guisset et Wilrycx, aidés de deux prêtres chinois. Cette partie de notre Mission qui, à d'autres temps, jouit d'un bien-être relatif par suite des ressources qu'offre aux habitans la culture de l'indigo, du tabac et du coton, se trouvait à

notre arrivée dans un état vraiment déplorable, à cause d'une épouvantable inondation qui a balayé toutes les vallées, emportant récoltes, bestiaux, habitations, que dis-je? des villages tout entiers : on nous a assuré que dans la seule ville de Tjin-tschou, plus de dix mille personnes ont été emportées par les courants et englouties dans les flots.

Nos malheureux chrétiens, qui avaient déjà toute la peine du monde à vivre avant cette épreuve, se trouvent vraiment dans une situation navrante. Non-seulement leur récolte est totalement détruite, mais la plupart de leurs terres sont perdues pour l'avenir ; aussi avons-nous dû leur promettre, pour les empêcher de s'abandonner au désespoir, de venir efficacement à leur secours.

Nous restâmes pendant quatre semaines au Kouin-toung, faisant l'inspection des chrétientés, visitant les églises, les écoles, et préparant les enfants à la réception du sacrement de Confirmation. Nous donnâmes à cette sainte cérémonie toute la solennité possible, nous célébrâmes même une Grand'Messe avec assistance, chose que ces chrétiens n'avaient jamais vue. Aussi étaient-ils visiblement émus et croyaient-ils avoir été témoins des plus grandes splendeurs dont notre sainte religion entoure le culte divin.

Mais il était temps de songer au retour : il y avait deux mois que nous avions quitté Sy-wan-tse et l'hiver, avec ses vents du nord si violents et ses froids si terribles, commençait à nous faire sentir de plus en plus ses rigueurs. Reprenant donc la route par laquelle nous étions venus, nous nous dirigeâmes sur le Ghe-Schwi. Nous nous y arrêtâmes quelques jours pour conférer également le sacrement de Confirmation aux chrétiens que les missionnaires avaient eu soin de préparer pendant notre absence. Puis, avant de prendre congé de nos chers confrères, nous fîmes tous ensemble les exercices de la retraite, et après une halte de douze jours nous reprîmes le chemin de Sy-wan-tse, où nous arrivâmes pleins de force et de

santé le 20 novembre. Il va sans dire que nous rendîmes de ferventes actions de grâces au Très-Haut, qui nous avait si visiblement protégés pendant ce long et dangereux voyage.

Et maintenant, me demanderez-vous, quelle impression l'état général de cette partie de la Mission a-t-il fait sur votre cœur ? Je puis assurer que presque tous nos chrétiens sont remplis de ferveur, aussi bien là où ils n'ont point de prêtres parmi eux, que dans les résidences fixes. Ils remplissent fidèlement leurs devoirs, sont assidus aux différents exercices de piété qu'ils ont l'habitude de faire en commun dans leurs oratoires, et se montrent pleins de dévouement pour leurs missionnaires.

Sous le rapport temporel, ils sont généralement pauvres et dans une situation inférieure à celle des païens. Mais nous nous consolons en nous rappelant que le Sauveur a été envoyé pour évangéliser les pauvres, et que le disciple n'est pas mieux que le Maître.

Les conversions des Païens ne s'opèrent pas par masses, néanmoins elles se font un peu partout et en nombre suffisant pour soutenir et stimuler le courage de nos zélés collaborateurs. Grâce à l'arrivée annuelle de nouveaux confrères, nous avons pu créer différentes nouvelles résidences, ce qui facilite beaucoup l'administration des saints Sacrements, et ce qui contribue singulièrement à entretenir la ferveur parmi nos chrétiens. Par là même aussi le missionnaire a le temps de s'occuper plus efficacement de la conversion des idolâtres.

Une chose souverainement déplorable et qui contrarie beaucoup nos confrères dans les efforts qu'ils font pour propager la foi parmi les païens, c'est l'état tout-à-fait misérable de nos chapelles et de nos églises. Le Chinois est un être tout matériel ; il n'est frappé que par les apparences, par tout ce qui tombe sous les sens : il ne juge de la bonté d'une œuvre que par l'éclat dont elle est entourée. L'aspect des pagodes ruisselantes de dorures

et de sculptures l'attire et le séduit : hélas ! le démon y trône au sein des splendeurs, tandis que le Roi des rois dans ces malheureuses contrées a, pour unique lot, la pauvreté, la misère, le dénuement le plus complet. Sur les soixante églises ou chapelles que nous possédons, à peine y en a-t-il dix ou douze où le service divin puisse se célébrer d'une manière quelque peu convenable ; les autres ne sont que de misérables cabanes, ici trop étroites pour contenir les chrétiens de la localité, là menaçant ruine, là encore ne protégeant pas même contre les intempéries de la saison. J'en ai vu plusieurs qui sont dans un tel état de pauvreté et de délabrement que je n'oserais les donner pour abri à une famille indigente. Parlez après cela à un païen chinois, de la majesté de Dieu, de sa grandeur, de sa puissance !!!

Aussi nos chrétiens sont vivement affectés de ce malheureux état de choses : partout sur mon passage ils me suppliaient de leur accorder un subside pour l'entretien de la maison de Dieu. De leur côté, ils font ce qui est possible, mais je l'ai dit, presque tous sont pauvres, et il ne suffit pas de les encourager par de bonnes promesses.

Jusqu'ici tous les missionnaires partis de Belgique, ont eu le bonheur d'arriver avec un trousseau complet pour célébrer le S. Sacrifice de la Messe ; mais en fait d'ornements d'église, voilà à peu près tout ce que nous possédons. Chapes, ciboires, ostensoirs, grands crucifix pour autel, chandeliers, encensoirs, tout cela et bien d'autres choses nous font défaut. Je n'oserais jamais vous dire quels misérables oripeaux j'ai vu employer pour remplacer ces objets indispensables.

Si donc, Monsieur le Supérieur, il est possible que vous fassiez quelque chose pour remédier à cet état vraiment lamentable dans lequel se trouvent presque toutes nos églises, je vous en conjure occupez-vous de cette affaire dont je fais un véritable cas de conscience. Ah ! si les Chrétiens d'Europe savaient quel bien immense ils pourraient

opérer en donnant un peu de leur or pour rehausser ici la majesté du culte divin, je ne doute pas qu'ils ne vinssent efficacement à notre secours. Je pense souvent aux paroles que vous avez prononcées à la vue de cette magnifique scène du *Crucifiement* que Mademoiselle de Dieudonné a bien voulu peindre pour notre église de Sy-wan-tse. Vous rappelez-vous que vous disiez : « Ce tableau en dira plus aux Païens que les sermons de vingt missionnaires ! » Eh bien votre prophétie s'est littéralement accomplie : quelque antipathie qu'éprouvent les Chinois pour tout ce qui vient d'Europe, ils sont terrassés à la vue du chef-d'œuvre de Rubens, et ils passent des heures entières en contemplation devant cette page si effrayante de vérité et de vie. Puisse le bon Dieu dignement récompenser la noble et pieuse demoiselle pour toutes les peines qu'elle s'est données et puisse son exemple trouver de nombreux imitateurs dans notre bonne et chère Belgique ! »

J. BAX, PROV. AP.

Nous avons vu dans la lettre précédente, que M. Bax dit, en passant, quelques mots d'une épouvantable inondation qui avait ravagé une partie du Kouin-Toung ; nous sommes heureux de pouvoir donner à ce sujet quelques détails communiqués par M. Wilrycx qui eut la chance d'être témoin oculaire de ce terrible événement. Voici ce que ce cher confrère nous écrit : « Une grande partie de nos chrétiens vient d'être totalement ruinée par suite de l'événement le plus épouvantable que j'aie vu de ma vie. Vers la fin de l'automne, à la suite d'excessive chaleurs, le temps se mit tout-à-coup à la pluie ; pendant deux jours et deux nuits il tomba sans discontinuer une si effroyable quantité d'eau, que la petite rivière qui serpente à travers notre vallée et qui n'a habituellement que deux à trois pieds d'eau se trouva tout-à-coup changée en un torrent furieux qui s'élança en bondissant hors de son

lit, emportant dans sa course furibonde non pas seulement les récoltes, mais les champs entiers. Mon Dieu, quel spectacle ! Là où il y a quelques jours l'œil se reposait avec joie sur ces fertiles vallées couvertes d'une moisson luxuriante, il ne rencontre aujourd'hui que la dévastation et la mort. Huit grands villages ont été balayés par ce déluge, tout y a été détruit, tout y a été enlevé, tout ce qui avait vie y a péri. On estime à plus de dix mille le nombre des victimes. Le village dans lequel je me trouvais au moment du désastre est adossé au flanc d'une colline assez élevée ; c'est à cette circonstance que je dois mon salut. Dussé-je vivre cent ans, jamais les heures d'angoisses que j'y ai passées ne sortiront de ma mémoire. Que c'est terrible de voir des centaines de torrents à la fois se précipiter en bondissant du haut des montagnes, brisant avec une force irrésistible tous les obstacles qu'ils rencontrent sur leur passage. J'ai vu des arbres séculaires, que dis-je, j'ai vu des forêts entières arrachées par le courant destructeur, se jeter d'un bond terrible du sommet des montagnes dans le gouffre mugissant, et rouler pêle-mêle avec de gigantesques quartiers de rocher, se heurtant, s'entrechoquant avec un bruit effroyable que je ne puis mieux comparer qu'au grondement du tonnerre. Il y eut un moment où cette masse flottante se trouva arrêtée par je ne sais quels obstacles; en moins de temps qu'il ne me faut pour vous le dire une véritable montagne de ruines s'éleva du sein des ondes mugissantes, et le torrent en fureur, comme irrité de trouver sur son chemin cette barrière infranchissable, s'élança par-dessus en vagues écumantes, autrement terribles que celles que j'ai vues sur l'Océan au plus fort des tempêtes. Ce fut une scène si terrifiante que tous ensemble nous tombâmes instinctivement à genoux, les mains levées au Ciel. En un clin d'œil les eaux s'élevèrent de plusieurs mètres ; Dieu seul pouvait nous sauver, — il nous sauva. Un craquement épouvantable se fit entendre : la masse ébranlée par les

assauts multipliés de l'onde, toujours croissante, se trouva tout-à-coup entraînée avec une puissance irrésistible. A cette vue un cri sortit de mon cœur : « *Verè Deus es tu, et quis resistet tibi* (1) ! »

Comme corollaire de cette catastrophe, nous voilà, Dieu sait pour combien de temps, exposés aux incursions des brigands. Triste pays que cette malheureuse Chine ! Lorsque dans notre chrétienne Europe une famine, une inondation, une épidémie ou quelqu'autre malheur public s'abat sur un peuple ou sur une province, il est beau de voir avec quel empressement, avec quelle abondance les secours arrivent de toutes parts. En Chine, et je pense qu'il doit en être ainsi dans tous les pays où les sentiments de charité chrétienne ne se sont pas fait jour, en Chine, dis-je, personne ne s'émeut du sort de son semblable, pas plus le gouvernement que les particuliers. Vous êtes ruiné, il vous reste à choisir entre deux ressources, vous coucher le long d'un chemin et y périr de faim, ou bien tâcher de vous procurer le nécessaire par le vol et le brigandage. C'est à ce dernier parti qu'un grand nombre des malheureux réduits au dénuement le plus absolu par l'inondation, s'est arrêté. Ils s'associent vingt, trente, quelquefois davantage, et ils exercent leurs déprédations en plein jour, sans la moindre vergogne. On les prendrait plutôt pour des troupes en campagne envoyées en réquisition que pour des brigands. Les voilà qui descendent dans un village armés de pied en cap, tous les habitans accourent sur leurs portes pour voir ce qui va se passer. Cependant le chef donne un signal : la troupe s'arrête devant une maison d'assez belle apparence. Douze, quinze hommes s'y introduisent comme s'ils entraient chez eux : inutile de faire de la résistance : vous vous feriez impitoyablement massacrer, et de votre propriété il ne resterait pas pierre sur pierre. On emballe soigneusement les provisions,

(1) En vérité tu es Dieu, et qui pourrait résister à ta puissance!

l'argent, les étoffes précieuses, les meubles que l'on juge convenables, on les ajuste sur le dos des coursiers, et l'on part comme si l'on venait de commettre l'action la plus innocente du monde. Et notez bien que des scènes de ce genre se passent dans des villages qui comptent certainement de deux à trois mille âmes. Et les Mandarins, me direz-vous, à quoi donc servent-ils en Chine? Je posais un jour cette question à un vénérable Chinois. « Les Mandarins, me répondit-il en riant de ma naïveté, les Mandarins! tout le monde sait cela, ils sont associés avec les brigands et perçoivent une dîme sur le butin! »

CHAPITRE IV.

Les Mandarins Chinois. — Une enquête judiciaire à propos d'un meurtre. — Cruauté des Chinois. — La loi de responsabilité. — Un mendiant.. — Enterrement de première classe. — Un suicide en plein tribunal.

Peut-être plus d'un de nos lecteurs trouvera l'assertion de ce bon Chinois quelque peu hardie : mais c'est un fait avéré que bien des brigands s'achètent l'impunité à ce prix. La répression des crimes, l'administration de la justice, c'est bien le moindre des soucis chez la plupart des Mandarins : la question capitale pour eux, c'est d'amasser de l'argent, c'est d'en amasser vite, c'est d'en amasser beaucoup, c'est d'en amasser n'importe comment.

Il existe un étrange principe dans le gouvernement chinois : nul ne peut exercer les fonctions de magistrat dans le district qui l'a vu naître, de peur qu'il ne favorise ses proches et ses amis ; nul ne peut demeurer en charge durant plus de trois ans dans la même province, de crainte qu'il ne s'y fasse de trop nombreuses connaissances.

Au premier abord, cette mesure paraît assez sage, elle porterait peut-être de bons fruits dans une socié où règneraient l'honnêteté et le désintéressement, ma qui ne sait que, chez les fils du Céleste Empire, l'amo du lucre est la passion dominante ? Aussi faut-il voir av quelle rapacité le mandarin saisit toutes les occasio pour grossir son trésor ; peu lui importe le *qu'en dira-t-o* dans un an, dans quelques mois, il ira jouir du fruit ses rapines dans une autre province de l'Empire.

On conçoit aisément qu'un pareil système ouvre porte aux plus criantes injustices : avez-vous de l'or, r craignez pas de commettre les forfaits les plus horrible le Mandarin déclarera à la face du ciel et de la terr que vous êtes innocent, comme l'enfant qui vient d naître. Êtes-vous dépourvu des biens de la fortune, l Mandarin se gardera bien de vous poursuivre : qui payera les frais de l'instruction et du procès ? Il arrive parfoi que la famille d'un malheureux qui a été spolié, assassin *exige* que le Mandarin poursuive. Si on a quelques lingot d'argent à offrir au juge, on peut se permettre cett audace ; dans le cas contraire, ce serait le comble d l'imprudence. Pour dix témoins que vous produiriez l'appui de votre accusation, on en trouverait cent peut-être qui prouveraient que vous êtes calomniateur, et il r serait pas impossible que vous fussiez écorché en lie et place de celui dont vous sollicitez la condamnation.

Un jour, un de nos chrétiens de Sy-wan-tse avait e le malheur de tuer un païen. Voici dans quelles circon stances. C'était au temps de la moisson : en Mongoli il s'agit de rentrer les récoltes avec autant de céléri que possible pour les soustraire aux atteintes des premièr gélées qui se déclarent dès le commencement de septembr A cet effet, on loue pour quelques jours, des ouvrie étrangers qui sont nourris et hébergés dans la famill Le chrétien donc dont nous parlons, avait loué un païe Un jour, il surprend celui-ci s'esquivant discrètement ave

un gros paquet de hardes. Le chrétien veut ressaisir son bien. Le païen résiste : une lutte s'engage, et l'infortuné voleur reçoit sur la tempe un fatal coup de poing qui l'étend sans vie à terre. Plusieurs personnes avaient été témoins du fait.

On s'empressa d'ensevelir le pauvre diable que personne du reste ne connaissait à Sy-wan-tse. Seulement à quelques jours de là, plusieurs individus d'un village voisin, se disant frères et cousins du défunt, se présentent chez le meurtrier et le prient très-poliment de vouloir bien leur remettre une somme de cent onces d'argent, faute de quoi une plainte allait immédiatement être déposée contre lui chez le grand Mandarin de Tschang-tjia-kheou.

Le chrétien refusa. « Tout le monde ici sait, disait-il, comment la chose s'est passée. Votre frère était un voleur, j'ai voulu reprendre mon bien, il s'est défendu ; s'il est mort, c'est un malheur, non un crime. Accusez-moi, je me défendrai. » Les pourparlers durèrent plusieurs jours. Le chrétien persistant dans son refus, l'affaire fut déférée au juge.

Le meurtrier craignant d'être appréhendé au corps par les satellites du Mandarin, et confiant du reste dans son bon droit, alla se constituer entre les mains du juge. Il lui exposa le cas en toute franchise. « Je veux bien croire, lui dit le Mandarin, que vous n'êtes pas coupable, mais enfin une plainte a été déposée par la famille, il faut bien que l'enquête se fasse. Dans quelques jours je me transporterai avec mon tribunal à Sy-wan-tse. »

Ce n'est pas une petite affaire en Chine qu'une enquête judiciaire. Le Mandarin voyage accompagné de ses huissiers, secrétaires, médecins légistes, bourreaux, satellites : une véritable petite armée. Toute cette troupe a le droit de se nourrir et de loger gratuitement dans les communes où elle passe. Celles-ci sont préalablement averties par des quartiers-maîtres de la prochaine arrivée du Mandarin :

ordinairement on tâche de racheter cet excès d'honneur moyennant finances.

Notre Mandarin donc arriva à Sy-wan-tse au jour fixé. Ni plus ni moins coupables que nos chrétiens, nous avions voulu porter notre part du fardeau que cette désagréable visite imposait à la commune. Nous décidâmes que le Mandarin et les principaux personnages de sa suite logeraient au séminaire. Nous leur fîmes l'accueil le plus bienveillant, et ils en furent singulièrement flattés : nous savions que ce n'était pas sans une certaine appréhension qu'ils exécutaient leur tâche. Venir juger un chrétien dans un endroit habité par 1800 de ses coréligionnaires, et cela en présence de plusieurs prêtres Européens jaloux de conserver les libertés qui leur sont garanties par le traité de Pe-king, et toujours prêts à recourir à leur ambassadeur à la moindre infraction. Cela donnait à réfléchir.

C'était un samedi vers quatre heures de l'après-midi que nous eûmes l'honneur de recevoir le vénérable magistrat Il nous fit aussitôt savoir qu'il ne prolongerait pas son séjour, qu'il se proposait d'examiner l'affaire dès le lendemain matin, afin de pouvoir repartir vers midi. Nous lui fîmes observer qu'il n'avait probablement pas songé que le lendemain était un dimanche, jour que les chrétiens ont l'habitude de passer à l'église. Il se confondit en excuses, protestant hautement que pour rien au monde il ne voulait porter le moindre trouble dans l'exercice du culte religieux. Il fit aussitôt donner des ordres en conséquence.

Ayant appris par nos domestiques que le dimanche nous avions l'habitude de chanter une Messe solennelle, il nous demanda la permission de pouvoir y assister. Nous lui répondîmes que nous n'y voyions pas le moindre inconvénient, que même s'il le désirait nous allions faire préparer des places d'honneur pour lui et pour les principaux personnages de sa suite. La chose se fit, et spectacle unique, il nous fut donné de voir ces fiers représentants du *Fils*

du Ciel s'agenouiller, se prosterner devant les autels du Dieu trois fois saint, absolument comme ils le voyaient faire par les humbles chrétiens qui les entouraient. La Messe fut exécutée en chant grégorien par les élèves du séminaire : ces accents si graves, si nobles, si majestueux firent une telle profonde impression sur le cœur de ces pauvres païens qu'ils demandèrent en grâce de pouvoir assister également l'après-midi au Salut du Saint-Sacrement.

Nous voilà au lundi. De grand matin une estrade se dresse sur la place publique : des tables, des fauteuils y sont disposés pour les membres du tribunal. C'est quelque chose de très sérieux en Chine qu'une enquête judiciaire ; pour plus de garantie la loi veut qu'elle se fasse en public afin qu'il n'y ait pas de supercherie possible. Des milliers de curieux accourus de tous les villages d'alentour attendent avec impatience l'arrivée des magistrats. Silence ! les voilà qui s'avancent majestueusement, la tête haute et fière : la personne sacrée du Mandarin est protégée par un baldaquin écarlate, il jette en passant des regards superbes sur la foule accroupie le front dans la poussière. Le plus profond silence règne parmi cette multitude : il n'est interrompu que par les cris des bourreaux qui par intervalles font retentir d'une voix imposante la phrase sacramentelle : « *Ta jen lê la! Voici l'illustre personnage!* » Tout Chinois sait ce que cela veut dire : malheur à celui qui se tiendrait debout après avoir entendu ces mots terribles ; quelques vigoureux coups de bambou l'auraient bientôt rappelé au respect qu'il doit à *son Vénérable Père-Mère.*

Au moment où les juges prennent place sur l'estrade on apporte solennellement le cadavre sur un brancard. Grâce à la température dont on jouissait depuis quelques jours, il n'avait pas fallu l'embaumer : une quinzaine de degrés sous zéro l'avaient maintenu dans un état de conservation parfaite. Aussitôt les médecins-légistes commencent leurs pénibles fonctions : le cadavre est soi-

gneusement lavé : au moyen de certains réactifs on fait apparaître les traces des plus légères contusions, des moindres ecchymoses : tous les détails sont soigneusement relevés et annotés. L'examen terminé, on dresse procès-verbal, et cette pièce importante est solennellement remise au Mandarin.

L'illustre magistrat en prend connaissance : tous les spectateurs s'efforcent de lire sur ses traits l'impression qu'elle produit sur son cœur ; mais sa figure est de marbre, pas un muscle ne bouge et personne ne sait si l'enquête a été favorable ou défavorable à l'accusé.

On procède à l'audition des témoins. Une dizaine de braves gens s'en viennent modestement et sincèrement raconter ce qu'ils ont vu. « Le chrétien a voulu reprendre son bien, le païen s'est défendu, des coups ont été portés de part et d'autre, un malheureux coup de poing donné par le chrétien a causé la mort de son adversaire. »

A peine le dernier témoin a-t-il fini de parler que le Mandarin se lève dans un état de fureur indescriptible ; il darde sur les témoins des yeux qui semblent lancer des éclairs. « Comment ! s'écrie-t-il, lorsque ici, en ma présence, les médecins-légistes viennent de constater que cet homme a succombé non par suite d'un coup qu'il a reçu mais d'une chute qu'il a faite en se battant, vous avez l'audace de venir déclarer qu'il a été tué ! ! Parjures ! ! ! Je vous condamne tous à recevoir cinquante coups de bâton ! ! »

Et ils les reçurent.

« Que vous semble-t-il de ma sentence ? » nous dit le Mandarin, lorsqu'il fut rentré au séminaire.

« Mais.... lui répondîmes-nous, en Europe cet homme eût également été acquitté, car certainement il n'y a eu aucune préméditation de sa part ; mais..... ces coups de bâton infligés aux témoins ! ! ! »

« O ! nous, dit-il, en souriant finement, tranquillisez-vous ;

quoique les patiens hurlassent comme des diables en les recevant, ils n'ont pas trop souffert. Les bambous chinois sont *intelligents* : ils réduisent, quand il le faut, un homme en marmelade; en d'autres occasions, c'est à peine s'ils effleurent l'épiderme. »

Cette remarque du Mandarin est tellement vraie, que les condamnés à mort ont bien soin de léguer à leur bourreau les habits dont ils sont couverts, de crainte d'être décapités trois fois pour une. Absolument comme au temps de Verrès : « Combien me payeras-tu pour que je fasse mourir ton fils d'un seul coup? Combien pour que je ne le fasse pas souffrir trop longtemps? Combien si je l'expédie sans qu'il s'en aperçoive? »

Est-il étonnant qu'avec une pareille manière d'administrer la justice, on en soit arrivé en Chine à commettre de sang-froid les crimes les plus horribles? « Il y a quelques semaines, nous écrivait M. Wilrycx, je suis revenu tout malade de La-dze-schin, où j'avais été donner la mission. Voici ce qui a été cause de mon indisposition. A peu de distance de l'habitation où j'étais descendu, se trouve une ferme appartenant à un païen jouissant d'une certaine aisance. Une nuit je fus réveillé en sursaut par un coup de fusil tiré dans la direction de cette ferme. Que s'était-il passé? Nous l'apprîmes dans la journée.

Le propriétaire de la ferme averti par les aboiements de ses chiens que quelque chose d'insolite se passait chez lui, se lève, et au clair de la lune il aperçoit une forme humaine cherchant à escalader un mur de clôture. Sans crier gare, il abat le voleur d'un coup de fusil; malheureusement celui-ci au lieu de tomber dans la rue, eut la malechance de se laisser choir dans la cour même du fermier. Cas perplexe, car ici tout propriétaire est responsable du cadavre trouvé sur son fonds. Que faire? Le païen s'approche de sa victime, et découvre à son grand plaisir que malgré une horrible blessure au ventre, elle respirait encore. Sans perdre une minute, il recharge

son fusil, ouvre la porte de son habitation, et braquant son arme sur la poitrine du malheureux blessé : « Misérable, lui dit-il, si à l'instant même tu ne vides pas le terrain, je t'achève ! » Le voleur se traîna comme il put jusque sur le grand chemin où on le trouva quelques heures plus tard, baigné dans une mare de sang, mais respirant encore.

On lui demande qui l'a mis dans cet état? Il n'a garde de le dire : il ne peut dénoncer son meurtrier sans s'avouer coupable de tentative de vol par escalade, crime entraînant infailliblement la peine capitale. « Laissez-moi, répond-il, si je meurs il est inutile que vous sachiez qui m'a tué, si j'en reviens je me chargerai moi-même de la vengeance. » Ce propos parvient aux oreilles du fermier. Nouvelle perplexité. Il appelle ses fils. « Cet homme, dit-il, a la vie dure : il se pourrait que la blessure ne soit pas mortelle. Dans ce cas-là, nous sommes ruinés, perdus, il reviendra infailliblement avec ses complices. Il faut qu'il disparaisse..... préparez-lui une fosse derrière le jardin. »

On épie l'instant où la rue était déserte, et avec la rapidité de l'éclair, le malheureux est enlevé, précipité dans la fosse, broyé à coups de pierres, recouvert d'une couche de chaux vive, et abomination des abominations ! il n'y a pas une voix dans le village qui ne félicite le meurtrier de la manière ingénieuse dont il s'est tiré de ce mauvais pas ! »

C'est vraiment quelque chose de terrible que cette loi de responsabilité suspendue comme une épée de Damoclès sur la tête des pauvres Chinois. Encourir une peine pour les crimes que l'on commet personnellement, ce n'est que stricte justice; mais vous trouver responsable des crimes qui peuvent avoir été commis à votre occasion, on sent quelle arme dangereuse cela peut devenir aux mains d'une justice rapace et vénale.

J'ai vu un jour un mendiant avoir recours à cette loi

pour se faire donner une aumône. C'était au cœur de l'hiver, il faisait un froid épouvantable : depuis une heure le pauvre malheureux était à grelotter devant la porte de l'hôtellerie où j'étais descendu, criant d'une voix lamentable : « *Mo iou tsche fin! je n'ai rien à manger!* « *Nge-tie li-che! j'ai faim horriblement!* » Mais dans l'hôtellerie on faisait la sourde oreille. Tout à coup le mendiant exaspéré se dépouille des pauvres haillons dont il était revêtu, s'élance dans la cour de l'auberge et se jette sur un tas de neige, décidé à se laisser gêler pour tirer vengeance des êtres immiséricordieux qui lui refusaient l'aumône. Vous auriez dû voir comme son stratagème réussit. En un clin d'œil tout ce qu'il y avait dans la maison était à son service. Laisser mourir un homme de faim on y prendra bien garde! Dieu sait à quelle amende le Mandarin vous condamnerait, et à quelle somme fabuleuse s'élèveraient les frais de l'enterrement que vous seriez obligé de procurer à la malheureuse victime de votre dureté.

Puisque nous en sommes sur ce chapitre, que le lecteur me permette de lui citer un fait à l'appui de ce que je viens d'avancer. La scène se passe à Toung-Kheou-meung, gentil petit village situé à vingt minutes de Sy-wan-tse. Il y avait là un couple qui ne s'entendait pas du tout : les disputes, les rixes. les batailles se trouvaient en permanence sur l'ordre du jour de ce ménage modèle. De guerre lasse, la femme finit par s'empoisonner. Ceci est un fait si commun en Chine que d'ordinaire on n'en parle pas même. Cette fois pourtant la loi de responsabilité fut invoquée. Les parents de la suicidée, gens assez influents, prétextant que la défunte s'était vue dans la nécessité de se détruire, pour échapper aux vexations journalières de son mari, exigèrent que celui-ci payât une grosse amende. Naturellement il refusa. L'affaire fut portée devant le Mandarin, lequel dans sa haute sagesse, considérant que la femme aurait pu trouver d'autres moyens que le

suicide pour se soustraire aux mauvais traitements de son mari, considérant d'autre part que celui-ci par sa conduite barbare avait probablement été cause de la détermination fatale prise par sa femme, le condamna purement et simplement à procurer à sa tendre moitié un enterrement de première classe.

Jamais de la vie je n'ai vu quelque chose de plus plaisant que cet enterrement. Tous les bonzes des environs, il y en avait pour le moins une cinquantaine, reçurent ordre d'aller célébrer en grande pompe les funérailles de la défunte. Ils arrivèrent les uns après les autres, s'installèrent sans façon dans la mortuaire, vivant et festoyant aux frais du mari. Après quelques jours les préparatifs de l'enterrement furent achevés et la cérémonie commença. Le cadavre déposé dans un riche cercueil fut porté processionnellement par les bonzes à travers toutes les rues du village avec grand accompagnement de gongs et de tamtams, puis reconduit à la mortuaire où l'on avait entretemps préparé un magnifique festin, toujours aux frais du pauvre mari. Le lendemain exhibition du cadavre dans un village voisin, et le soir seconde édition du festin. Le surlendemain et les douze jours suivants renouvellement du spectacle et des festins : tous les villages des environs furent tour à tour honorés de la visite du funèbre cortége. Le quinzième jour, l'héroïne de ces fêtes fut solennellement mise en terre, et quand le quart d'heure de Rabelais sonna pour l'infortuné veuf, celui-ci se trouva ruiné de fond en comble : il fut obligé de vendre sa maison et ses terres pour payer les honneurs qu'on venait de rendre à sa tendre moitié.

Nous avons vu un jour cette étrange loi de responsabilité se tourner contre le Mandarin de Koui-kwa-tscheug, ville considérable située dans la partie occidentale de notre mission. Un individu avait intenté un procès en revendication d'une pièce de terre qui avait été usurpée par un de ses voisins. Celui-ci malheureusement était un

homme riche et peu scrupuleux : tout faisait prévoir que la terre en question lui serait adjugée. Mais l'adversaire avait pris ses précautions. Au moment où le Mandarin prononça la sentence, sentence qui lui était fatale comme il l'avait prévu, il tire un poignard, se l'enfonce dans le cœur, et va tomber expirant aux pieds du magistrat. Je vous laisse à penser si la parenté du malheureux suicidé jeta les hauts cris : on ne parlait de rien moins que de porter une accusation contre le juge prévaricateur au tribunal souverain de Pe-king. Le magistrat n'attendit pas l'exécution de cette menace. Dès le lendemain le procès fut revisé, le jugement réformé, et une forte indemnité prise sur la cassette particulière du Mandarin fut allouée à la famille.

CHAPITRE V.

Les séminaires en Chine. — Débuts du missionnaire. — La langue chinoise. — Promenade de Sy-wan-tse à Wou-ghan. — Le froid. — Ferveur des chrétiens chinois. — Fête de Noël. — Attachement des chrétiens pour le missionnaire.

Mais en voilà assez pour le moment sur la question des Mandarins, d'autant plus qu'il est probable que ce ne sera pas la dernière fois que nous aurons l'occasion de parler de ces illustres personnages.

Si nos lecteurs le veulent bien, nous allons les conduire pour quelques instants à Sy-wan-tse, centre de notre Mission.

On sait que c'est dans cette chrétienté que nos missionnaires possèdent leur séminaire pour la formation d'un clergé indigène. Les séminaires de Chine sont organisés sur le même pied que les *Ecoles apostoliques* récemment fondées en Europe : on y accepte les enfants dans lesquels

on croit apercevoir des signes de vocation pour la carrière ecclésiastique; ils sont nourris, logés, habillés aux frais de la Mission. Outre l'étude approfondie de la langue chinoise qui leur est expliquée par des professeurs indigènes, ils s'adonnent à l'étude du latin, de l'histoire ecclésiastique et des mathématiques, et lorsqu'ils ont acquis un certain degré de perfection dans ces branches on leur enseigne la philosophie et la théologie dogmatique et morale. Pour les soustraire à la contagion des mauvais exemples qui pourraient les corrompre pendant les vacances, il est établi qu'ils passent ce temps au séminaire, et malgré cette condition aussi dure pour les parents que pour les élèves, nous aimons à dire que nos chrétiens considèrent comme un honneur suprême l'admission de leurs enfants au séminaire. Ils sont fiers de pouvoir dire *qu'ils ont donné un fils à l'Eglise.*

Jusqu'ici c'était M. Meyer qui donnait les différents cours au séminaire, mais comme vers la nouvelle année il s'agissait de commencer un cours de théologie pour cinq nouveaux candidats, M. Bax, pour ne pas écraser ce cher confrère déjà surchargé de besogne, pria M. Hagaerts de donner ce cours. M. Hagaerts, on se le rappelle, avait sous sa direction la nouvelle chrétienté de Wou-Ghau, et comme ce village n'est situé qu'à six lieues de Sy-wan-tse, rien de plus facile pour lui que de cumuler les fonctions de professeur avec celles de curé. Au reste, voici ce qu'il écrivait à ce sujet à son ancien curé le Révérend M. Coremans et à quelques autres amis :

« Je ne saurais vous affirmer combien j'ai été heureux d'apprendre que vous avez bien voulu chanter une Messe solennelle en l'honneur du Saint-Sacrement de Miracle, pour remercier Dieu de m'avoir accordé un voyage si prospère. Je vous remercie du plus profond de mon cœur pour ce nouveau témoignage de bienveillance et d'amitié, et pour vous donner une preuve de ma reconnaissance, je m'empresse de vous faire parvenir quelques nouvelles

de ces lointaines contrées. Je pense vous avoir écrit dans ma lettre précédente que dès les premiers jours j'ai été habitué en Mongolie : c'était comme si j'y avais été depuis mon enfance. Pas que je vous aie oubliés, mes chers amis, loin de là, il ne se passe pas de jour que je ne fasse en esprit une petite tournée dans la paroisse St-Jacques, et que je ne songe à vous tous dans mes prières, mais ce souvenir est sans douleur et sans amertume. Quoique séparé par des milliers de lieues de mes amis et connaissances, quoique placé à l'extrémité du monde au milieu des rochers et des montagnes, au milieu d'une société toute nouvelle dont je ne comprends encore que fort imparfaitement le langage, je suis cependant heureux au-delà de toute expression, et je n'ai pas eu jusqu'ici un seul moment de mélancolie ou de découragement. Ah ! que Dieu est bon ! « *Celui qui aura quitté père, mère, frères et sœurs, pour l'amour de moi*, dit Jésus, *je le lui rendrai au centuple.* » Je n'ai pas eu ces sacrifices à faire, et néanmoins, Il me comble de ses faveurs !

Vous avez probablement appris qu'au mois d'août dernier j'ai quitté Sy-wan-tse, le centre de notre Mission, pour aller m'établir à Wou-ghau, à 6 lieues plus au nord. Pour y arriver je dois passer par 14 villages et hélas! il n'y en a que trois où il y ait des chrétiens. Douze fois mes yeux tombent sur de superbes pagodes, et pas une fois sur une modeste chapelle chrétienne. Là, où il y a des chrétiens, ils se réunissent dans une chambre pour y faire leurs prières. Et encore quelle chambre! J'ai fait la description de mon habitation et de mon église dans une lettre précédente qui vous a probablement été communiquée (1).

Malgré la pauvreté de ma demeure, j'y vis heureux

---

(1) Voyages de Bruxelles en Mongolie, p. 191.

comme un poisson dans l'eau, entouré que je suis de l'estime et de l'amitié de mes chrétiens. Que dis-je? les païens mêmes m'entourent d'une grande considération, ils viennent me prier de guérir leurs malades, et ne manquent pas de m'offrir des poules et du fromage en signe de reconnaissance.

Etrange destinée que de se trouver tout-à-coup comme tombé des nues à la tête d'un village dont tous les habitants viennent vous consulter dans un langage que vous avez toute la peine du monde à comprendre. O cette langue chinoise! Un de nos confrères disait un jour qu'il la croyait inventée par le diable pour faire le désespoir des missionnaires. Il se peut qu'il en soit quelque chose, mais pour ce qui me regarde, le diable y perdra son jeu. Quoique n'étant plus une première jeunesse, je fais de jour en jour des progrès sensibles. Arrivé ici avec l'intention d'y étendre le règne de Dieu, je me suis dès l'abord efforcé d'acquérir la connaissance de la langue, laissant là toutes les autres occupations. L'étude des catéchismes chinois, qui sont passablement développés, était mon pain quotidien; mon pédissèque, ancien élève, du séminaire de Sy-wan-tse, parlant assez couramment le latin, m'a été d'un grand secours. Après trois mois de séjour j'ai commencé à entendre les confessions et le jour de la Toussaint j'ai prêché mon premier sermon. Il va sans dire que je l'avais arrangé avec l'aide de mon pédissèque : et je puis vous confier que lorsque je le débitai je n'étais pas tout à fait aussi à mon aise qu'autrefois dans la chaire de St-Jacques. L'essentiel c'est qu'on m'a compris du commencement à la fin; le bon Dieu passera l'éponge sur le reste.

Depuis la nouvelle année il est survenu un grand changement dans ma position. Cinq de nos élèves chinois se trouvant sur le point de commencer leurs études théologiques, M. Bax, notre vénérable pro-vicaire, a conçu l'étrange idée de me nommer professeur de théologie



dogmatique et d'Ecriture Sainte. Grand Dieu! qui s'en serait douté, votre humble serviteur transformé en professeur! Ce sort doit m'être tombé sur la tête parce que j'ai eu l'honneur de demeurer pendant quelques années dans le docte voisinage de l'Université de Louvain.

Malheureusement pour être professeur de théologie il faut certaines qualités que je suis loin de posséder; n'importe, il a fallu passer par là. J'ai obéi, et me confiant en Dieu, j'ai entrepris ma nouvelle tâche avec bon courage. Voilà trois semaines que je suis entré en fonction, et je puis dire en vérité que cela ne me va pas trop mal. Je crois vraiment que Dieu bénit ma bonne volonté, et probablement vos prières y sont aussi pour quelque chose.

Tout en étant professeur je reste curé de Wou-ghau, du moins jusqu'à la prochaine arrivée des missionnaires que nous attendons de Belgique. Le samedi après avoir donné ma classe je pars pour Wou-ghau. En trois heures je fais facilement les six lieues qui m'en séparent; je tâche d'y arriver vers 2 heures, afin de pouvoir entendre les confessions. Le dimanche j'ai la messe, le sermon, le salut, les baptêmes, les visites des malades, que sais-je encore? Le lundi après avoir dit la messe, je retourne à Sy-wan-tse.

En été cette promenade sera assez agréable, mais pour le moment ce n'est pas précisément une récréation, car je vous assure qu'en Mongolie les froids sont terribles. Pendant la messe, par exemple, quoique l'eau et le vin soient placés sur des chaufferettes à côté de l'autel, il m'est arrivé plus d'une fois d'avoir de la glace dans le calice à la communion. Dans le trajet de Wou-ghau à Sy-wan-tse il me faut traverser une dizaine de fois à gué une rivière assez rapide qui serpente à travers la vallée, en été bien entendu, car à l'heure qu'il est on n'en voit pas même de trace; l'eau gêlée du fond jusqu'aux bords est couverte d'une couche de neige et de poussière, si bien qu'on ne sait pas si on marche sur la terre ou

sur la glace. L'hiver dure pendant au moins sept gros mois, sans que jamais il y ait ombre de dégel. Presque toujours le vent est au Nord, et pour peu qu'il souffle avec quelque violence à travers les gorges et les vallées, le froid devient épouvantable. Malgré que l'on soit couvert des pieds à la tête d'épais vêtements bourrés d'ouate et doublés en peau de mouton, on ne laisse pas d'en ressentir les rigueurs. Le visage surtout est à plaindre : en moins d'une demi-heure il devient méconnaissable. L'haleine se congèle instantanément et s'attache à la barbe en forme de glaçons qui croissent et embellissent à vue d'œil ; les larmes que le vent et le froid vous arrachent, mêlées à la poussière qui s'élève de la route, vous couvrent les joues d'un masque en boue glacée, si bien que lorsque vous rentrez chez vous, vous êtes obligé de vous dégeler avant de pouvoir vous laver et reprendre une forme humaine.

Probablement en apprenant ces circonstances vous allez me trouver fort à plaindre et peut-être accuserez-vous de cruauté mes supérieurs qui me font faire ce voyage deux fois par semaine. Ce serait bien à tort. D'abord ces voyages-là c'est du pain quotidien dans la vie du missionnaire ; souvent on en fait de bien plus longs, pour aller administrer les derniers sacrements à quelque pauvre moribond, et dans ces cas-là il faut qu'on se contente de la misérable nourriture qu'on vous offre, tandis que soit à Wou-ghau, soit à Sy-wan-tse je suis sûr de trouver tout ce qu'il me faut pour me restaurer et me réconforter. Au surplus mes supérieurs ne m'ont pas imposé cette besogne : il m'était loisible d'abandonner Wou-ghau à son sort, et de me contenter de mes fonctions de professeur, mais je n'ai pas pu me résoudre à accepter cet arrangement. C'eut été cruel de ma part d'abandonner à eux-mêmes ces pauvres chrétiens qui se montraient si heureux de posséder un prêtre au milieu d'eux. Non, non, nos chrétiens

sont trop bons, ils nous procurent trop de consolations pour que nous nous épargnions.

Ah! s'il était donné à nos chrétiens d'Europe de voir la manière de vivre de nos pauvres chrétiens de Chine. Tandis que chez nous on trouve tant de fidèles qui négligent la prière, ici, dans toutes les familles chrétiennes, on récite journellement les prières du matin et du soir en commun et à genoux, et presque tous les soirs on y ajoute le rosaire. Tandis qu'en Europe on en trouve tant qui savent à peine ce qu'ils doivent savoir de nécessité de moyen, ici tous les parents s'occupent d'apprendre le catéchisme à leurs enfants, et de cette manière ils conservent eux-mêmes la connaissance de la plus nécessaire des sciences. Tandis qu'en Europe il y en a tant qui se contentent d'entendre une messe basse, et qui même souvent s'en passent pour les raisons les plus insignifiantes, ici les chrétiens se réunissent quatre fois le dimanche dans leurs églises ou oratoires, pour faire leurs prières en commun, sous la présidence d'un des principaux d'entre eux, nommé aux fonctions de *Catéchiste* par le missionnaire. Ils font la prière du matin, la prière du midi dont le rosaire fait partie, la prière de l'après-midi pendant laquelle on chante les Litanies de la Sainte-Vierge, les prières du soir suivies du Chemin de la Croix. Ces prières, récitées en partie et en partie chantées, durent chaque fois une heure. Là où il y a un prêtre on a de plus la Messe et le Salut, sans que pour cela on omette ou diminue les prières susdites.

Aux grandes fêtes on y ajoute même des prières spéciales. Voici de quelle manière on a célébré la fête de Noël à Wou-ghau. Dès la veille on vit arriver de tous les villages environnants des groupes de chrétiens qui s'en vinrent loger chez leurs connaissances ou parents : une grande partie de la nuit fut passée en prières. Quelques minutes avant minuit, on me conduisit à l'église, où la Messe fut chantée avec accompagnement d'orchestre et avec

toute la solennité possible. A peine ai-je entonné le *Gloria in excelsis*, l'hymne par laquelle dans cette même nuit les Anges annoncèrent au monde la naissance du Sauveur, que des milliers de pétards éclatent sur le perron de l'église, et ce feu d'artifice se prolonge pendant le *Gloria* tout entier. Vers sept heures et demie, je dis une Messe basse pendant laquelle je distribuai la Sainte Communion, et immédiatement après, Messe solennelle en musique avec sermon après l'Evangile. Après la Messe on entonna un chant de Noël, suivi de longues prières, si bien qu'il était dix heures et demie lorsqu'on quitta l'église. L'après-midi, je fus de nouveau solennellement invité et conduit à l'église pour y donner le Salut ; celui-ci fut de nouveau suivi d'un cantique, et le soir la fête se termina par les prières ordinaires. — Partout où il y a un prêtre cette solennité se célèbre de la même façon ; là où l'on n'a pas le bonheur d'en posséder un, on regrette beaucoup de ne pouvoir assister aux Messes, mais les prières aussi bien de nuit que de jour se disent dans le même ordre.

Et que dirai-je de l'amitié et de l'estime que nos Chinois ont pour leurs prêtres, et des témoignages de respect qu'ils leur donnent en toutes circonstances? D'abord, jamais ils n'oseraient s'asseoir en leur présence : dès qu'un prêtre apparaît quelque part, tout le monde se lève. S'agit-il de lui demander quelque chose, ou a-t-on le bonheur d'en obtenir n'importe quelle faveur, aussitôt on se jette à deux genoux, et on se prosterne le front contre terre. Arrive-t-il qu'on rencontre le prêtre à la rue, on se hâte de descendre de cheval ou de voiture et de marcher à pied jusqu'à ce que le prêtre soit passé ; il n'est pas même rare qu'il soit salué à deux genoux en pleine route, surtout de la part de ceux qui ont rarement l'occasion de le voir.

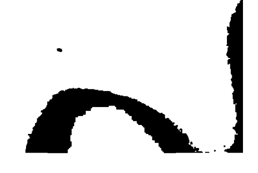
Quelques jours avant la Noël j'entrai à l'improviste dans un village situé à une lieue de Wou-ghau. A peine y

avais-je mis le pied, que les cris de *Schenn-fou lé la!* *Le père est arrivé!* se firent entendre de toutes parts, et de tous les recoins les chrétiens accouraient, grands et petits, pour me donner le salut à deux genoux. Je venais leur proposer d'aller entendre les confessions chez eux un jour de l'Octave et de distribuer la Sainte Communion le lendemain. Vous pouvez juger avec quelle joie cette proposition fut acceptée. Le lendemain je me rendis dans un autre village de mon district : ici aussi en un clin d'œil toute la chrétienté fut sur pied. Comme c'était vers l'heure du dîner, on nous conduisit à la demeure la plus confortable, et en quelques instants on eût préparé un banquet chinois, auquel je fis honneur à la chinoise, c'est-à-dire en me servant de bâtonnets en guise de fourchette. Un des confrères de Sy-wan-tse ayant promis de venir célébrer ici la fête de Noël, je ne dus pas m'engager à revenir.

Le lundi de l'Octave, je me rendis suivant promesse à Mau-Kling, c'est le nom du village dont j'ai parlé plus haut. Dès que j'y fus, ces bons chrétiens firent tout ce qu'ils purent pour me retenir parmi eux aussi longtemps que possible. On commença par me déclarer que je ne pouvais pas entendre les confessions ce jour-là même, que je devais attendre jusqu'au lendemain. J'avais beau vouloir commencer immédiatement, *personne n'était préparé*, il me fallut donc bien attendre. Ils se confessèrent le lendemain, et de cette manière ils eurent le bonheur de communier le jour de la Circoncision, qui est ici fête d'obligation. A peine avais-je fait mes actions de grâces après la sainte Messe, que tous ensemble, les hommes d'abord, les femmes ensuite, vinrent me donner la prostration à genoux pour me remercier. Immédiatement après, nouvelle prostration générale pour me prier de rester jusqu'au lendemain, pour qu'ils pussent encore entendre une Messe. J'avais beau leur dire que c'était impossible, que j'avais de pressantes occupations ; ils déclarèrent qu'ils ne se lèveraient pas que je ne leur eusse accordé

cette faveur. Je tâchai de les contenter en promettant de dîner avec eux au lieu de partir immédiatement comme j'en avais l'intention.

A peine étais-je revenu de cette petite excursion, que tous les chrétiens de Wou-ghau vinrent me donner la grande prostration et me souhaiter la bonne année : le soir, il y eût grande sérénade. Quel dommage que je fusse obligé de contrister ces bons cœurs, en leur apprenant qu'on venait de me confier d'autres fonctions à Sy-wan-tse, et que je serais obligé de me séparer d'eux, au moins quelques jours la semaine. A cette déclaration je pus lire l'étonnement et la tristesse sur tous les visages. Ils me demandèrent si je les quittais parce qu'ils m'avaient manqué en quelque chose ; que s'il en était ainsi, c'était à leur insu et contre leur gré, qu'ils m'avaient attristé. Pour me donner une preuve de leur attachement, ils déclarèrent « *qu'on ne devait pas leur envoyer un autre Schenn-fou, qu'ils ne l'auraient pas accepté.* » C'était un peu fort, mais le bon Dieu le leur pardonnera facilement. Enfin, un des catéchistes crut avoir trouvé le moyen : il organisa un conciliabule, et à l'instant une pétition fut rédigée pour supplier le Révérend Provicaire de retirer ma nomination de professeur. Le lendemain dès l'aube, un courrier spécial porta la dépêche à Sy-wan-tse. Il va sans dire qu'on n'accéda pas à la demande ; mais de pareils faits montrent d'une manière éclatante les sentiments d'amitié, d'attachement, de reconnaissance qui animent nos chers chrétiens, et si le missionnaire a fait de grands sacrifices en quittant sa patrie pour l'amour de Dieu et le salut des âmes, il en est amplement récompensé par les consolations que lui prodiguent ses nouvelles ouailles. »



CHAPITRE VI.

Œuvre de la Ste-Enfance. — Immense bien qu'elle opère. — L'infanticide. — Une administration de malade. — Voyage nocturne. — Projet d'érection d'une nouvelle chrétienté au Kouin-tong. — Chinois dupés par des Mongols. — Un chrétien fourvoyé.

La malle qui nous apporta cette intéressante lettre, en contenait une autre non moins remplie de curieux détails sur la vie du missionnaire. Elle est du cher confrère De Vos, et adressée à l'une de ses cousines, fervente zélatrice pour l'œuvre de la Sainte-Enfance. « Ma bien chère cousine, écrit-il, quand vous enverrai-je cette lettre depuis si longtemps promise ? Je viens de terminer les missions de cette année ; il me reste quelques jours avant la Noël, je vais en profiter pour remplir ma promesse.

Je m'étais engagé à vous communiquer quelques détails sur la Sainte-Enfance : connaissant votre zèle pour cette belle œuvre, je suis persuadé que vous serez heureuse

d'apprendre une fois de plus qu'elle étend ses bienfaits jusqu'aux recoins les plus ignorés de la terre. A l'heure même où je vous écris, je suis sûr que vous vous disposez à offrir quelque chose au petit Jésus qui du fond de sa crèche plaide si éloquemment la cause de tant de petits enfants délaissés, demandant à grands cris le baptême et un asile. O ma chère cousine, donnez et quêtez, car dans ce pauvre pays on ne fait rien sans sapèques. Il faut des sapèques pour entretenir des baptiseurs et des baptiseuses, il en faut pour leur fournir de la médecine, il en faut pour procurer des nourrices aux enfants, il en faut et il en faut énormément pour l'entretien des asiles. Faites bien comprendre aux jeunes associés de l'OEuvre combien est précieuse aux yeux de Dieu, l'aumône qu'ils consacrent annuellement au rachat des enfants infidèles. Envoyer des âmes au ciel pour y chanter éternellement les louanges du bon Dien et pour Le supplier d'accorder à leurs malheureux parents et à tous les païens aveuglés la grâce de la conversion, nourrir des milliers de jeunes enfants, les habiller, les élever chrétiennement, les instruire, les mettre à même de sauver leur âme et de sauver en même temps celle des autres, que peut-il y avoir de plus méritoire sur la terre?

Il m'est arrivé plus d'une fois d'apprendre que des mères et des nourrices se sont converties, parce que, disent-elles, depuis la mort de leur enfant, elles se sentaient comme poussées par une force irrésistible à se faire chrétiennes. N'est-ce pas évidemment ce petit ange qui leur a obtenu du bon Dieu cette grâce suprême?

Et ces petites filles qui grandissent dans nos orphelinats, voyez de quel zèle elles sont animées pour la conversion des païens, voyez avec quelle ferveur elles prient pour leurs parents, et nous demandent la permission d'aller les instruire. Miracle de la miséricorde divine! J'ai connu une mère qui sans l'intervention charitable d'un chrétien allait ôter la vie à sa fille, et celle-ci lui est revenue

après quelques années pour l'arracher à une mort éternelle ! C'est un fait qui s'est passé plus d'une fois dans notre orphelinat, confié, comme vous le savez peut-être, aux soins de mon cher collègue M. Verlinden.

Mon occupation à moi, pour ce qui concerne l'OEuvre de la Sainte-Enfance, c'est de faire baptiser les enfants païens moribonds, de faire recueillir ceux qui sont abandonnés, de les faire placer soit à l'orphelinat, soit en nourrice jusqu'à ce qu'ils soient en âge d'entrer dans l'asile; j'ai à encourager les chrétiens et surtout les baptiseurs et les baptiseuses et à leur procurer différentes espèces de médecines. Administrer des médecines, c'est le moyen le plus facile de s'introduire auprès des païens. Une bonne vieille de ma résidence de Si-inn-tse a obtenu par cette méthode l'accès non seulement chez les Chinois, mais sous les tentes des Mongols. Elle a envoyé au ciel cette année une dizaine de petits Mongols qui prient pour la conversion de leurs pauvres parents.

Les Mongols ne font pas mourir leurs enfants, ils les aiment trop : ils ont bon cœur, et s'il plaît à Dieu de leur donner la grâce de la foi, ils seront un jour d'excellents chrétiens. Les chrétiens que nous avons ici, si vous en exceptez un petit nombre, sont tous d'origine chinoise ; j'espère que les petits anges Mongols que vous envoyez au ciel par vos aumônes et par vos prières, obtiendront de Dieu que nos missionnaires, dont le nombre croît d'année en année, puissent voir enfin les tribus mongoles se ranger sous la bannière de Jésus-Christ.

Je vous disais que la plupart de nos chrétiens sont chinois. Les chinois réfugiés en Mongolie peuvent se compter par millions; eh bien! ici, comme dans les autres parties de l'Empire, ils se débarrassent sans remords de leurs petits enfants. Quoique j'aie bien souvent entendu raconter des histoires qui font frémir, je n'oserais affirmer qu'ils torturent ces pauvres petits êtres à plaisir : un de mes confrères a bien vu un jour sur la grande route

les chiens se disputer le corps d'un petit enfant, moi-même j'ai vu traîner, sur la même route, dans la poussière, les débris d'un autre petit cadavre, mais je dois à la vérité de dire que je pense que ce sont là des exceptions. Dans mon district, on étouffe les petites filles qu'on ne veut pas élever, ou on les noie immédiatement après leur naissance, en leur plongeant la tête dans un vase rempli d'eau. A ma connaissance, il y a tout près d'ici une famille païenne qui en a fait périr neuf de cette manière. Jamais un chrétien n'a pu en approcher, car il y a de ces malheureux païens qui prétendent que les missionnaires crèvent les yeux aux enfants qu'on leur confie, pour en faire de la médecine, et qu'ils se nourrissent de leur chair au moins une fois par semaine. Qu'y a-t-il d'étonnant que des mères ignorantes, trompées par ces calomnies, fassent mourir leurs enfants plutôt que de nous les céder? Souvent aussi, et c'est surtout le cas pour les familles aisées, on n'ose pas nous les apporter par respect humain, et on s'en débarrasse au plus vite de l'une ou de l'autre manière, car c'est règle reçue parmi les Chinois, que dans chaque famille il ne faut pas plus d'une ou de deux filles.

Grâce à Dieu, toutes les mères ne sont pas si cruelles : il y en a qui apportent d'elles-mêmes leurs petites filles pour les faire élever et instruire par les sœurs; d'autres, poussées par la misère, les abandonnent pour quelques sous au premier chrétien qui se présente; d'autres, plus ingénieuses, donnent leur enfant moyennant quelques sapèques, mais à condition qu'on en place un autre en nourrice chez elles : c'est la source d'un nouveau profit. En général, nous ne confions pas les enfants à des nourrices païennes, nous tâchons de trouver de bonnes mères chrétiennes qui les soignent admirablement.

Si vous le voulez bien, ma chère cousine, vous allez m'accompagner au haut de cette montagne, à trois lieues au sud de notre résidence : vous y trouverez deux char-

mantes petites filles rachetées par l'obole des enfants d'Europe, élevées et adoptées par une brave famille chrétienne. L'occasion est belle, on vient précisément de m'appeler pour aller administrer un malade qui habite à quelques pas de là.

C'est un dimanche après-midi. Le guide qui vient nous chercher prête son petit cheval à mon domestique qui doit faire l'office de clerc et servir la Messe le lendemain; moi-même je saute à cheval, et vous, ma petite cousine, vous vous contenterez de m'accompagner en esprit, car la route est vraiment trop ardue, il fait si froid et il y a tant de neige. Vers quatre heures, après la bénédiction du Saint-Sacrement, nous nous disposons à partir. Il est presque soir, mais on nous a dit que le malade est en danger : il faut donc arriver le plus tôt possible. Nous nous mettons en route avec nos grosses fourrures et nos bagages, c'est-à-dire nos lits, et tout ce qui est nécessaire pour dire la sainte Messe. Nous voici déjà à mi-chemin, sans accident aucun. Mais je commence à remarquer que la monture de mon pédissèque n'est pas des plus solides, et cependant la route devient de plus en plus difficile. Nous descendons chez un chrétien d'un petit village sur le penchant de la montagne, et nous lui demandons un cheval de rechange. C'est qu'il nous reste environ deux lieues à faire, dans l'obscurité, par des sentiers glissants, entre des rocs escarpés et des précipices remplis de neige. Après une ascension d'une demi-heure, nous arrivons sur un plateau où le vent du nord déploie toute sa violence, et nous glace le sang dans les veines. Est-ce bien ici la bonne route? Nous n'en sommes pas trop certains, cependant nous continuons toujours, jusqu'à ce que nos chevaux, arrêtés par la neige accumulée, refusent d'aller plus loin. Nous mettons pied à terre, et après nous être tournés et retournés dans toutes les directions, pour découvrir le chemin, nous finissons par être entièrement désorientés. La neige

est si abondante qu'il nous est impossible de distinguer la route. En plein jour les cîmes que nous connaissons parfaitement bien, nous serviraient de point de repère, mais il fait nuit sombre. Nous savions qu'il devait y avoir non loin de là un petit village situé au fond d'un ravin mais comment y arriver sans être englouti dans la neige? Enfin, nous prenons un parti, nous opérons une descente à gauche, traînant nos chevaux à la remorque. Après une demi-heure de rude labeur et d'inquiétude, nous entendons des chiens aboyer dans le lointain, et nous ne tardons pas à apercevoir une faible lueur à travers la fenêtre en papier d'une petite cabane. Sur notre appel, un homme sort : nous lui crions qu'il n'a rien à craindre, que nous sommes des gens du *Temple du Maître du Ciel* (c'est ainsi que les païens désignent notre église), que nous voudrions bien avoir un chrétien pour nous guider. Le pauvre homme, ne sachant pas trop jusqu'où il pouvait se fier à nos paroles, s'empressa de nous dire qu'il y avait un chrétien tout près de là, et il nous y conduisit. Le brave chrétien nous invita à entrer chez lui, mais comme nous n'avions pas de temps à perdre, nous le priâmes de nous accompagner immédiatement. Il s'arme d'un long bâton et remonte la pente que nous avions eu tant de peine à descendre, nous montons, montons toujours, et après des peines inouïes nous atteignons enfin la crête de la montagne.

Ici, une nouvelle difficulté se présente; il s'agit d'opérer la descente, mais la route est obstruée et le ravin que nous devons traverser est comblé par la neige que le vent a accumulée sur le flanc de la montagne. Notre guide, qui avait les jambes moins fatiguées que les nôtres, glissait sur la neige, tantôt debout, tantôt assis sur ses talons, criant sans miséricorde : « par ici ! par ici ! arrivez ! » Mais nous avions toute la peine du monde à nous traîner et nous le supplions incessamment d'aller moins vite. Heureusement que sa première ardeur se ralentit bientôt ;

bien qu'il connût parfaitement tous les coins et les recoins du ravin, il finit par s'y perdre à force de monter, de descendre et de faire des détours pour éviter autant que possible de marcher jusqu'à mi-corps dans la neige.

Il commença à trouver que la route était fatiguante : il ne devait pas me le dire, je n'en pouvais plus. Mes grandes bottes me gênaient, mes fourrures m'embarrassaient, la sueur russelait de mon front et tombait à grosses gouttes sur ma barbe qui s'était transformée en un énorme glaçon.

Parvenus au fond du ravin, notre guide court, cherche, tâtonne avec son long bâton pour trouver une route plus ou moins sûre; il finit par s'arrêter tout déconcerté. Mon Dieu! faudra-t-il peut-être rebrousser chemin? Je tremble à la seule pensée de devoir grimper sur ces rochers en traînant mon cheval derrière moi. Et pourtant il s'agit de prendre une résolution : s'arrêter ici serait s'exposer à être bientôt gelé. Recommandant mon âme à Dieu, je m'écrie : en avant! courage, et je me fraie résolument un chemin à travers la neige. Après des efforts inouïs, le ravin fut traversé. Vingt à vingt-cinq minutes nous séparaient de la demeure de notre pauvre moribond, mais comment y parvenir dans l'obscurité la plus complète. O bonheur, pendant que je suppliais mon bon Ange de me tirer de ce mauvais pas, notre guide s'écrie : « Je vois de la lumière! » Je tressaillis. Tous ensemble nous nous mettons à crier de toute la force de nos poumons : la lumière reparaît et disparaît pour reparaître bientôt sur un autre point : nous ne cessons de crier, et nous croyons enfin remarquer que la lumière se dirige de notre côté. En effet, c'étaient des chrétiens qui, inquiets de ce que nous n'arrivions pas, étaient venus à notre rencontre avec une lanterne. Ils avaient frayé un chemin à travers la neige; en un clin d'œil nous arrivâmes au village. Il était près de minuit.

Après une pareille excursion, vous me permettrez, ma

chère cousine, d'aller me livrer au repos; plus tard, s'il plait à Dieu, je vous inviterai à d'autres promenades. »

Nos lecteurs n'ont pas oublié qu'une épouvantable inondation avait ravagé une notable partie du Kouin-Toung, et que par suite de ce déplorable événement un grand nombre de Chrétiens se trouvaient réduits à la plus profonde misère (1). M. Guisset qui est supérieur de cette partie de la Mission, nous met au courant des mesures qu'il a cru devoir prendre dans ces tristes circonstances :

Prévoyant, nous écrit-il, que plusieurs de nos familles chrétiennes allaient être obligées d'émigrer, leurs terres ayant été tellement dévastées par l'inondation qu'elles sont perdues à jamais pour la culture, j'ai cru que c'était pour nous une obligation de conscience de faire tout ce qui est humainement possible pour prévenir ce malheur. Voici à quoi nous nous sommes arrêtés après en avoir conféré avec notre digne pro-vicaire.

A 24 lieues N. O. de ma résidence commencent les plaines habitées par les Mongols. J'avais appris par les païens qu'il y avait moyen d'y acquérir des terres à des prix raisonnables; plusieurs familles païennes éprouvées par la même catastrophe que nos chrétiens, y avaient déjà cherché un refuge. Au dire de quelques vieillards, des tentatives de colonisation avaient été faites dans cette partie, au temps où la Mongolie était administrée par la Congrégation de St-Vincent de Paul; mais le petit nombre de prêtres dont les zélés membres de cette Société disposaient à cette époque ne permettant pas d'y créer une résidence fixe, les chrétiens avaient insensiblement abandonné ces contrées; tout au plus y restait-il une seule famille qui depuis plusieurs années n'avait pas été en contact avec le missionnaire. Grâce à Dieu, plus heureux sous ce rapport que nos prédécesseurs, il nous sera facile

(1) Voir page 31.

de placer un prêtre dans la nouvelle chrétienté que nous allons tâcher de créer.

J'ai la conviction que l'établissement de cette petite colonie aura les plus heureux résultats pour la propagation de notre sainte religion. Voici pourquoi. Je vous disais que les terres que nous avions en vue étaient situées dans le voisinage des Mongols. Un des plus grands obstacles à la conversion de ces peuples était, vous ne l'ignorez pas, leur étrange manière de vivre. Aujourd'hui ils habitent tel endroit, demain vous les y chercheriez en vain, ils ont planté leurs tentes à plusieurs lieues plus loin, et il faudrait un nombre incalculable de missionnaires pour les suivre dans leurs étranges pérégrinations. Mais les Mongols dont je parle se sont à mon grand étonnement fixés au sol : imitant l'exemple des Chinois, ils se sont bravement mis à cultiver la terre, et je ne doute pas qu'ils ne deviennent, sous peu, de parfaits agriculteurs.

Mais s'ils ont mordu à la civilisation chinoise, ça a été malheureusement au détriment de leur caractère primitif. Je n'ai plus trouvé ici ce peuple simple, droit, sincère. Le contact continuel avec les fils du Céleste Empire qui sont la ruse et la fourberie incarnées, a singulièrement confondu dans leur âme la notion du juste et de l'injuste. En voici un petit exemple.

Une brave famille chinoise du sud avait réalisé tout son avoir dans l'intention de tenter une exploitation agricole dans le pays dont nous nous occupons en ce moment. Les terres, leur avait-on dit, y étaient d'une fertilité extraordinaire et à un bas prix fabuleux. Ils partent donc, emportant avec eux une assez jolie quantité d'onces d'argent. Arrivés sur les terres des Mongols, ils avisent une plaine magnifique qui les tente aussitôt. C'était la propriété d'un vénérable Mongol : on entre en pourparlers avec lui ; la somme qu'il demandait était vraiment exorbitante, mais après beaucoup de débats, on finit par s'entendre, et il fut résolu que le contrat serait signé le lendemain. A

l'heure fixée, le propriétaire se présente accompagné d'un arpenteur et de plusieurs témoins, les terres sont mesurées à la commune satisfaction, et les titres de propriété, dûment munis de la signature du vendeur et des témoins, sont livrés à la famille chinoise contre remise de la somme stipulée.

Aussitôt on se met à l'ouvrage, car le temps des semailles est arrivé : les champs sont tournés et retournés en tous sens, les voilà prêts, demain on leur confiera le millet et l'avoine. A peine les dernières poignées sont-elles jetées, qu'un cavalier Mongol se présente :

— Eh bien, vous êtes bien bons vous autres, Messieurs les Chinois!

— Pour quel motif, s'il vous plaît?

— Mais de vous donner ainsi la peine d'ensemencer mes terres?

— Vos terres? Ces terres nous les avons légitimement acquises et dûment payées.

— Payées à qui? Ce n'est certainement pas à moi qui suis pourtant le vrai et unique propriétaire.

— Vous le propriétaire! Mais nous avons un contrat en règle signé par le vendeur et les témoins!

— Oui! voilà du beau! Allons un peu à l'instant demander à votre vendeur, en vertu de quel droit il se permet de disposer de terres qui ne lui appartiennent pas.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Malheureusement on eut beau chercher plusieurs lieues à la ronde, pas plus de vendeur à trouver que s'il n'avait jamais existé. Les témoins aussi avaient disparu comme par enchantement. Il va sans dire que le véritable propriétaire rentra en possession de son bien labouré, engraissé et ensemencé par les fils du Céleste Empire, et de méchantes langues m'ont assuré qu'il avait de plus touché une somme assez rondelette sur le prix perçu par le faux vendeur.

Plus avisé que ces malheureux Chinois, j'ai exigé que mon contrat fut passé en présence d'un dignitaire mongol, et la grâce de Dieu aidant, j'espère que, avant peu de semaines, j'aurai ici une petite colonie chrétienne qui ne fera que croître et prospérer.

Pendant que j'étais occupé à traiter cette affaire se présente un jour à mon logement un homme demandant instamment à me parler. A mon grand étonnement il déclara être chrétien, originaire de Sia-mia-eul-kheou où j'ai ma résidence. Depuis plus de vingt ans il avait quitté sa famille à la suite d'un désaccord, et depuis lors il n'avait plus donné de ses nouvelles. Vous comprenez bien que ce n'était pas un chrétien très-fervent, cependant il m'assura n'avoir jamais apostasié, ni pratiqué aucune superstition, bien qu'il eût toujours vécu au milieu des païens. Étant seul au monde et n'ayant pas besoin de grand chose pour vivre, tantôt il voyageait, tantôt il travaillait. Il lui était arrivé souvent de soigner les enfants malades des Mongols, et il m'exposa à ce sujet la barbare coutume de ces peuples qui ne veulent à aucun prix que leurs enfants meurent dans la maison. Cela porterait infailliblement malheur à la famille. Aussitôt donc qu'un enfant est à l'agonie, on le transporte sur les montagnes et il y devient la pâture des loups. Bien des fois, me disait ce malheureux, j'ai porté ainsi des enfants de 5 à 6 et même de 10 à 11 ans; les pauvres petits sachant bien de quoi il s'agissait, jetaient sur moi des regards qui me perçaient le cœur, mais ils n'avaient plus la force de parler... — Et ces pauvres malheureux, vous les avez laissés mourir sans baptême? — J'ai fait sur eux le signe de la croix. — Le misérable! il avait oublié la formule du baptême!...

Il va sans dire que je me suis empressé de refaire son éducation.

CHAPITRE VII.

De Marseille à Naples. — Port-Saïd. — Le canal de Suez. — La Mer Rouge. — La Messe à bord.

Si nos lecteurs veulent bien nous le permettre, nous allons pendant quelques instants laisser les Missionnaires de Mongolie à leurs travaux, pour suivre dans leur voyage MM. Hendriks et Van Aertselaer qui se sont embarqués à Marseille le 30 Mars 1873. Le second de ces confrères a fait parvenir à sa famille différentes lettres contenant des détails très-intéressants que nous sommes heureux de pouvoir communiquer à nos lecteurs :

La veille de notre départ, écrit M. Van Aertselaer, nous avons eu le bonheur de célébrer la Sainte Messe à Notre-Dame de la Garde. Je ne vous dirai pas quel a été mon bonheur d'avoir pu mettre notre voyage sous la sauvegarde de cette bonne Mère, d'avoir pu lui parler de vous et de tout ce qui vous intéresse, d'avoir pu La supplier de nous réunir un jour tous, avec notre père et notre mère chéris et avec tous nos amis et connais-

sances, dans la bienheureuse éternité. — Et vous, à votre tour, vous qui de temps en temps aurez le bonheur de vous voir sur la terre, quand vous remarquerez mon absence, accordez-moi un bon souvenir dans vos prières.

Le même jour, au moment où nous allions nous mettre à table pour le dîner, on nous annonça la visite de deux religieuses. C'étaient des Sœurs de N.-D. Réparatrice qui se rendaient à la Mission de Madras. Oh! qu'elles étaient heureuses d'apprendre que nous partirions par le même paquebot! On leur avait dit à Paris qu'il n'y aurait pas de prêtre à bord. « C'est impossible, avait dit la plus jeune, nous en aurons un, *il faut* que nous en ayons un, saint Joseph ne peut pas nous refuser cela! » Et saint Joseph avait exaucé cette naïve prière.

Le 30 Mars, vers les huit heures du matin, nous montâmes à bord de l'Iraouaddy, nouveau steamer de 125 mètres de long sur 12 de large : il est d'une contenance de 3000 tonneaux et peut loger 1500 passagers. C'était la première fois qu'on admirait un pareille colosse dans le port de Marseille. Aussi la foule qui était accourue pour assister au départ étatt innombrable : au moment où il s'ébranla, et au moment surtout où il défila majestueusemement devant le phare, ce fut sur les quais des docks un enthousiasme indescriptible, des milliers de chapeaux et de mouchoirs s'agitaient dans l'air, de formidables *hurrah's!* arrivaient jusqu'à nous par-dessus les vagues écumantes : on aurait cru assister à une fête nationale.

Je ne sais à quoi je pensais en cet instant : je ne pensais à rien, ou plutôt je pensais à tout à la fois, à la patrie, au lieu natal, aux amis et connaissances, à mes frères et sœurs auxquels j'avais dit un adieu probablement éternel..... il me paraissait même que je voyais mon père et ma mère comme s'ils vivaient encore!..... Mais voilà que tout-à-coup j'aperçois trônant au haut de son rocher escarpé, la brillante statue de N.-D. de la Garde, de

cette bonne Mère qui est là resplendissante de dorure comme il convient à l'Étoile de l'Orient, à l'Espoir du marin en détresse, à l'Auxiliatrice des Chrétiens ! En ce moment suprême, Elle daignait jeter sur moi un regard de miséricorde, je le sentais dans mon cœur, et sur vous aussi, mes frères et mes sœurs bien-aimés, s'abaissaient les yeux si doux de cette tendre Mère. Elle me protégera, j'en suis sûr et vous, Elle vous consolera, Elle sera notre protectrice à tous, jusqu'à ce qu'un jour Elle nous réunisse à jamais sous son aile maternelle dans le royaume des cieux.

Il était dix heures quand nous quittâmes Marseille ; pendant longtemps encore nous aperçûmes les côtes couronnées de rochers, et au bout de l'horizon les Alpes couvertes de neige : à 4 heures on ne voyait plus que le ciel et l'eau.

Mon intention n'étant pas de vous faire un récit détaillé d'un voyage qui a déjà été décrit maintefois par les confrères qui m'ont précédé, vous me permettrez de glisser sur bien des particularités. Qu'il vous suffise de savoir que nous sommes ici en nombreuse et, pour autant que je puis en juger, en excellente société. C'est un petit monde : la France, l'Angleterre, la Hollande, l'Espagne y sont largement représentées : nous sommes servis par des Chinois, et les feux et la machine sont soignés par des nègres. Notre commandant est bien le meilleur homme du monde. Comme il est défendu d'avoir de la lumière dans les cabines, nous lui avons demandé l'autorisation d'allumer des cierges les jours où il nous serait possible de dire la sainte Messe : non-seulement il nous a très-volontiers accordé cette permission, mais il nous a promis qu'il se chargeait de nous faire construire un autel sur le pont les dimanches et les fêtes.

Dès le premier soir nous avons pu admirer un spectacle sublime ; je veux parler de la phosphorescence de la mer. L'immense sillon tracé à travers les vagues par notre

steamer était resplendissant de feu et de lumière ; des millions d'étincelles, d'étoiles s'y jouaient, diparaissaient, se reformaient, ici en gerbes, là en bouquet couronnant gracieusement la crête des vagues écumantes. C'était tout-à-fait ravissant.

Notre première nuit fut excellente : le matin vers 4 heures nous passâmes entre la Corse et la Sardaigne, et le lendemain nous étions en vue de Naples. De bien loin déjà nous avions découvert la côte et surtout une montagne assez élevée dont le sommet semblait entouré d'un nuage. C'était le Vésuve. Il ne lançait pas de flammes, mais la colonne de fumée qui sortait du cratère était épaisse et noire.

A mesure que nous avançions, les côtes se dessinaient plus clairement : nous passâmes bientôt à proximité de l'île d'Ischia renommée pour ses sources sulfureuses, et à côté d'une autre île où les touristes ne manquent pas d'aller visiter la *Grotte d'Azur*. A notre droite nous avions l'île Capri, l'ancienne Caprea avec ses rochers à pic, séjour favori de l'empereur Tibère. Nous passâmes entre ces îles, le cap sur le Vésuve, puis appuyant un peu à gauche nous entrâmes tout-à-coup dans le Golfe de Naples proprement dit. Quel spectacle ! Naples tout entier s'étale là comme un immense éventail resplendissant de pierreries et de dorures. La ville semble sortir de la mer avec ses milliers de palais s'élevant en amphithéâtre le long de collines ombragées de la plus tendre verdure ; c'est bien certainement le panorama le plus splendide qu'il soit possible d'admirer sur la terre.

Nous profitâmes de notre séjour à Naples pour envoyer sur les ailes du télégraphe un dernier adieu à nos confrères du collége de la Propagande à Rome.

Peu de jours après, nous jetions l'ancre devant Port-Saïd : nous étions arrivés devant cette ville sans nous en apercevoir, tant la côte est basse, plate, dépourvue

du moindre monticule. Nous nous trouvions à l'entrée du canal de Suez, à 150 mètres tout au plus du rivage.

On nous accorda quelques heures pour aller voir la ville. Il va sans dire que nous profitâmes de cette permission. Le navire était entouré d'un essaim de barquettes montées par des nègres criant, gesticulant comme des possédés, dans l'espoir de pouvoir conduire quelque étranger à terre. Nous fîmes comme tout le monde, nous nous élançâmes sur un de ces frêles esquifs conduits par un vigoureux enfant du désert et en quelques coups de rames nous nous trouvâmes plantés sur le sol africain.

Que vous dirai-je de Port-Saïd? il y a deux quartiers d'un aspect bien différent, le quartier Européen et le quartier Arabe. Le quartier Européen est adossé au rivage et le long du canal : c'est une vraie Babel, on y trouve des échantillons de tous les peuples de notre vieux continent, et on m'assure qu'il y en a parmi eux qui n'ont jamais eu maille à partir avec la justice de leur pays, ou qui n'ont pas même une simple banqueroute sur la conscience. On y trouve une *Place Lesseps* qui a l'air de vouloir ressembler à un square, et trois ou quatre rues qui sont plus ou moins convenables. Outre une église anglicane et une église grecque, il y a l'église paroissiale de Sainte-Eugénie, desservie par les Pères Capucins. Celle-ci est tout simplement une grange bâtie en briques et couverte en tuiles.

Le quartier arabe est misérable au-delà de toute expression : c'est un amalgame de cabanes les unes plus pitoyables que les autres : cela n'empêche pas les êtres basanés qui les habitent de se draper fièrement dans de longues couvertures blanches ou bariolées de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Ce qui m'a le plus frappé dans cette population pittoresque, c'est l'absence complète d'un vice qui est malheureusement bien commun parmi nous, le respect humain. Quand l'heure de la prière sonne, le musulman n'importe où il se trouve, tourne respectueu-

sement la face vers La Mecque, et se prosterne plusieurs fois le front dans la poussière, envoyant à haute voix ses supplications et ses hommages à Allah et son prophète.

Puisse un jour la vérité luire pour ces pauvres peuples, et fasse Dieu qu'ils continuent à pratiquer au sein du christianisme une vertu qui, de nos jours surtout, fait défaut chez tant de nos coréligionnaires.

Vers quatre heures nous levâmes l'ancre et nous entrâmes dans le canal. Le soir on stoppa. Comme le lendemain nous avions le Dimanche des Rameaux, j'allai demander au commandant à quelle heure nous pourrions dire la Sainte Messe sur le pont. Un grand nombre de passagers, d'Espagnols surtout, nous pressaient d'obtenir cette faveur. Le commandant nous reçut avec la plus grande politesse, mais il nous déclara que à son grand regret le pont devait être entièrement libre le lendemain. « Vous voyez, disait-il, avec quelles précautions nous avançons dans le canal; d'un moment à l'autre nous pouvons nous ensabler, et en pareille circonstance il me faut le pont tout entier, et les efforts réunis de tout l'équipage. »

Nous fîmes de nécessité vertu. Un autel fut dressé dans le salon des dames, et nous eûmes le bonheur d'offrir le Saint-Sacrifice en présence d'un grand nombre de passagers. Un vénérable Espagnol tint à honneur de faire l'office d'enfant de chœur.

Tout-à-coup nous entendons sur le pont des ordres brefs et saccadés, les pas précipités des matelots et un bruit de cables et de chaînes. Le navire s'arrête. Les prévisions du commandant venaient de se réaliser : malgré des efforts inouïs, notre proue s'était engagée dans les sables.

De l'avis du commandant, il fallait immédiatement alléger le navire; mais le pilote de la Compagnie du Canal n'entendait pas de cette oreille, la Compagnie étant responsable non-seulement des dommages matériels, mais de la perte de temps que subissent les navires conduits par

ses pilotes à travers le canal. Or, décharger un vaisseau comme le nôtre n'était pas une petite affaire. On essaya donc tous les moyens imaginables pour nous dégager : peine perdue. Vers cinq heures du soir, on se décida à suivre le conseil du commandant : pendant toute la nuit ce fut un véritable sabbat au-dessus de nos têtes ; il va sans dire que personne ne ferma l'œil.

Une fois le navire allégé, câbles, chaînes, poulies, cabestans à vapeur, tout fut mis en œuvre pour nous arracher à notre ridicule position ; encore une fois, en vain. On aurait dit que nous étions incrustés dans la terre. Et ce n'était pas qu'on y allât de main-morte ; je vis sous mes yeux se briser un crochet, gros comme mon bras : un des matelots reçut à cette occasion une blessure assez grave.

Dans la matinée, la Compagnie nous envoya de Port-Saïd le plus vigoureux de ses remorqueurs : il s'amarra au steamer au moyen d'un câble ayant certainement 15 centimètres de diamètre, puis il s'élança à toute vapeur... je vis clairement le câble se rétrécir et perdre au moins 4 centimètres de sa circonférence, et crac ! il fut brisé comme un fil.

On jugea que nous étions encore trop lestés, et on se mit à compléter le déchargement. A quatre heures on résolut de tenter un suprême effort : la force de notre machine combinée avec celle du remorqueur représentai de 1200 à 1500 chevaux. Hurrah ! la victoire était à nous !.. Le reste du jour et la nuit suivante furent employés à redonner l'hospitalité à notre malheureuse cargaison.

Un officier du bord m'assura que, sans parler de la perte que nous éprouvions par cet arrêt forcé, en charbons et en vivres, les avaries causées à l'Iraouaddy ne se solderaient pas par 10,000 fr.

Nous continuâmes notre voyage en prenant toutes les

précautions imaginables; nous faisions quelque chose comme 6 kilomètres par heure. La longueur du canal est de 160 kilomètres. Tout le monde est d'accord pour trouver le percement de l'isthme de Suez une idée magnifique: seulement cet ouvrage gigantesque ne présente-t-il pas de lacunes? Deux gros navires ne peuvent s'y croiser qu'en se garant avec une prudence inouïe. Le canal, il est vrai, a 100 mètres de largeur, mais le chenal en a 30 tout au plus, et si on ne draguait point continuellement le lit, le pauvre canal aurait bientôt disparu comme celui que les Égyptiens construisirent il y a 30 siècles.

Sur les deux rives, le désert étale ses interminables plaines de sable comme une menace perpétuelle : le simoun s'abattant quelque jour sur ces plages maudites causerait en peu d'heures, peut-être en peu d'instants d'incalculables dégâts.

Nous passâmes la 4e nuit de notre entrée dans le canal au milieu des *Lacs Amers*, et le lendemain vers 9 heures nous abordâmes à Suez.

Vous me permettrez de glisser rapidement sur notre passage à travers la mer Rouge : vous avez pu lire dans les lettres des confrères qui nous ont précédés de quelle agréable température on jouit dans ces parages (1). Je me suis souvent demandé d'où cette mer a tiré son nom: M. Hendriks a trouvé la solution de ce problème : c'est qu'au bout de quelques heures on y est cuit. Cela peut vous sembler étrange, mais il est de fait que dès le second jour vous n'auriez pas trouvé de différence entre la couleur de notre peau et celle du plus superbe homard.

Nous voilà arrivés au 13 avril. *Hæc dies quam fecit Dominus, exultemus et lætemur in eâ. Réjouissons-nous dans ce jour que le Seigneur a créé.* C'est Pâques. Le

(1) Voyage de Bruxelles en Mongolie, 1er vol., p. 15 et suiv. Bruxelles, M. Haenen, rue des Paroissiens. Prix : fr. 2,50.

grand matin le pont se transforme en chapelle. Derrière l'autel s'étalent majestueusement les pavillons de France, d'Angleterre et des Etats-Unis : les drapeaux d'Espagne et d'Allemagne couvrent les parois latérales. L'autel est orné avec beaucoup de goût par nos braves marins, et une circonstance qui m'a vivement impressionné c'est qu'ils avaient recouvert l'autel tout entier d'une immense bannière de France, comme s'ils sentaient le besoin de faire descendre d'une manière plus spéciale la bénédiction divine sur leur noble et généreuse patrie si rudement éprouvée hélas, dans ces derniers temps. Ah ! que l'on prie bien sur l'Océan avec l'immensité sur la tête et l'immensité sous les pieds. La hauteur des cieux, la profondeur des abîmes, des espaces sans bornes, la grande voix de la mer, tout chante l'existence d'un Dieu tout-puissant qui commande aux flots et aux tempêtes.

Le lendemain de ce beau jour, nous traversâmes le détroit de Bab-el-Mandeb, et quelques heures plus tard nous jetions l'ancre dans la rade d'Aden.

CHAPITRE VIII.

Aden. — Population. — Les citernes. — Rencontre d'une compatriote. — Les petits plongeurs. — Le soleil couchant sous les tropiques. — Bancs de frai de poisson. — Ceylan. — Le Padre Martinez.

Que vous dirai-je d'Aden? Représentez-vous un chaos de rochers escarpés, d'une teinte brunâtre, offrant aux rayons d'un soleil incandescent leurs flancs et leurs cimes dépourvus de toute végétation : le long de la plage un chemin qui se perd à droite et à gauche dans un défilé, sur la plage même quelques rares hôtels et magasins, plus un bureau de poste et de télégraphe, voilà tout ce qui frappe l'œil du voyageur qui débarque à Aden.

Celui qui veut visiter la ville proprement dite doit se décider à faire cinq quarts de lieue sous un ciel de feu : la route qui y conduit est passablement pittoresque, tantôt traversant la vallée, tantôt gravissant la montagne, tantôt serpentant à travers les rochers. Nous fîmes cette excursion.

Je ne vous dirai pas s'il faisait chaud : quand on n'a pas voyagé sous les tropiques on s'imaginerait difficilement ce que c'est que de recevoir d'aplomb les rayons du soleil sur son crâne et sur ses épaules.

Mais nous avions autre chose à faire que de nous occuper de la chaleur. S'il existe au monde une nature sauvage, c'est bien certainement ici. A peine avions-nous fait un quart de lieue que nous rencontrâmes un campement arabe, quelques misérables huttes ouvertes à tous les vents, nous en vîmes même qui étaient complètement à jour; de simples palissades en bambou tenaient lieu de murs. Ci et là on rencontre une caravane de chameaux pesamment chargés : les conducteurs sont juchés entre les bosses, à moins qu'ils ne cherchent un abri contre l'ardeur du soleil en marchant dans l'ombre projetée par leur monture. Les moutons du pays diffèrent assez des nôtres : une espèce de coussin couvrant entièrement les gigots, leur tient lieu de queue.

En fait d'hommes nous y avons rencontré peu de nègres, mais par contre beaucoup d'arabes, bien bâtis, fortement basanés, à la chevelure crépue, mais sans le facies pro-éminent qui caractérise la race nègre. Presque tous ont la chevelure courte et noire, nous en avons vu cependant quelques-uns qui avaient la tête couverte d'une multitude de boucles jaunes : c'était plaisant et horrible à la fois. On y rencontre aussi quelques Indiens et Européens, mais en petit nombre; la plupart de ces derniers appartiennent à la garnison anglaise. Je ne conseillerais à aucun tailleur Européen de venir chercher fortune dans ces parages, car si vous en exceptez les militaires, tout le monde s'habille ici aussi peu que possible.

Nous voici devant un tunnel percé dans le roc, il est assez large pour donner passage à deux voitures : nous le traversons et nous sommes à Aden. Les rues sont passablement régulières, et il y a quelques maisons d'assez

belle apparence ; la plupart cependant sont dépourvue d'étage et ne méritent guère que le nom de cabanes plu ou moins confortables. Mais quelle situation magnifique De toutes parts la ville est entourée de rochers amoncelé dont la vue vous frappe d'étonnement et de terreur. O ne peut pas dire que c'est beau ! que c'est charmant mais bien que c'est grandiose ! que c'est sauvage !

Mais ce n'est pas que la nature qui soit digne d'admiratio dans cet étrange pays, la main de l'homme aussi y créé un véritable chef-d'œuvre. Je veux parler des réservoi d'Aden. Il pleut très-rarement dans ce triste pays, et l nature du sol ne permettant pas de songer à creuser de puits, on est obligé de se contenter d'eau distillée. Pou obvier autant que possible à cet inconvénient, on a trouv le moyen de concentrer à l'époque des pluies une mass d'eau vraiment étonnante. A cet effet on a construit de citernes formidables dans une espèce de vaste entonnoi naturel entouré de toutes parts de rochers abrupts qu lui servent de parois. Ces citernes sont superposées reliées entre elles par des canaux, de manière que lorsqu la citerne supérieure déborde, le trop-plein se dévers dans la deuxième qui à son tour alimente la troisièm et ainsi de suite jusqu'à la neuvième. Toutes ces citern sont soigneusement cimentées et il est admirable de vo comment toutes les crevasses des rochers avoisinants o été transformées en aqueducs qui à la moindre plu apportent leur tribut au réservoir commun. Un escali gigantesque taillé dans le roc fournit un accès faci jusqu'à la citerne supérieure.

Ce remarquable travail existe depuis la plus hau antiquité, on le fait remonter jusqu'à l'époque de Salomo Je dois à la vérité de dire que les Anglais y ont fait notables et d'importantes améliorations.

Après avoir visité les citernes, nous allâmes saluer passant deux Pères Capucins établis à Aden. C'étaie des Italiens. Nous apprîmes d'eux qu'ils consommaie

en moyenne pour une cinquantaine de francs d'eau par mois. Maint amateur de faro se contenterait d'une semblable allocation en Belgique.

Il y a également à Aden un couvent des Sœurs du Bon Pasteur. Quelle fut notre surprise et je dirai notre joie d'y trouver une sœur Belge ! Il va sans dire que nous lui adressâmes la parole en flamand et elle n'eut pas besoin de prononcer deux phrases pour trahir aussitôt son origine ; c'était l'accent anversois le plus pur. Particularité étrange pourtant, elle avait si bien perdu l'usage de la langue flamande qu'elle hésitait devant les mots les plus simples : la construction de la phrase était essentiellement anglaise, et si elle avait à se servir d'un mot qui eut le même sens dans les deux langues, elle lui donnait invariablement la prononciation anglaise.

Après avoir pris congé de ces bonnes sœurs, nous retournâmes à bord où nous pûmes jouir pendant des heures d'un étrange spectacle. Imaginez-vous que notre navire était entouré d'une multitude de petites pirogues légères comme une coquille de noix : elles étaient longues d'un à deux mètres au plus, et n'avaient certainement pas plus de cinquante centimètres de large. Dans chaque embarcation se trouvait un petit naturel du pays vêtu avec une simplicité primitive : au lieu d'avirons ils se servaient d'une pagaie, espèce de pelle en bois qu'ils ont l'art de manier avec une singulière dextérité. Ces hardis marins de huit à dix ans se tiennent debout sur leur frêle esquif, et au moyen de quelques coups de pagaie alternativement lancés à babord et à tribord, ils se transportent d'un point à un autre avec la rapidité d'une flèche. Vous craignez qu'ils ne perdent l'équilibre et trouvent la mort dans les flots ? Bannissez bien vite cette crainte. Voici, faites attention. Regardez bien ce que va devenir cette pièce de monnaie que je tiens à la main. « Holà mes petits négrillons, garde à vous ! » A peine ont-ils vu briller le métal précieux que tous les yeux s'illuminent

d'un regard de convoitise : à qui le trésor tombera-t-il en partage ? Par un mouvement rapide, je lance la pièce bien loin par-dessus les embarcations dans la mer. Une volée de perdreaux inopinément surprise par le chasseur, ne s'élance pas avec un essor plus vigoureux que toute la bande à la tête crépue s'est précipitée au fond de l'Océan. Dans leur impétuosité, ils ont jeté leurs pirogues sens-dessus dessous, la plupart voguent la quille en l'air, mais c'est là le cadet de leurs soucis, d'un coup d'épaule ils les remettent à flot, et les voilà prêts à recommencer l'expérience. L'un de nous voulant mettre leur dextérité à l'épreuve fit semblant de jeter une pièce par tribord, mais se retournant vivement, la lança par-dessus babord : la bande tout entière passa sous le navire, et l'heureux vainqueur parut bientôt agitant son trophée d'un air de triomphe au-dessus de sa tête.

Mais prenons congé de ces jeunes amphibies et armons-nous de courage et de patience, car d'ici à Ceylan nous avons une étape de 2135 milles : c'est une des plus longues du voyage.

Bien des fois j'ai lu combien est ravissant le spectacle du soleil couchant dans la mer des tropiques, mais je défie la meilleure plume aussi bien que la plus riche palette de donner une simple esquisse de ce tableau vraiment enchanteur. « Essayons, me disait un soir M. Hendriks. Pour le fond du tableau, nous avons ces nuages grisâtres, légèrement pourprés et frangés d'or. Ils sont là, placés à dessein pour mieux faire ressortir la splendeur de l'astre couchant. Celui-ci, semblable à une gigantesque escarboucle, paraît reposer sur un immense socle en grenat, qui le sépare de l'Océan. A droite et à gauche, le ciel est maculé de vastes tâches couleur de sang ; du front du soleil, s'échappe un rayon éblouissant qui divise l'espace en deux parts égales ; au nord, un falot fantastique dont les flammes, du plus vif incarnat à leur base, passent insensiblement par les nuances l[illegible]

plus délicates, s'en va mourir au bout de l'horizon dans une atmosphère légèrement orangée ; au sud, le ciel est du plus bel azur, et les rayons du soleil s'y étalent en éventail argenté. Çi et là, quelques légers nuages d'un gris cendré et dans une échappée, Vénus semblant contempler la beauté du spectacle. »

Je puis garantir que cette description de mon cher confrère est ressemblante comme une photographie ; mais qu'il y a loin de l'image à la réalité ! Au moyen de quelles expressions dépeindre, je ne dirai pas l'éclat, mais la vie de ces couleurs, car vraiment ces couleurs sont vivantes, vous les voyez naître, gagner en intensité, pâlir, se transformer, et comme si ce n'était pas assez de l'inconcevable beauté de ce spectacle, vous voyez toutes ces nuances fidèlement reproduites, et avec plus de vie encore, sur la nappe ondulante de l'Océan. O mon Dieu, que vous êtes grand et que vous êtes admirable dans vos œuvres !

Tous les soirs il nous est donné de contempler ce tableau magique, ce qui ne nous empêche pas de maugréer parfois contre le soleil pendant le jour : à certaines heures la chaleur est vraiment intolérable. Heureusement nous jouissons d'un calme parfait, tous les jours nous avons le bonheur de pouvoir offrir le Saint-Sacrifice. Un jour quelques passagers Français m'ont prié de dire la Messe à leur intention, et je pense que vous devineriez longtems avant de savoir quelle était la grâce qu'ils désiraient obtenir du Ciel. C'était le triomphe du Comte de Chambord ! Puisse Dieu écouter les ferventes prières qui lui ont été adressées à ce sujet au milieu de l'Océan-Indien !

Le 22 avril nous naviguions par 76° 47 long. et 6° 12 lat. et nous jouîmes ce jour-là d'un phénomène passablement curieux. La couleur de la mer était d'un bleu foncé, sur lequel se détachaient d'espace en espace de larges raies d'un jaune doré s'étendant à perte de vue. Çà et là il y avait entre ces raies une distance de 15 à 20 mètres ; à d'autres places elles étaient plus rapprochées.

Toutes ces raies avaient une direction parallèle S.-O. Le mouvement des vagues parvenait bien à les soulever, mais non pas à les rompre. Un passager anglais m'apprit que c'était du frai de poisson que le soleil se chargeait d'éclore. Bon Dieu, me disais-je, si la France avait autant de centimes qu'il y a ici d'œufs de poisson, elle payerait facilement ses milliards. Nous vîmes passer ces raies depuis 8 heures du matin jusqu'à midi.

Le même jour, vers les 3 heures, nous étions à causer sur le pont, lorsqu'une des bonnes sœurs parties avec nous de Marseille, nous fit remarquer au bout de l'horizon un point noir, en s'écriant : « Le pic d'Adam ! » Elle ne se trompait pas. C'était bien le sommet du Pic d'Adam, montagne de 2000 mètres située dans l'intérieur de l'île de Ceylan. Une demi-heure avant le dîner nous distinguions clairement les côtes : nous ne perdîmes pas le temps à table ; certes, le tableau que nous avions sous les yeux surpassait de loin en beauté tout ce que nous avions vu depuis le commencement de notre voyage. Ce n'était pas ici la plage désolée d'Aden : partout où tombe le regard, il s'arrête émerveillé sur des forêts et des bosquets de la plus tendre verdure parsemés de constructions à l'air riant et pittoresque. Et au pied de ce vert paysage la mer vient, en se jouant, se briser sur les falaises qu'elle couvre de la blanche écume de ses flots. C'est ravissant en vérité : on dirait que la Providence a fait l'impossible pour rassembler dans ce séjour enchanteur tout ce qui est capable de flatter et de récréer la vue.

Nous jetâmes l'ancre à Pointe-de-Galles à une assez grande distance de la côte dont l'approche est dangereuse pour les gros navires, à cause d'un grand nombre d'écueils sous-marins. Mais cela ne nous empêche pas d'aller faire une petite excursion sur ce délicieux coin de terre. Ici, comme à Aden, nous sommes entourés d'une multitude de pirogues, et nous sommes si bien familiarisés avec la mer que nous n'hésitons pas un instant à confier notre

existence à l'un de ces frêles esquifs. Tous les passagers au reste font la même chose, et comme notre navire ne reprendra la mer que demain, nous nous proposons de passer la nuit à terre.

A peine touchions-nous la plage que nous fûmes entourés d'un essaim de Cingalais, beaux hommes à la figure bronzée mais parfaitement régulière. C'était à qui nous rendrait service. « *Father I am a roman catholic! Do'nt you want a guide, Father?* (1) » Nous déclinâmes leurs offres : l'une des bonnes sœurs de N.-D. Réparatrice avait relâché à Ceylan dans un voyage antérieur, et elle avait pris sur elle de nous conduire chez le Missionnaire.

Au lieu d'entrer en ville, nous cotoyâmes les remparts du fort, et nous nous dirigeâmes vers l'Orient où l'église catholique s'élève sur un monticule ombragé de bananiers, de palmiers, de cocotiers, arbres gigantesques à l'éternelle verdure dont les branches entrelacées forment au-dessus de nos têtes comme une vaste coupole sous laquelle on se trouve à l'abri des rayons du soleil ainsi que sous les voûtes de nos majestueuses cathédrales. Quel dommage que nous n'ayons pu débarquer quelques heures plus tôt! Il n'était que six heures et demie, et déjà le soir tombait avec rapidité, car nous ne sommes qu'à 5 degrés de l'équateur.

Mais l'obscurité même ne laisse pas que d'avoir ses attraits dans cette étrange contrée. Des milliers de mouches luisantes voltigeaient dans l'atmosphère ; le chemin, les arbres, les bosquets en étaient couverts : on aurait dit une myriade de petites étoiles dorées dansant, se cachant, se poursuivant dans les ténèbres.

Nous fûmes bientôt chez le padre Martinos, excellent homme, vrai cœur de missionnaire. Il nous reçut comme

---

(1) Père, je suis catholique romain! Ne vous faut-il pas de guide, Père?

si nous étions de vieilles connaissances : son habitation tout entière fut aussitôt mise à notre disposition, étrange habitation ouverte non-seulement à tous les vents, mais aux regards de tous les curieux. Représentez-vous une grande place carrée abritée sous un toit reposant sur des pilastres et dépassant d'un mètre un petit mur de quatre à cinq pieds de hauteur qui sert de séparation entre le salon et la vérandah qui entoure toute la construction. En moins d'un instant le mur était couronné de petits gamins nous demandant à grands cris des images, des médailles, des rosaires : il nous en eût fallu une cargaison.

CHAPITRE IX.

La végétation à Ceylan. — Intelligence des petits Cingalais. — Singapore. — Le Multipliant. — Une famille chinoise à bord. — Un homme à la mer ! — Saïgon. — Mgr Miche. — Orphelinat de la Ste-Enfance. — Hong-Kong. — Shang-haï. — Eclipse de lune. — Che-fou. — Ta-Kou. — Tien-tsin.

Après une frugale collation nous nous retirâmes dans nos appartements. Sous le ciel des tropiques on ne se montre pas difficile en fait de couchage : au lieu de lits nous trouvâmes des canapés en rotin : quelques poignées de fougères recouvertes d'une natte en jonc faisaient l'office de matelas. Nous nous y étendîmes aussi mollement que possible. Habitué depuis plusieurs semaines à coucher au grand air sur le pont du navire, je négligeai de fermer mes fenêtres et je tâchai de m'endormir à la lueur des étoiles qui scintillaient au firmament et au sourd murmure des vagues se brisant sur la côte. Mais j'avais compté

6

sans un ennemi acharné : je fus bientôt assailli par un armée de moustiques auxquels je fus obligé de livre combat pendant la nuit tout entière.

Aux premières lueurs de l'aube j'étais debout. Apré avoir dit la sainte Messe, nous nous rendîmes, mo compagnon et moi, au bureau de la poste où nous remîm nos lettres pour l'Europe. Un excellent Irlandais, policema de son métier, nous donna le conseil de faire une pr menade jusqu'à Walkwell : c'était, nous disait-il, le pl beau site de la terre. Nous suivîmes son conseil, (j'avoue que l'admirable beauté de cet endroit surpas de bien loin mon attente. Que notre bois de la Camb semble petit et mesquin à côté de ce Walkwell privilégié

Représentez-vous une vaste forêt où s'étale dans tout sa splendeur la luxuriante végétation des tropiques ; cocotier dont le tronc svelte et uni semble couronné d'u gigantesque bouquet de verdure, le bananier avec s feuilles longues de deux mètres, l'arbre à pain dont fruit succulent présente au goût une étonnante analog avec le pain du plus pur froment relevé d'une légè saveur d'artichaut, le jaquier qui est de la même famil et dont le fruit pour être plus petit n'en est pas moi délicieux, le mangoustan dont le fruit a la réputatio sans contredit méritée, de surpasser en délicatesse et finesse tout ce que le régime végétal produit de pl exquis. La mangouste a la grosseur d'une orange, s péricarpe est d'une nature rugueuse et spongieuse ; enlev délicatement cette écorce et vous découvrirez une ch blanche, fondante, d'une saveur sucrée et en même tem légèrement acidulée et dont l'arôme rappelle à s'y mépren celui de la framboise. Et que dirai-je des ananas qu' obtient ici sans culture, des cafiers et des cannellier la verdure éternelle et qui tous deux embaument l' des plus suaves parfums, des vastes champs plantés cannes à sucre et des innombrables risières qui tapiss les vallées de leur tendre verdure ?

Mais ce n'est pas seulement l'inconcevable beauté du règne végétal qui fait les délices du Walkwell : à chaque pas vous jouissez de points de vue différents, c'est une succession non interrompue de bosquets, de forêts, de vallées, de collines. Au rond-point de ce Paradis terrestre se dresse sur une élévation assez considérable une vérandah bien connue des voyageurs ; il n'y a pas de termes pour décrire la magnificence du panorama qui s'y étale à vos yeux éblouis, on y jouit d'un horizon qui s'étend à deux lieues à la ronde, et à la vue de cet incomparable tableau dont la vie est relevée encore par l'éclat des ondes argentées d'une belle rivière qui serpente amoureusement à travers les vallées et les verts paysages, on est tenté de s'écrier : « *Bonum est nos hic esse ! Ah ! qu'il fait beau ici, dressons ici nos tabernacles !* »

C'est à regret que nous nous arrachons à ce spectacle ravissant, mais nous avions promis d'être à midi chez le P. Martin, et la matinée était déjà bien avancée. Après le dîner nous allâmes visiter l'école fondée par le missionnaire. Environ 150 enfants y reçoivent l'instruction. J'avais déjà remarqué que les Cingalais ont l'air très-intelligent, mais ce que je vis et ce que j'entendis ici surpassa tout ce que j'aurais osé concevoir. La plupart de ces enfants s'exprimaient parfaitement en anglais et chose plus merveilleuse, j'en entendis qui avaient sept ans à peine, épeler par cœur avec une facilité et une rapidité que certes j'aurais de la peine à égaler, les mots les plus difficiles de la langue anglaise.

Ah ! puisse cette belle mission prospérer de jour en jour davantage, puisse le bon Dieu être aimé au-delà de toute mesure dans cet admirable pays où sa main bienfaisante a répandu avec tant de profusion les dons les plus précieux, et puisse le vénérable missionnaire que nous y avons appris à aimer, conquérir des milliers d'âmes pour le ciel !

Vers 4 heures nous prîmes congé de notre excellent

hôte et des bonnes sœurs Réparatrices qui se proposaient de s'embarquer le même jour pour Pondichéry.

Après un heureux voyage de quatre jours nous doublâmes les côtes Nord de l'île de Sumatra dont nous distinguions parfaitement les montagnes et les forêts. Un incendie devait y avoir éclaté, car d'épais tourbillons de fumée s'élevaient dans les airs. Pendant la nuit nous avons vainement cherché le phare d'Atchin : l'aurait-on supprimé de crainte d'une surprise de la part de la flotte hollandaise? Au sortir du détroit de Malacca nous fûmes accostés par un de ces vapeurs lilliputéens que les Français ont décoré du nom de *mouche* : il était monté par le pilote qui devait nous conduire à Singapore. Au moment où nous abordâmes dans cette ville, nous fûmes reçus à bras ouverts par l'excellent M. Patriat, Procureur des Missions Etrangères de Paris, qui avait été prévenu de notre arrivée. Encore un de ces hommes qui ont un véritable cœur d'apôtre : il ne nous avait jamais vus, nous n'appartenions ni à sa congrégation, ni à son pays, et il nous recevait comme si nous avions été ses frères.

Il me semble que sous le rapport de la végétation Singapore doit à peine le céder à Ceylan; je comparerais volontiers la ville à un immense jardin anglais dont toutes les drèves et les avenues seraient ornées de délicieux cottages. J'ai remarqué ici un arbre que je n'ai pas vu à Ceylan. On le nomme le Multipliant. Ses rameaux jettent des racines qui se fixent dans le sol, deviennent arbres à leur tour et se propagent ainsi à l'infini. J'ai vu un de ces arbres qui couvrait un espace vraiment considérable, et pour peu qu'on se donne la peine d'élaguer les nouveaux jets, il y a moyen de former en peu de temps des avenues et des berceaux parfaitement impénétrables aux rayons du soleil. La plus grande partie des maisons portent des enseignes chinoises : les fils du Céleste Empire sont ici en majorité, on estime leur nombre à 50,000. Les rési-

dences des négociants Européens sont généralement spacieuses et splendides. Sous le rapport religieux cette ville est une vrai Babel : on y trouve dés églises catholiques, arméniennes, protestantes, des mosquées et des pagodes.

Nous nous arrêtâmes un jour et une nuit à Singapore, et nous partîmes pour la Cochinchine. Nous avions pris à Singapore une famille chinoise chrétienne qui se rendait à Hong-Kong, une véritable famille patriarcale ; sans compter les domestiques, il y avait sept enfants et autant de grandes personnes. Sur le midi nous reçûmes une députation de cette famille. A force d'ouvrir les oreilles nous finîmes par comprendre que nos chinois désirant faire leur propre cuisine à bord prenaient la liberté de s'adresser à nous pour que nous leur procurassions l'eau nécessaire. Nous n'eûmes pas besoin d'intercéder beaucoup pour leur faire tenir cette faveur. — Vers le soir un des enfants vint nous trouver dans notre cabine pour nous adresser une nouvelle requête. « Je pense, me dit M. Hendriks, qu'il nous demande à quelle heure nous dirons la Messe demain. » — *Missa?* dis-je au petit gamin. — Il fit un signe d'affirmation. — « *Introibo ad altare Dei*, lui dis-je — *Ad Deum qui lœtificat juventutem meam*, me répondit-il. — A la bonne heure, mon garçon demain vous servirez la Messe. »

De grand matin il était à son poste et toute la famille chinoise aussi.

Ce même jour nous eûmes à bord un spectacle émouvant. *Un homme à la mer !* ce cri sinistre frappa tout à coup nos oreilles, et en même temps je vis voler par-dessus bord trois, quatre bouées de sauvetage et même un fauteuil. C'était précisément celui de mon compagnon de voyage. Au premier cri je m'étais élancé à la poupe. Je vis, déjà loin derrière nous, un matelot se débattre convulsivement dans le sillon tourbillonnant formé par notre hélice. On avait immédiatement stoppé : en moins d'instants qu'il ne faut pour l'écrire un canot avait été jetté à la mer,

mais un steamer qui file ses douze nœuds à l'heure ne s'arrête pas en un clin d'œil, et cependant chaque seconde est si précieuse! Il n'y a pas seulement à craindre que le pauvre malheureux se noie; en deux bouchées il peut devenir la proie de quelque requin. On ne sait que trop bien que ces monstres ont l'habitude de se mettre à la piste des navires pour recueillir les déchets de toute nature qu'on lance par-dessus bord. C'est avec une angoisse inexprimable que nous suivons la marche du canot: quelques passagers prétendent que le malheureux est parvenu à saisir une bouée, d'autres ne le voient plus, d'autres le voient encore..... Au bout de vingt minutes un cri de joie soulage toutes les poitrines, le canot revient... le naufragé est à bord! M. Hendriks est doublement heureux : on n'a pas même oublié de repêcher son fauteuil.

Le 3 Mai nous arrivâmes de grand matin à Saïgon. Après avoir dit la Sainte-Messe au séminaire, nous allâmes présenter nos hommages à Monseigneur Miche, le digne Vicaire Apostolique de cette partie de la Cochinchine. Le vénérable vieillard brisé par les fatigues apostoliques s'empressa de descendre pour nous recevoir : lorsque je le vis, j'eus comme un remords de l'avoir dérangé. Jamais je n'ai vu de corps aussi pâle, aussi maigre, aussi épuisé que celui de Sa Grandeur. Les yeux seuls conservaient un reste de vie. Monseigneur nous dit, et je le crois en vérité, qu'il n'avait plus quinze jours à vivre. Au reste, il peut en toute confiance entonner le *Nunc Dimittis* avec le prophète Siméon. Quand on a pendant 38 ans travaillé comme un esclave sous ce climat meurtrier, quand on a été pendant 14 mois enterré dans un cachot annamite, quand on a été à différentes reprises flagellé à coups de rotin, quand on a vu un grand nombre de ses confrères et de ses chrétiens verser leur sang pour la foi, quand on a soi-même attendu pendant 4 mois l'exécution d'une sentence capitale, on a des cadres de services bien remplis

et on peut en toute conscience et le cœur léger se présenter au tribunal du Juge Suprême (1).

C'est à Saïgon que j'ai visité le premier orphelinat de la Sainte-Enfance. Tout y était dans un ordre parfait : les salles spacieuses et d'une grande propreté ; les enfants simplement mais confortablement vêtus. On leur donne une éducation complète : non-seulement ils apprennent à lire et à écrire, mais on leur enseigne toutes sortes de métiers. J'ai vu fonctionner là un grand nombre de machines à coudre. L'établissement est dirigé par des Sœurs Françaises assistées de quelques Sœurs Annamites. — Et certes, ce n'est pas pour leur plaisir qu'elles se dévouent avec une sollicitude toute maternelle à l'éducation de ces pauvres petits êtres délaissés. Jamais je n'ai vu d'enfants plus déguenillés, plus malpropres, plus repoussants que ceux que j'ai rencontrés dans les rues de Saïgon.

Nous voilà en route pour Hong-Kong. Ici comme partout ailleurs nous sommes traités en véritables frères par les dignes missionnaires : nous jouissons de l'hospitalité la plus cordiale auprès de l'excellent M. Osouf, le Procureur des Missions étrangères.

Nous avons tenu à visiter l'orphelinat des Sœurs de Saint Paul de Chartres, et nous en sommes sortis émerveillés. La chapelle où l'on célébrait le mois de Marie, les classes, les ateliers, la salle de recréation, les dortoirs, la crèche, tout était admirable d'ordre et de propreté. Une sœur s'occupe exclusivement des jeunes aveugles : il y en avait une trentaine. Au parloir l'eau bénite se trouvait sur la table, prête à être employée pour l'administration du Baptême dans les cas pressants, ce qui se présente assez fréquemment.

---

(1) Monseigneur Miche est allé recevoir la récompense de ses héroïques travaux, le 1er décembre 1873.

Nous mîmes cinq jours pour arriver de Hong-Kong à Shang-haï. Ici nous fîmes nos adieux à l'Iraouaddy qui reprendra dans quinze jours son chemin pour l'Europe. Vous avez vu comment le bon Dieu a exaucé les bonnes prières que vous lui avez adressées pour l'heureuse issue de notre voyage. Il nous eût été impossible de rencontrer un meilleur commandant, des officiers plus polis, des employés plus dévoués, des passagers plus courtois. Béni soit Dieu de ce qu'Il nous ait accordé un voyage si prospère, béni soit-Il surtout de ce qu'Il nous ait fourni l'occasion de Lui offrir le Saint Sacrifice tous les jours. Que Dieu vous récompense pour les bonnes prières que vous avez dites à notre intention, et qu'Il prenne aussi sous sa protection spéciale l'équipage du beau steamer sur lequel nous avons fait un si heureux voyage. Amen.

A peine étions-nous descendus chez M. Ayméri, l'excellent procureur des Lazaristes en Chine, que nous voyons entrer un jeune homme qui nous salue en flamand et qui nous remet des lettres de nos confrères de Sy-wan-tse. C'était Paul Splingaerd, le compagnon de voyage de nos premiers missionnaires. Décidément le bon Dieu nous gâte : il nous serait impossible de trouver un meilleur guide pour nous conduire à travers la Chine.

Le soir même de notre arrivée à Shang-haï nous avons été témoins d'un spectacle bien étrange. Pendant que nous étions en conversation avec M. Ayméri, nous entendîmes tout à coup dans la rue un vacarme épouvantable. Nous nous précipitons vers la porte. Ciel, quel brou-haha ! Cloches, tamtams, gongs, trompettes, casserolles, tout ce qui est capable de faire du bruit s'unit aux cris, aux vociférations, aux hurlements de la population entière. C'était à glacer le sang dans les veines. Notre aimable hôte s'empressa de nous donner l'explication de l'énigme. « Vous ne remarquez donc pas, nous dit-il, que le dragon est sur le point d'avaler la lune ? Heureusement les Chinois sont là pour le mettre en fuite. » — Il y avait simplement

éclipse de lune !..... Les Célestials eurent le bonheur de faire lâcher prise au dragon et voilà comment nous aurons le bonheur d'être éclairés encore par l'astre de la nuit, au moins jusqu'à l'éclipse suivante.

Pauvre peuple, que n'employez-vous la même ardeur à mettre en fuite le dragon infernal qui vous tient courbé sous son joug infâme ! Est-il possible, ô mon Dieu ! La Chine compte, dit-on, environ 400 millions d'habitants, et à peine parmi eux y en a-t-il un million pour lesquels le soleil de vérité ait lui !....

Nous mîmes quatre jours pour arriver à Che-fou, joli port de mer dont la situation a beaucoup d'analogie avec celui de Naples. Ici aussi la ville se déploie en éventail sur les bords d'un beau golfe entouré de toutes parts de collines boisées. C'est ravissant. Il peut y avoir à Che-fou environ 500 Européens et 20,000 Chinois. La mission catholique est desservie par un père franciscain qui travaille activement à la construction d'une petite église. Malheureusement les protestants l'ont devancé : ils ont ici, comme dans la plupart des ports de mer ouvert aux Européens, un nombreux personnel et disposent de sommes fabuleuses. Malgré ces ressources ils y recueillent peu de fruits : la conduite licencieuse d'un grand nombre d'Européens est peu propre à donner aux païens chinois une haute idée des bienfaits de la civilisation chrétienne.

A l'embouchure du Peï-ho nous passâmes entre les forts de Ta-Kou dont les ouvrages ont été considérablement augmentés depuis l'expédition anglo-française et qui sont pourvus d'une artillerie fort respectable. En cas d'une nouvelle invasion, Armstrong et Krupp feraient entendre ici leur voix formidable. D'après un article du traité, ces forts ne peuvent contenir qu'une garnison de 3000 hommes ; mais les Chinois, toujours fidèles observateurs de la foi jurée, ont construit à proximité un immense camp retranché où 60,000 soldats sont journellement

exercés à l'Européenne. Outre ces deux forts, on en élevé plusieurs autres le long du fleuve.

A Tien-Tsin nous reçûmes l'hospitalité chez l'excelle M. Delemasure, digne successeur du malheureux et vénérab père Chevrier si cruellement massacré ici il y a tro ans. Nous trouvâmes à la procure, Sa Grandeur Monseigneu Delaplace, Vicaire apostolique de Pe-King, en tournée d confirmation dans ce district. La procure ainsi que l'églis et l'orphelinat de la Sainte-Enfance ne sont plus situé en pleine ville chinoise comme lors du massacre de 1870 on les a transférés sur la concession française où l'on ne voit guère que des constructions européennes. Il va sans dire que nous fîmes un pieux pèlerinage aux tristes lieux où se passèrent les horribles scènes qui firent bondir d'indignation tous les cœurs du monde civilisé. Quel pénible sentiment s'empare de l'âme à la vue de toutes ces ruines ! Là s'élevait une belle église gothique dont il n'existe plus que les colonnes et des pans de murs calcinés ; la résidence des missionnaires, le consulat de France sont détruits jusque dans les fondations. Au milieu de toutes ces ruines on découvre quelques monuments funèbres abritant jusqu'au jour de la résurrection les restes vénérables des victimes du massacre. Nous avons goûté la consolation de dire une ardente prière sur ce sol ingrat qui a bu le sang de tant de nobles victimes. Puissent celles-ci nous obtenir du Souverain Maître pour lequel elles ont si vaillamment combattu, le zèle et le courage dont nous aurons si grand besoin au milieu des peuplades à demi-civilisées de notre chère Mongolie ! »

Le voyage de Tien-tsin à Pe-King et de Pe-King à la Grande Muraille ayant déjà été décrit par d'autres confrères (1), il suffira à nos lecteurs d'apprendre que MM. Hendriks et Van Aertselaer arrivèrent sains et saufs à Sy-wan-tse où ils trouvèrent tous les autres missionnaires en parfaite santé.

(1) Voyages de Bruxelles en Mongolie, p. 36 à 48.

CHAPITRE X.

Une habitation chinoise. — Construction d'une église à Wou-ghau. — Obstacles. — Un modèle d'éloquence chinoise. — La nouvelle chrétienté de Chau-io-dze-kheou. — Une première mission dans ce village. — Projet de construction d'une église à Chau-io-dze-kheou et à Si-inn-dze.

On n'a pas oublié que M. Hagaerts, dans une lettre précédente, exprimait l'intention de construire une église dans la nouvelle chrétienté de Wou-ghau confiée à ses soins. Commencer une nouvelle paroisse en Belgique où l'on a tant de ressources à la main, est une entreprise presque toujours hérissée de difficultés et de contradictions de toute espèce : en Chine la chose n'est pas plus facile. « Bâtir, écrit M. Hagaerts à un de ses amis, bâtir dans ce misérable pays, c'est à vous faire suer sang et eau. Je ne parle pas d'une simple habitation chinoise. Le Chinois qui n'a pas les matériaux nécessaires pour se

construire une habitation confortable s'arme tout simplement d'une pioche, attaque la montagne qui lui semble le mieux convenir, y creuse un trou qu'il ferme au moyen d'une porte et d'une espèce de fenêtre par laquelle le jour lui arrive à travers quelques feuilles de papier et le voilà en possession d'une caverne où il fera chaud en hiver et frais en été.

Mais quand il s'agit de bâtir une église, la chose n'est pas si simple. Il faut des matériaux et des ouvriers, or cela se trouve difficilement dans nos montagnes. Le bois d'abord : il en faut une quantité énorme, car nos Chinois sont d'étranges constructeurs. Ancrer les murs comme nous le pratiquons en Europe, cela leur est parfaitement inconnu. Ils commencent par dresser la charpente de la maison : à cet effet ils plantent en terre un certain nombre de troncs d'arbres qu'ils relient entre eux à la partie supérieure au moyen de quelques grosses poutres ; cette première opération achevée, on pose le toit, et puis on entreprend la maçonnerie sous laquelle on dissimule la charpente aussi bien que possible.

Malheureusement le bois de construction est très-rare par ici et conséquemment horriblement cher. A Wou-ghan il n'y a pas un arbre, et nulle plante y résiste aux rigueurs de l'hiver : je suis forcé de m'approvisionner à six ou sept lieues de distance et Dieu sait à quel prix !

Pour ce qui est de la maçonnerie, il y a d'abord les briques séchées au soleil : celles-là on les fait sur place ; mais pour une église il faut aussi des pierres de taille, or celles-là se trouvent au sommet des montagnes ; il faut aussi des briques cuites au four, mais, comme je le disais tantôt, le bois manque et le charbon bien plus encore.

Reste la question des ouvriers. Il me faut des moellons pour les fondations : sur les montagnes il y en a en quantité suffisante, mais qui les charriera? Les travaux des champs réclament tous les bras et tous les animaux : ajoutez-y que les routes sont si peu praticables qu'une charge insigni-

fiante est encore écrasante pour un cheval. Il me faudra plus de mille charrettes pour les fondations de mon église ; depuis le lendemain de l'Ascension, 23 mai, jusqu'au jour où je vous écris, 23 juillet, plusieurs charrettes font régulièrement leurs quatre courses par jour, et je suis loin d'y être.

Voilà quelques-unes des difficultés que l'on rencontre, mais ce n'est pas tout encore. Nos Chinois, bons chrétiens du reste, et toujours prêts à aller à l'église et à prier tant qne l'on veut, ne sont pas précisément si zélés lorsqu'on veut les mettre à l'ouvrage. Je pense qu'ils voudraient volontiers que l'église leur tombât toute faite du ciel. Et pourtant il faut bien qu'ils viennent à mon aide, ce n'est que stricte justice, et puis le manque de ressources me force absolument à réclamer leur concours.

Déjà toutes les terres se trouvaient ensemencées et mes gaillards étaient là tout le long du jour accroupis à leur aise et fumant pipe sur pipe. J'avais beau le dimanche assembler les catéchistes et les engager vivement à faire mettre la main à l'œuvre, on me payait de belles promesses, mais rien ne se faisait. De guerre lasse, je résolus de frapper un grand coup. Le jour de l'Ascension, après la sainte messe, je leur reprochai vivement leur indifférence et leur paresse. « Eh quoi, leur dis-je, vous avez demandé avec instance d'avoir un prêtre au milieu de vous, et vous ne vous donnez pas la peine de l'aider à construire une habitation qui soit digne de Dieu, et qui puisse vous servir à vous-même d'abri contre la pluie, le froid et la neige ! C'est en vain que vos catéchistes vous supplient de vous mettre enfin à l'œuvre ! Eh bien, voici ma résolution. Demain je vais poser les jalons des fondations, et puis je pars pour Sy-wan-tse et je n'en reviendrai pas avant qu'on soit venu m'avertir que les fondations sont entièrement achevées. Nous attendons sous peu des confrères d'Europe : ils m'apporteront de l'argent qui m'est envoyé par mes amis de Belgique pour la construction

d'une église : eh bien, cet argent je le donnerai dans une autre chrétienté où on se montre plus digne de le recevoir. Vous voilà avertis. Voulez-vous vous passer de prêtre, voir donner votre argent ailleurs, voulez-vous devenir un objet de risée pour tous les chrétiens de Mongolie, libre à vous, c'est votre affaire, cela ne me regarde plus. »

Je leur servis ce chef-d'œuvre d'éloquence chinoise avec le plus grand sérieux et je remarquai immédiatement que j'avais obtenu l'effet désiré. Au sortir de l'église ils se disaient : « C'est pour du bon..... Le *schenn-fou*, d'ordinaire si doux, est fâché..... demain, tous ensemble à l'ouvrage ! »

Le lendemain à mon réveil il y avait déjà une trentaine d'hommes devant ma porte, fumant la pipe et la pelle au côté : déjà une dizaine de chars, disaient-ils, étaient en route pour chercher des moellons. Après la sainte messe, je posai les jalons et à l'instant toutes les pelles attaquèrent le sol avec acharnement : à quatre heures de l'après-midi, les fondations de l'église et de la sacristie se trouvaient creusées. Inutile de dire que la paix était faite lorsque je me mis en route pour Sy-wan-tse et que je promis de revenir le samedi suivant.

A l'heure qu'il est, les fondations sont presque achevées, les catéchistes s'occupent activement de l'achat des bois de construction, on est à la recherche de briquetiers et tout fait espérer qu'aux approches de l'hiver nous aurons réuni tous les matériaux nécessaires pour pouvoir mettre la main à l'œuvre au printemps prochain. »

Si le lecteur veut bien nous suivre, nous allons le conduire pendant quelques instants dans une nouvelle chrétienté créée depuis peu dans la partie occidentale de notre Mission sur les confins de la terre des Herbes. Voici ce que nous lisons dans une lettre écrite par M. Rutjes à l'un de ses amis :

« Il ne vous sera pas désagréable, je suppose, d'apprendre

ce que nous entendons ici par donner une mission. Je viens précisément d'en donner une dans un village de création toute récente, celui de Chau-io-dze-Kheou : l'année dernière c'était un désert, aujourd'hui les échos des montagnes y répètent tous les matins et tous les soirs les louanges du Seigneur. Ce petit village est vraiment le bijou de mon district ; il est habité par une bonne trentaine de familles : neuves sont leurs habitations, neuve aussi est la vie de leurs âmes. Il n'y a que quelques mois, ces pauvres malheureux croupissaient dans les ténèbres les plus profondes, ignorant jusqu'aux vérités les plus essentielles, aujourd'hui déjà plus de cinquante d'entre eux ont été régénérés par les eaux vivifiantes du baptême.

Quelques jours avant les fêtes de Pâques ils m'envoyèrent en députation les principaux chefs de famille pour me prier de venir leur donner la mission. « Ils n'auraient pas grand'chose à m'offrir, disaient-ils, mais ils feraient tout ce qui était en leur pouvoir pour me recevoir aussi convenablement que possible. On allait me céder la caverne la plus spacieuse : elle avait 20 pieds de profondeur sur 9 de largeur : elle pourrait très-bien servir de chapelle ainsi que de logement pour le *schenn-fou.* » J'acceptai avec plaisir. Si le bon Dieu ne dédaigne pas de descendre dans ces humbles demeures, serions-nous plus difficiles, nous les derniers et les plus misérables de ses serviteurs ?

La veille du jour fixé, une nouvelle députation vint s'assurer si aucun obstacle n'était survenu, et sur ma réponse que j'étais prêt à partir le lendemain, un courrier courut bride abattue à la ville voisine. J'appris plus tard que c'était pour acheter du thé, des gâteaux et autres objets devant servir à l'entretien du missionnaire. Pendant toute la durée des exercices, celui-ci est nourri aux frais des chrétiens qui rivalisent de zèle pour que rien ne manque à leur père spirituel.

Voici donc le moment du départ : de grand matin la

députation en habit de cérémonie entre gravement et majestueusement dans ma chambre. Au milieu du plus profond silence les députés s'alignent, s'agenouillent, se prosternent le front contre terre en prononçant les paroles sacramentelles : « *Tsjinng schenn fou, nous invitons le Père.* »

Quand on débarque fraîchement d'Europe, ce n'est qu'avec une vive répugnance qu'on subit ces cérémonies qui s'accordent si peu avec nos mœurs, mais une longue expérience a appris qu'il serait dangereux de vouloir s'y soustraire. Le peuple chinois abâtardi par des siècles de civilisation païenne, n'a pas comme les nations formées à l'école de l'Evangile, ce sentiment en quelque sorte inné d'amour et de respect pour les représentants de l'autorité. Ceux-ci donc, sous peine de voir évanouir leur prestige, sont obligés de maintenir ces cérémonies extérieures pour que l'inférieur n'oublie pas la distance qu'il y a entre celui qui commande et celui qui doit obéir.

La députation qui venait me prendre avait amené un char pour les bagages et deux chevaux tout sellés, un pour moi et un pour mon catéchiste. En un clin d'œil tous les apprêts furent terminés : les ornements dont j'ai besoin pour le Saint-Sacrifice se trouvent là réunis dans une petite valise qui m'accompagne toujours dans les administrations des malades ; mon lit, ou plutôt la grosse couverture qui m'en tient lieu et que j'emporte toujours en voyage, a depuis longtemps sa place marquée sur le dos du cheval.

Conformément aux cérémonies, j'aurais dû accompagner la caravane, mais à dire vrai, après six années de séjour en Chine, je n'ai pas encore assez perdu les habitudes européennes pour m'être fait au flegme et à la majestueuse lenteur des fils du Céleste Empire. Mon catéchiste et moi nous partîmes quelques heures plus tard : arrivés à une certaine distance de notre chère chrétienté, nous vîmes quelques hommes postés en sentinelle sur le sommet d'une colline disparaître subitement, et peu après tout

un détachement de cavaliers arriva sur nous au grand galop, pour donner à notre entrée toute la solennité désirable. Peu d'instants après la chrétienté tout entière vint à notre rencontre, et pendant que les enfants nous gratifiaient en signe de bienvenue d'innombrables détonations de pétards, les pères de famille se prosternaient sur la route, et le principal d'entre eux, s'emparant des rênes de mon cheval, me conduisit solennellement à l'église où les femmes se trouvaient assemblées pour m'offrir leurs humbles salutations.

Tous ceux qui purent trouver à se caser, entrèrent dans la caverne, et entonnèrent avec entrain le cantique que l'on a l'habitude de chanter avant de recevoir la bénédiction du prêtre.

Comment vous exprimer les sentiments que j'éprouvai dans cette crypte souterraine, devant cet autel improvisé, en présence de ces nouveaux élus qui imploraient la bénédiction du Très-Haut sur la première Mission qu'ils allaient recevoir? J'étais ému jusqu'aux larmes. Ce n'était pas la première fois pourtant que je présidais à cette cérémonie, mais comment se défendre d'une profonde émotion à la vue de plus de deux cents néophytes récemment arrachés à la gueule du loup et qui supplient le Bon Pasteur dans la première ferveur de leur reconnaissance et de leur amour, de leur indiquer les voies qui mènent au céleste séjour!! Lorsque je me tournai pour les bénir, mes yeux se voilèrent et un sanglot m'empêcha de prononcer les saintes paroles, je dus me contenter de les asperger en silence, et à la vue de mon émotion une voix s'écria: « *Schenn-fou si chouin-tie li-che! Le Père ne se possède pas de joie!* »

Lorsque le divin Sauveur fit son entrée dans le monde, il choisit l'humble étable de Bethleem pour séjour: dans la triste caverne où par un miracle de sa puissance et de sa bonté il va descendre bientôt caché sous les voiles eucharistiques, il ne jouira pas des tendres caresses de

sa Divine Mère et de son Père Nourricier, mais les sentiments d'amour de mes néophytes et de mes catéchumènes lui en tiendront lieu.

La caverne qui sert provisoirement d'église est bien basse, si basse qu'en étendant la main, je touche facilement à la voûte ; l'autel est bien pauvre, quelques coffres juxtaposés, surmontés d'un crucifix, de deux petits chandeliers et d'une image de la Vierge fixée dans le mur au moyen de deux aiguilles. Il va sans dire que dès les premiers jours on parla de la nécessité de construire une église. Si j'avais écouté mes chrétiens, on allait immédiatement mettre la main à l'œuvre, la saison était favorable, la terre commençait à se dégeler. Malheureusement on ne parlait pas d'argent, et pour cause : je suis persuadé qu'il y en a beaucoup parmi eux qui ne possèdent pas une sapèque. Le plus fortuné a précisément assez de millet et de pommes de terre pour remplir ses bouches (c'est ainsi que le Chinois désigne les membres de sa famille) jusqu'à la prochaine récolte. N'importe, ils ont des mains, ils ont quelques chevaux et quelques bœufs qu'ils mettent à ma disposition, les travaux des champs dussent-ils en souffrir. Les animaux amèneront des pierres, et chaque famille travaillera à la confection des *thoe phi's*. Les *thoe phi's* sont des briques cuites au soleil qu'on ajuste au moyen d'argile détrempée en guise de chaux. Quelque primitive que vous semble cette manière de bâtir, je puis vous assurer qu'elle est considérée comme un vrai luxe dans le district que j'ai l'honneur d'administrer. On s'y prend ordinairement d'une manière bien plus économique quand il s'agit de construire des murs. Pour fondations on pose une couche de cailloux qu'on recouvre d'un pied d'argile ; celle-ci est pressée aussi vigoureusement que possible en ayant soin de la maintenir en position au moyen de deux planches. Cette première couche assise le revêtement en planches est monté d'un cran, et l'opération

se renouvelle. Sept à huit couches se superposent de la même manière, et le mur est à hauteur.

Mais, comme je le disais, pour une église il faut quelque chose de mieux : mes chrétiens donc confectionneront des *thoe phi's :* une liste de souscription est mise en circulation, et chaque famille s'engage à en fabriquer un certain nombre. Avant de mettre la main à l'œuvre, j'attends le retour de notre cher pro-vicaire qui est allé installer M. Jansen au Taï-haï et M. Cuissart au Ghou-ba ; mais entre nous soit dit, je ne compte pas sur un large subside, on en sollicite de tous les côtés à la fois.

Je vous promettais au commencement de ma lettre de vous dire quelques mots de la vie du prêtre en mission ; mais tout bien considéré, cela ne diffère pas énormément de ce que l'on fait en Europe. Ici, comme chez vous, il s'agit de prêcher, d'instruire, d'entendre les confessions, de présider les prières du matin et du soir qui se chantent en commun. Ce qui pourrait vous paraître étrange, c'est que tout le monde, hommes et femmes, vieillards et enfants sont obligés de réciter leur catéchisme avant d'aller à confesse. Vous les voyez là dans l'un ou l'autre coin, le livre à la main répétant le texte, absolument comme le font les enfants avant de réciter la leçon qu'ils ont apprise par cœur. Le catéchisme chinois est passablement développé : néanmoins presque tous les enfants le récitent de mémoire par demandes et réponses vers l'âge de 11 à 12 ans : il est vrai que ce catéchisme est le premier et souvent le seul livre qu'on leur apprenne à lire, et les parents se feraient scrupule de ne pas le leur faire réciter tous les dimanches. Ils considèrent cela comme un de leurs principaux devoirs.

Pour le reste du temps, à moins qu'on ne me voie occupé de mon bréviaire ou de l'étude de quelque autre livre, je suis certain de me trouver continuellement en fort nombreuse société : tout le monde a quelque chose à me demander, quelque petit service à me rendre ; on

épie la moindre occasion de se rendre utile au père spirituel. Trois fois par jour on me sert un repas dont le menu est stéréotypé, une pièce de rôti, un poulet et du pain qui ne brille pas précisément par la fraîcheur, car on l'a fait cuire dans ma résidence la veille de mon départ. C'est une attention délicate de la part de ces braves chrétiens qui savent fort bien que nos estomacs européens supportent difficilement la pâte de farine dont ils se servent en guise de pain.

Voilà, mon cher ami, une petite esquisse de la vie que nous menons en mission. Quand celle-ci est achevée et que le prêtre a distribué en guise de récompense force images, crucifix, chapelets, médailles, commence la cérémonie d'adieu, véritable *cérémonie* qui plus d'une fois m'a fait perdre patience. La chrétienté tout entière vient se prosterner aux pieds du missionnaire, et le principal catéchiste déclare d'une voix solennelle que personne ne se lèvera avant que le *schenn-fou* n'ait promis qu'il prendra au moins trois jours de vacances pour se reposer de ses fatigues. On a beau protester, on a beau alléguer les excuses les plus sérieuses, rien n'y fait. Je ne connais qu'un moyen de me soustraire à ces scènes obséquieuses, c'est de les prévenir. Mon catéchiste qui sait que je suis inexorable sur ce point, a soin de seller mon cheval de grand matin : après l'action de grâces je déjeûne comme d'habitude, comme d'habitude aussi ma caverne est remplie de monde. Vers la fin du déjeûner, je saisis le plus innocemment du monde un prétexte quelconque pour sortir un instant, et sans que personne s'en doute, je suis triomphalement en selle et je disparais au galop au milieu d'un véritable concert de réclamations et de murmures.

Permettez, cher ami, que je finisse ici cette lettre déjà passablement longue : je vous écris ces lignes pendant que je suis harcelé par toute une troupe de Chinois qui me demandent à cor et à cris si j'aurai bientôt fini

d'annoncer des nouvelles à mon ami d'Europe. Ils sont d'une impatience rare aujourd'hui. Mais aussi il y a de quoi. Imaginez-vous que nous allons dans quelque temps bénir la nouvelle Église de Si-inn-dze : soit dit en passant, une fort belle église en style roman, dont les travaux ont été dirigés par l'infatigable confrère de Vos. Or, à l'occasion de cette cérémonie il y aura un fameux remue-ménage dans toutes les vallées de notre Mongolie : des villages entiers se proposent d'y assister. Pour donner à la fête toute la solennité possible, j'ai pris sur moi d'enseigner le plain-chant à une partie de nos chrétiens, besogne épouvantable, car j'ai dû commencer par leur apprendre l'alphabet pour les mettre à même de déchiffrer le latin. Ce sont eux qui m'empêchent de causer plus longuement avec vous. Vous m'excuserez donc si je finis brusquement en vous priant de continuer à vous souvenir de moi dans vos bonnes prières. »



CHAPITRE XI.

Indifférence religieuse du Chinois. — Moyens de conversion. — Entretiens particuliers. — La charité. — La Sainte-Enfance. — Espérance et projets pour l'avenir.

Nos lecteurs ont pu juger par la lettre qui précède de quelle manière le missionnaire s'y prend pour augmenter insensiblement le nombre de ses catéchumènes. Beaucoup de personnes en Europe s'imaginent que le missionnaire n'a qu'à se présenter la croix à la main au milieu des païens, pour opérer aussitôt, comme un autre François-Xavier, d'innombrables prodiges. Certes, Dieu suscite parfois de ces hommes extraordinaires dont le cœur tout embrasé du feu divin jouit de cette étonnante et mystérieuse puissance de faire briller instantanément la lumière de la foi dans les intelligences les plus obscurcies, et de communiquer la flamme du divin amour aux cœurs les plus endurcis. Mais ce sont de rares exceptions. Voici à ce sujet quelques considérations que nous trouvons dans une lettre de M. Hagaerts :

De tous les peuples au salut desquels travaillent les missionnaires, les Chinois sont peut-être les plus difficiles à convertir. Ce n'est pas qu'ils soient attachés à leur religion : s'ils pratiquent quelques superstitions païennes, ce n'est nullement par conviction, c'est plutôt pour obéir à la mode, pour se conformer aux usages établis par les ancêtres. Sans parler de l'effroyable corruption des mœurs et de l'indifférence la plus stupide pour tout ce qui n'est pas intérêt matériel, l'orgueil, l'immense orgueil *national*, est un obstacle contre lequel viennent se briser tous les efforts du missionnaire. Pour tout Chinois c'est un axiôme que le *Tjoung-kwa*, *l'Empire du centre* est non-seulement le plus grand, mais le plus illustre, le plus riche, le plus civilisé des empires. La Chine n'a rien à apprendre de l'étranger : tous les étrangers sont des *barbares* qui n'ont absolument rien qui mérite de fixer l'attention du Chinois.

Tandis que les Indiens, que les peuplades sauvages de l'Afrique ou de l'Océanie s'inclinent devant la supériorité des Européens et écoutent les missionnaires avec une admiration mêlée de respect, le Chinois accorde à peine un regard de dédain *aux diables d'Occident* ; à ses yeux, tout étranger est une espèce d'aventurier qui n'ayant pas de quoi vivre dans sa misérable patrie, vient chercher la fortune et le bien-être dans l'incomparable Céleste Empire. Parvenez donc à persuader des gens imbus de pareils préjugés, que vous n'avez eu d'autre but, en abandonnant vos parents et vos amis, que de venir leur enseigner la vraie doctrine qui leur procurera un bonheur sans fin, dites-leur que les *nobles* doctrines et les *vénérables* traditions de leurs *illustres* ancêtres ne sont qu'un tissu de fables et d'erreurs auxquelles ils sont forcés de renoncer sous peine de damnation éternelle ! On vous écoutera peut-être, mais on vous lapidera à coup sûr.

Généralement la tâche du missionnaire n'est pas, comme on se le figure parfois en Europe, de réunir dans une

vaste salle ou sur une place publique un nombreux auditoire de païens, et de leur annoncer la croix à la main, le seul vrai Dieu Créateur du ciel et de la terre, et Jésus-Christ son Fils unique mort sur un infâme gibet pour le salut de tous les hommes. En Chine la plupart des conversions se font isolément au moyen d'entretiens secrets et particuliers, et plus souvent encore par l'intermédiaire des chrétiens indigènes contre lesquels n'existent pas les préjugés qui font dédaigner les étrangers. Très-souvent le ministère du missionnaire se borne à achever l'instruction des catéchumènes que ses catéchistes sont parvenus à lui amener.

Ces quelques considérations suffisent pour faire comprendre comment les missionnaires après trois siècles de travaux héroïques, après avoir prodigué leur sueur et souvent leur sang, ne sont parvenus jusqu'ici à faire luire la lumière que pour un million d'habitants, tandis que l'Empire en compte peut-être trois ou quatre cents fois autant.

Certes, c'est là une grande épreuve pour celui qui est véritablement possédé du *zèle des âmes*, mais on se console en se rappelant que le divin Sauveur lui-même ne dédaigna pas les entretiens particuliers avec Nicodème et la Samaritaine, et à son exemple on tâche de profiter de chaque occasion favorable qui se présente pour répandre la semence de la parole divine. Et il n'est pas rare que celle-ci fructifie en son temps. Le Chinois quelque orgueilleux qu'il soit de sa nature, est trop intelligent pour ne pas distinguer la vérité de l'erreur ; dans l'intimité du tête-à-tête il ne se fait pas scrupule d'avouer que la loi chrétienne est bonne et sa morale excellente, et si des questions d'intérêt, des relations de famille, la crainte des moqueries ou des inimitiés ne l'arrêtaient pas, il se courberait volontiers sous le joug du Christ.

Mais qu'un homme animé de ces dispositions soit tout à coup frappé d'un éclair de la grâce, qu'une maladie

sérieuse, par exemple, le saisisse en lui laissant toute son intelligence, combien de fois n'arrive-t-il pas qu'il se hâte de faire appeler le missionnaire, et que celui-ci le trouvant suffisamment instruit, goûte l'indicible bonheur de lui ouvrir les portes du ciel en le régénérant dans les eaux salutaires du baptême.

Et chose plus extraordinaire, il se fait parfois dans des cas semblables qu'une famille tout entière déconsidérée aux yeux des païens par la conversion d'un de ses membres, rompe toute alliance avec ceux-ci pour se jeter dans les bras maternels de l'Eglise. Il y a quelque temps une jeune femme païenne établie à Sy-wan-tse tenta de se suicider en se coupant la gorge. Sy-wan-tse étant un village presque exclusivement chrétien, les rares païens qui y demeurent, possèdent presque tous, par suite de leurs relations quotidiennes avec les fidèles, des notions plus ou moins étendues sur la vraie religion. C'était le cas dans l'occurrence. Une charitable voisine voyant la pauvre malheureuse à l'extrémité, la supplia avec larmes de recevoir le baptême. Elle y consentit. On courut chercher un prêtre au séminaire, et celui-ci la trouvant suffisamment instruite des vérités fondamentales de la foi, et croyant d'ailleurs qu'elle ne survivrait pas à son horrible blessure s'empressa de lui administrer le sacrement du baptême. Chose étrange et tout-à-fait inattendue, cette malheureuse revint des portes du tombeau : en peu de jours elle se trouva complètement hors de danger. Il s'agissait maintenant d'achever son instruction : nous chargeâmes de ce soin une de nos vierges de la Sainte-Enfance, et ô prodige, peu de temps après nous eûmes le bonheur non-seulement de faire faire la première communion à la femme, mais de baptiser son mari qui avait commencé par entendre avec indifférence et puis par suivre avec le plus grand intérêt l'explication de la doctrine chrétienne.

Il est un autre moyen d'arracher un grand nombre de

malheureux aux ténèbres du paganisme, moyen connu et employé dès les premiers jours du christianisme, savoir la pratique intelligente de la charité. Le païen chinois, nous l'avons dit plus haut, n'a pas de conviction religieuse: le bien-être matériel est le seul but qu'il poursuive. Malheureusement, pour des millions de Chinois jamais ce but n'est atteint. Je crois vraiment qu'il n'y a pas de pays au monde où l'on voie se réaliser plus exactement la parole de Jésus-Christ: « *Semper pauperes habebitis vobescum. — Toujours vous aurez des pauvres parmi vous.* »

Certes parmi les peuples chrétiens on en trouve chez lesquels le paupérisme exerce d'affreux ravages; mais à côté du mal il y a le remède: grâce aux sentiments puisés aux sources de l'Evangile, une espèce de solidarité s'établit entre ceux qui possèdent et ceux qui sont dépourvus des biens de la fortune, et si l'on ne parvient pas à faire disparaître toutes les misères, du moins on les soulage dans d'énormes proportions. Dans le Céleste Empire, la charité ou même la compassion naturelle sont des sentiments parfaitement inconnus. Il est inconcevable avec quelle brutale indifférence le païen chinois voit souffrir son semblable, avec quel stupide égoïsme il le laisse périr alors qu'il lui suffirait d'étendre la main pour le sauver. « *Dze-dji kwin dze-dji, chaque pour soi,* » c'est un horrible proverbe qu'il ne manque jamais de lancer en riant lorsqu'on l'engage à venir au secours de l'une ou l'autre misère.

Eh, bien ce que le païen chinois ne veut pas pratiquer, le missionnaire tâche de le faire dans la mesure du possible. Assurer un emploi à un indigent qui manque d'ouvrage, donner à manger à ceux qui ont faim, visiter les malades et leur donner des remèdes, procurer un coin de terre à labourer à ceux qui n'ont pas de quoi nourrir leur famille, ce sont autant de moyens infaillibles de se faire des amis. Insensiblement on tâche d'entrer

plus avant dans leur intimité, on les met en rapport avec des catéchistes, et pour peu qu'ils veuillent écouter l'exposition de la doctrine chrétienne, ils ne tardent pas à voir combien celle-ci est conforme à la saine raison, et la grâce de Dieu aidant, la persuasion ne tarde guère à venir.

Nous sommes parvenus par ces moyens à créer des villages entièrement chrétiens. Il se peut que parmi nos néophytes il y en ait quelques-uns qui se soient uniquement laissé guider par l'intérêt et qui ne professent la religion que du bout des lèvres, mais qu'on m'indique en Europe le village privilégié où tous sans exception pratiquent la perfection chrétienne dans toute sa rigueur. D'ailleurs s'il y a quelque chose à désirer du côté des parents, nous avons tout lieu d'espérer que les enfants, imbus dès leur berceau des maximes de la doctrine et de la morale chrétienne, deviendront un jour de zélés et fervents disciples de l'Eglise. Je n'ai pas besoin de dire que c'est principalement sur les enfants, et particulièrement sur ceux recueillis et élevés dans nos orphelinats, que reposent nos espérances les plus fondées. Chaque pauvre petit être auquel l'œuvre de la Ste-Enfance parvient à conserver la vie, est une conquête d'autant plus précieuse qu'au jour marqué par la Providence, il deviendra la souche d'une nouvelle génération de Chrétiens. Il est indubitable que si Dieu nous conserve la paix pendant un quart de siècle encore, ce sera par milliers qu'il faudra compter le nombre des nouvelles familles chrétiennes implantées sur tous les points de l'Empire grâce aux généreuses aumônes que nous envoie annuellement la catholique jeunesse d'Europe.

Nous nous sommes tenus jusqu'ici dans la partie relativement petite de notre immense vicariat où nous avons des chrétiens et nous nous sommes contentés d'y multiplier les résidences sans songer à nous étendre plus au loin. C'était de première nécessité et de toute justice : nos

chrétiens vivant éparpillés au milieu des populations païennes et dans des localités fort distantes les unes des autres, manquaient souvent des secours les plus indispensables de la religion. Or il est écrit : « *Operemur bonum ad omnes, maxime autem ad domesticos fidei* (1), » et le Sauveur lui-même disait : « *Non est bonum sumere panem filiorum et mittere canibus* (2). » D'ailleurs il nous était impossible de faire davantage.

Le missionnaire européen, en effet, parvient à se faire comprendre assez vite des chrétiens habitués à ses phrases de construction latine habillées à la chinoise. Peu de mois lui suffisent pour pouvoir confesser et pour pouvoir débiter le dimanche une petite instruction laborieusement préparée pendant la semaine. Mais lorsqu'il s'agit de s'avancer au milieu de populations entièrement païennes pour lesquelles les termes même des vérités que vous venez leur annoncer sont un langage entièrement nouveau, lorsqu'il s'agit de répondre à leurs demandes et de réfuter leurs objections, il faut savoir manier la langue à son aise, ce qui n'est pas l'affaire de deux ou trois ans. Il n'y a que les soldats à chevrons qui puissent s'aventurer sur ce champ de bataille. Jusqu'à ce que le missionnaire soit aguerri à ce point, il ne peut guère opérer de conversions que par l'entremise de ses catéchistes, chrétiens fervents et instruits, que malheureusement on ne trouve pas en nombre suffisant dans nos pauvres montagnes.

Dieu soit loué, les efforts de nos catéchistes ne sont pas restés stériles, et quoique les missions de la Chine soient en général fort arides, nous avons la consolation de voir que la Mongolie est sans contredit une de celles

---

(1) Faisons du bien à tous, mais principalement à ceux qui sont nos frères dans la foi.

(2) Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens.

où relativement à la population les conversions sont les plus nombreuses.

Mais aujourd'hui le moment est venu où nous pouvons songer à pousser plus avant. Nous venons de prendre deux grandes mesures, celle de créer une résidence et un orphelinat à Koui-kwa-tscheunng, ville excessivement peuplée, située dans la partie occidentale de notre mission, non loin de la grande Muraille, et celle de commencer une croisade en règle au milieu des Mongols nomades. Déja quelques conversions isolées ont été opérées parmi ceux-ci, et plusieurs de nos missionnaires ont été réunis l'hiver dernier à Si-inn-dze pour s'y perfectionner dans l'étude de la langue de ces peuples.

Au moment où je vous écris ces lignes, notre digne provicaire est allé traiter ces deux importantes questions avec nos confrères du Si-Kheou-wé. En attendant que nous recevions de ses nouvelles, prions avec confiance, et hâtons par nos supplications ardentes le moment de la grâce pour notre chère Mongolie si pauvre et pourtant si intéressante.

CHAPITRE XII.

Koui-kwa-tscheung. — Le Dimanche de la Résurrection à Kou-kou-iin. — Voyage au Ghou-ba. — Séjour à Sin-choa-tscheung. — Une pétition au Mandarin. — Acquisition d'une propriété à Koui-kwa-tscheung. — Une émeute avortée. — Duplicité chinoise. — Départ de MM. De Vos et Verlinden pour le pays des Ortous.

La ville de Koui-kwa-tscheunng (Kou-Kou-hote en Mongol) présente un double caractère : elle est en même temps un vaste entrepôt de commerce et une ville militaire. Vue de loin avec ses hautes murailles et ses tours crénelées, elle ne laisse pas que d'avoir un aspect imposant, ce qui du reste lui est commun avec un très-grand nombre de villes chinoises. La ville militaire bâtie dans l'intention de servir de boulevard contre les incursions qui pourraient venir du Nord, contient habituellement une garnison qui s'élève à dix mille hommes. Elle est séparée de la ville

de commerce par une large avenue de cinq kilomètres de long : ce chemin est bordé par de vastes jardins potagers parfaitement entretenus : on y cultive entre autres légumes le *pé-tsgai*, variété de chou qui a beaucoup d'analogie avec la laitue romaine, les carottes, navets, poireaux, concombres, melons, citrouilles, radis. Grâce aux fortes chaleurs de l'été et au système d'irrigation employé avec beaucoup d'intelligence par les cultivateurs chinois, la plupart de ces produits, les cucurbitacés surtout et les radis acquièrent des proportions inconnues en Europe.

Koui-kwa-tscheunng possède cinq grandes lamaseries, sans parler d'une quinzaine d'autres plus petites : la population totale de ces couvents bouddhiques s'élève très-certainement à vingt mille âmes. La plus vaste et la plus belle de ces lamaseries est celle des Cinq-Tours. Elle doit ce nom à une tour très-élevée dont le sommet se termine par une flèche élégante, flanquée de quatre autres flèches moins élancées. Cette lamaserie possède un Bouddha vivant.

Il se fait à Koui-kwa-tscheunng un grand échange entre les produits de la Tartarie et ceux de la Chine. Les Mongols qui, à de rares exceptions près, s'abstiennent de cultiver la terre, viennent s'y approvisionner de thé, de farine, de millet et d'avoine, ainsi que d'étoffes et d'ustensiles de première nécessité ; de leur côté ils écoulent sur le marché une innombrable quantité de chameaux, chevaux, bœufs, moutons, beurre, fromage, pelleteries : ce sont là, avec l'exportation du sel qu'on récolte en grande abondance dans les plaines salpétreuses de la Mongolie, à peu près les seuls articles qui servent de transactions commerciales dans ces contrées.

Ce qui porta surtout nos missionnaires à tenter la création d'une résidence dans cette ville, c'est qu'il y avait eu là avant les dernières grandes persécutions une petite chrétienté assez florissante possédant une église

spoliée depuis, et vendue. De plus, quelques anciennes familles chrétiennes y habitaient encore.

Déjà en janvier 1873, M. Bax s'était rendu dans le Si-kheou-wé, avec l'intention de pousser jusqu'à Koui-kwa-tscheunng pour y sonder le terrain, mais ayant appris que le vice-roi du Chan-si, dont Koui-kwa-tscheunng relève, venait de lancer un édit contre la religion chrétienne, il crut prudent d'aller consulter le Ministre de France avant de mettre son projet à exécution. Son Exc. Monsieur de Geoffroy le reçut avec une grande bienveillance, lui promettant son intervention et son appui auprès du gouvernement chinois. Fort de cette protection il se rendit une seconde fois au Si-kheou-wé.

Voici en quels termes il nous rendit compte de son voyage : « Me voici de retour à Sy-wan-tse après une absence de six mois. Arrivé à Si-inn-dze le samedi avant le dimanche de la Passion, j'eus le bonheur de trouver réunis dans cette résidence MM. De Vos, Rutjes, Cuissart et Jansen. Ces deux derniers n'y étaient que de passage : le premier se préparait à partir pour le Ghouba, le second pour le Taï-haï. Il fut résolu que j'irais installer ces deux confrères dans leurs résidences respectives.

La veille du Dimanche des Rameaux, nous arrivâmes à Kou-kou-iin, principale chrétienté du Taï-haï, et nous y célébrâmes les offices de la Semaine Sainte avec toute la solennité possible. Y compris le P. Tchang qui était destiné à aider M. Jansen dans ses travaux, nous étions quatre prêtres. Le jour de Pâques nous chantâmes une Messe solennelle avec instruction sur le mystère du jour : tous les chrétiens approchèrent de la Sainte Table, et à l'issue de la cérémonie j'administrai le Sacrement de Confirmation à quarante adultes. Parmi eux il y avait dix néophytes baptisés la veille. La fête se termina par le chant du Te Deum, et par la bénédiction papale que Sa Sainteté Pie IX a bien voulu permettre de donner à nos pauvres chrétiens. Inutile de vous dire que ceux-ci

étaient enthousiasmés : jamais ils n'avaient assisté à pareille fête. Et cependant, vous l'avouerai-je? mon cœur saignait à la vue du misérable bâtiment qui sert ici de *Temple au Seigneur du ciel*. C'est la principale église du Taï-haï, et jamais on ne saurait se faire d'idée de l'état de délabrement, de pauvreté, de nudité qui règne dans ce palais du Roi des cieux et de la terre. Néanmoins je suis persuadé que le bon Dieu se sera contenté de la bonne volonté de nos pauvres chrétiens qui ont vraiment fait tout ce qui était possible pour rehausser la solennité de la fête.

Le 14 avril, M. Cuissart et votre serviteur se mirent en route pour le Ghou-ba, district situé à 320 lis plus au Nord. Bon Dieu ! par quels affreux chemins il faut passer, quelles rudes montagnes il faut gravir, quels horribles rochers il faut escalader pour parvenir dans cette partie de notre mission ! Après quatre jours d'incroyables fatigues, nous atteignîmes la chrétienté de Wou-trapé où réside le Père Eûl-Tchao. Nous nous y reposâmes deux jours, et nous conduisîmes le cher confrère Cuissart dans sa nouvelle résidence de Che-pa-eûl-tgé.

Le prêtre chinois prévenu depuis quelque temps de ma prochaine arrivée, avait profité de cette circonstance pour préparer les adultes du district qui n'avaient pas été confirmés, à la réception de ce sacrement dont la grâce est si nécessaire aux chrétiens vivant au milieu de la corruption païenne. Nous visitâmes donc toutes les chrétientés du Ghou-ba, et je ne saurais vous dire quelles immenses consolations j'ai goûtées au milieu de ces populations si pauvres, mais si ferventes et si heureuses d'être visitées par leurs *pères spirituels* qu'ils honorent comme les vrais représentants de Dieu sur la terre.

La visite de ce district me donna des occupations jusqu'à la fin d'avril. Restait le but principal de mon excursion, l'établissement d'une résidence et d'un orphelinat à Koui-kwa-tscheung. Je n'étais pas sans préoccupation, car j'avais appris que l'édit du vice-roi du Chan-si, dont je

vous ai parlé au commencement de ma lettre, avait été, par ordre du Mandarin, affiché sur toutes les portes de la ville. Plein de confiance cependant dans la protection divine, nous nous mîmes en route, le P. Tchang et moi, le premier jour du mois de Marie, après avoir vivement prié cette tendre Mère de nous guider pendant le voyage et de bénir les efforts que nous allions faire pour étendre le règne de son Fils.

Nous n'entrâmes pas directement dans la ville de Koui-kwa-tscheung : nous nous arrêtâmes dans la petite chrétienté de Sin-choa-tscheung située à dix lis de là, tant pour y visiter les chrétiens que pour sonder les dispositions des païens et l'effet produit par l'édit du vice-roi.

Le grand catéchiste nous offrit sa pauvre demeure pour résidence. Ce brave chrétien chercha un abri pour sa famille chez de pieux voisins : il nous abandonna sa maison tout entière. Il est vrai que celle-ci n'était composée que d'une pièce qui nous servait de salon, de cuisine et de chambre à coucher. Il y faisait passablement chaud, et je n'ai pas besoin de vous énumérer tous les inconvénients que l'on éprouve dans une place qui a servi de dortoir à des Chinois. Je n'en conserverai pas moins toute ma vie une grande reconnaissance à ces bons chrétiens qui m'ont donné l'hospitalité pendant plus d'un mois.

Dès les premiers jours de mon arrivée à Sin-choa-tscheung, les chrétiens de cette localité me supplièrent de leur obtenir la protection du Mandarin contre les vexations des païens. Ceux-ci, forts de leur supériorité numérique, forçaient nos chrétiens d'intervenir dans la contribution annuelle imposée pour l'entretien de la pagode, et pour la célébration des fêtes païennes. Or, ceci était directement contre le traité de Pe-King qui dispense les chrétiens de toute participation aux dépenses nécessitées par le culte.

C'était là pour moi une excellente, mais délicate occasion de me mettre en rapport avec le Mandarin. Je fis dresser

une supplique par le P. Tchang : la pièce ne renfermait rien qui put blesser le Mandarin ; je m'appuyais uniquement sur la lettre du traité.

A mon grand étonnement, la pétition fut reçue avec bienveillance, et malgré la lenteur ordinaire des tribunaux chinois l'affaire fut traitée en déans les huit jours, à notre entière satisfaction. Les païens furent condamnés à restituer toutes les sommes qu'ils avaient injustement extorquées aux chrétiens.

Cette décision produisit un grand trouble dans la ville ; mais le Mandarin tint bon, déclarant publiquement que l'Empereur lui-même ayant donné cette dispense aux chrétiens, ce n'était pas à lui, simple subalterne, d'introduire des changements dans la loi.

Vous concevez combien cette bonne disposition du Mandarin à notre égard nous causa de joie. J'avais chargé le grand catéchiste d'aller prudemment sonder le terrain en ville pour voir s'il n'y aurait pas moyen d'y acquérir une propriété. Il revint bientôt me disant qu'il avait découvert dans le faubourg qui existe entre la ville militaire et la ville commerçante une ancienne hôtellerie assez vaste, occupée actuellement par des marchands qui désiraient s'en défaire. Une partie des constructions était en assez bon état ; le reste était délabré et à l'état de décombres. Je m'abouchai avec les propriétaires, quatre frères, et la vente fut bientôt faite. Je fis l'acquisition au prix de 1080 taëls (environ 7,500 fr.) et le contrat fut rédigé en due forme par devant témoins.

Cependant les païens, froissés dans leur orgueil d'avoir perdu leur procès contre les chrétiens, tentèrent de susciter une émeute. Le dimanche au sortir de la messe, il se fit un immense attroupement devant la maison où j'étais logé, et ce furent bientôt des hurlements et des malédictions à faire dresser les cheveux sur la tête. Le catéchiste, sachant à quelles horribles extrémités ses compatriotes se portent parfois contre les étrangers, s'était empressé

d'envoyer un courrier au Mandarin pour l'avertir de ce qui se passait. La réponse du magistrat ne se fit pas attendre. Il envoya aussitôt une escouade de satellites avec ordre de lui amener les principaux coupables. Les soldats s'emparèrent d'une demi-douzaine de perturbateurs, leur lièrent les mains derrière le dos, et leur ordonnèrent de les suivre en ville.

Ce fut alors en un clin d'œil un changement complet de scène. Les prisonniers se jetèrent aux genoux des soldats, les suppliant de leur accorder la permission de dire quelques mots à l'Européen. Cette grâce leur fut accordée. Aussitôt qu'ils furent amenés en ma présence, ils se prosternèrent à mes pieds, pleurant, sanglotant, hurlant, criant miséricorde.

Si je n'avais connu le caractère faux et lâche des Chinois, j'aurais eu le cœur brisé à la vue de cette scène lamentable, qui, au lieu d'exciter ma compassion, ne m'inspira que du dégoût. Néanmoins je voulus leur montrer ce que c'est que le cœur d'un prêtre. Je leur fis observer que l'ordre d'arrestation ayant été donné par le Mandarin, il n'était pas en mon pouvoir de les faire relâcher; cependant, considérant combien leur repentir était profond, je promis d'implorer pour eux la clémence du juge, à condition qu'ils s'obligeassent par contrat à ne plus susciter dorénavant de difficultés aux chrétiens.

Non-seulement tous promirent de vivre désormais dans la plus grande union ; si j'avais voulu accepter leurs promesses, ils embrassaient à l'instant une religion qui inspirait des sentiments aussi nobles et aussi généreux !

Fidèle à ma promesse, j'envoyai au Mandarin une supplique dans laquelle, après l'avoir remercié de la sagesse et de l'équité avec laquelle il avait traité notre cause, je lui exprimais le regret que nous éprouvions de devoir de nouveau avoir recours à lui. « Quelques hommes mal intentionnés, mal conseillés peut-être, s'étaient permis de nous insulter gravement, mais comme ils nous avaient

présenté d'humbles excuses, promettant de se conduire d'une manière irréprochable à l'avenir, comme d'ailleurs notre Dieu, qui est un Dieu de toute bonté, nous ordonne de pardonner, même à ceux qui nous font le mal, nous laissions à la sagesse du Mandarin de décider s'il était nécessaire de punir les coupables. »

Le magistrat fit comparaître ces malheureux devant son tribunal, et après leur avoir vivement reproché leur conduite inconvenante, il énuméra les châtiments qu'ils avaient mérités. « Néanmoins, dit-il, puisque cet Européen que vous avez offensé vous pardonne et intercède pour vous, je suis obligé de vous pardonner également, mais vous allez signer l'acte qu'il a exigé, et vous le lui porterez en lui faisant de nouvelles et de très-humbles excuses. »

Le soir ils m'apportèrent en grande solennité l'acte dressé en présence du Mandarin : je ne manquai pas l'occasion de leur adresser quelques bonnes paroles et de leur faire une courte instruction sur la religion. Ils m'écoutèrent avec intérêt et nous nous séparâmes bons amis.

Pour le moment ma tâche était finie à Koui-kwa-tscheung : je résolus de partir pour Sy-wan-tze, afin de me concerter avec les confrères sur le choix de ceux à qui nous allions confier la nouvelle résidence que nous venions d'acquérir.

Arrivé au Tai-hai, j'y trouvai le cher Jansen assez gravement indisposé, ce qui m'obligea de m'y arrêter plusieurs jours. Pour surcroît de malheur, j'y reçus une nouvelle aussi fâcheuse qu'inattendue. Le catéchiste de Sin-choa-tscheung m'annonçait que le Mandarin de Koui-kwa-tscheung venait de jeter en prison les quatre frères qui m'avaient vendu la propriété dont j'ai parlé plus haut et qu'il avait ordonné des poursuites contre les chrétiens et contre tous ceux qui étaient soupçonnés de m'avoir aidé dans l'acquisition de cet immeuble. C'était à ne pas y croire. Et cependant il fallut bien me rendre à l'évidence, car peu après je reçus la visite de trois des frères susdits. Le quatrième était demeuré prisonnier. Ils venaient par

ordre du Mandarin me rapporter l'argent que je leur avais payé pour l'acquisition de leur propriété et me redemander le contrat de vente. Il va sans dire que je refusai net.

J'expédiai aussitôt deux de nos missionnaires à Kouei-kwa-tscheung pour faire comprendre au Mandarin que le droit d'acquérir et de posséder en Chine nous était garanti par le traité de Pe-king. Il refusa de recevoir mes envoyés; mais il leur fit signifier officiellement que ces droits lui étaient parfaitement connus et que ce nonobstant il n'entendait pas que des Européens vinssent s'établir dans sa ville, ni que l'Eglise catholique y achetât ou y bâtît des propriétés. Il considérait la vente qui avait été faite à notre profit comme nulle et sans valeur, et il nous sommait de lui livrer les titres de propriété pour les annihiler.

Je ne puis m'expliquer le changement de conduite de ce Mandarin à notre égard que par des ordres venus de haut lieu, probablement du Vice-Roi du Chan-si qui est publiquement connu comme très-hostile aux Européens. En présence de cette grave affaire, j'ai immédiatement dressé un mémoire que j'ai envoyé à la légation à Pe-king. Nos droits, qui sont évidents, seront-ils sauvegardés? Je l'ignore, et j'avoue que je ne suis pas sans crainte. Le gouvernement chinois, parfaitement au courant de l'embarras dans lequel se trouvent un grand nombre de puissances européennes, est devenu excessivement hautain, et je ne serais pas étonné qu'il songeât à dénoncer tous les traités conclus à la suite de l'expédition anglo-française.

Advienne que pourra! si les hommes nous abandonnent, nous avons toujours Dieu pour nous, et ce que Dieu garde est bien gardé. Nous espérons que vous continuerez à bien vous souvenir de nous dans vos prières. »

Nous avons vu dans une lettre précédente, que M. Hagaerts nous annonçait qu'on songeait sérieusement à organiser une mission en règle parmi les Mongols nomades. Cette entreprise, on le verra plus tard, présentait d'immenses

difficultés, mais MM. Alphonse De Vos et Verlinden à qui cette expédition fut confiée, jouissant tous deux d'une santé de fer, rompus à toutes les fatigues et à toutes les privations, doués surtout d'un grand zèle pour le salut des âmes, sollicitèrent l'honneur de pouvoir les premiers se jeter dans la brèche. Établis depuis plusieurs années dans le voisinage des Mongols, ils s'étaient familiarisés avec le langage et les mœurs de ces peuples, et ils étaient même parvenus à opérer parmi eux quelques conversions isolées.

Nous avons donné ailleurs des détails circonstanciés sur la manière de vivre des Mongols nomades (1). Il ne nous reste donc qu'à laisser la parole aux missionnaires eux-mêmes. Voici en quels termes M. Bax nous mit au courant de leur départ :

« ..... Je n'oublierai jamais le moment solennel, imposant, où ces chers confrères se mirent en route. Après avoir dit la Sainte-Messe et récité l'Itinerarium au pied de l'autel, nous sautâmes à cheval et la caravane s'ébranla. La marche était ouverte par huit chameaux chargés des tentes, vivres, ustensiles, bagages. Quatre Mongols les conduisaient. A leur tête se trouve Samdad-chiemba qui, malgré les horribles privations qu'il eût à subir lorsqu'il traversa la Tartarie tout entière en compagnie de MM. Huc et Gabet, s'est offert joyeusement pour servir de guide à nos missionnaires. Les trois autres Mongols appartiennent à la tribu des Ortous que nos apôtres vont évangéliser : l'un d'eux est chrétien déjà, les autres sont de fervents catéchumènes. A la suite des chameaux viennent MM. De Vos et Verlinden accompagnés de tous les confrères présents au Si-kheou-wé et d'un grand nombre de chrétiens qui ne cessent de leur envoyer leurs vœux et leurs souhaits au milieu des sanglots

(1) Voyages de Bruxelles en Mongolie, p. 150 et suiv. — Bruxelles, M. Haenen, rue des Paroissiens.

et des gémissements. Cette scène me déchirait le cœ
j'étais ému jusqu'aux larmes. Seuls MM. De Vos et Verlin
semblaient gais et heureux : nous les accompagnâme
une distance assez bonne et lorsque le moment de
séparation arriva, nous leur serrâmes la main avec
ardeur fiévreuse, leur jetant à la hâte un dernier adieu.
Les reverrons-nous jamais ? ou du moins quand aurons-n
de leurs nouvelles ? Dieu seul le sait. Il a été conv
que dès qu'ils auront créé un établissement fixe, un
Mongols sera détaché de la caravane pour nous poı
des renseignements. Je leur ai fortement recommandé
s'avancer avec prudence et de tâcher d'établir des poi
de correspondance à mesure qu'ils entreront dans le pa

Prions Dieu de bénir cette expédition uniquement ent
prise pour sa plus grande gloire et pour le salut
âmes. Vous comprenez, cher Supérieur, qu'une pare
entreprise nous a occasionné des frais énormes, mais
bon Dieu et la charité de nos amis d'Europe y pourvoiro
je n'ai pas la moindre inquiétude à cet égard. »

42

SCHAMO
(Désert de sable)

41

E L E

40

Saga
Dscharatai_Dabassou
ALICHA

Mts Alichan

Che-
Ho

Doun_juen_y

39

Fou_mæ_fou

Ning_hia_

Houng_tche

38

Hoang-ho (F. Jaune)

KAN-S

lude à l'Est

CHAPITRE XIII.

Départ de Koui-kwa-tscheung. — Les Mongols-Thoumets. — La Tour blanche. — To-to-hotun. — Ho-kheou. — Le Hoang-ho. — Campement dans les sables. — Le territoire du roi Djoungar. — Koutelé-Poulac.

Plus de quatre mois se passèrent avant que les voyageurs pussent faire parvenir de leurs nouvelles à Sy-wan-tse. Enfin, au mois de juin, on y reçut la lettre suivante.

« Notre long silence vous aura probablement donné quelque inquiétude ; mais rassurez-vous, nous sommes en parfaite santé, et tout semble nous promettre ici une abondante moisson. Si nous avons différé de vous écrire, c'est que nous voulions d'abord arriver à Ning-tjao-leang, seul endroit où nous étions certains de pouvoir nous fixer. Mais avant d'y parvenir, il nous était impossible de nous passer de notre excellent guide Thon-gre-poo qui seul était en état de vous apporter de nos nouvelles.

Lors donc que nous eûmes quitté Koui-kwa-tscheung, nous nous dirigeâmes vers le sud. Après avoir fait une

trentaine de lys à travers une plaine saturée de salpêtre, nous dressâmes nos tentes et nous y passâmes tranquillement la nuit.

Le lendemain, nous arrivâmes dans un village appartenant aux Mongols-Thoumets. Cette tribu, venue de l'est au commencement de la dynastie mandchoue (1644), a reçu, pour sa fidélité, les belles plaines qui s'étendent au sud de Koui-kwa-tscheung. Chose assez extraordinaire, ces Thoumets ont abandonné la vie nomade et se sont mis à cultiver la terre. Ils ont adopté en grande partie les coutumes chinoises, sans rien perdre de la simplicité et de la droiture de leur cœur. Avec quelle sincérité ils nous ont exprimé le regret de n'avoir pas su que nous avions passé la nuit dans leur voisinage! Ils voulaient absolument nous garder: « — Vous êtes des hommes de la prière, nous disaient-ils, et nous n'avons jamais entendu parler de votre religion; demeurez avec nous pour nous l'enseigner et nous l'expliquer. » Nous ne pûmes leur donner que quelques courtes explications, leur promettant que, prochainement, d'autres prêtres viendraient les instruire. L'un d'eux vint nous accompagner à quelque distance pour nous faire passer la rivière et nous indiquer notre route.

Nous voyageâmes à travers une vaste plaine bien cultivée, qui peut avoir vingt lieues jusqu'à la grande muraille. Les villages y sont nombreux et les maisons assez propres. Nous passâmes près de Houng-tscheung-tjao, ville ancienne, dont il ne reste plus que des remparts en ruine.

Le 21 février, nous continuâmes notre route dans la direction du sud-ouest, et nous passâmes près de deux autres villes ruinées, dont on ne put même pas nous indiquer les noms. Nous y vîmes les restes d'une vieille tour nommée la Tour blanche, *Petha* en chinois, *Tsjahan-soubarkan* en mongol, construite dans le genre de celle qui se trouve non loin de Koui-kwa-tschung. Celle-ci, qui est assez bien conservée, se compose de huit étages

ayant chacun dix pieds d'élévation. La base est ronde et les étages sont octogones. C'est un des rares monuments qui ont survécu à la chute de la dynastie mongole (1368). Pendant les quatre-vingt-neuf ans que les empereurs mongols, descendants du fameux Djinghis-Khan, ont régné au sud de la grande muraille, ils avaient bâti un grand nombre de villes fortes sur les confins de la Mongolie. Les nombreux remparts en ruine que l'on rencontre à chaque pas datent tous de cette époque. Lorsque la dynastie des Mings refoula les Mongols au nord de la grande muraille, toutes ces villes furent saccagées et détruites de fond en comble.

Le soir, nous campâmes dans un véritable désert de sable.

Le lendemain, nous arrivâmes à To-to-hotun, ville ancienne, dont les murs sont assez bien conservés. Pendant la dernière guerre contre les rebelles, elle servit de dépôt de grains au gouvernement chinois. Sauf les magasins construits à cet effet et quelques rares habitations, tout l'intérieur de la ville est converti en jardins potagers. Sur les bords du fleuve Jaune (Hoang-ho), dont To-to-hotun est éloigné de huit lys, les marchands chinois ont construit une ville assez importante appelée Ho-kheou (bouche du fleuve), parce que, c'est en cet endroit, que l'on passe le Hoang-ho.

Le fleuve Jaune prend sa source dans le Kou-kou-noor, longe la grande muraille dans le Kan-sou, puis, sur un espace de deux cents lieues, roule ses eaux jaunâtres à travers les sables de la Mongolie, sans recevoir aucun tribut d'autres rivières. Il n'y a pas au monde, après le Nil, de grand fleuve qui ait, comme le Hoang-ho, moins de rivières importantes tributaires. Son cours total est de huit cents lieues environ. En 1868, il rompit ses digues dans la province du Ho-nan et causa des dommages incalculables. Plus de vingt lieues carrées de terres fertiles sont restées ensevelies sous une épaisse couche d'un sable

qui rend le sol impropre à la culture. Du Ho-nan jusqu'à la mer, ce fleuve promène ses eaux indomptables, tantôt vers le nord, tantôt vers le sud, tantôt dans les deux directions à la fois, cherchant subitement un nouveau chemin intermédiaire, sans que les travaux gigantesques qu'on a entrepris à diverses époques aient pu le rendre plus docile.

Nous traversâmes ce redoutable torrent sans la moindre crainte, car nous le passâmes sur un pont dont la solidité était garantie par l'expérience de milliers d'années. Le fleuve était gelé. Nous entendions ses eaux, réduites à l'impuissance, murmurer sourdement sous nos pieds.

A peine eûmes-nous atteint l'autre rive, qu'un triste spectacle vint frapper nos regards. Six malheureux, deux hommes et quatre femmes, venus de l'ouest, se trouvaient là, sans abri, sans argent, presque sans vêtements, au milieu d'une plaine de sable, par un vent affreux, ne sachant où diriger leurs pas, assurés de ne trouver aucune sympathie parmi les Chinois, et incertains de rencontrer avant la nuit un charitable Mongol qui leur donnât l'hospitalité. Nous aurions voulu leur faire rebrousser chemin, car nous savions assez que, en Chine, où ils allaient chercher un abri, rien de bon ne les attendait ni pour le corps ni pour l'âme. Mais ces pauvres gens avaient eu à subir dans leur pays de si horribles privations que nous ne pûmes les déterminer à retourner sur leurs pas. Nous leur fîmes une aumône pour les mettre en état de passer la nuit dans une auberge chinoise, de l'autre côté de la rivière.

Le sort des Mongols-Ortous est vraiment lamentable. Les musulmans, comme on le sait, sont très-répandus dans toutes les provinces de la Chine. En 1868, après avoir dévasté le Chan-si, le Kan-sou, le Kou-kou-noor et le royaume des Alichans, ils se jetèrent sur le pays des Ortous, massacrèrent impitoyablement hommes, femmes et enfants, mettant le feu aux temples et aux lamaseries

et traînant à leur suite les troupeaux, seule richesse de ces peuples pasteurs. On dit que les huit dixièmes de la population ont été massacrés ou sont morts de faim.

Les mahométans tentèrent à plusieurs reprises le passage du fleuve Jaune. Leur intention était de marcher sur Péking et d'exterminer tout ce qui se rencontrerait sur leur passage. C'est, l'année dernière seulement, que leur arrière garde a quitté le pays des Ortous. Depuis, tout rentre insensiblement dans l'ordre, et le pays est pacifiquement gouverné par ses anciens rois. Les musulmans, plusieurs fois battus par les troupes impériales qui étaient armées de fusils européens, se sont retirés vers l'ouest, où le gouvernement chinois continue de les poursuivre.

Nous dressâmes nos tentes dans le sable, à peu de distance du fleuve Jaune. Le campement n'était pas des plus favorables. Nous ne trouvâmes que fort peu d'herbe pour nos chameaux et pour nos chevaux, mais, dans l'incertitude d'en trouver davantage ailleurs et contrariés par un vent violent qui nous remplissait d'un sable fin, les yeux, la bouche et les narines, nous nous hâtâmes de nous donner un abri.

Notre vieux Samdadchiemba, toujours de la même humeur qu'il y a trente ans, prit un sac sur ses épaules, et, s'armant d'une hachette :

« — Mes Pères, dit-il, je vais vous chercher de l'eau pour faire le thé. »

Un quart d'heure après, il revint, jetant au milieu de la tente son sac rempli de glace.

Le thé nous réchauffa, mais le vent ne cessa de souffler toute la nuit. Le matin, nous étions presque ensevelis sous le sable avec notre tente et nos bagages Pour comble de malheur, nos chameaux et nos chevaux avaient disparu, et le sable avait effacé les vestiges de leurs pas. Afin de les retrouver, nous nous répandîmes dans toutes les direc-

tions. Il était plus de midi lorsque nous les eûmes rassemblés tous.

Accroupis autour de la marmite de thé, nous régalâmes quelques Mongols qui se rendaient à la ville. Comme le vent ne cessait de souffler en tempête, ils nous conseillèrent d'aller nous abriter à dix lys à l'ouest, derrière une colline où nous trouverions de l'herbe pour nos animaux. Nous suivîmes ce conseil et nous nous en trouvâmes parfaitement bien. Le lendemain, fête de saint Mathias, après avoir célébré de grand matin la sainte messe, nous passâmes la journée à expliquer la religion du vrai Dieu à un grand nombre de Mongols accourus pour nous voir.

Le 25 février, le vent s'étant enfin calmé, nous en profitâmes pour faire une quarantaine de lys au sud-ouest, à travers des montagnes sablonneuses, couvertes de bruyères. Ça et là, nous rencontrons une petite vallée où nos montures trouvent un peu d'herbe. A de rares intervalles, quelques pièces de chanvre et de millet. C'est ici le territoire de Djoungar-Peile, un des sept petits rois des Ortous, qui porte en même temps le titre de généralissime de ces peuples et tient le premier rang après Wou-chen-ta, seigneur suzerain de toute la tribu.

Persuadés que, pour faire quelque bien chez les Mongols, il fallait d'abord gagner les bonnes grâces et la confiance de leurs rois, nous résolûmes de nous rendre à la cour de Djoungar-Peile.

Le 26, nous fîmes une nouvelle étape de 30 à 40 lys, toujours dans la direction du S.-O. Le pays offrait le même aspect que celui que nous avions traversé la veille, avec cette différence que les collines étaient plus élevées et tapissées de broussailles. Après avoir eu à lutter contre une neige fine, nous arrivâmes à un endroit très-pittoresque nommé Koutelé-Poulac (fontaine de la montagne).

Au milieu des monts de sable, une source limpide

donne naissance à un petit ruisseau dont les eaux serpentent à travers de longues herbes et parmi des bosquets auxquels il ne manque que la verdure du printemps. Cette petite oasis sert de retraite à une multitude de lièvres, de perdrix, de faisans, de canards et à une grande variété de petits oiseaux.

Quelque riant que fût ce campement, le lendemain nous pliâmes nos tentes, et, après avoir fait une étape de 40 lys à travers des terres incultes et sans eau, nous arrivâmes à une vaste plaine qui s'étend de l'est à l'ouest. C'est là que demeure le roi Djoungar.

CHAPITRE XIV.

Le roi Djoungar nous donne l'hospitalité. — Les lamas de la cour. — Pagan-Etjain. — Un village de Mongols-Kalkas.

Nous plantâmes nos tentes près de l'unique source du village, à quelque distance de l'enceinte en terre, élevée autour des habitations du roi. Personne ne s'effraya de notre arrivée, nos physionomies étrangères n'excitèrent même pas le moindre étonnement. Les lois de l'hospitalité le voulaient ainsi. Les Mongols s'empressèrent de décharger nos chameaux et de nous apporter du lait et du millet grillé. On aurait dit que nous nous trouvions au milieu de chrétiens.

Le lendemain, 28 février, nous célébrâmes la sainte messe, entourés d'une foule nombreuse. Après la messe, les deux fils du roi, l'un âgé de dix-huit ans, l'autre de quinze, vinrent nous rendre visite et nous inviter, au nom de leur père, à nous installer, avec nos hommes et nos bagages, dans la cour du roi. Avant d'user de cette

offre gracieuse, nous nous disposâmes à aller lui présenter nos hommages.

Djoungar nous reçut à l'entrée de la première enceinte, et, après nous avoir fait traverser deux cours, il nous introduisit dans une troisième cour habitée par lui. Nous ne nous attendions pas à trouver une maison si bien tenue. Nous remarquâmes deux glaces françaises, de quatre à cinq pieds de haut, et quatre pendules qui n'auraient pas déparé un salon européen.

Sans rien avoir de l'affectation chinoise, Djoungar a des manières très-polies. Les questions qu'il nous adressa nous révélèrent, sinon une grande intelligence, du moins un jugement droit, qualité fort rare chez les mandarins chinois qui, dans leur stupide orgueil national, n'ont que des airs de dédain pour tout ce qui est de provenance étrangère.

A la prière du roi, nous nous installâmes le même jour dans les appartements de la seconde enceinte, où nous demeurâmes toute une semaine. Nous y étions chaudement et confortablement logés, et nous avions une pièce spéciale pour célébrer la sainte messe. Nos repas étaient régulièrement servis, et le cuisinier de la cour déploya toutes ses capacités culinaires pour nous offrir quelques plats à notre goût. Mais, ce qui nous comblait de joie, c'est que, du matin au soir, nous avions notre chambre remplie de Mongols désireux de s'instruire dans la religion. Par une heureuse coïncidence, nous étions arrivés à la cour vers le 15 de la 1re lune, époque à laquelle tous les mandarins subalternes de la tribu viennent prendre la confirmation de leurs pouvoirs. Nous avons donc pu, sans sortir de chez nous, semer, dans une multitude de cœurs, le grain de la parole divine.

La manière dont nous avons été traités par le roi doit avoir produit sur ses sujets la meilleure impression. Lui-même, à différentes reprises, est venu nous voir et

passait avec nous deux ou trois heures, nous aidant à traduire les prières, le symbole des apôtres, les commandements de Dieu et les principaux chapitres du catéchisme.

Tout le monde nous demandait en grâce de pouvoir prendre copie de ces traductions.

Djoungar doit être convaincu de la vérité du christianisme. Lorsque nous lui démontrâmes la nécessité de correspondre à la grâce que Dieu lui faisait, il nous répondit, pour toute objection, qu'il ne savait pas ce qu'il ferait des lamas et des nombreux couvents situés sur son territoire.

Jusqu'ici, j'ai eu généralement plus de mépris que de compassion pour les lamas. Ceux que j'ai connus au Tscha-Har étaient des fourbes consommés et d'orgueilleux ignorants. Mais, parmi les lamas que j'ai vus aux Ortous, il y en a certainement qui ont le cœur droit, et j'ai été touché de la simplicité de quelques-uns.

Tous les jours, de grand matin, nous entendions les trompettes sacrées, tournées vers les quatre points du monde, appeler les hommes à la prière; et le temple, qui se trouve dans l'enceinte même du palais, se remplissait bientôt de fidèles. Quand nous tâchions de démontrer aux lamas l'inanité de leurs prières et de leurs chants, nous recevions invariablement cette réponse que nous avions si souvent entendue ailleurs : « — Nous ne savons pas; à Lhassa on sait tout. » C'est bien le cas de s'écrier avec le prophète : « Ils ont des yeux, et ils ne voient point, des oreilles et n'entendent point. »

Quoi qu'il en soit des lamas, nous espérons fermement que Dieu fera germer, en son temps et à son heure, la semence qu'il nous a été donné de déposer ici. Dans un grand nombre de familles, nous avons été reçus de si bon cœur et avec tant de vénération, on nous a écoutés avec tant d'attention et de respect, que nous ne pouvons douter que Dieu n'achève ce qu'il a si miséricordieusement commencé. Si un jour nous avions suffisamment de res-

sources pour créer une résidence dans le voisinage de la cour de Djoungar, j'ose prédire que nous y aurions bientôt une vaste pépinière de fervents adorateurs de Jésus-Christ.

Le 6 mars, nous continuâmes notre route, dans la direction du S. O.

Au sortir de la plaine où se trouve le campement de Djoungar, le pays change entièrement d'aspect. Il nous fallut traverser ravins sur ravins, et, pour comble de malheur, il se mit à neiger à gros flocons. Le soleil, qui était notre principal guide, ayant disparu, et notre boussole s'étant égarée parmi les bagages, nous marchions à l'aventure, et nous finîmes par nous désorienter totalement. Après des tours et des détours, nous découvrîmes quelques habitations chinoises. On nous remit sur la bonne route, mais avec des indications si peu précises que nous nous engageâmes dans un ravin très-profond où nous fûmes surpris par la nuit. L'idée d'avoir à camper sans herbe, sans chauffage ne nous souriait pas beaucoup. Heureusement, la Providence nous fit rencontrer un lama qui nous conduisit dans une famille mongole.

Ces braves gens habitaient deux cavernes. Ils nous en cédèrent une, et nous y passâmes une nuit délicieuse. Le lendemain, au point du jour, nous gravîmes les hauteurs pour nous orienter. Nous n'avions fait la veille que 30 lys, en marchant jusqu'au soir. Il nous fallut rebrousser chemin. Pendant toute la journée, nous eûmes des ravins à traverser. De temps en temps, nous rencontrions quelques parcelles de terre cultivée. Nous remarquâmes que plusieurs familles chinoises y vivaient côte à côte avec des familles mongoles. Les fils du Céleste Empire nous semblaient avoir beaucoup perdu de l'orgueil et de l'astuce qui les caractérisent. J'attribue ce changement, non seulement au contact des mœurs simples et patriarcales des Mongols, mais surtout à l'absence de ces comédiens qui vont, de

village en village, donner des représentations où la morale est peu respectée.

Après avoir fait une trentaine de lys, nous entrâmes dans un grand campement nommé Pagan-Etjain, habité par des Mongols. Nous y fixâmes notre tente. Ici encore, nous jouîmes de la plus cordiale hospitalité. C'était à qui nous apporterait le premier du beurre, du lait, du fromage.

Ces Mongols, qui formaient environ une soixantaine de familles, étaient des Kalkas, du voisinage de l'Ourga, fixés à Pagan-Etjain depuis la première moitié du XIII[e] siècle. Ils sont exempts de corvées, de tribut et du service militaire, priviléges qui datent du temps de Djinghis-Khan. Le grand conquérant ayant perdu ici une de ses femmes pendant la guerre contre les Hia, confia la garde de son tombeau à quelques uns de ses fidèles Kalkas, qui, depuis cette époque, sont religieusement demeurés à leur poste.

Nous avons visité le lieu où l'on conserve ces précieux restes. Au sommet d'une colline, se trouvent deux tentes entourées d'une palissade de huit pieds de hauteur. Les deux tentes sont juxtaposées et ont entre elles une porte de communication. Nous entrâmes dans l'enclos. Les Mongols qui nous accompagnaient se prosternèrent le front contre terre. L'entrée de la première tente est permise au public le 15 de chaque lune, jour où l'on vient faire les prostrations. Personne n'entre dans la seconde, excepté le vieillard chargé de l'entretien d'une lampe qui y brûle jour et nuit. Les ossements sont renfermés dans une châsse en bois, de trois pieds de long, revêtue d'une peau de bœuf cousue et collée avec soin. Avant l'invasion des mahométans elle était renfermée dans une autre châsse, plus grande en argent massif. Les rebelles ont encore enlevé d'autres objets en argent placés près de la châsse : un trépied une marmite, des pincettes, des gobelets, des soucoupes et une selle.

Le lendemain, nos Kalkas assistèrent avec un gran

recueillement au sacrifice de la messe et écoutèrent, avec la plus religieuse attention, les explications que nous leur donnâmes sur les principaux points de la doctrine chrétienne.

Le 9 mars, de grand matin, nos amis étaient autour de nos tentes, nous aidant à charger nos bagages. Ils nous avaient apporté une ample provision de fromage et de beurre. En recevant nos adieux, ils promirent de ne rien oublier des enseignements de la veille.

Nous avions fait une quinzaine de lys, sous un ciel couvert et par un vent d'une extrême violence, lorsque la neige se mit à tomber si abondamment que nous résolûmes de camper. Nous étions sur le versant d'une colline, dans le voisinage d'une petite rivière appelée Tsjahan-Poulac (fontaine blanche). A notre réveil, nous trouvâmes notre tente complètement ensevelie sous la neige, qui du reste, continua de tomber toute la journée. Nous n'en fîmes pas moins une bonne étape. Dans toute la longueur de la vallée arrosée par le Tsjahan-Poulac, on trouve de la houille en grande quantité. Il y a quelques fosses où l'on peut s'approvisionner pour quatre-vingts sapèques la charrette.

Cinquante lys plus loin nous dressâmes nos tentes sur le sommet du mont Tou-che. C'était le meilleur campement que nous eussions eu : herbe excellente, eau de source, argols, bois, houille.

Pendant trois jours nous continuâmes de descendre vers le S.-O. Le 13 mars, nous poussâmes directement dans l'ouest et, après une étape de vingt lys, par une neige fine et un vent froid, nous étions en vue de la lamaserie de Djoungar-tjoo.

Cette lamaserie, qui renferme 1,600 lamas, est formée de plusieurs corps de bâtiment disposés régulièrement à la suite de cours carrées. Tous les murs sont soigneusement blanchis à la chaux, les toits sont couverts de tuiles vernissées vertes et jaunes ; une multitude de tourelles,

sortes de cônes tronqués surmontés d'une flèche gracieuse, s'élancent vers le ciel. Ajoutez au tableau quelques arbres gigantesques qui ont vu se succéder plusieurs générations de lamas, donnez-lui pour cadre une vaste plaine s'étendant à perte de vue, pour fond de hautes montagnes que les rayons du soleil couchant viennent couvrir d'un immense voile de pourpre et d'or, et vous aurez une faible idée du ravissant spectacle dont jouit le voyageur qui pendant de longues journées n'a pu reposer ses yeux sur rien qui trahisse la main de l'homme.

Après avoir visité cette belle lamaserie, nous nous enfonçâmes dans un désert de sable jusqu'à la *Rivière rouge* (Olain-Mouren), dont le lit est très-large, mais peu profond. De la lamaserie à l'Olain-Mouren, il y a une distance de 40 à 50 lys. Nous traversâmes la rivière le lendemain, et, après avoir franchi des montagnes sablonneuses très-élevées, nous tombâmes dans une autre branche de la Rivière Rouge qui se trouvait entièrement gelée, quoique, en plein jour et hors du vent, il fît une chaleur accablante. Nous fîmes, ce jour, 40 lys au sud, et nous campâmes non loin de la petite lamaserie de la plaine jaune (*herra tala soumé*), complètement détruite par les mahométans.

CHAPITRE XV.

Pillages et massacres commis par les mahométans. — Prise et destruction de Ning-tjao-leang. — Histoire d'un chrétien. — Hé-Etjain. — Tombeau de Djinghis-Khan. — Le lac Holai-noor. — La résidence du roi Wang-Ké. — Le lac Blanc.

Pendant près de six années, les mahométans ou Houi-dze, comme les Chinois les appellent, ont promené ici le fer et le feu. On rencontre à chaque pas des ruines de maisons ou de tentes, et partout des squelettes attestent qu'ils n'ont respecté ni le sexe ni l'âge. Nous avons compté jusqu'à huit crânes, près d'une seule habitation.

Les Houi-dze occupaient anciennement le plateau qui environne Turfan, dans la zône qui relie les deux parties du Kan-sou. Déjà, au VIIe siècle, sous la dynastie des Tang, ils sont mentionnés dans l'histoire comme très-puissants. De Turfan, ils se sont étendus au nord et au sud des Monts Célestes où, ces dernières années, ils se

sont déclarés indépendants. Dans l'intérieur de la Chine, et surtout dans les provinces du nord et du nord-ouest, ils comptent des sectateurs en nombre si considérable qu'ils ont mis l'Empire du Milieu à deux doigts de sa ruine, et que, actuellement encore, les expéditions de vivres et de munitions aux armées impériales qui occupent le nord du Kan-sou absorbent la plus belle partie du trésor de Péking.

Les mahométans établis parmi les Chinois ont adopté les mœurs et les coutumes de ceux-ci. Toutefois, ils s'abstiennent de viande de porc et ont grand soin de préparer leurs mets dans leurs propres ustensiles, tant ils ont peur de se contaminer par le contact des païens qu'ils appellent dédaigneusement *mangeurs de porc.*

A quelle époque et dans quel but les mahométans ont-ils levé le drapeau de la rébellion? Tout le monde, ici, paraît l'ignorer. Nous avons entendu, sur ce point, les choses les plus contradictoires. Il paraît cependant, que, vers 1861, les mahométans du Chen-si, exaspérés par les fausses accusations des Chinois qui leur reprochaient de faire cause commune avec les rebelles de l'intérieur, se mirent à parcourir la province, massacrant tous les païens sur leur passage. Généralement, les chrétiens furent épargnés, par politique, croyons-nous, plus que par sympathie. Selon toute apparence, les Houi-dze craignaient de froisser la France et les autres nations représentées à Péking. Les habitants des grandes villes, au lieu de s'unir dans un commun effort, pour mettre un terme à ces massacres, se contentèrent de se tenir sur la défensive, et, lorsque le gouvernement impérial envoya enfin quelques troupes, celles-ci achevèrent de ruiner ce qui était encore debout dans la partie orientale de la province que les Houi-dze leur abandonnèrent. En 1867, l'étendard de la révolte fut une seconde fois arboré, et, c'est de cette année que date l'invasion des mahométans dans le pays des Ortous. Les rebelles avaient l'espoir de pénétrer par là en Chine et

de s'emparer de Péking. Les horreurs qu'ils commirent en Mongolie et en Chine prirent de telles proportions qu'on craignait sérieusement qu'ils ne parvinssent à leur but. Heureusement, les mahométans de l'intérieur ne secondèrent pas les efforts de leurs coreligionnaires.

Les Houi-dze occupèrent les terres des Ortous jusqu'en 1871. Un vieillard chrétien, de Ning-tjao-leang, témoin oculaire de la prise de cette ville, nous raconta, à ce sujet, des détails horribles. Ning-tjao-leang est une ville située sur le territoire des Ortous, à six lieues au nord de la grande muraille, et sert d'entrepôt pour les transactions commerciales entre les Chinois et les Mongols.

Au commencement de 1869, cette ville, qui avait une population normale de 40,000 âmes, vit tout à coup le nombre de ses habitants monter à plus de 250,000. C'étaient autant de malheureux qui venaient y chercher un asile contre les fureurs des mahométans. Ils s'y croyaient en sûreté, la ville possédant une garnison de plusieurs milliers de soldats chinois.

Un jour, Ning-tjao-leang est investi par une multitude de Houi-dze, armés de piques, de sabres, de fusils. A cette vue, les mandarins chinois, paralysés de terreur, déclarent que leurs soldats ne peuvent rien contre un si grand nombre, et ils engagent les habitants à se défendre, chacun dans sa maison. Cependant les rebelles montent à l'assaut, s'emparent du campement des soldats chinois, dont la plupart se laissent égorger sans résistance, tandis qu'un petit nombre prennent la fuite. Immédiatement après ce coup de main, on procède à des visites domiciliaires. Pendant neuf jours, on va de maison en maison, exigeant l'argent et tous les objets précieux, torturant de la manière la plus épouvantable ceux qu'on trouve trop lents à découvrir leurs trésors, puis massacrant sans miséricorde, hommes, femmes et enfants. Plus de 200,000 personnes tombèrent sous les coups de ces monstres.

Le bon vieillard, qui nous raconta ces scènes d'horreur,

avait échappé à la mort d'une façon miraculeuse. Au moment où il allait recevoir le coup de grâce, il prend son crucifix et son chapelet qu'il baise avec ferveur. A cette vue, les barbares, qui ont ordre d'épargner les chrétiens, s'arrêtent. Ils le conduisent devant leur chef qui lui demande s'il est adorateur du vrai Dieu.

« — Oui, répond le chrétien.

« — Qu'il vive, dans ce cas ; qu'on lui donne à manger et qu'on lui procure un emploi dans le camp. »

Le vieillard fut retenu jusqu'après le pillage de la ville. Lorsqu'il y rentra, c'était, disait-il, un spectacle indescriptible; les rues étaient jonchées de cadavres; la plupart des maisons étaient détruites ou brûlées. Il eut grand'peine à retrouver ce qui avait été son habitation. « — Plût à Dieu, dit-il, que je n'y eusse jamais remis le pied. Les premiers objets qui frappèrent ma vue furent les cadavres de ma femme et de mes enfants, gisant pêle-mêle dans la cour! »

Aujourd'hui encore, l'aspect de cette malheureuse ville est plein de désolation. Un millier d'habitants tout au plus erre au milieu des ruines. Si l'on excepte quelques rares maisons un peu restaurées, l'on ne voit partout que des pans de murs, des monceaux de briques, de pierres et de terre. Les soldats chinois, qui sont venus y camper après le départ des Houi-dze, ont achevé de détruire ce qui restait debout. On y chercherait vainement un morceau de bois.

Les mahométans se répandirent ensuite dans le pays des Ortous, où ils exercèrent les mêmes cruautés, enlevèrent les chameaux, les chevaux, les troupeaux de bœufs et de brebis, seules richesses de ces peuples.

Reprenons le récit de notre voyage.

A dix lys de la lamaserie de la Plaine Jaune, nous arrivâmes à Hé-Etjain, lieu de sépulture du fameux conquérant Djinghis-khan.

Avant l'invasion des mahométans, il y avait à Hé-Etjain, sur un tertre élevé de quelques pieds, deux grandes cours se faisant suite et entourées de palissades. Au fond de la seconde cour, se trouvait une construction assez semblable aux habitations chinoises, et, dans la cour même, étaient fixées six tentes. Ici, comme à Pagan-Etjain, dont nous avons parlé plus haut, les restes du *bokta* (le saint) étaient conservés dans une double tente. Les tentes voisines, renfermaient divers objets précieux, tels qu'une selle en or, des plats, des gobelets, un trépied, une marmite et plusieurs autres ustensiles, le tout en argent massif.

Au dire des Mongols Kalkas, établis ici au nombre de 600 familles et jouissant des mêmes priviléges que ceux de Pagan-Etjain, Djinghis-Khan était en guerre avec l'ouest, lorsqu'il mourut de maladie à Tchong-Wei. Les soldats voulurent transporter son corps à Holin, à 60 lys au S. E. de l'Ourga ; mais les chars ne pouvant traverser les montagnes sablonneuses des Ortous, on s'arrêta à Hé-Etjain, et la garde du lieu de sépulture fut confiée aux Kalkas.

Cela semble en contradiction avec l'histoire chinoise qui place le lieu de sépulture de la dynastie des Yuen dans les cavernes du mont Ki-lien ; mais il est à remarquer que les chroniqueurs chinois ne font commencer la dynastie des Yuen qu'à l'avénement de Hou-bi-lai-khan, le dernier des quatre fils de Djinghis-khan.

Quoi qu'il en soit, actuellement encore, les rois des Ortous viennent tous les ans se prosterner devant la châsse qui renferme les ossements de leur illustre ancêtre et immolent en son honneur un cheval et huit moutons, dont eux et les gens de leur suite font un repas sacré, sur le lieu du sacrifice.

Le froid, le vent et la poussière nous retinrent à Hé-Etjain jusqu'au 18 mars. Nous étions sur le territoire du roi Wang-Ké, et comme nous ne nous trouvions qu'à une trentaine de lys de sa résidence, nous résolûmes

de nous y rendre. Nous changeâmes donc de direction, et, poussant au N. N. O., nous parvînmes, après avoir traversé quelques collines sablonneuses, à une vaste plaine, au milieu de laquelle brillait, comme un immense miroir, le lac *Holainoor*, alimenté par une petite rivière venant du sud-ouest.

Malheureusement, le roi était absent. Il était allé, dans le nord, visiter une lamaserie, et il ne devait revenir que dans quelques jours. Nous crûmes remarquer que les officiers du palais n'étaient pas à leur aise de voir des étrangers s'acheminer vers la demeure royale. Ils nous engagèrent à aller camper dans un endroit qu'ils nous désignèrent, nous assurant que nous y trouverions de l'herbe, de l'eau et des argols en abondance. Nous les remerciâmes très-poliment, mais nous n'en allâmes pas moins fixer notre tente à proximité de la demeure royale.

Le lendemain, fête de saint Joseph, nous reçûmes de grand matin la visite de quelques mandarins. Voyant que nos intentions n'étaient pas hostiles, ils nous invitèrent à aller les voir chez eux. Nous acceptâmes, et, quelques heures plus tard, une escorte de plusieurs cavaliers vint nous prendre et nous conduire au Ya-men (1), où nous expliquâmes la religion à la foule assemblée. Un secrétaire fut chargé de transcrire les prières, les articles de foi et le décalogue. Après la séance, on nous servit un banquet solennel, et, vers le soir, une garde d'honneur nous reconduisit à nos tentes.

Comme nous avions fait connaître notre intention de continuer notre route de grand matin, nous trouvâmes, dès le point du jour, un cavalier posté devant notre tente. Il devait nous servir de guide. Il nous accompagna pendant 40 lys environ, dans la direction S. O, nous conduisant

(1) Salle où l'on rend la justice.

tantôt à travers la plaine, le long de la petite rivière, tantôt nous faisant gravir des collines sablonneuses couvertes de bruyères. Nous arrivâmes ainsi à une route assez fréquentée, où nous rencontrâmes plusieurs Chinois venant de Yulin, près de la grande muraille, et se dirigeant sur Pao-thou, ville située sur le fleuve Jaune, à 350 lys de Kou-kou-hotun ou Koui-Kwa-Tscheung.

Nous campâmes le long de cette route que nous suivîmes encore le lendemain, sur un espace de 30 lys ; puis nous poussâmes au sud, montant et descendant toute la journée des montagnes de sable. Du haut de chaque sommet, nous apercevions devant nous le lac Blanc (*Tsjahan-noor*), qui a de huit à dix lieues de tour. Comme il ne paraissait pas éloigné, nous croyions pouvoir y arriver avant le soir ; mais le soleil disparaissait derrière l'horizon au moment où nous débouchâmes dans la plaine du Tsjahan-noor. Nous fûmes obligés de nous arrêter.

CHAPITRE XVI.

Aventure de M. Verlinden. — La lamaserie Amtoan-Soumé. — Nous perdons et retrouvons notre caravane. — Lamaserie déserte. — Rencontre de six mandarins. — Le ministre de Wou-chen-ta. — Le messager du roi.

Avant l'ascension de la dernière colline, M. Verlinden avait, dans son ardeur, devancé la caravane. A tout instant, nous nous attendions à le voir revenir sur ses pas; ce fut en vain. Un de nos gens alla à sa recherche, mais comme l'obscurité était profonde, il ne put rien découvrir. Nous déchargeâmes nos fusils et allumâmes un grand feu. Tout fut inutile. Dès les premières lueurs de l'aube, nous étions sur pied, et nous nous dispersâmes dans toutes les directions. Un de nos hommes eut le bonheur de rencontrer un Mongol qui lui apprit qu'il avait remarqué un étranger sur les bords du lac Blanc. L'étranger était M Verlinden. Vers midi, il revint près de nous, après

une nuit passée à la belle étoile et à jeûn depuis trente-six heures.

Nous passâmes la journée à l'entrée de la plaine, près de la lamaserie *Amtou-Soumé*. Nous eûmes la consolation d'instruire un vieux lama, disposé à se convertir, et un jeune homme qui annonçait les mêmes intentions. Celui-ci nous accompagna le lendemain. Il nous fit traverser une petite rivière venant du N.-O. et se perdant dans le lac Blanc, après un cours d'une cinquantaine de lys. Le pays offrait toujours le même aspect : des monticules de sable se succédant sans interruption ; çà et là, un petit lac, bordé parfois d'une maigre verdure. Nous fîmes, ce jour, de 40 à 50 lys au sud-ouest, jusqu'à la lamaserie *Toucoultai*. Nous nous trouvions sur le territoire du roi Tjassac.

Le lendemain (24 mars), nous passâmes entre une chaîne de montagnes et le lac Olain-tsjahan-noor, laissant celui-ci à notre droite. Ce lac peut avoir de sept à huit lieues de long sur quatre de large ; de temps en temps nous rencontrions quelques oasis, véritables îles de verdure perdues au milieu des sables. Elles sont habitées par quantité de lièvres et de faisans, et, dans quelques-unes, l'herbe et les broussailles croissent avec une telle vigueur et forment des touffes si épaisses qu'il est impossible d'y pénétrer. Mais ces îles étant marécageuses et impropres à la culture, les Mongols n'y fixent généralement pas leur demeure.

Nous fûmes horriblement fatigués de la route. Sans parler de la longueur de l'étape et de la difficulté des chemins, nous eûmes une autre aventure. Abandonnant notre caravane qui devait cotoyer une des oasis, nous traversâmes celle-ci dans toute sa largeur, persuadés que nous racourcirions notre route. Au sortir de l'oasis, nous avions devant nous une de ces éternelles collines sablonneuses. Certains de retrouver, de l'autre côté, nos hommes et nos chameaux, nous la franchîmes. Mais, parvenus au sommet, ruisselant de sueur et à moitié morts de fatigue, nous ne vîmes,

à notre grande surprise, que des monts de sable sans fin, amoncelés les uns sur les autres. Pas de caravane, ni de trace de passage. Nous fîmes quelques excursions à droite et à gauche, sur les points les plus élevés ; nous ne découvrîmes rien.

Il ne nous restait qu'une ressource, c'était de revenir au plus vite sur nos pas, en suivant l'empreinte que nos grosses bottes avaient laissée dans le sable et dans la boue de l'oasis. Malheureusement, dans une vallée couverte d'herbes sèches, il nous fut impossible de découvrir les traces de notre passage. Que faire ? Nous étions à bout de forces, et nous ne savions de quel côté nous diriger lorsque, soudain, l'un de nous aperçut une tente au fond de la vallée.

La journée était si avancée que l'espoir de retrouver la caravane avant la nuit nous abandonna. Nous allâmes donc demander l'hospitalité à l'habitation que nous venions de voir. Nous y entrâmes ; personne n'y était. Les habitants nous ayant entendus crier et nous ayant vus rôder sur les hauteurs où jamais homme ne met le pied, nous avaient sans doute pris pour des brigands et avaient cherché leur salut dans la fuite. Nous ne savions à quel parti nous arrêter. Avant de prendre possession de la tente, nous résolûmes de faire un dernier effort. Nous gravîmes péniblement la montagne et nous jetâmes un long cri, de toute la force de nos poumons. Un ho ! hé ! lointain nous fit tressaillir. Nous redoublâmes nos appels. Bientôt apparut une forme humaine derrière les hauteurs... C'était un de nos guides.

Nous trouvâmes nos chameaux à quelques lys de distance. Nos tentes étaient dressées. Nous avions de l'eau, du bois, de l'herbe en abondance.

Le lendemain 25 mars, fête de l'Annonciation, nous regrettâmes vivement de n'avoir aucun Mongol à qui annoncer la bonne nouvelle.

Nous nous mîmes en route, dans l'espoir de rencontrer

noins quelques tentes. Nous marchâmes près de sept :es, au milieu d'un désert de sable, sans apercevoir moindre trace d'habitation. Déjà le soleil baissait, et s commencions à nous inquiéter de l'endroit où nous ɪerions la nuit. Heureusement, il est une providence :iale pour les missionnaires. Du haut d'une colline, s vîmes, devant nous, une vaste plaine et, à nos pieds, grande lamaserie. Nous entrâmes, croyant y trouver centaine de lamas. Il n'y avait qu'un vieillard, gardien temple et de ses dépendances. Tous les habitants de amaserie avaient été massacrés par les mahométans. uis, on avait reconstruit les bâtiments, mais il n'y t de cérémonie qu'une fois ou deux pendant l'année.

ous priâmes le vieillard de nous indiquer le chemin iivre pour nous rendre à la résidence de Wou-chen-premier roi des Ortous. Il nous répondit que, depuis 'asion des Houi-dze, le roi s'étant retiré dans un lieu ıque inaccessible, il nous serait impossible de le trouver. fâcheux renseignement ne nous découragea point.

e lendemain, de grand matin, nous nous disposions à ir lorsque un jeune lama, venu je ne sais d'où, s'offrit r nous servir de guide. Nous acceptâmes. Il ne nous ıt pas trop certain lui-même de la direction à prendre. out instant, il s'écartait de la caravane, gravissant les ımets des collines pour inspecter le pays, disparaissant ôt à droite, tantôt à gauche. Il finit par s'éclipser ıplètement.

otre situation était critique. Néanmoins, nous pour-îmes notre route, dans la direction du sud. Après x heures de marche, nous remarquâmes çà et là, ni les sables, quelques maigres bruyères. C'était un ce certain que nous approchions d'une plaine. En t, nous eûmes bientôt le plaisir de fouler un tapis gazon.

a vallée où nous nous trouvions est entièrement encaissée s des montagnes de sable. Aucune habitation, nulle

trace que le lieu eût jamais été visité par une créature humaine. — Comme on serait bien ici en temps de persécution nous disions-nous : qui pourrait jamais nous découvrir dans cette sauvage solitude ? »

A peine avions-nous fait cette réflexion que six cavaliers tombent sur nous comme une bombe. Nous affectâmes de conserver notre sang-froid. Nous étions en présence de six mandarins : un Globule rouge, deux Globules bleus, trois Globules d'un rang inférieur. Le Globule rouge nous adresse la parole avec hauteur :

« — Qui êtes-vous ? d'où venez-vous ? où allez-vous ?

Nous lui répondîmes sur le même ton.

« — Vous feriez bien de rebrousser chemin, reprit-il, d'aller à Yulin et de passer la Grande Muraille.

« — Et quel droit avez-vous de nous donner des ordres ? Vous avez bien des habits de cérémonie et des globules sur vos chapeaux, mais qui nous dit que vous n'êtes pas des brigands ? N'est-ce pas une fraude que vous employez pour intimider les voyageurs et les dépouiller plus aisément ? A moins que vous ne montriez un ordre de votre roi, nous vous considérons comme des voleurs, et nous vous traiterons comme tels. »

Ce langage les déconcerta complètement. Ils descendirent de cheval et demandèrent poliment à nous entretenir en bons amis. Nous rendîmes politesse pour politesse. Nous nous assîmes en cercle, sur l'herbe, et nous apprîmes que nous nous trouvions en présence de son Excellence le premier ministre de Wou-chen-ta. A son regard louche et à son sourire affecté, nous l'aurions pris plutôt pour un rusé Chinois que pour un Mongol du désert. Nous sûmes, plus tard, qu'il dominait entièrement le roi et que, en même temps qu'il trompait son maître, il exploitait le peuple.

Il essaya de mille manières de nous dissuader d'aller à la cour, nous affirmant que le roi ne nous recevrait

pas. Craignait-il des révélations sur son compte, ou bien nous supposait-il animés de sinistres desseins? Nous l'ignorons. Mais, pour ne pas avoir l'air d'être des brigands mis en fuite par des mandarins, nous lui déclarâmes que, ayant la liberté d'aller où bon nous semblait, nous nous rendrions certainement à la cour; il serait libre au roi de nous accorder ou de nous refuser audience.

Après cette déclaration, nous donnâmes à nos gens ordre de dresser les tentes, et, pour montrer que nous pratiquions les lois de l'hospitalité, nous invitâmes nos hôtes à prendre le thé avec nous. Ils refusèrent, prétextant qu'ils avaient encore une longue route à faire.

Nous nous expliquâmes alors la disparition de notre jeune guide du matin. Évidemment, c'était un espion envoyé par le mandarin pour surveiller nos mouvements.

Le même soir, nous reçumes la visite de plusieurs Mongols. Ils se montraient très-réservés, très-circonspects, se gardant bien surtout de nous donner le moindre renseignement sur le roi et sur la route à suivre pour arriver à lui. Heureusement, deux Ortous de l'ouest, qui nous témoignèrent le désir de nous rejoindre dès que nous serions établis parmi eux, nous donnèrent les indications nécessaires. Ils nous assurèrent que nous n'étions qu'à deux journées de marche des tentes royales, et que, en nous dirigeant directement vers l'ouest, nous ne pouvions pas nous égarer.

Le jour suivant (27 mars), pendant que nous chargions nos bêtes, plusieurs cavaliers vinrent nous demander où nous comptions diriger nos pas. « — Nous allons à la résidence du roi, répondîmes-nous, en indiquant l'ouest. » A cette parole, ils se regardèrent, déconcertés, et gagnèrent le large au triple galop de leurs chevaux.

Ce jour-là, nous fîmes de 40 à 50 lys, dans des marécages, où nous avions de la boue jusqu'à mi-jambes. Le soir, nous étions tranquillement accroupis autour d'un

grand feu lorsque nous entendîmes, à quelque distance, le bruit des pas de plusieurs chevaux. Samdadchiemba aperçut trois cavaliers s'enfuyant vers l'ouest. Décidément nous étions espionnés nuit et jour.

Le lendemain, nous avions à peine fait quelques lys qu'un cavalier, en grand costume, vint au-devant de nous. Il nous annonça, au nom du roi, qu'il avait ordre de nous indiquer la bonne route et de nous conduire auprès de lui. Nous ne savions trop si ce guide n'était pas envoyé par le ministre pour nous égarer. Toutefois, voyant qu'il prenait la direction de l'occident, nous le suivîmes.

Au bout d'une trentaine de lys, nous étions en vue des tentes royales.

CHAPITRE XVII.

Réception du roi Wou-chen-ta. — Lamaserie de Kalio-tou. — Le royaume d'Othok. — Porro-Palassan. — Ning-tjao-leang.

Dès que nous eûmes mis pied à terre, le secrétaire du roi vint nous demander quel jour nous désirions obtenir audience. Comme le lendemain était le dimanche des Rameaux, nous la demandâmes pour le lundi.

L'heure de l'audience arrivée, on vint nous chercher en grande cérémonie. On nous introduisit dans un vaste pavillon en toile bleue, tendu de blanc à l'intérieur. Le roi était assis sur une estrade; un grand siége, revêtu de soie rouge, lui tenait lieu de trône. A sa droite, un banc à coussins rouges nous était réservé. A sa gauche, le premier ministre occupait un banc semblable. Un grand nombre de mandarins civils et militaires nous avaient suivis dans la tente royale.

Wou-chen-ta est un homme d'une soixantaine d'années,

le territoire du roi d'Othok. Nous fîmes aussi la rencontre d'un vieillard dont le chagrin nous inspira une vive pitié. Avant l'arrivée des Houi-dze, il jouissait, avec sa nombreuse famille, d'une heureuse aisance : il avait échappé au massacre avec ses deux fils. Mais un sort non moins cruel attendait ceux-ci dans le désert : après des souffrances inouïes, ils y étaient morts de faim.

A peine avions-nous passé le fleuve Jaune, au début de notre voyage, que nous rencontrâmes partout des malheureux demandant l'aumône et cherchant à prolonger, chez les tribus voisines, une existence désormais impossible sur leur territoire. Aujourd'hui que le calme est revenu, le roi d'Othok rappelle ses sujets, et les rois, ses voisins, contraindront ceux-ci à se rapatrier ; mais nous nous demandons comment il leur sera possible de vivre dans ces contrées désolées.

Le lundi de Pâques, 6 avril, nos nouveaux guides nous conduisirent à travers les sables, tout près d'une plaine à l'aspect fantastique ; on aurait dit un lac de glace. C'était tout simplement un immense marais, couvert d'une croûte sèche et dure, blanchie par les exhalaisons salpêtreuses. Ce n'est pas sans danger qu'on s'aventure sur ce sol élastique ; nous en fîmes bientôt l'expérience. Notre chamelier de tête, s'étant un peu écarté du sentier indiqué par le guide, sa bête, sentant tout à coup le terrain se dérober sous ses pieds, fit un soubresaut qui donna l'alarme à toute la caravane. En un clin d'œil, trois de nos chameaux se trouvèrent enterrés jusqu'au ventre, dans une sorte de pâte argileuse et gluante. Nous fûmes obligés de les décharger et d'employer la bêche et les cordes pour les aider à sortir de leur étrange tombeau.

Malgré cet accident, nous fîmes, ce jour-là, une étape de 50 lys. Le jeune Mongol que nous avions pris pour guide était excellent chasseur. Armé d'un fusil à mèche, il abattait tout le gibier qui se levait sur notre passage. Dans les endroits où les herbes et les touffes de bruyères

recèlent une grande quantité de lièvres, les Mongols dédaignent même d'employer le fusil ; ils se servent d'un bâton, long d'un pied et demi, et garni d'un cercle de fer aux extrémités ; ils lancent cet instrument avec une telle précision qu'ils foudroient le lièvre à trente pas de distance, et ils sont si adroits qu'ils en abattent facilement une vingtaine en quelques heures.

Jusqu'ici, nous avions eu souvent à lutter contre la neige ; pendant le jour, il faisait chaud, mais le soir, le temps se mettait invariablement à la gelée. Cette nuit (7 avril), nous avons eu pour la première fois de la pluie.

Nos guides nous avaient dit que nous arriverions bientôt sur la grande route de Ning-tjao-leang. Cette perspective nous souriait d'autant plus que nous continuions à cheminer péniblement, à travers des collines de sable recouvertes de bruyères, et des plaines salpêtreuses dont les emplacements les plus favorables offraient à la vue des débris de tentes, de maisons et d'ossements humains. Enfin, nous atteignîmes la route tant désirée. Mais, en beaucoup d'endroits, l'amoncellement des sables l'avait rendue invisible et impraticable. Heureusement, notre chasseur intrépide escaladait tous les sommets et nous signalait les endroits que nos chameaux pourraient franchir.

Nous arrivâmes, sans accident, dans une vallée, longue et large, bordée de collines de sable. Après les fatigues, la chaleur et la soif que nous avions endurées, nous étions enchantés d'avoir trouvé ce magnifique campement. Comme il y avait de l'herbe en abondance, nous résolûmes de nous y arrêter quelques jours afin de permettre à nos animaux de restaurer leurs forces.

Au milieu de cette plaine, se dressent les ruines de l'ancienne ville mongole de Porro-Palassan. Selon toute probabilité, elle a été détruite par les Mings, du XIVe siècle, lors de la chûte de la dynastie des Yuen. Elle était entourée d'un mur, d'une hauteur de 25 pieds, sur 50 d'épaisseur, en briques énormes, cuites au soleil.

Aujourd'hui, on n'y voit aucune trace d'habitation. L'espace compris entre les remparts est couvert d'une herbe magnifique ; à chaque instant, s'échappaient des perdrix, des faisans et des lièvres, seuls gardiens de cette antique citadelle.

La plaine de Porro-Palassan a une étendue de six lieues carrées. Çà et là, parmi les herbes, s'élèvent quelques pans de murailles. Ce sont les restes d'anciennes maisons, construites à la chinoise, habitées, avant l'invasion, par des Mongols cultivateurs. On y voit encore quelques khangs ou fourneaux en terre glaise. Des crânes et d'autres ossements humains, semés autour de chaque demeure, disent clairement que les pauvres Mongols, surpris par les barbares, ont été impitoyablement massacrés.

Nous nous trouvions à environ 50 lys de Ning-tjao-leang et nos provisions étaient épuisées. Nous chargeâmes Samdadchiemba d'aller nous acheter de la farine et du millet ; Thon-gre-poo fut préposé à la garde des animaux et à la recherche du combustible ; M. Verlinden, accompagné du jeune Mongol, partit pour la chasse, et M. de Vos attaqué d'un léger mal de gorge, prit pour lui les soins du ménage. La chasse fut très-abondante, et nous nous donnâmes le luxe d'un petit banquet.

Le soir du second jour, Samdadchiemba revint avec des gâteaux et de bonnes nouvelles. La ville avait été ruinée, mais elle commençait à se repeupler ; il y avait même encore quelques familles chrétiennes. Quoique la route fût affreuse, il était possible, en forçant un peu la marche, d'arriver en un jour à Ning-tjao-leang.

Le 11 avril, pendant que nous chevauchions à travers les sables, nous vîmes tout-à-coup apparaître, au sommet d'une colline, deux cavaliers qui, s'arrêtant à notre vue, s'empressèrent de mettre pied à terre. C'étaient des chrétiens de Ning-tjao-leang. Avertis de notre arrivée par Samdadchiemba, ils venaient saluer les « schenn fou » d'Occident.

Ces braves gens nous apprirent que le mandarin de

Ning-tjao-leang, prévenu par le roi Wou-chen-ta de notre prochaine arrivée, était animé des meilleures intentions à l'égard des chrétiens, et ils nous donnèrent quelques renseignements sur l'origine de Ning-tjao-leang.

Vers le milieu du xviiie siècle, l'empereur Kien-Long permit aux rois mongols de vendre aux Chinois les terres situées au-delà de la grande muraille, dans un rayon de six lieues. Des marchands chinois usèrent de cette concession, et achetèrent au roi d'Othok des terrains destinés a devenir un entrepôt pour l'échange des marchandises entre le nord et le sud. D'année en année, la petite colonie augmenta et devint bientôt une ville importante.

Quelques familles chrétiennes du Chen-si émigrèrent vers ces parages et s'établirent à proximité de la nouvelle ville. Comme les Chinois émigrés continuèrent à être civilement administrés par les mandarins de la province du Chen-si, ce furent aussi les prêtres de ce vicariat apostolique qui prirent soin de leurs anciennes ouailles, qu'ils visitaient une fois par an. Avant l'invasion, la chrétienté de Ning-tjao-leang comptait environ 200 membres; 140 d'entre eux, confondus avec les païens, ont été massacrés par les musulmans.

Arrivés à trois lys des remparts, nous avisâmes une cour murée dont toutes les habitations étaient détruites. Nous y plantâmes nos tentes.

Dès le lendemain, nous eûmes la visite de la petite colonie chrétienne de Ning-tjoa-leang, une quarantaine de fidèles. C'était tout ce qui restait. Chose merveilleuse! ces pauvres gens, quoique privés de secours spirituels depuis huit ans, se réunissaient deux fois tous les dimanches, le matin, pour réciter les prières qui, en l'absence du prêtre, remplacent le sacrifice de la messe, et, l'après-midi, pour faire le chemin de la croix. N'osant encore s'établir dans le petit village qu'ils occupaient avant l'invasion des mahométans, ils avaient provisoirement approprié quelques-unes des maisons brûlées ou abandonnées.



A notre avis, Ning-tjao-leang est un point d'une grande importance. Située sur une route venant des provinces du Chen-si et du Chan-si, cette ville est fréquentée par tous les marchands qui se rendent à Ning-hia, à Si-ngin-fou, au Kou-kou-noor ou à Ily. C'est d'ailleurs le seul endroit du pays des Ortous où la mission pourrait s'approvisionner. En outre, cette ville est dans le voisinage du royaume de Gan-king qui, avec le royaume d'Othok, sur le territoire duquel se trouve Ning-tjao-leang, a été horriblement dévasté par les mahométans. Tous les lamas y sont morts ou ont quitté le pays.

C'est là une circonstance providentielle pour la conversion de ce peuple. Soustrait à l'influence des lamas, il est dans les conditions les plus heureuses pour apprécier les bienfaits du christianisme. Les Mongols ne sont pas opiniâtres dans leurs erreurs: l'idolâtrie n'est chez eux qu'un effet de l'ignorance, et il ne nous faudra pas longtemps pour amener un grand nombre d'entre eux au bercail de Jésus-Christ.

Au dire de M. Huc, pour tuer le boudhisme, il faudrait commencer par convertir les lamas. Ici, cet obstacle a disparu. Bien plus, nous avons dans les mains le moyen de détruire le lamanisme. Cette caste sacerdotale s'alimentait surtout au moyen des enfants des pauvres, qui, vers l'âge de dix ans, étaient donnés par leurs parents à quelque lama, comme *chabis* ou disciples. Adoptons ces malheureux, adoptons les innombrables orphelins que la guerre a faits, instruisons-les; ce sera une pépinière qui, dans quelques années, nous fournira des maîtres d'école, des catéchistes, des agriculteurs, des artisans, peut être des apôtres. Le Mongol est robuste; il a un jugement sain, il est de sa nature fort modeste, et il a une grande fermeté de caractère. Voilà des qualités précieuses pour former des missionnaires, qualités qui font souvent défaut parmi les élèves des séminaires chinois.

L'ancien village chrétien, situé aux portes de la ville, est presque exclusivement la propriété d'un catéchiste

nommé Yang. Au centre du village, se trouvent deux vastes enclos ; dans l'un, était la chapelle, dans l'autre, la résidence du missionnaire. Les murs, solidement bâtis, sont encore debout, et il ne faudrait pas des frais immenses pour restaurer chapelle et maison. Les païens chinois se montrent très-bien disposés ; chaque jour, plusieurs viennent se faire instruire, et, dès à présent, nous pouvons compter sur quelques conversions.

Les Mongols, eux, nous sont tout dévoués. La dépêche du roi Wou-chen-ta a produit le meilleur effet, non seulement sur le peuple, mais sur le mandarin et ses deux assesseurs. L'un de ceux-ci, qui a sous son administration la belle vallée de Porro-Palassan, nous conseille d'y réunir toutes les familles mongoles qui voudraient se convertir. Cette plaine fertile, à sept lieues de Ning-tjao-leang, est on ne peut mieux placée pour recevoir une colonie modèle. Les Mongols y seraient entièrement séparés des Chinois avec lesquels, ici comme ailleurs, ils ne s'entendent guère.

Au VIII[e] siècle, l'empereur de la Chine admit deux cents musulmans dans ses États. Malgré le peu d'harmonie qui existe entre les idées religieuses des Chinois et celles des sectateurs de Mahomet, ceux-ci se sont tellement multipliés, que, répandus aujourd'hui sur toute la surface de l'empire, ils font trembler le Fils du Ciel sur son trône.

Et nous, les soldats de Jésus-Christ, nous à qui il a été dit : « Allez et enseignez toutes les nations, » nous ne parviendrions pas, aidés de la grâce toute-puissante, à arracher à Satan ce pauvre peuple mongol ! *Operemur bonum dum tempus habemus !* Profitons donc de ces circonstances si favorables qui, peut-être, ne se représenteront jamais ; imposons-nous, s'il le faut, les plus grands sacrifices ; Dieu préparera l'avenir, *Deus providebit.*



CHAPITRE XVIII.

Une question diplomatique. — Dépêche du Prince Koung. — Réponse du provicaire apostolique. — L'avenir en Chine.

Nous avons relaté plus haut que M. Bax, à la suite du mauvais vouloir des autorités de Koui-kwa-tscheung qui avaient porté défense à nos missionnaires de s'établir dans cette ville, avait adressé un mémoire à la légation de Pe-king pour demander que ses droits fussent sauvegardés.

Son Exc. le comte de Geoffroy prit chaudement cette affaire à cœur : un exposé de la question fut immédiatement expédié au prince Koung avec prière de faire rappeler les Mandarins de Koui-kwa-tscheung à l'observation des traités. Le prince Koung saisit le Tsoung-ly-yamen de l'examen de la question, et quelque temps après M. le ministre de France reçut du prince Koung une dépêche contenant en substance les remarques suivantes.

« Les missionnaires ont acheté à Koui-kwa-tscheung des terres qui sont absolument nécessaires aux Mongols, pour

y faire paître leurs troupeaux : or, il existe une loi sanctionnée la 8e année de l'empereur Tsien-loung, défendant, même aux Chinois, d'acheter de pareilles terres sans une autorisation spéciale. Koui-kwa-tscheung est une ville habitée par les Mongols, peuple qui suit généralement la doctrine de Foe, et qui par son origine, sa langue, ses mœurs diffère des autres sectes. Depuis que cette ville fait partie de la Chine, elle est devenue nécessaire à l'empire, située qu'elle est sur les confins des terres tartares ; or, des Européens y ayant acheté un terrain avec l'intention d'y bâtir une église et d'y faire de la propagande, les Mongols se sont émus, et il est à craindre que tous les vagabonds des environs n'aillent y susciter des troubles. Pour prévenir ces malheurs, les habitants de Koui-kwa-tscheung supplient le Tsoung-ly-yamen d'avertir les représentants des puissances étrangères de ne pas faire de propagande dans cette ville. Quant à la propriété déjà acquise par les missionnaires, les Mandarins recevront ordre de leur rembourser le prix selon toute justice. En conséquence, conclut le prince Koung, j'ai l'espoir que Son Exc. le Ministre de France approuvera ma manière de voir, et que les missionnaires cédant aux conseils que Votre Excellence voudra bien leur donner, se désisteront de leur projet pour ne pas produire de désaccord. »

Une copie de cette dépêche ayant été envoyée à M. Bax, il ne tarda pas à y faire la réponse suivante :

MONSIEUR LE MINISTRE,

La dépêche du prince Koung relativement à notre affaire de Koui-kwa-tscheung donne lieu à des observations sérieuses et à de nombreuses rectifications que nous allons prendre la liberté de soumettre à votre bienveillante appréciation.

D'abord, nous n'avons point acheté *des terres nécessaires aux Mongols pour y faire paître leurs troupeaux*. La propriété que nous avons acquise est un terrain couvert de



bâtiments, dont une partie est en assez bon état de conservation, l'autre tombée en ruines. Le tout est entouré d'un mur de clôture. Ce local servait autrefois d'auberge; quand nous l'avons acquis, il appartenait à des marchands qui y avaient leur habitation et leurs magasins. Il est situé au milieu du faubourg qui existe entre la nouvelle ville et l'ancienne.

Cet exposé de la nature de notre propriété met évidemment à néant la première allégation de la dépêche, et prouve surabondamment que les Mongols n'y perdent rien pour l'entretien de leurs troupeaux. Il résulte de là que l'acquisition que nous avons faite ne tombe pas sous l'application de la loi de Tsien-long. Cela est si vrai, que dans le contrat de vente passé il y a soixante ans, contrat qui est actuellement entre nos mains, il est déjà fait mention de constructions et de bâtiments en ruines. A cette époque-là même il n'a pas fallu *d'autorisation spéciale*, ou s'il en a fallu une, elle a certainement été donnée, puisque au moins depuis soixante ans des constructions ont été élevées sur ces terrains au vu et au su du gouvernement.

Au surplus nous faisons observer qu'il ne s'agit pas dans l'occurence d'une vente proprement dite, la nue-propriété du terrain n'ayant pas été aliénée. Nous en avons acquis l'usufruit perpétuel avec faculté d'y bâtir et d'y faire les changements convenables, aux mêmes conditions que nos prédécesseurs, c'est-à-dire moyennant une rente annuelle à payer au gouvernement chinois.

Nous ne voyons pas trop ce que veut prouver la dépêche en disant que Koui-kwa-tscheung est *une ville habitée par les Mongols, peuple qui suit généralement la doctrine de Foe, et qui par son origine, sa langue, ses mœurs diffère des autres sectes*. Les Chinois aussi ont une religion, des mœurs, un langage essentiellement différents des nôtres, cela ne nous empêche pas de cohabiter paisiblement avec eux.

Veut-on insinuer peut-être que en vertu du traité de Pe-King nous avons le droit de vivre parmi les Chinois, mais

non pas parmi les Mongols? Nous avons de la peine à croire que ce soit de cette manière que cette observation doit être interprétée, le Tsoung-ly-yamen lui-même déclarant que *cette ville fait partie de la Chine*. Puisqu'il en est ainsi, nous avons le droit de nous y établir, aussi bien que dans n'importe quelle autre ville de l'Empire, conformément aux clauses formelles consignées dans nos passe-ports, visés par le Tsoung-ly-yamen lui-même.

Cette ville, continue la dépêche, *est devenue nécessaire à l'Empire, située qu'elle est sur les confins des terres tartares; or, depuis que les Européens y ont acheté un terrain avec l'intention d'y bâtir une église et d'y faire de la propagande, les Mongols se sont émus, et il est à craindre que tous les vagabonds des environs n'aillent y susciter des troubles.*

Que la ville Koui-kwa-tscheung soit devenue nécessaire à l'Empire, qui donc songe à le contester? Ce n'est pas nous qui la lui enlèverons : il nous suffit de pouvoir y habiter paisiblement, dans une propriété légitimement acquise, pour laquelle nous continuerons à payer au gouvernement une rente annuelle.

Quant à la soi-disante *émotion* qui s'est manifestée parmi le peuple à la nouvelle de notre acquisition, et à la crainte de troubles ultérieurs, nous ferons observer que ces troubles ont été occasionnés non pas par des *Mongols*, mais par des *Chinois*. Et puis, l'émotion de ces Chinois n'a pas été spontanée : tout le bruit qui s'est fait à Koui-kwa-tscheung est parti de l'autorité même. Ce sont les Mandarins qui ont sans motif emprisonné les vendeurs, ce sont eux qui ont envoyé des satellites pour saisir nos chrétiens, intimider et vexer tous ceux qu'on nous croyait favorables, enfin c'est l'autorité qui proclame la nullité d'un contrat de vente parfaitement en règle, et prétend le faire casser. Bien plus, le vice-roi du Chan-si n'a-t-il pas fait afficher à Koui-kwa-tscheung et ailleurs une proclamation officielle pour exciter le peuple contre les Européens et la religion?

Quand l'autorité prend elle-même l'initiative des troubles, qu'y a-t-il d'étonnant de voir une partie de la population faire cause commune avec elle, en Chine surtout où les esprits sont instinctivement hostiles à tout ce qui est étranger ?

Les troubles passés ne peuvent donc pas être invoqués comme un argument qui devrait nous porter à nous désister de nos projets, et les autorités chinoises sont bien mal venues de manifester des craintes pour des troubles futurs, quand elles savent parfaitement, que rien ne s'est fait qu'à leur instigation, et que, dans la supposition même que la rébellion fût sortie du sein du peuple, une proclamation publique de nos droits, avec menace de sévir contre ceux qui essayeraient de les méconnaître, eût suffi pour comprimer instantanément toute tentative de révolte.

Au dire du Tsoung-ly-yamen, des habitants de Koui-kwa-tscheung, ont envoyé une requête à ce Tribunal *pour le prier d'avertir les représentants des puissances étrangères de ne pas faire de propagande dans cette ville.* Il est à notre connaissance que cette pétition n'émane pas du sein du peuple, mais qu'elle a été rédigée par des personnes influentes et constituées en dignité, qui l'ont fait signer à quelques commerçants.

La dépêche conclut en disant *que les Mandarins recevront ordre de nous rembourser le prix de la propriété en toute justice.*

Il va sans dire, Monsieur le Ministre, qu'il nous est impossible de souscrire à cette proposition : les intérêts tant spirituels que matériels de notre Mission, s'y opposent formellement. Croirait-on suffisamment nous dédommager en nous restituant le prix de la propriété ? On compte donc pour rien toutes les peines que nous nous sommes données pour acquérir cet immeuble, et les pertes énormes que nous avons subies par suite de la mauvaise volonté des autorités de Koui-kwa-tscheung?

En effet, les difficultés qu'on nous a suscitées, nous

ont fait faire tant à moi qu'à nos missionnaires des voyages dispendieux ; depuis plusieurs mois nous sommes frustrés de l'intérêt du capital au moyen duquel nous avons acquis notre immeuble ; nos chrétiens mis en fuite, vivent ailleurs sans moyens de subsistance, et c'est à nous, cause involontaire de leur ruine, qu'ils s'adressent pour subvenir à leurs besoins.

Certes ce n'est pas nous qui devons en toute conscience porter le poids de ces pertes et de ces dépenses, et la dette de l'autorité augmentera à mesure qu'elle tardera à nous rendre justice.

Mais les intérêts spirituels de notre Mission sont d'une bien autre importance à nos yeux. Il est indispensable que nous ayons un établissement à Koui-kwa-stcheung. Grâce à Dieu, nous avons le ferme espoir de former des chrétientés Mongoles comme nous avons formé des chrétientés Chinoises, et Koui-kwa-tscheung doit devenir un centre où se concerteront les missionnaires qui travaillent chez les deux peuples.

Si l'acquisition de notre maison n'était pas un fait accompli, nous pourrions peut-être temporiser un peu, à cause de l'état de tension des affaires, mais au point où en sont les choses, toute dilation est devenue impossible. Si nous reculons devant cette difficulté, c'en est fait de notre influence. On ne manquera pas de répandre le bruit que la religion est prohibée dans les villes, qu'elle est tolérée tout au plus dans les montagnes et dans les hameaux, et tout espoir de fonder un établissement à Koui-kwa-tscheung nous échappe à jamais. Personne dans la suite n'oserait nous céder une propriété dans cette ville, ou, se trouvât-t-il quelqu'un assez hardi pour le faire, les Mandarins ne manqueraient pas d'user des mêmes moyens qui leur auraient donné gain de cause une première fois.

Voilà, Monsieur le Ministre, les observations que la dépêche du prince Koung nous a suggérées. Comme



Votre Excellence le voit, nous ne demandons aucun privilége, mais l'exécution pure et simple du traité de Pe-King, en vertu duquel nous sommes autorisés à nous établir partout, là même où il n'y a pas de Chrétiens. Or, à Koui-kwa-tscheung où les Mongols ont leurs lamaseries, les Chinois leurs pagodes, les Mahométans leurs mosquées, pourquoi nos Chrétiens devraient-ils y vivre sans temple et sans prêtre, alors que le traité leur garantit la liberté de religion?

Je vous demande pardon, Monsieur le Ministre, d'avoir donné à cette lettre les dimensions d'un long mémoire, mais j'ai cru nécessaire de mettre Votre Excellence complètement au courant de la question, afin que dans sa sagesse Elle pût faire choix des arguments à faire valoir, et répondre victorieusement aux subtilités que le Tsoung-ly-yamen pourrait susciter encore.

Nourrissant l'espoir que vos bienveillants efforts parviendront à nous faire rendre justice, nous vous en exprimons d'avance notre plus profonde reconnaissance, et nous avons l'honneur d'être

De Votre Excellence
le très-humble serviteur,

J. BAX, PRO-VIC. AP.

Quelque bonnes que soient les raisons alléguées par notre digne pro-vicaire pour faire valoir le droit de séjour de nos missionnaires à Koui-kwa-tscheung, nous doutons fort qu'elles soient acceptées par le gouvernement de Pe-king, surtout dans les circonstances actuelles. Le Tsoung-ly-yamen est parfaitement au courant de la situation critique dans laquelle se trouvent la plupart des pays d'Europe: et il ne laissera pas échapper cette occasion pour se soustraire petit à petit aux obligations qui lui ont été imposées après l'expédition anglo-française. Depuis plusieurs mois un mot d'ordre semble être parti de Pe-king: dans toutes les provinces, des tracasseries

sans nombre sont suscitées contre les missionnaires, et ceux-ci ont beau fatiguer les autorités de leurs plaintes : elles affectent de ne pas les entendre.

Cette situation est fort grave, et si les puissances qui ont conclu des traités avec la Chine n'y prennent garde, il en sortira infailliblement des embarras très-sérieux qui finiront par compromettre d'autres intérêts que ceux de la religion. Ce ne sont pas que les missionnaires qui sont considérés en Chine comme des *barbares ;* tout étranger est un ennemi, et rien n'empêche de voir se renouveler à Pe-king, à Ningpo, à Amoy ou dans n'importe quelle autre ville de l'Empire les horribles scènes qui ont ensanglanté les rues de Tientsin en 1871. Nous ne croyons pas même Shang-haï à l'abri d'un coup de main ; on a beau y avoir organisé une garde municipale, qu'est-ce que quelques baïonnettes européennes en présence de tout un peuple fanatisé ?

Espérons que la divine Providence, qui dispose des événements à son gré, fera disparaître devant son souffle tout puissant les sombres nuages qui obscurcissent en ce moment l'horizon du Céleste-Empire.

CHAPITRE XIX.

Conversion providentielle d'un mendiant. — Miséricorde de Dieu à l'égard d'un fumeur d'opium. — La puissance du démon dans les contrées païennes démontrée par quelques faits.

Reportons pour quelques instants nos regards sur le district de Sy-wan-tse, où nous missionnaires continuent à enregistrer de pacifiques conquêtes. Nos lecteurs admireront avec nous les moyens, parfois extraordinaires, dont Dieu se sert pour appeler à lui des âmes qui semblaient destinées aux ténèbres éternelles.

« Vous vous rappelez, nous écrivait M. Muiteman, l'horrible expression chinoise *dze-dji-kwen dze-dji*, *chaque pour soi*. C'est une phrase que tout Chinois emploie à la vue d'un malheur qui frappe son prochain : cette formule aussi brutale qu'égoïste lui sert d'excuse dans les circonstances où il se voit dans la nécessité de devoir tendre une main secourable à l'un de ses semblables. Il y a quelques jours, je me dirigeais sur Toung-kheou-

meung, en compagnie des chers confrères Hagaerts et Van Aertselaer. A peine étions-nous éloignés de quelques lis de Sy-wan-tse, que nous crûmes entendre dans le lointain des cris plaintifs. Nous dirigeâmes aussitôt nos pas vers l'endroit d'où les gémissements nous semblaient partir, et nous découvrîmes bientôt derrière un talus un vieillard de septante ans exténué de faim et de fatigue et portant sur ses traits les signes avant-coureurs de la mort. Quelques misérables haillons lui tenaient lieu de vêtements, et nous avions constaté avant de sortir que le thermomètre était descendu à 24 degrés sous zéro. « *Lao-ye kheliin wo! Ah! Messieurs, ayez pitié de moi! Ne me laissez pas mourir d'une mort si horrible!* Inutile de vous dire que notre cœur se brisait à la vue des indicibles souffrances de ce pauvre vieillard. Nous le soulevâmes aussitôt, mais ses jambes défaillantes refusant de le porter, nous mandâmes aussitôt deux de nos domestiques, et avec leur aide nous le portâmes dans un endroit bien chauffé où des soins empressés ne tardèrent pas à le rappeler à la vie. Il nous raconta qu'il était originaire de la Chine proprement dite, que, poussé par la misère, il avait traversé la Grande Muraille pour venir chercher de l'ouvrage en Mongolie, que pendant quelques années il avait vécu du travail de ses mains, jusqu'à ce que, sentant ses forces s'épuiser, il avait pris la résolution d'aller mourir aux lieux où étaient ensevelis ses ancêtres. Parvenu dans un village situé à quelques lieues de Sy-wan-tse, il y était tombé malade: grâce à quelques sapèques, fruit de ses longues et dures économies, il avait pu s'y procurer un abri, mais depuis deux jours ses ressources se trouvant complétement épuisées, on l'avait inhumainement jeté à la porte. Il s'était traîné comme il avait pu jusqu'à l'endroit où nous l'avions découvert, il avait supplié plusieurs passants de venir à son secours, à peine avaient-ils daigné le regarder.....

Désirant savoir s'il n'avait aucune notion de notre sainte religion, nous lui demandâmes : « Connaissez-vous les Chrétiens, bon vieillard? N'avez-vous jamais eu de rapports avec eux? — Si : j'ai travaillé avec des Chrétiens pendant une demi-année. — Et que vous en semble-t-il? Se conduisaient-ils bien? — Oh, ils étaient bien bons. — Ne vous ont-ils pas parlé de leur doctrine! — Je sais qu'ils croient en Dieu tout-puissant qui a créé le ciel et la terre. — Et vous-même ne voudriez-vous pas y croire? Non-seulement vous seriez heureux ici-bas pour le reste de vos jours, mais Dieu vous accorderait une récompense éternelle dans la vie future. — Qu'on me dise ce qu'il faut faire, je suis prêt à tout. »

Cette bonne disposition était tout ce qu'il nous fallait pour le moment : nous l'engageâmes à bien se reposer, et nous lui laissâmes deux catéchistes auxquels nous fîmes la recommandation de lui expliquer les points essentiels de la religion dès qu'il serait remis de ses fatigues. Ces braves chrétiens s'acquittèrent de ce pieux devoir avec un zèle si apostolique, que deux jours plus tard le pauvre vieillard nous suppliait avec larmes de lui administrer le baptême. Nous accédâmes à son désir, et, chose qui nous surprit extraordinairement, il expira presque aussitôt après avoir été régénéré par l'eau sacrée, comme si Dieu n'avait prolongé sa vie que pour lui procurer cette grâce suprême.

Voici un autre trait de la miséricorde divine plus frappant encore que celui dont je viens de parler.

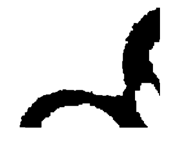
Nous avions ici un médecin païen parfaitement instruit dans la doctrine chrétienne et profondément convaincu de la vérité de la religion, et cependant cet homme refusait obstinément de se convertir. C'est qu'il était adonné à un vice horrible; il était fumeur d'opium.

L'opium, ce terrible poison, inventé, je pense, par le diable en personne, cause de si affreuses perturbations dans l'âme aussi bien que dans le corps, qu'il est con-

sidéré par tous les missionnaires comme un des plus grands obstacles à la conversion des Chinois. Et ce qu'il y a de plus triste, c'est que, une fois l'habitude contractée, il devient sinon moralement impossible, du moins extraordinairement difficile de s'en défaire. Le système nerveux ébranlé par les violentes surexcitations du terrible narcotique se débilite bientôt à tel point qu'il lui faut absolument de nouvelles secousses pour se créer une vie factice, si bien que le malheureux fumeur finit par tomber d'ivresse en ivresse jusqu'à ce qu'un beau jour la prostration arrive, puis la mort.

Notre médecin païen donc était victime de cette funeste passion : il était le premier à déplorer l'état d'abrutissement dans lequel il tombait tous les jours, il aurait vivement désiré pouvoir se corriger, il savait qu'il marchait infailliblement et à pas rapides vers la mort, il était convaincu qu'une punition terrible lui était réservée dans la vie future parce qu'il abrégeait volontairement ses jours, et cependant il ne faisait aucun effort pour dompter la terrible passion qui le tyrannisait.

Plus d'une fois nous nous étions dit entre nous : « Cet homme mourra comme il a vécu, parce qu'il foule la grâce de Dieu sous les pieds : connaissant la vérité il ne peut se résoudre à l'embrasser ; Dieu l'en punira. » Mais qui peut sonder les profondeurs de la miséricorde divine ? Un matin on accourt chez moi : « Père, me dit-on, le médecin est très-mal, il se meurt, il vous supplie de venir le voir. » Je m'empresse d'y aller. « O mon père, s'écrie-t-il, en me voyant entrer, de grâce ne m'abandonnez pas, je vais mourir, mais je veux mourir Chrétien ! Lavez mes innombrables péchés par les saintes eaux du baptême..., depuis longtemps j'aurais dû embrasser la religion, mais je n'ai pas eu le courage, je craignais de ne pouvoir vaincre la funeste habitude qui me conduit au tombeau. » En prononçant ces paroles, il versait un torrent de larmes.



J'ai dit plus haut que ce pauvre malheureux connaissait parfaitement la doctrine chrétienne; je n'eus donc pas de longues instructions à lui donner. Je tâchai d'exciter dans son cœur de vifs sentiments de foi, d'amour et de reconnaissance, je l'engageai à demander pardon à Dieu d'avoir si longtemps résisté à la grâce et lorsque je le vis suffisamment préparé, j'eus l'indicible consolation de lui administrer le sacrement qu'il sollicitait avec tant d'instances.

Trois heures plus tard, l'éternité s'était ouverte pour lui.

Ne croyez pas que l'enfer abandonne toujours si facilement sa proie: le démon dans ce pays est doué d'une incroyable puissance. Permettez que je prouve mon dire par quelques traits dont nous avons été témoins ici.

Il y a quelques semaines deux chrétiens m'amenèrent une femme dont le mari était décédé depuis peu de mois. Elle était accompagnée de son fils âgé de 11 ans, et tous deux désiraient se faire instruire dans la religion chrétienne. Je les questionnai pour éprouver si leur conviction était bien sincère, et ayant obtenu tous mes apaisements à cet égard, je les engageai à retourner dans leur village et à revenir le lendemain avec leur petit mobilier pour s'installer à Sy-wan-tse où ils seraient plus à portée de recevoir l'instruction requise avant d'être admis au baptême. Il fut décidé que la femme serait hébergée dans l'établissement de la Sainte-Enfance, et le petit garçon chez nous.

Le lendemain nous envoyâmes deux chrétiens et un char à la veuve, pour l'aider à opérer son déménagement. L'opération ne fut pas longue; mais voilà qu'au moment de quitter la maison, la pauvre femme se trouve tout à coup violemment jetée à terre, poussée comme par une main invisible. Elle se relève cependant, veut monter sur le char, et la voilà une seconde fois renversée

sur le sol, à moitié évanouie et tremblante de frayeur. On l'aide à monter sur le véhicule.

Si tout s'était borné là, on aurait considéré ces chûtes comme de simples accidents; mais au moment même où le char, après avoir dépassé le village de Toung-Kheou-meung, parvint sur le territoire de Sy-wan-tse, il se trouva tout à coup on ne sait comment renversé sens-dessus dessous, avec femme et enfant et tout le mobilier. La veuve plus morte que vive s'écrie « *que l'esprit de son mari lui défend de se faire chrétienne, qu'il lui ordonne de retourner chez elle.* » On a beau tâcher de la rassurer, rien ne parvient à la tranquilliser. Nous avons beaucoup prié et fait prier pour cette malheureuse, mais jusqu'ici il est impossible de la faire revenir à d'autres sentiments.

En Europe, les esprits-forts, et, disons le mot, bon nombre de catholiques hausseraient les épaules en voyant attribuer des faits de ce genre à l'intervention de Satan. Mais qu'on le sache bien, si par un effet de la miséricorde divine le pouvoir des puissances infernales est muselé dans les contrées mille fois bénies qui sont éclairées par le flambeau de l'Evangile, il n'en est malheureusement pas de même chez les peuples païens assis encore dans les ténèbres et à l'ombre de la mort. L'éternel adversaire du genre humain y règne en despote et il y met en jeu toute son astuce et son redoutable pouvoir pour maintenir son trône.

Lorsque dans nos contrées catholiques on parle d'obsessions, de possessions, de manifestations diaboliques, aussitôt on crie à la superstition, à l'hallucination, à la supercherie; lorsqu'on lit ces naïves histoires des premiers siècles de l'Eglise et du moyen-âge où l'on parle de saints personnages violemment tentés par le grand séducteur qui mettait en œuvre toutes les ruses et toutes les violences possibles pour les attirer dans l'abîme, on qualifie cela dédaigneusement de fictions poétiques, de



pieuses légendes. J'affirme que celui qui viendrait avec de pareilles idées en Chine ne tarderait pas à changer de conviction. Permettez-moi de vous citer un fait ou deux à l'appui.

Nous avons pour le moment à Sy-wan-tse vingt-sept catéchumènes; tous ouvriers païens hébergés dans les familles chrétiennes auxquelles ils prêtent le secours de leurs bras durant les rudes travaux de la moisson. Deux fois par jour nous les réunissons, le P. Ling et moi, et nous nous occupons activement de leur instruction religieuse.

Parmi ces malheureux il y en a un qui est visiblement tourmenté par le démon. Celui-ci lui apparaît sous les formes les plus séduisantes, et emploie le langage le plus mielleux pour l'entraîner au mal. Au moment de l'apparition on voit le pauvre catéchumène être pris d'un tremblement convulsif, il est blême de terreur, ses yeux roulent effroyablement dans leurs orbites, des sons inarticulés sortent de sa poitrine oppressée, ses mains crispées repoussent un être invisible, une lutte s'engage, elle devient de plus en plus violente, elle dure quelques instants qui paraissent longs comme des siècles, puis tout à coup la scène prend un aspect horrible, l'esprit du mal est vaincu, mais il n'abandonnera pas sa victime avant d'avoir assouvi sa rage. Des mains invisibles se saisissent du pauvre malheureux, il est jeté à terre, des coups d'une violence inouïe tombent comme la grêle sur tous ses membres qui se crispent de douleur, il râle, on dirait qu'il va expirer.... C'est fini : il est sorti victorieux de la lutte.

Cet homme me supplie en versant des torrents de larmes de ne pas l'abandonner à son triste sort : je l'encourage de toutes mes forces à persister dans la résolution qu'il a prise de se faire chrétien ; il y a quelques jours j'ai suspendu un *Agnus Dei* à son cou, et jusqu'ici l'esprit tentateur n'est pas revenu.

Nous avons un autre catéchumène bien plus malheureux encore. Il y a quatre ans environ il voulut se mettre à l'étude de la doctrine chrétienne, mais le grand tentateur lui apparut, lui fit les promesses les plus séduisantes, le fascina si complétement qu'il fut bientôt le maître absolu de son corps et de son âme. Arrivé ici dans le courant de l'été il s'engagea en qualité d'ouvrier dans une brave famille chrétienne : un soir celle-ci entendit des bruits étranges dans la caverne où dormait le païen. On se lève, on court voir ce qui se passe. On trouve le malheureux étendu sur le sol, haletant, les yeux hagards et tout hors de lui. On l'interroge, il ne répond pas ; on le presse de questions, il garde le silence ; on menace de le jeter dans la rue s'il ne dit pas ce qui vient d'arriver..... « *Eh bien, oui! j'ai des relations avec le démon!* » Et à peine a-t-il prononcé cette parole que, saisi d'un accès de rage infernale, il s'élance d'un bond dans un coin de la caverne où se trouvait un vase rempli d'argile, y plonge les deux mains à différentes reprises, les porte à sa bouche, et dévore le contenu tout entier en quelques instants.

Les chrétiens stupéfiés d'abord, finissent par se saisir du misérable et me l'amènent. Il était méconnaissable : sa figure, ses mains, ses habits étaient encore tout maculés d'argile. Je n'en pus rien tirer ce soir. Le lendemain il me fit les aveux les plus complets, les plus horribles.....

« Depuis quelques jours, me dit-il, je songe de nouveau à me faire chrétien, et les poursuites de Satan n'en sont devenues que plus vives et plus fréquentes ! »

Me rappelant alors les paroles de saint François de Sales qui compare le démon à un chien solidement attaché qui peut aboyer, mais auquel il est impossible de mordre ceux qui restent en dehors de ses atteintes, je mis tout en œuvre pour inspirer de la confiance à ce malheureux. Convaincu de l'horrible monstruosité de ses crimes, et

plein d'espoir d'échapper aux poursuites de Satan en recevant le baptême, il promet de se convertir. Persévèrera-t-il dans ces bonnes intentions? Espérons-le : Dieu est tout-puissant et plein de miséricorde : l'esprit infernal, je n'en doute pas, reviendra à l'assaut, mais il est impossible que le Seigneur abandonne ceux qui veulent efficacement venir à Lui.

Si jamais il vous arrive de communiquer ces faits à nos amis d'Europe, combien vous en rencontrerez qui ne manqueront pas de dire : « Mais tout cela c'est un pur effet de l'imagination : ces gens-là sont tout simplement hallucinés, ils prennent leurs rêves malsains pour la réalité! » Plût à Dieu qu'il en fût ainsi; malheureusement, pour nous missionnaires, il nous est impossible de ne pas voir dans ces faits l'intervention directe du démon. Celui-ci a-t-il le pouvoir de prendre un corps, ou bien a-t-il la faculté d'exciter si vivement l'imagination de ceux qui sont l'objet de ses obsessions, qu'ils croient voir un personnage réel dans ce qui n'en est que le fantôme? Je laisse à de plus habiles que moi de décider la question : peu importe d'ailleurs la manière dont opère *celui qui fut homicide dès le commencement;* il intervient, et trop souvent, hélas! il atteint son but, ceci est pour nous de la dernière évidence.

Ce ne serait pas une lettre mais un livre que je vous enverrais, si je devais relater tout ce que j'ai vu à ce sujet depuis mon séjour en Chine. Me permettez-vous de vous raconter un simple fait encore?

Il y a trois semaines environ, la Supérieure de la Sainte Enfance me mande pour me parler d'une jeune fille païenne, placée depuis une demi-année à l'orphelinat. Cette enfant a seize ans, et sa mère nous l'a confiée pour l'instruire dans la religion. Toute sa famille est païenne, la mère seule exceptée : depuis un an celle-ci s'est fait recevoir catéchumène. La Supérieure de l'orphelinat me dit que depuis deux, trois jours la jeune fille avait à

différentes reprises manifesté des signes d'une indicible frayeur, qu'elle l'avait interrogée de toutes les façons, mais n'en avait obtenu d'autre réponse que la suivante : « *Ma mère connait ma maladie.* »

Peu de jours après, nous aussi nous connaissions *la maladie.* Cette pauvre enfant appartenait à une abominable famille : son père et ses frères étaient vendus à Satan, elle-même et sa mère avaient subi le sort commun. Depuis une année, la mère, revenue à de meilleurs sentiments, pratiquait secrètement la religion chrétienne, elle jeûnait, priait, se servait d'eau bénite, et depuis cette époque les obsessions du tentateur avaient cessé. Et voilà pourquoi elle désirait vivement que sa fille aussi devient chrétienne.

Nous poussons activement l'instruction de cette pauvre victime, et nous tâcherons de la baptiser au plus tôt. Au reste, depuis que nous connaissons *sa maladie*, elle est l'objet d'une surveillance spéciale, les saintes reliques qu'elle porte jour et nuit sur elle ont suffi pour la soustraire aux coups du mauvais esprit, et sa conduite est devenue vraiment exemplaire.

Si j'ai parlé, un peu longuement peut-être, de ces faits étranges, c'est qu'il me semble utile que nos jeunes aspirants sachent quel terrible ennemi ils auront à combattre ici : cela les engagera, je pense, à se préparer sérieusement à la vie de missionnaire, car aujourd'hui comme au temps du Sauveur, ce n'est que par la prière et la mortification, *in jejunio et oratione*, qu'on triomphe de l'éternel adversaire du genre humain.



CHAPITRE XX.

Arrivée de MM. Héliodore De Vos et Steenackers à Pe-king. — Une visite au tombeau de M. Verbist à Lao-chou-kheou. — Nouvelles tracasseries mandarinales. — Recours à Pe-king.

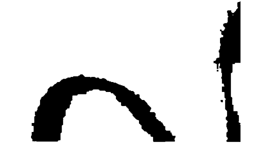
Nous avons annoncé plus haut que deux nouveaux confrères, MM. Héliodore De Vos et Steenackers s'étaient embarqués à Marseille le 22 mars de l'année dernière. Vers la fin d'août nous reçumes la nouvelle de leur heureuse arrivée à Pe-king. « Vous serez étonnés, nous écrit M. Bax, de voir cette lettre datée de Pe-king; tout à l'heure vous saurez ce qui m'y a amené; mais avant tout il faut que je vous dise que les chers De Vos et Steenackers sont arrivés ici le 28 mai, rayonnants de santé et après avoir eu la traversée la plus heureuse. Vraiment nous devons des actions de grâce spéciales à la Divine Providence : voilà le dixième convoi de missionnaires qui

nous arrive sans que jamais nous ayons eu un accident à déplorer.

Le 23 mars, j'ai quitté Sy-wan-tse pour me rendre à Lao-chou-kheou, une des rares chrétientés de notre mission que je n'avais pas encore eu l'occasion de visiter. Mon intention était de faire ce voyage à cheval, mais nos chers collègues voulurent à tout prix que je le fisse en charrette, et je les remercie beaucoup de cette attention, car jamais vous ne vous feriez une idée des horribles fatigues que l'on a à supporter sur les routes affreuses qui mènent au district de Ge-hol.

J'arrivai à Lao-chou-kheou après avoir été cahoté depuis le matin jusqu'au soir pendant dix jours qui me parurent longs comme des siècles. Inutile de vous dire que la première visite que je fis fut au tombeau de notre regretté fondateur. J'étais parti de Sy-wan-tse avec la résolution d'y transporter solennellement les restes de notre premier supérieur, mais les braves chrétiens de Lao-chou-kheou s'estiment si heureux de posséder ce trésor, ils manifestèrent une douleur si vive lorsque je leur fis connaître mon intention, que je me laissai fléchir. Je mis une condition pourtant, c'est qu'on m'aidât à restaurer et à embellir la modeste chapelle où reposent les restes de notre vénéré fondateur.

Ceux-ci ont été provisoirement déposés dans un caveau creusé devant l'autel : un des murs latéraux s'étant un peu affaissé, je fis ouvrir le tombeau pour réparer ce dommage. Nous ne pûmes résister au désir de contempler une fois celui que Dieu avait sitôt hélas ! ravi à notre amour. Je fis donc respectueusement ouvrir le cercueil qui était dans un état parfait de conservation : jamais vous ne concevrez de quelle émotion je fus saisi à la vue du corps de notre digne supérieur, méconnaissable il est vrai, mais revêtu de ses ornements sacerdotaux entièrement intacts, les mains jointes sur la



poitrine, et semblant attendre avec confiance le grand jour de la résurrection générale (1).

Qu'elles furent ardentes les prières qui s'échappèrent de mon cœur, de quels sentiments de confiance ne me sentis-je pas pénétré en songeant que celui que je voyais là devant moi, dormant du sommeil du juste, était devenu notre protecteur dans le ciel, recommandant journellement à Dieu cette pauvre Mongolie pour laquelle il avait sacrifié tout ce qu'il possédait sur la terre!

Je me sentis tout à coup comme poussé à donner une plus grande importance à la petite chrétienté qui a le bonheur de posséder les précieux restes de notre vénérable fondateur. Tout le district de Ge-hol et Lao-chou-kheou en particulier est une des parties les plus pauvres de notre Mission, et hélas! il faut le dire, une des parties les plus abandonnées. Plus d'une fois, nous avons tenté d'y créer une résidence fixe, et chaque fois des nécessités impérieuses nous ont empêché de donner suite à ce projet. Et pourtant la présence du missionnaire dans ces contrées est indispensable, Lao-chou-kheou se trouvait à dix jours de marche de nos résidences de Sy-wan-tse, des Eaux-Noires et du Kouing-toung.

Comme je l'ai dit, il y a ici une petite église bien petite et surtout bien misérable, nullement digne de servir de dernière demeure à notre cher fondateur. Je suis persuadé que si les nombreux amis que Monsieur Verbist a laissés en Belgique pouvaient y jeter un simple coup d'œil, ils s'empresseraient de m'envoyer quelques aumônes pour m'aider à ériger ici un monument plus convenable. Le district de Ge-hol possédant d'immenses forêts, le prix du bois de construction est très-abordable, et comme c'est là la matière essentielle d'un édifice chinois, il ne me faudrait pas des sommes fabuleuses pour exécuter ce projet dont je vous parle.

(1) Monsieur Verbist mourut le 23 février 1868.

En attendant que cette église puisse s'élever un jour, je me suis immédiatement mis à bâtir un local pour la Sainte-Enfance: j'ai la conviction que le Ciel bénira cette entreprise. M. Verbist, qui a tant travaillé pour cette belle œuvre pendant sa vie, ne l'oubliera pas après sa mort, et il ne manquera pas d'obtenir de Dieu que nous ayons bientôt à Lao-chou-kheou un orphelinat aussi florissant que ceux que nous possédons dans tous les autres districts.

Comme j'étais arrivé dans cette chrétienté le second jour de la semaine sainte, j'engageai le Père Ghe, qui m'avait accompagné depuis Sy-wan-tse, à préparer immédiatement les chrétiens pour les fêtes pascales: le bruit de mon arrivée s'étant bientôt répandu dans tout le district de Ge-hol, on accourut de toutes parts, et le jour de Pâques nous eûmes la consolation d'avoir une communion générale très-nombreuse, et d'administrer le sacrement de confirmation à une grande quantité d'adultes.

Immédiatement après les fêtes de Pâques, je tombai assez sérieusement malade: les chrétiens étaient alarmés de mon état: « Voilà la seconde fois, disaient-ils, que le supérieur de la Mission vient mourir parmi nous! » J'avoue que moi-même j'étais préoccupé, je me trouvais dans la même chambre et sur le même khang, où le pauvre M. Verbist avait rendu le dernier soupir. Grâce à la sollicitude de Ghe schenn-fou, qui me soigna avec le dévouement d'un fils, j'entrai en convalescence au bout de huit jours, et je me préparai à faire la visite des chrétientés de ce district.

Au moment même où nous allions nous mettre en route, arrive inopinément le cher confrère Hendriks. Il apportait de mauvaises nouvelles. MM. Hendriks et Rutjes, destinés à aller prêter main-forte à MM. De Vos et Verlinden si ceux-ci parvenaient à s'établir dans le pays des Ortous, habitaient depuis quelque temps sous la tente, au Nord-Ouest de Si-inn-dze, parmi les Mongols de la Bannière-

Rouge, chargés de la garde des troupeaux de l'Empereur. Ils espéraient se familiariser ainsi plus promptement avec la langue et les usages des peuples nomades.

Tout alla bien dans le principe : les Mongols du Tscha-Kar, faisant de grandes transactions commerciales avec le nord de l'empire, parlent presque tous le Chinois ; grâce à cette circonstance, nos missionnaires, tout en étudiant la langue tartare, répandaient autour d'eux la semence de la parole divine, et la moisson promettait d'être fort abondante : plusieurs familles s'étaient déjà déclarées chrétiennes.

Mais voilà que tout à coup, le lundi de Pâques, le Mandarin, préposé à la garde des troupeaux de l'Empereur, se présente à nos missionnaires et leur ordonne de quitter immédiatement le territoire du Tscha-Kar. MM. Hendriks et Rutjes eurent beau exhiber leurs passe-ports : rien n'y fit. Le Mandarin avait des ordres, et ils devaient être exécutés sans délai.

Sans délai, notez bien, et c'était à la nuit tombante. Les missionnaires n'ayant à leur disposition ni chameaux, ni charrettes, présentèrent la clef de leur tente au Mandarin pour qu'il surveillât leurs bagages ; mais celui-ci ayant refusé de prendre sur lui cette responsabilité, ils sautèrent à cheval abandonnant tout à la garde de Dieu, et se dirigèrent sur Si-inn-dze où ils arrrivèrent vers le matin.

Nous voilà donc avec une nouvelle affaire sur les bras. Décidément le gouvernement chinois semble résolu à ne pas nous permettre de prêcher l'Evangile parmi les Mongols nomades. Voulant en avoir le cœur net, je prends la résolution de partir immédiatement pour Pe-King en compagnie de M. Hendriks, et de déposer une nouvelle plainte à la légation de France. Le 18 mai nous nous mîmes en route, et le 23 nous étions dans la capitale.

Son excellence le comte de Geoffroy nous reçut avec sa bonté habituelle, il entendit notre cause avec beau-

coup d'intérêt et promit de s'en occuper immédiatement. Nous avons aussi eu le bonheur de faire la connaissance de l'ambassadeur belge, monsieur Serruys, qui fut pour nous plein de prévenances et d'amabilité. Il est en instances pour obtenir une audience de l'Empereur.

Toutes ces courses et ces tracasseries ne favorisèrent pas le rétablissement de ma santé. Dès le second jour de mon arrivée à Pe-King je fus pris d'une violente attaque de fièvre au moment où je rendais visite à l'excellent M. d'Addosio chargé actuellement de la paroisse du Nan-thang. Je fus obligé de garder le khang pendant dix jours. Je ne saurais assez remercier Mgr Delaplace et ses excellents missionnaires pour l'intérêt qu'ils m'ont montré durant tout le cours de ma maladie.

Ce fut sur mon lit de souffrances que j'eus le bonheur de recevoir la visite des nouveaux confrères De Vos et Steenackers que l'excellent Francis avait été prendre à Tien-tsin. L'agréable surprise de leur arrivée ne contribua pas peu à hâter ma convalescence. Pour comble de bonheur, le 30 mai accourut ici le cher Hamer que j'avais prié de venir me voir à Lao-chou-kheou. Le bon confrère ne m'y ayant pas trouvé, n'avait pas hésité à venir me rejoindre à Pe-King.

Nous décidâmes que M. Hendriks conduirait MM. De Vos et Steenackers à Sy-wan-tse par la route de Suen-hoa-fou, et que M. Hamer m'accompagnerait à Lao-chou-Kheou où j'avais dû laisser [illegible] subitement tous mes travaux interrompus. Au dire du docteur de la légation de France, le grand air de Mongolie va me remettre complètement au bout de peu de jours, soyez donc sans aucune inquiétude.

Pour ce qui est de la solution des affaires qui m'ont amené à Pe-King, [illegible] nécessairement prendre patience : M. [illegible] de l'ambassade, nous est très dévoué, et [illegible] d'employer tout son zèle pour faire examiner [illegible] la question par



le Tsoung-ly-yamen. Malheureusement le bruit court à Pe-King que M. le comte de Geoffroy a l'intention de repartir pour l'Europe ; je crains fort que ce ne soit là une nouvelle cause de retard pour l'arrangement de nos affaires.

Advienne que pourra : c'est en Dieu surtout que nous plaçons notre confiance ; nous sommes après tout les soldats de Jésus-Christ, travaillant dans la mesure de nos forces à l'extension de son règne ; il n'est donc pas téméraire d'espérer qu'il saura bien nous fournir les moyens nécessaires pour mener cette entreprise à bonne fin. »

CHAPITRE XXI.

Retour à Lao-chou-kheou. — Les premières nouvelles des Ortous. — Voyage à travers la Terre des Herbes. — Un courrier dévalisé. — Projet d'une seconde expédition aux Ortous.

Cette lettre était datée du commencement de juin 1874. Vers la fin du mois de juillet notre digne pro-vicaire nous en écrivit une autre non moins intéressante que nous nous faisons un plaisir de communiquer à nos lecteurs.

« La dernière lettre que je vous ai envoyée était datée de Pe-King, j'écris celle-ci à Si-inn-dze où je suis arrivé il y a huit jours. Avant de vous dire quelles circonstances m'y ont amené, je me hâte de vous rassurer sur l'état de ma santé qui était passablement précaire dans la capitale du Céleste Empire. J'étais pris d'une belle et bonne fièvre qui s'opiniâtrait à résister à tous les remèdes que me prescrivait l'excellent docteur de la légation de

France, si bien que celui-ci me conseilla de chercher mon salut dans la fuite. Il prétendait que la chaleur excessive et les miasmes de Pe-King étaient un vrai poison pour mes poumons habitués au grand air des montagnes et des plaines de la Mongolie. Je m'inclinai devant l'arrêt de la science; le 4 juin je me dirigeai à petites journées, accompagné du cher Hamer, vers Lao-chou-Kheou où j'avais été si inopinément interrompu dans mes travaux. A mesure que je m'éloignais de la capitale je sentais mes forces revenir: avant d'être à destination j'étais pour ainsi dire complètement rétabli.

Après que j'eus donné les ordres nécessaires pour la construction de l'orphelinat projeté, je fis la visite du district, chrétienté par chrétienté, administrant partout le sacrement de confirmation à la réception duquel le zélé Ghe-schenn-fou qui me précédait de quelques jours dans cette course apostolique préparait les adultes.

A peine avais-je achevé ma tournée qu'un jour j'entends le cri: « *Si-yang schenn-fou lé lá! Un prêtre européen qui arrive!* » Je fus saisi d'un tremblement convulsif : « c'est l'annonce d'un malheur! » me disais-je. Ma première pensée se porta vers les confrères De Vos et Verlinden partis depuis quatre mois pour le pays des Ortous et dont nous n'avions pas eu la moindre nouvelle.

Je me précipite dans la rue et je vois dans le lointain un cavalier arrivant au grand trot. Comme s'il avait le pressentiment des sinistres appréhensions que son arrivée inopinée m'inspirait, dès qu'il m'aperçut il se dressa sur ses étriers, agitant son chapeau au-dessus de la tête en signe de triomphe, et criant de toute la force de ses poumons : « *All right! All right!*

C'était M. Hagaerts. Il avait tenu à m'apporter en personne les heureuses nouvelles arrivées du pays des Ortous, nouvelles que vous connaissez déjà, puisque une relation du voyage de MM. De Vos et Verlinden vous a été en-

voyée directement de Sy-wan-tse par le courrier de juin (1). M. Hagaerts espérait m'emmener immédiatement à Sy-wan-tse pour y prendre les mesures nécessaires à l'organisation d'une seconde expédition au pays des Ortous, mais pour différents motifs je ne crus pas pouvoir accéder à ce désir. Prévoyant que je ne pourrais de longtemps peut-être faire une seconde visite dans le district de Lao-chou-khcou, je tenais à ne pas y laisser les choses achevées à demi.

Il fut donc convenu que le cher confrère retournerait à Sy-wan-tse accompagné de son pédissèque et du mien qui connaît parfaitement la route à travers les montagnes. (J'ai oublié de vous dire que M. Hagaerts me croyant encore à Pe-king était arrivé ici vià Suin-hoa-fou et la capitale.) De Sy-wan-tse il expédierait à Si-inn-dze le courrier arrivé des Ortous avec ordre d'y attendre mon arrivée. A Si-inn-dze je prendrais conseil de M. Meyer et des autres confrères pour examiner de quelle manière nous pourrions répondre aux propositions faites par MM. De Vos et Verlinden.

Pour moi j'avais résolu de chercher une nouvelle communication entre la partie occidentale et la partie orientale de notre Mission, car la route que l'on suit habituellement de Sy-wan-tse à Lao-chou-khcou est vraiment impraticable pour un char. J'attribue à une protection toute spéciale de Dieu de ne pas m'être brisé vingt fois les membres pendant ce terrible voyage.

Après dix jours je jugeai que mes affaires étaient suffisamment arrangées pour ne plus réclamer ma présence; je me mis donc en route accompagné de Che-schenn-fou. Au lieu de pousser à l'Occident nous montâmes N. N. O. Côtoyant autant que possible le Chang-to-ho, rivière qui passe par Lao-chou-kheou et qui descend du Nord, après

(1) Voir page 123 et suiv.

avoir arrosé Lama-miao. Après quatre jours de marche, je conjecturai que nous devions nous trouver à peu près à la hauteur de Oulan-hotun, et nous tournâmes hardiment vers l'Occident.

Nous ne nous étions pas trompés, au bout de quelques heures nous avions devant nous les immenses plaines de la Terre des Herbes. Quelle vue superbe que cet Océan de verdure! Partout où se portent les regards ce sont des pâturages d'une fertilité incroyable; d'innombrables troupeaux de bœufs, de chevaux, de chèvres, de moutons, de chameaux s'y promènent librement, plongés jusqu'aux flancs dans l'herbe tendre. Je ne sais vraiment pas pourquoi nos Chinois appelent ce pays-là : *le Désert*, je suis plutôt tenté de le nommer le *Paradis Terrestre*.

Ne vous imaginez pas qu'il n'y ait pas de routes tracées à travers ces plaines, il n'y en a malheureusement que trop, et bien souvent on ne sait laquelle prendre. Plus d'une fois nous marchâmes au hasard, tenant autant que possible la direction S. O. et rarement nous avons fait des détours de quelque importance. Au reste on n'est jamais trop longtemps sans pouvoir rectifier la route : de temps en temps on trouve des tentes mongoles, ou bien l'on rencontre quelque char de commerçant, ou quelque berger à cheval à la recherche de ses troupeaux.

Nous avions pris nos précautions pour le cas où il nous aurait fallu passer la nuit à la belle étoile, mais nous ne nous sommes jamais trouvés dans cette nécessité; toujours nous avons eu le bonheur de trouver un abri soit dans quelque cabane, soit sous quelque tente mongole où l'on nous donnait l'hospitalité avec la plus grande bienveillance. Les Mongols partageaient volontiers leur frugal repas avec nous : partout il y avait abondance de lait et de fromage, et assez souvent aussi de farine d'avoine et de millet. Notre lit était des plus primitifs : une simple peau de chèvre étendue sur la terre nue ;

c'était peu confortable, néanmoins nous goûtions là-dessus un sommeil des plus délicieux.

Nos chevaux étaient aussi heureux que nous : le soir nous les lancions en pleine liberté au milieu des herbes, et le matin nous les retrouvions frais et dispos, prêts à fournir une nouvelle étape.

Il arrive parfois que quelque coursier abusant de la liberté qu'on lui accorde, se permette de dételer pendant la nuit sans tambour, ni trompette : c'est là un accident qui n'émeut en aucune manière le Mongol nomade. S'armer d'une longue perche au sommet de laquelle flotte un solide lacet, sauter en croupe du premier cheval qui tombe sous sa main, c'est l'affaire d'une seconde. Il s'élance comme un éclair : habitué à ces expéditions, il découvre, sans s'y tromper jamais, la direction que le déserteur a prise, il le suit à la piste avec l'instinct et l'agilité du lévrier le mieux dressé. D'aussi loin qu'il l'aperçoit, il réprime aussitôt l'ardeur de son coursier, tant pour lui permettre de reprendre haleine, que pour ne pas donner trop vite l'éveil *au gibier* qu'il va lever. C'est le plus sournoisement possible qu'il tâche d'en approcher ; précaution vaine ; à la vue de la perche bien connue qui va s'abattre sur lui comme la foudre, le fuyard part comme une flèche : il ne court pas, il vole, il s'élance par bonds prodigieux au-dessus de tous les obstacles. Son ennemi le suit de près : sa course est moins rapide peut-être, mais plus réglée, il ne fait pas un écart, à chaque saut il gagne un pouce de terrain, une seconde encore et le fatal nœud tombe.... Le pauvre captif a beau se débattre et se tordre : ses mouvements désordonnés ne font que resserrer davantage le solide lien qui lui comprime le cou ; ses yeux sanglants sortent de leurs orbites, il relève violemment ses naseaux brûlants et sa bouche écumante pour faire arriver un peu d'air à ses poumons..... il est vaincu !

Nous voyageâmes pendant quatre jours à travers ces

prairies sans fin, et cela par des routes si égales qu'elles conviendraient parfaitement à des équipages européens. Un peu au-delà des lacs Oulan-Omo nous eûmes quelques collines à traverser, puis retombant dans les plaines, nous poussâmes directement vers le sud-ouest, et deux jours plus tard nous arrivions sans encombre à Si-inn-dze. Il y avait dix jours que nous avions quitté Lao-chou-kheou.

Nous fûmes étonnés de ne pas trouver à Si-inn-dze le courrier expédié par MM. De Vos et Verlinden : j'avais pourtant fortement recommandé à M. Hagaerts de faire en sorte qu'il fût à son poste pour le 15 au plus tard et nous étions déjà le 20. Sept autres jours se passent, et une funeste nouvelle nous arrive. Le courrier a été attaqué par des brigands sur la route de Sy-wan-tse à Si-inn-dze : un païen l'a trouvé, lié à un arbre ; en miséricordieux samaritain il l'a détaché et l'a conduit chez notre ami Paul à Tschang-tjia-kheou. Les voleurs s'étaient emparés d'une sacoche contenant 89 onces d'argent : ils avaient de plus enlevé le cheval et les habits du courrier ainsi que plusieurs lettres parmi lesquelles malheureusement se trouve la relation du voyage de MM. De Vos et Verlinden qu'on avait gardée à Sy-wan-tse pour mon instruction. C'est vraiment providentiel qu'on ait songé à vous en envoyer une copie.

Paul ne perdit pas son temps : il dénonça immédiatement l'affaire au Mandarin. Celui-ci se transporta sur les lieux pour faire une enquête, mais, ô justice chinoise il conclut à la culpabilité du courrier lui-même qu'il accusa d'avoir inventé un conte, et sans l'intervention énergique de Paul qui se porta garant de son honnêteté, il le faisait peut-être assommer à coups de bambou !

Dès mon arrivée à Si-inn-dze, je préparai la réponse à envoyer à nos chers confrères du pays des Ortous. Craignant que leurs impressions du premier moment n'eussent été trop favorables, et qu'une expérience de quelques mois n'y apportât des modifications, je crus

ne pas pouvoir immédiatement donner suite au désir qu'ils exprimaient d'obtenir les énormes secours qu'ils sollicitaient. Je leur écrivis donc : « Je rends grâces à Dieu qui jusqu'ici a béni si visiblement votre entreprise : les belles espérances que vous nous donnez, remplissent notre cœur d'une joie indicible. Soyez bien persuadés que vous pouvez compter sur nous dans la mesure du possible : rien ne nous coûtera pour venir efficacement à votre secours d'ici à peu de temps. Mais de grâce usez de prudence : n'allez ni trop vite, ni trop loin. La distance qui nous sépare est déjà si grande, trop grande peut-être. Il me semble qu'il est de toute nécessité de commencer par établir à Koui-kwa-tscheung un corps de réserve d'où vous puissiez tirer des hommes et de l'argent, dans le cas que vos prévisions se réalisent. C'est un point dont je vais m'occuper incessamment, et si d'ici à deux mois, époque à laquelle un second courrier peut nous apporter de vos nouvelles, vous jugez une seconde expédition nécessaire, elle se trouvera organisée au bout de peu de jours. Les sacrifices que nous devrons nous imposer dépasseront probablement nos moyens ; mais j'ai toute confiance dans la divine Providence. Dieu, qui tient en mains les cœurs des hommes, disposera certainement en notre faveur quelques âmes généreuses au cas qu'il entre dans les vues de sa miséricorde de faire luire enfin les lumières de son Evangile parmi ces peuplades Mongoles si malheureuses et si intéressantes. Courage, chers confrères, continuons à travailler avec ardeur et prions bien les uns pour les autres. »

Conformément à la promesse que j'ai faite à ces chers confrères, il a été décidé d'envoyer aussitôt après la fête du 15 août MM. Hendricks et Rutjes à Koui-kwa-tscheung, où, paraît-il, la situation est devenue meilleure. Le Mandarin qui nous y a suscité tant de tracasseries est mort, et j'ai profité de cette circonstance pour faire payer nos contributions qu'on avait jusque-là obstinément refusé de recevoir.

Le secrétaire qui est chargé de l'intérim n'a fait aucune objection et nous allons saisir ce bon moment pour prendre possession de notre propriété, de manière que notre installation soit un fait accompli à l'arrivée du nouveau mandarin. Cette façon de procéder est un peu audacieuse peut-être, mais Koui-kwa-tscheung étant destinée à devenir le centre de ravitaillement pour la partie occidentale de la Mission, est pour nous un point d'une importance extrême. M. Rutjes qui parle couramment le Mongol et le Chinois, et qui joint une grande modération de caractère à beaucoup de prudence, est l'homme qui convient parfaitement pour ce poste délicat.

Si, comme je l'espère, MM. De Vos et Verlinden insistent pour demander du renfort, je me propose de leur envoyer M. Cuissart qui est actuellement au Ghou-ba et M. Hendriks, deux hommes intrépides et rompus à toutes les fatigues.

Je compte retourner à Sy-wan-tse immédiatement après la fête du 15 août. Ce jour-là sera un jour mémorable pour la Mongolie, nous nous proposons de bénir solennellement la nouvelle église de Si-inn-dze. Tous les confrères de la partie occidentale et même quelques-uns du district de Sy-wan-tse seront rendus ici pour cette époque.

CHAPITRE XXII.

Si-inn-dze. — Description de la nouvelle église. — Cérémonies de la bénédiction. — La première Messe. — Visite du Roi des Alichans. — Un dîner dans la lamaserie de Tchort-chi. — Avenir de la mission parmi les Mongols nomades.

Le courrier du mois suivant nous informa que la bénédiction de l'église de Si-inn-dze avait eu lieu au jour indiqué. Si-inn-dze est un des points les mieux situés de la Mission. En effet ce village se trouve placé sur la grande route de Koui-kwa-tscheung à Pe-king. Cette route rejoint un peu au nord de Cha-nor celle que suivent les caravanes qui font le commerce entre la Russie et la Chine, et il serait difficile de se faire une idée de l'immense mouvement qui y règne incessamment.

C'est par cette voie que tous les produits de la Mongolie Occidentale s'écoulent dans l'Empire du Milieu : ces produits consistent surtout en bestiaux, pelleteries, feutres, beurre

et fromage. En échange de ces marchandises, les Mongols rapportent de Chine d'énormes provisions de riz, d'avoine, de millet, de thé, d'étoffes. Tous ces articles sont transportés à dos de chameaux et de mulets et il n'est pas rare de rencontrer des convois composés de plusieurs centaines de ces animaux.

La multitude de voyageurs qui passent journellement à Si-inn-dze inspira à nos missionnaires l'idée de construire en cet endroit une église de forme européenne. L'aspect d'un monument si extraordinaire ne pouvait manquer d'exciter vivement la curiosité des voyageurs, et on aurait ainsi l'occasion de leur dire quelques mots de Celui en l'honneur duquel il avait été élevé.

M. Steenackers qui avait été mandé de Sy-wan-tse pour assister à la bénédiction de la nouvelle église, eut la complaisance de nous envoyer une relation de la fête. Nous la communiquons bien volontiers à nos lecteurs.

« Je n'exagère pas, nous écrit-il, en disant que l'église de Si-inn-dze est vraiment belle, non seulement pour des yeux chinois habitués à ne voir, dans ces parages, que de misérables cabanes, et pour des yeux mongols qui ne contemplent guère que les tristes tentes en feutre, noircies par la fumée et la poussière, mais je vous assure qu'elle ne déparerait pas mainte petite ville de Belgique. Je n'ai qu'un regret, c'est de me sentir tout à fait incompétent pour vous en faire une description passablement exacte. Cette tâche incomberait naturellement à notre cher confrère Alphonse De Vos qui en a été l'architecte et le constructeur; mais vous n'ignorez pas que depuis quelques mois il travaille en compagnie du cher Verlinden à la conversion des Tartares Ortous.

L'église de Si-inn-dze est construite en style roman. Elle a une longueur de 140 pieds chinois sur 36 largeur: la voûte s'élève à 32 pieds. Comme matériaux on a employé la brique cuite au four et la pierre blanche, luxe inouï dans cette contrée où l'on ne se sert d'habitude

que de briques séchées au soleil. L'église est à triple nef, et la voûte repose sur 14 belles colonnes en bois, toutes d'une pièce et d'égale dimension. Le chœur entouré de six chapelles collatérales et d'un circuit, est séparé de ce dernier par six colonnes couronnées de chapiteaux octogones, et unies entre elles par des arcs ogivaux obtus que surmonte un élégant triforium. De sveltes nervures s'élancent des chapiteaux et vont se réunir au-dessus de l'autel autour d'une clef de voûte portant le monogramme du Christ entouré de la couronne d'épines.

Je ne crains pas de dire que ce chœur est un petit chef-d'œuvre : la lumière y pénètre tamisée par des vitraux peints, d'une grande simplicité, je l'avoue, mais n'en produisant pas moins un effet magique. Lorsque du fond du portique, le regard saisissant tout l'ensemble de l'édifice, vient expirer dans le lointain, à ce point mystérieux au-dessus de l'autel vers lequel convergent comme autant de rayons les harmonieuses nervures des voûtes, on se sent saisi d'une sorte de tressaillement, et l'âme glissant le long de ces voûtes légères est emportée instinctivement plus haut encore, jusque sous les voûtes resplendissantes où trône dans toute sa gloire le Roi de la Céleste Jérusalem.

Si de l'intérieur nous passons à l'extérieur, on n'est pas moins frappé des belles proportions de l'église. Elle s'élève sur un vaste perron : l'entrée principale offre un beau porche au-dessus duquel se dresse majestueusement une tour en pierres blanches couronnée d'une élégante flèche. De chaque côté de la tour deux petits portails donnent entrée dans les nefs latérales : au-dessus du portail central une inscription en lettres d'or fait connaître la destination de l'édifice : *Tien-Tschou scheung Thang, Temple consacré au Seigneur du Ciel.* Au-dessus d'une rosace flamboyante encadrée de symboles représentant les quatre évangélistes, surgit le pignon dont la

face est ornée d'une niche qui attend la statue de saint François Xavier, enfin le pignon lui-même est couronné d'un globe doré surmonté de la croix.

Avec quels transports de reconnaissance et d'amour ai-je salué de loin le signe sacré de notre rédemption ! On l'aperçoit à deux milles de distance, et l'on se sent animé de confiance et d'espoir en le voyant dominer ces malheureuses régions courbées hier encore sous le joug infâme de Satan.

J'arrivai à Si-inn-dze trois jours avant la fête. A l'intérieur de l'église les travaux étaient presque terminés, mais les abords du monument se trouvaient dans un état indescriptible : le sol était littéralement couvert de monceaux de pierres et de décombres. Nous n'eûmes qu'un simple mot à dire, et plus de deux cents chrétiens se mirent aussitôt à l'œuvre ; les plus robustes s'attelèrent aux charrettes, d'autres maniaient la pioche ou la pelle. Leur ardeur était si grande que nous craignions à tout instant de voir arriver des accidents. Avant le soir tous les obstacles étaient enlevés.

Déjà la veille du 15 août, de nombreuses familles arrivèrent au village : le jour même de la fête, dès les premières lueurs de l'aube, on apercevait des caravanes à tous les points de l'horizon. Ce n'étaient pas seulement des chrétiens désireux d'assister à l'une des cérémonies les plus imposantes de leur culte, il y avait là une multitude de païens attirés par ce sentiment intime et naturel de respectueuse vénération que tout homme porte au fond du cœur pour la Majesté Divine.

Bientôt l'affluence devint telle que longtemps avant la cérémonie, la plaine qui précède l'église, quelque vaste qu'elle soit, était totalement couverte par la multitude.

A neuf heures précises, les catéchistes en grand costume conduisirent le clergé à l'église. Notre digne pro-vicaire

assisté de sept prêtres et de plusieurs séminaristes procéda immédiatement à la bénédiction du nouveau temple. O qu'il est sublime cet acte solennel par lequel Dieu prend possession de sa demeure ! Comme tout nous y parle de sa bonté et de sa puissance ! Voici les fonts sacrés à qui le sang de Jésus-Christ a communiqué la puissance de laver les souillures des âmes ; à quelques pas de là se trouve le tribunal de la pénitence où l'enfant prodigue contrit et humilié s'entendra dire ces consolantes paroles : « Allez en paix, vos péchés vous sont remis. » Voilà à l'entrée du chœur la table sainte où le chrétien viendra s'asseoir au banquet céleste en société des anges ; là, devant l'autel, en présence du Dieu trois fois saint, les jeunes époux se jureront amour et fidélité ; sur l'autel même, tous les jours, Dieu s'incarnera entre les mains du prêtre pour répandre l'abondance de ses bénédictions sur la terre.

« O mon Dieu, que ce lieu est saint ! Oui c'est ici la maison de Dieu et la porte du ciel !

« Le seigneur, Roi du ciel, habite véritablement dans ces lieux !

« Que vos tabernacles sont aimables, ô Seigneur des armées !

« Mon âme languit et se consume du désir de pénétrer dans la maison du Seigneur. »

Immédiatement après la bénédiction de l'église, le sacrement de baptême fut solennellement conféré à vingt adultes, parmi lesquels se trouvaient quatre femmes mongoles. Après que ces heureux néophytes eurent été incorporés dans l'armée de Jésus-Christ, ils furent admis à recevoir le sacrement de confirmation que le vénérable pro-vicaire conféra en même temps à un grand nombre d'autres chrétiens. Parmi ceux-ci il y avait un vieillard de soixante-dix ans qui pleurait à chaudes larmes, tant son cœur débordait de sentiments de reconnaissance et d'amour.

Cependant il s'agissait de transférer daus la nouvelle église le Saint-Sacrement reposant jusque-là dans une humble chapelle provisoire. Le pieux cortége, chargé de conduire le Roi du ciel et de la terre dans une demeure moins indigne de Lui, sortit processionnellement du temple et traversa lentement et au milieu du plus profond silence les rangs serrés de la foule recueillie. La croix escortée d'acolythes en surplis et en soutane rouge ouvrait la marche, puis venaient des adolescents en aubes blanches, avec de larges ceintures flottantes, les uns portant des encensoirs, d'autres des corbeilles remplies de fleurs destinées à être semées sous les pas de Dieu. Un double rang de fidèles, la torche à la main, formait la haie : tous avaient leur ample toge et étaient coiffés de l'élégant chapeau à la houppe rouge, comme cela se pratique aux jours de grande cérémonie. La marche était fermée par le clergé dont les ornements en drap d'or resplendissaient au soleil.

Au moment où le Saint-Sacrement apparut, porté sous un baldaquin écarlate, couvert de broderies d'or et surmonté de riches panaches, une formidable décharge d'artillerie ébranla le ciel et la terre, et spectacle sublime, cette immense multitude, comme subjuguée par la présence de Dieu, tomba le front dans la poussière. Les païens mêmes, et il y en avait en foule, avaient senti quelque chose saisir leur âme, eux aussi avaient courbé le genou devant la Majesté Divine, et s'ils n'avaient pas encore le bonheur de croire, bien sûr ils enviaient le sort de ceux qu'ils voyaient adorer dans le calme et le silence.

La grand'messe fut célébrée avec toute la pompe possible : maître de cérémonies, sous-diacre, diacre, chantres, rien n'y manquait. Jamais nos chrétiens n'avaient été témoins de tant de splendeur. Le chant réussit à merveille : grâce aux patientes leçons du cher confrère Rutjes, plusieurs enfants parfaitement exercés mêlaient

leurs voix pures et argentines aux accents plus graves des théologiens et des prêtres. Quelle douce émotion pour nos cœurs de retrouver à six mille lieues de la patrie, ce même chant grégorien si noble, si grave, que nous entendions autrefois avec tant de plaisir résonner sous les voûtes de nos vieilles cathédrales! Mais comment vous dire ce que nous éprouvâmes au moment de l'élévation, à ce moment mystérieux où tout faisant silence dans la nouvelle basilique, on entendait tout au plus le bruit des encensoirs s'élevant et s'abaissant en cadence devant le Saint des saints, et les accords à peine perceptibles de l'harmonium, qui, comme des voix tombées du ciel, soupiraient et tremblaient en présence du Verbe Eternel descendant de son trône de gloire entouré d'une légion d'anges.

O qu'elles furent ardentes les prières qui sortirent de nos cœurs en ce jour mémorable! Dieu ne peut manquer de récompenser au centuple les immenses sacrifices que nous nous imposés pendant des années, pour ériger en son honneur ce *phare placé sur la montagne*, *lucerna super montem posita*. N'est-ce pas déjà vraiment providentiel que nous ayons pu en faire la dédicace, précisément au moment si longtemps désiré où il a été donné à nos missionnaires de pouvoir enfin entreprendre une croisade contre Satan, au cœur de ces tribus mongoles où il règne en maître depuis tant de siècles?

Oui, j'en ai la douce conviction, ce monument dont on parlera bientôt jusqu'aux extrémités de nos provinces, sera le moyen dont Dieu se servira pour attirer à Lui le cœur de ces populations si intéressantes. De toutes parts les Mongols vont affluer pour admirer le temple du Dieu de l'Occident; *sed lapides clamabunt*. Oui! *les pierres parleront!* Elles annonceront la gloire et la puissance de Celui en l'honneur duquel ce beau palais a été érigé. »

Nos missionnaires ne se trompaient pas en croyant que

La nouvelle église de Si-inn-dze allait attirer de nombreux visiteurs. Dès le mois suivant ils eurent l'honneur de recevoir le roi des Alichans, un des personnages les plus importants de la Mongolie.

Le royaume des Alichans, situé par delà le fleuve Jaune à l'ouest du pays des Ortous, fait partie de la tribu des Eleuths. Cette tribu est si puissante qu'elle osa tenir tête à l'empereur Kang-hi qui fut heureux de pouvoir traiter avec elle. La fille du roi des Alichans est mariée à un fils du prince Régent Koung, et son fils aîné a obtenu la main d'une des filles de l'empereur.

Au reste, voici ce que nous écrit notre digne provicaire au sujet de cette visite royale.

« Me voici de nouveau au Si-Kheou-wé. Avant de vous faire part des circonstances qui m'y ont appelé, laissez-moi vous dire quelques mots d'un événement qui peut avoir pour la Mission les plus heureuses conséquences. Nous avons eu à Si-inn-dze la visite du roi des Alichans, revenant de Pe-king avec une suite imposante. Outre un nombreux personnel, il avait une escorte de cinquante soldats et trois cents chameaux pour transporter les tentes et les bagages. Il était accompagné de ses deux fils et de ses deux filles.

Arrivé devant l'église, il nous députa un de ses ministres pour nous demander s'il lui était permis de jeter un coup d'œil sur *la splendide pagode européenne*. Vous sentez si nous accédâmes à son désir. Le roi se montra émerveillé de cette construction dont il ne pouvait assez louer l'élégance et la hardiesse, et il nous dit qu'il serait heureux de posséder semblable monument dans son royaume.

Comme il se faisait déjà tard, nous priâmes Sa Majesté d'accepter l'hospitalité dans notre humble résidence. Elle y consentit gracieusement, à condition que nous lui rendrions visite dans son royaume. Ce fut du fond du cœur que nous agréâmes cette proposition. Nous eûmes l'honneur

d'avoir avec le roi un entretien qui se prolongea bien avant dans la soirée, et il nous assura que si nous voulions venir nous établir dans ses états, nous pouvions compter sur sa haute protection.

Le lendemain, Sa Majesté se rendit à la lamaserie de Tchort-chi située à trente lis de Si-inn-dze, et à peine y fut-Elle descendue, qu'Elle nous expédia un courrier pour nous prier d'accepter à dîner le jour suivant. Naturellement nous fûmes à notre poste, et nous fûmes traités princièrement. La lamaserie de Tchort-chi est une des plus vastes et des plus riches de cette contrée : c'est une communauté qui compte environ trois mille membres. Pendant le dîner, le supérieur seul put s'approcher un instant du roi, tous les autres lamas étaient relégués à une grande distance : les missionnaires au contraire se trouvaient à la table royale, et pendant tout le repas, la conversation fut extrêmement familière et cordiale. Sa Majesté étant légèrement indisposée, l'un de nous qui avait par hasard sur lui une petite fiole de teinture de quinquina, lui en fit prendre quelques gouttes, et le lendemain le bon vieillard nous fit exprimer ses remerciements, nous annonçant qu'il se trouvait complétement guéri. Nous allâmes une dernière fois saluer Sa Majesté le jour de son départ. Elle nous pria itérativement, de la manière la plus pressante, d'aller la voir vers la première ou la deuxième lune, promettant de nous envoyer des Mandarins pour nous faire escorte.

Il va sans dire que nous profiterons de cette offre si bienveillante, pourvu toutefois que les circonstances le permettent, car nous voilà pour quelques semaines plongés dans l'ouvrage jusqu'au-dessus de la tête. Voici à quelle occasion.

Je vous écrivais au mois de juillet que j'avais promis à MM. De Vos et Verlinden de leur envoyer du secours en hommes et en argent, si les belles espérances que donnait l'établissement de la nouvelle mission chez les

[illegible]

[illegible]

[illegible] ... dans ce pays. [illegible] ... les Mahométans [illegible] ... Il y a même quelques parties [illegible] ... C'est ainsi que les [illegible] ont résidé pendant quelque temps sur les bords d'un lac salé situé [illegible] Ning-hia [illegible] ... qui peut [illegible] un grand nombre de Mongols qui s'occupent de l'extraction du sel. [illegible] les missionnaires ont été accueillis avec la plus vive sympathie.

[illegible] ... il ne dépend que de nous, de nous établir solidement dans cette contrée et d'y opérer, avec la grâce de Dieu, un bien immense. Accordez-nous quelques hommes et un large subside, et je vous promets qu'avant quelques mois il y aura chez les Ortous de la besogne pour huit ou dix missionnaires.

Nous avons longuement et sérieusement délibéré pour savoir ce que nous allions décider dans ces circonstances: les sacrifices que nous aurons à faire pour organiser une

seconde expédition, dans ces régions éloignées, seront immenses, néanmoins tous les confrères sont d'avis qu'il faut profiter de la situation exceptionnelle dans laquelle se trouvent les Ortous, pour tâcher de leur apporter la lumière de l'Evangile.

Ce qui me console et ce qui me donne grand espoir, c'est le zèle et le courage qui animent tous nos chers collègues. Grâce à Dieu, je ne devrai *imposer* à personne la rude tâche qu'il s'agit d'entreprendre ; au contraire, c'est le choix qui m'embarrasse. Tout bien considéré, il a été convenu que M. De Vos partirait dans peu de temps accompagné de MM. Cuissart, Hendriks, Steenackers et Jansen. Je compte me rendre demain à Sy-wan-tse pour m'y occuper de l'organisation de la caravane, et j'espère que je pourrai vous annoncer par le courrier du mois prochain que tous les préparatifs du voyage sont terminés. »

CHAPITRE XXIII.

M. Verlinden menacé d'une persécution. — Que faire? — Encore le Roi des Alichans. — Départ de la seconde expédition. — L'orphelinat de Lao-chou-kheou. — Immenses besoins des Missions. — Les œuvres de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance.

C'est le cas, ou jamais, de dire : « *l'homme propose et Dieu dispose.* » Nous nous attendions bien certainement à voir confirmer par le courrier suivant les belles espérances annoncées dans la lettre précédente ; Dieu en a décidé autrement. Ce n'est pas un motif de nous décourager ; au contraire ; on a toujours remarqué que les œuvres vraiment inspirées du ciel, doivent passer d'abord par le creuset des tribulations.

Voici ce que nous écrivait M. Bax à la date du 2 janvier de cette année : « Je vous annonçais le mois dernier que nous avions résolu d'envoyer MM. Cuisart, Hendriks, Janssen et Steenackers au pays des Ortous. Les prépa-

ratifs de l'expédition avaient été faits à Sy-wan-tse: tout était organisé, les chars se trouvaient chargés dans la cour du séminaire, lorsque nous reçumes de M. Verlinden une fatale nouvelle qui vint bouleverser tous nos plans. Voici ce que nous mandait le cher confrère : « J'ai reçu il y a quelques jours la visite du premier ministre du roi Ottok, accompagné de cinq mandarins. A mon grand étonnement, ordre me fut donné de quitter à l'instant le royaume. C'était bien malgré lui, disait le ministre, qu'il exécutait ce mandat ; mais, placé sous la juridiction de Wou-chen-ta, premier regulus des Ortous, il lui devait obéissance pleine et entière.

Je ne pouvais en croire mes oreilles ! Ce même Wou-chen-ta qui nous avait si bien reçus le 30 mars dernier, nous intimait l'ordre de partir ! Pour toute réponse, je montrai mon passe-port au ministre, lui faisant observer que Wou-chen-ta, après l'avoir examiné, avait déclaré publiquement, devant toute sa cour, que nous avions le droit de résider parmi les Ortous et d'y prêcher la religion, qu'un honnête homme n'avait qu'une parole, et que je ne céderais que devant la force. Le ministre prit note de ma déclaration, me disant qu'il l'enverrait à Wou-chen-ta, ajoutant que je ne devais pas me faire illusion sur ma position, que Wou-chen-ta lui-même avait reçu des ordres supérieurs et qu'il ne manquerait pas d'envoyer ma protestation à Pe-king.

J'ai appris depuis que le véritable auteur de ces tracasseries n'est pas Wou-chen-ta, mais bien ce rusé ministre qui voulait absolument nous empêcher d'aller à la cour de son roi lors de notre arrivée dans le pays des Ortous. Il paraît certain que cet homme aussi ambitieux que méchant a fait partir pour Pe-king une accusation en règle contre son maître et contre les tuteurs du jeune roi d'Ottok, sous prétexte qu'ils prêtent leur concours aux Européens pour détruire le boudhisme et pour le remplacer par une religion étrangère. On m'assure

qu'il espère gagner les bonnes grâces de l'Empereur, pour le zèle qu'il déploie à maintenir la religion de l'Etat, et qu'il s'attend à recevoir en récompense l'investiture du royaume d'Ottok.

Quoi qu'il en soit, n'ayez aucune inquiétude sur mon sort; j'ai été averti officieusement par deux mandarins catéchumènes que je n'ai rien à craindre pour ma personne, mais que je dois m'attendre à être entièrement sequestré, la défense la plus sévère venant d'être donnée aux Mongols d'avoir désormais des communications avec les prêtres Européens.

Pour donner un exemple au peuple, le roi de Wou-chen-ta vient de faire incarcérer le mandarin Janket Basa qui nous donna l'été dernier des leçons de mongol, tout en recevant lui-même l'instruction religieuse. Cinq mandarins et deux autres sujets du royaume d'Ottok, tous catéchumènes, sont cités devant le tribunal sous l'accusation d'avoir aidé les Européens à détruire l'ancienne religion. Ils sont partis aujourd'hui 30 octobre, fermement décidés à plaider la cause de la liberté religieuse : ils ont promis de me faire parvenir de leurs nouvelles avant le 18 novembre; si je n'en reçois pas avant cette époque, je dois les croire incarcérés.

Gaudeamus in Domino! Aujourd'hui, fête de tous les saints, le Ciel m'envoie un précieux cadeau, un jeune lama, âgé de 30 ans, frère de Tjala, un des mandarins cités devant les tribunaux. Malgré la défense de communiquer avec les Européens, il veut s'attacher à ma personne, et promet de m'accompagner partout où je me rendrai. Depuis plusieurs années il a renoncé à la profession de lama pour se faire marchand de sel, il connaît parfaitement le mongol et le thibétain. Nous avons eu l'occasion de faire sa connaissance il y a quelques mois près du Lac salé, et quoiqu'il ne soit pas encore baptisé, il fait ouvertement profession de christianisme.

Vivent les Mongols! voilà au moins des caractères

décidés! Ne craignez rien pour moi, je reste à mon poste : si je m'aperçois qu'il commence à y faire trop chaud, je passerai le fleuve Jaune et me retirerai chez les Eleuhts, de là je retrouverai facilement mon chemin, soit par le nord en côtoyant le fleuve, soit par le sud à travers le Chan-si et le Chen-si. Au revoir et *oremus pro invicem !* »

Inutile de vous dire dans quel embarras ces nouvelles nous jetèrent. Ma première idée était d'arrêter l'expédition projetée, et d'envoyer MM. De Vos et Cuissart en exploration pour nous mettre aussi vite que possible au courant de la situation. M. De Vos ne partageait pas mon avis. Persuadé que les missionnaires jouissaient de la sympathie du peuple et des rois, il lui semblait qu'il ne fallait pas s'arrêter devant les machinations du ministre de Wou-chen-ta : d'ailleurs, disait-il, rien n'empêche de placer momentanément trois confrères dans le royaume de Djoungar où nous avons été reçus si bien l'année dernière, je tâcherais, accompagné de l'un ou l'autre collègue, de rejoindre M. Verlinden.

J'aurais beaucoup désiré partager cette confiance, car de grandes dépenses avaient été faites en vue de cette expédition, et je prévoyais combien un contre-ordre allait affliger les confrères qui avaient été choisis pour en faire partie. Néanmoins je crus que la prudence exigeait que je m'en tinsse à ma première idée. Je chargeai donc M. De Vos d'aller prévenir MM. Hendriks, Janssen et Steenackers qu'ils eussent à patienter pendant quelque temps encore, et je l'engageai à partir aussitôt pour les Ortous en compagnie de M. Cuissart.

Je lui donnai toutefois à entendre que si des nouvelles plus rassurantes arrivaient avant son départ, il lui était loisible d'emmener les confrères.

En même temps que M. De Vos, arrivait à Si-inn-dze un courrier de Koui-kwa-tscheung annonçant que le roi des Alichans se trouvait depuis quelque temps dans cette

ville, et qu'il avait fait à M. Rutjes les mêmes propositions que celles qu'il avait faites aux missionnaires de Si-inn-dze, c'est-à-dire de venir s'établir dans son royaume.

A cette nouvelle, M. De Vos, excité d'ailleurs par les confrères destinés à partir avec lui, n'y tint plus. Il envoya aussitôt un courrier à Sy-wan-tse pour m'avertir que, présumant de mon approbation, il avait cru nécessaire de donner suite à l'expédition projetée. A son avis, il était souverainement impolitique de ne pas répondre aux invitations réitérées du roi des Alichans. Si le roi des Ortous avait effectivement formé le dessin de s'opposer aux efforts des missionnaires, ceux-ci étaient certains de trouver un asile dans les états d'un prince qui leur paraissait si favorable.

Je me rendis à ces raisons, et je partis aussitôt pour Tschang-tjia-kheou afin d'y retirer l'argent nécessaire à l'expédition. Nous y avions placé 1500 taëls dans ce but. Désireux de dire un dernier adieu aux confrères avant leur départ, je résolus de leur porter moi-même cette somme. Ne sachant pas s'ils avaient déjà quitté Si-inn-dze, je pris la direction de Eul-sche-sin-hao par où ils devaient nécessairement passer pour se rendre à Koui-kwa-tscheung. A Eul-sche-sin-hao on m'apprit que les *schenn-fou* étaient partis dans la direction de Té-ghai. Je changeai de cheval et je m'élançai aussitôt vers cette résidence. J'y arrivai en deux jours et demi. Les confrères étaient partis pour Koui-kwa-tscheung. Là j'étais certain de les rencontrer, les approvisionnements pour le voyage devant être faits dans cette ville. Je parvins à destination le 8 décembre au soir, et je puis vous assurer que j'avais besoin de repos j'avais été en route pendant sept jours, à cheval du matin au soir, et pour comble de malheur j'avais, dans ma précipitation, oublié de me revêtir de mes habits de voyage et d'emporter mes literies.

Tous les confrères étaient réunis chez M. Rutjes dans la propriété que nous avons achetée l'année dernière. Soi

dit en passant, tout est en paix dans cette ville, les autorités n'ont fait aucune difficulté lorsque M. Rutjes est venu s'y fixer. Seulement le transfert légal au cadastre n'est pas encore opéré : on a promis de s'en occuper le dernier mois de l'an, époque de la perception des contributions.

Dès le lendemain de mon arrivée, le roi des Alichans nous envoya son fils aîné, pour nous saluer de sa part. Nous apprîmes par l'un des ministres que le roi était retenu à Koui-kwa-tscheung plus longtemps qu'il ne l'aurait désiré, par suite d'embarras financiers. En voyage depuis deux ans et ayant dépensé beaucoup d'argent à Pe-king pour le mariage de son fils, il négociait un emprunt à Koui-kwa-tscheung, mais les marchands chinois exploitant sa situation, exigeaient un intérêt vraiment exorbitant.

Comme nous venions précisément de faire la répartition des subsides annuels, nous convînmes entre nous que chaque confrère prêterait pour quelques mois une partie de son subside : il nous fut possible de réunir de cette manière quelques centaines de taëls. M. De Vos fut député auprès de Sa Majesté. Celle-ci accepta notre proposition avec la plus vive satisfaction, et nous fit remettre deux reconnaissances signées de sa main, payables l'une à Koui-kwa-tscheung dans le courant de la 3e lune, l'autre à Fou-ma-fou, sa capitale, lorsque les missionnaires iraient le voir.

Ces relations si amicales et si familières avec l'un des rois les plus puissants de la Mongolie nous ont fait énormément gagner en considération aux yeux des autorités et de la population de Koui-kwa-tscheung.

Les préparatifs de l'expédition étaient achevés le 13 décembre : le lendemain la caravane se mit en marche. Il a été convenu que MM. Hendriks et Janssen demeureraient dans le royaume de Djoungar-Peile. Là on tâchera de savoir si les tracasseries suscitées dans le pays des Ortous sont la suite d'un ordre émané de Pe-king, ou si elles ne proviennent que du mauvais vouloir du ministre de

Wou-chen-ta. Si la chose peut se faire sans danger, M. De Vos conduira MM. Cuissart et Steenackers à Ning-tjio-leang, et après y avoir installé ces confrères, il se propose d'aller à la cour du roi des Alichans en compagnie de M. Verlinden.

Je vous annonçais il y a quelques mois que j'avais l'intention de fonder un établissement de la Sainte Enfance à Lao-chou-Kheou. Grâce à Dieu, la chose est faite : M. Wilrycx, aux soins duquel j'ai confié le district de Ge-hol, me donne sur l'installation de l'orphelinat les nouvelles suivantes :

« Me voici depuis quelques jours arrivé à destination, sain et sauf, mais non sans de grandes difficultés : sur les montagnes comme dans les plaines, nous avons presque constamment voyagé sur la glace. J'ai trouvé la maison que vous avez fait bâtir, en bon état, l'orphelinat également; mais je dois vous prévenir que dès l'année prochaine celui-ci devra nécessairement être agrandi. Je remercie Dieu du fond de mon cœur de vous avoir inspiré l'heureuse idée de fonder ici un établissement de la Ste-Enfance, je ne doute pas que dans un avenir peu éloigné il soit très florissant. Les premières filles que j'ai acceptées sont deux *innocentes* âgées de 15 ans environ ; espérons qu'à force de soins et de patience leur intelligence se développera suffisamment pour qu'elles puissent comprendre les principales vérités de la religion. J'ai adopté aussi un petit enfant de quelques jours que j'ai placé en nourrice. Un païen est venu m'offrir une de ses filles, très intelligente, mais sourde et muette de naissance. Comme je lui faisais observer qu'il nous serait très-difficile de nous faire comprendre de cette malheureuse, « Qu'à cela ne tienne, dit-il, je vous donnerai aussi la sœur: elles s'entendent très-bien entre elles. » Vous sentez avec quelle joie j'ai accepté cette proposition. Aujourd'hui même on vient de me confier deux autres

enfants, l'une affligée de surdité, l'autre exempte de défauts corporels.

Vous voyez, cher pro-vicaire, que cela s'annonce bien : les chrétiens m'assurent qu'avant deux mois j'aurai une trentaine d'enfants, et que dès l'année prochaine peut-être, il y en aura plus ici qu'à l'orphelinat de Sy-wan-tse. C'est très-possible, car la misère est extrême dans cette contrée, cette année surtout; la récolte a été insignifiante, et bien des familles n'ont pas de quoi se nourrir jusqu'à la moisson prochaine.

La réputation de notre établissement est faite à trente et quarante lys à la ronde : les païens sont dans l'admiration, les éloges nous sont prodigués de toute part, à nous de continuer à les mériter.

Mais pour y parvenir il me faut de l'argent, et beaucoup d'argent. Des quatre *juin-pao* (1) que j'ai apportés de Sy-wan-tse, il ne m'en reste qu'un seul, et il ne durera pas. C'est le moment de faire les provisions, plus tard les prix seront inabordables. Je n'ai ni paille, ni ko-lian pour les animaux, ni avoine, ni millet pour les hommes. De plus, c'est la saison de faire abattre les arbres et préparer les briques dont nous aurons besoin au printemps pour agrandir l'orphelinat. Ne craignez pas de m'envoyer de l'argent et beaucoup d'argent; avec 5 ou 600 onces nous ne serons pas encore dans l'abondance. Je sais que l'argent est rare et qu'on vous en demande de tous les coins de la Mission, mais enfin ici il y a nécessité absolue. J'espère donc que vous m'en ferez parvenir sans retard : seulement ne l'envoyez pas en nature, car le pays est infesté de brigands, donnez-moi plutôt un accréditif sur Ge-hol.

Un autre service que j'attends de votre obligeance. Ne pourriez-vous pas détacher deux ou trois sœurs de l'orphe-

---

(1) Le *juin-pao* est un lingot d'argent de 50 onces équivalant à 400 francs de notre monnaie.

linat de Si-wan-tse, et me les envoyer ici? pour tout personnel j'ai dans mon établissement la vieille mère du courrier qui vous a conduit à Si-inn-dze, et une pauvre veuve si faible de santé qu'elle aurait plutôt besoin d'être soignée que de soigner les autres. Vous sentez qu'avec de pareils élements il me serait difficile de réussir. Ce point est d'autant plus important que tous les païens ont les yeux sur nous, et que les parents qui nous ont cédé leurs enfants ne manquent pas de prendre des informations sur la manière dont nous les traitons.

Donc, cher pro-vicaire, de l'argent, et quelques sœurs s'il vous plaît, c'est tout ce que je demande pour le moment, et j'espère bien que je ne devrai pas trop longtemps attendre, car il y a vraiment péril en la demeure. »

Vous voyez, cher supérieur, que si j'avais la bourse de Fortunatus, je serais le plus heureux pro-vicaire du monde : je ne demanderais pas mieux que de pouvoir satisfaire aux désirs du cher Wilrycx et de tous les confrères en général, mais quelque beaux que soient les subsides que nous allouent les OEuvres de la Propagation de la Foi et de la Sainte Enfance, ils sont loin d'être suffisants pour opérer tout le bien qu'il y aurait à faire dans une mission d'une étendue aussi immense que la nôtre. Espérons que que ces OEuvres admirables qui sont vraiment la gloire de notre siècle, deviendront de plus en plus florissantes. Je voudrais pouvoir crier sur les toits combien grands sont les besoins de ces pauvres peuples idolâtres, et quel mérite il y a à les secourir.

N'est-il pas triste de penser que nos frères égarés, les Protestants, dépensent annuellement pour leurs missions, des sommes 12 fois, 15 fois peut-être plus élevées que celles que les catholiques parviennent à recueillir dans le monde entier ? Sans parler d'un grand nombre de sociétés américaines et allemandes, les différentes associations d'Angleterre disposent d'un capital annuel de 50 millions ; la société biblique

seule consacre tous les ans environ 5 millions à l'impression de ses livres.

Et les ressources de l'œuvre de la Propagation de la Foi s'élèvent tout au plus à cinq millions par an pour l'univers entier!

A quoi faut-il attribuer ce fait, d'autant plus étrange que les Protestants n'admettant pas le mérite des bonnes œuvres, prodiguent leurs aumônes par pure philanthropie, tandis que les Catholiques en se dépouillant pour secourir le prochain, savent qu'ils acquièrent un trésor qui leur vaudra cent pour cent dans le Ciel?

A mon avis, la grande cause de cette anomalie réside dans l'ignorance où sont la plupart des catholiques sur la situation vraiment lamentable des nations qui sont encore plongées dans les ténèbres du paganisme. Si les sociétés pour les missions sont éminemment plus populaires en Angleterre et aux Etats-Unis que chez nous, c'est que les innombrables vaisseaux de ces puissances, habitués à parcourir toutes les mers, ont créé des relations avec tous les peuples du monde, avec les antropophages de l'Océanie comme avec les nègres d'Afrique, avec les tribus à demi-civilisées de l'Indoustan, comme avec les populations décrépites du Japon et du Céleste Empire. On peut les compter par centaines de mille, ces intrépides colons Anglais et Américains qui s'en vont tenter la fortune sous toutes les latitudes; est-il étonnant que de retour dans leurs foyers, ils parviennent à exciter la commisération de leurs concitoyens, par le récit des misères inénarrables dont ils ont été témoins oculaires?

Cette ressource fait complètement défaut dans nos pays catholiques, on n'y connaît les besoins des missions que par les cris de détresse des apôtres de l'Evangile, cris, hélas! il faut le dire, trop souvent poussés dans le désert! Combien de personnes dans le monde, chrétiens d'ailleurs fervents et dévoués, qui jamais ne jettent un regard sur les Annales où se trouvent consignés les travaux, les espérances, les déboires et les souffrances sans fin des

pauvres missionnaires. Plaise à Dieu que la lecture de ces récits si intéressants et souvent si instructifs devienne de plus en plus populaire!

Je me demande souvent s'il n'y aurait pas moyen d'organiser l'œuvre de la Propagation de la Foi comme l'a été celle de la sainte Enfance dans notre cher diocèse de Malines. Depuis que notre illustre archevêque a daigné confier cette œuvre à la sollicitude de Messieurs les doyens, des sous-comités en relations avec le Conseil Central de Bruxelles ont été établis dans chaque décanat, et grâce à cette sage mesure, la sainte Association prend d'année en année de nouveaux développements.

Jamais vous ne croiriez avec quel plaisir nous lisons ici annuellement le Rapport sur la situation de l'œuvre dans notre archidiocèse. Notre cœur se dilate en passant la revue des nombreuses paroisses qni sont enrôlées sous l'étendard de l'Enfant Jésus, et de bien ferventes prières s'élèvent vers le Tout-Puissant pour nos généreux associés et pour les dignes pasteurs, zélateurs et zélatrices qui dirigent si admirablement leur zèle. S'il nous est donné de faire quelque bien ici, c'est grâce à leurs prières et à leurs inépuisables aumônes; aussi nous espérons fermement que Dieu leur accordera une large part dans les mérites que nous nous efforçons de recueillir pour le Ciel.

Le Conseil Central de Paris, prenant en considération la générosité vraiment admirable des enfants de la catholique Belgique, accorde annuellement un large subside aux orphelinats de notre Mission. Grâce à cette allocation, il nous a été donné de créer des établissements de la Sainte Enfance dans tous les districts de notre Vicariat. Dans la partie centrale nous avons celui de Sy-wan-tse, dans la partie orientale, nous avons au Nord celui de Kou-li-teou, au sud celui de Sia-mia-eul-keou, et comme je le disais au commencement de cette lettre, nous venons d'en établir un à Lao-chou-kheou, à mi-chemin entre la

partie centrale et la partie orientale de la Mission. Dans le Si-kheou-wé ou partie occidentale, nous avons ceux de Che-pal-thai et de Si-inn-dze, et tout fait espérer que dans le courant de cette année nous pourrons en établir un à Koui-kwa-tscheung dans la vaste propriété que nous avons achetée à cet effet. Enfin, si Dieu bénit les efforts que font nos missionnaires pour implanter la foi parmi les tribus nomades de la Mongolie, là aussi il faudra bientôt songer à créer des asiles pour l'enfance abandonnée.

La sainte OEuvre, vous le voyez, couvre de son aile protectrice la Mongolie toute entière : depuis les frontières de la Mandchourie jusqu'au désert de Gobi, elle offre un abri sûr à des centaines de malheureux enfants qu'elle a arrachés d'entre les bras de la mort. Elle veille sur eux avec la tendre sollicitude d'une mère; non contente de les vêtir et de les nourrir, elle leur procure l'inestimable bienfait d'une éducation essentiellement chrétienne, et lorsque l'âge est venu de les placer dans le monde, elle leur continue sa protection et ses encouragements.

Et lorsqu'on songe que ce miracle de la charité s'opère, non pas seulement en Mongolie, mais dans les dix-huit provinces de la Chine, provinces vastes comme des royaumes, n'est-ce pas avec droit qu'on peut s'écrier : « *Dieu s'est servi de la faiblesse pour confondre la puissance!* Depuis bien des siècles des centaines de missionnaires ont répandu leur sueur et leur sang sur ce sol aride de Chine, des flottes puissantes et des armées aguerries ont à différentes reprises tenté de renverser ces barrières que les fils du Céleste Empire opposent à la civilisation chrétienne, *in vanum laboraverunt! ces efforts ont été vains!*

Mais voici venir nos petits enfants catholiques, une prière sur les lèvres et une légère aumône à la main, et au moyen de ces armes si inoffensives en apparence, mais invincibles pourtant, ils surmontent pacifiquement

des obstacles devant lesquels ont échoué les plus puissantes nations de la terre. Ah ! qu'ils soient chrétiennement fiers de leurs nobles victoires ces chers petits, mais vaillants soldats de Jésus-Christ, et puissent-ils heureusement achever ce qu'ils ont si généreusement commencé, et surtout puisse Dieu pour le règne duquel ils combattent, se charger lui-même de leur récompense !

Nous, pauvres missionnaires, nous ne pouvons leur envoyer par delà les mers que l'expression de notre vive reconnaissance et la promesse d'ardentes prières, que le Tout-Puissant, nous en avons la douce conviction, exaucera infailliblement ! »

CHAPITRE XXIV.

Le district des Eaux-Noires. — Climat. — Nature du sol. — Productions. — Exploitation du peuple par les Chinois. — Origine du christianisme dans ce district. — Nombreuses conversions opérées par le néophyte Ghin dans le village des Deux-Arbres.

Nous avons vu dans la lettre qui précède, que la résidence de Lao-chou-kheou se trouve à mi-chemin du district des Eaux-Noires. Puisque nous sommes dans le voisinage, poussons jusque-là : huit à dix jours suffiront pour y parvenir. Voici les renseignements que le cher confrère Van Koot nous donne sur cette partie de la Mission.

« Permettez-moi, écrit-il, avant de vous parler de nos Chrétiens, de vous dire quelques mots sur le pays même que nous sommes appelés à évangéliser, vous apprécierez plus facilement de cette manière les intérêts et les besoins de notre pauvre district.

Le climat d'abord. Je pense que sous ce rapport nous

habitons la partie la plus favorisée de la Mongolie : nous n'avons pas ici en été les chaleurs étouffantes du Kouintoung, et en hiver nous sommes protégés contre les horribles vents du Nord-Ouest, par une chaîne de montagnes d'une grande élévation. Chose extraordinaire, les saisons les plus désagréables sont précisément celles qui sont les plus belles en Europe, le printemps et l'automne. A ces époques nous avons fréquemment des tempêtes de poussière : ceux qui n'ont pas été témoins de ces phénomènes ne sauraient jamais s'en faire une idée. En moins d'un clin d'œil, de gigantesques colonnes de poussière ou plutôt d'un sable fin, fouettées dans tous les sens par les vents déchaînés, remplissent l'atmosphère, et changent le jour en nuit. Le ciel se dérobe sous un voile d'une teinte lugubre; la nature entière prend une couleur de sang.

Malheur au voyageur qui est surpris par ces épouvantables trombes : j'en ai fait un jour la triste expérience. Quoique mes yeux fussent parfaitement abrités contre la poussière par des lunettes construites ad hoc, il m'était impossible de distinguer la tête de mon cheval, je fus obligé de m'abandonner à son instinct, et bien m'en prit : il me conduisit dans un village voisin où j'arrivai sain et sauf, mais à demi asphyxié par le sable qui me remplissait la bouche, les narines et les oreilles.

A ces trombes de poussière succèdent habituellement des pluies diluviennes qui sont un véritable fléau pour le pays. Mille torrents à la fois se précipitent du haut des montagnes et emportent dans leur course furibonde non-seulement les moissons, mais parfois les champs même : dans la vallée que j'habite il s'est formé de cette manière un ravin ayant au moins quarante pieds de largeur et s'étendant à plus de quatre lieues.

Le district tout entier est coupé par différentes chaînes de montagnes se dirigeant de l'occident en orient : ce sont des amoncellements de gigantesques rochers qui par la

position de leurs couches presque verticales semblent porter la trace évidente d'un soulèvement produit par le feu intérieur. Ces montagnes sont dénudées et arides : ci et là quelques coins privilégiés sont couverts de terre végétale, mais ordinairement les sécheresses prolongées de l'été les rendent impropres à la culture.

En fait de cours d'eau nous n'avons que quelques torrents qui vont se décharger dans le Lo-han, tributaire lui-même du Sira-mouren. La nature du sol nous empêche de creuser des puits, et c'est là un de nos grands tourments. Nous sommes obligés pour approvisionner d'eau la résidence et l'orphelinat de la Sainte-Enfance, d'entretenir deux ânes qui s'en vont plusieurs fois le jour, par des chemins épouvantables, à la source la plus proche, située à une grosse demi-lieue du village.

Une autre question de vie et de mort dans cette contrée, c'est le combustible. Le Si-kheou-wé a le bonheur d'avoir des mines de charbon, le district de Sy-wan-tse, moins privilégié, trouve cependant une précieuse ressource dans les broussailles qui tapissent les montagnes, aux Eaux-Noires nous cuisinons et nous chauffons nos lits au moyen de paille. Non-seulement les arbres, mais les arbustes sont introuvables dans ce pays.

Les principales productions de la terre consistent en froment, avoine, chanvre, lin et tabac. Le lin qui n'atteint que quelques pouces de hauteur, se cultive pour la graine dont on extrait l'huile. Celle-ci sert aux mêmes usages que l'huile d'olive en Europe. A défaut de riz, les habitants se nourrissent de millet : c'est un produit qui réussit fort bien dans la contrée. On a vainement tenté d'introduire ici la culture du coton et de l'indigo qui sont une source de bienfaits pour nos voisins du Kouin-toung : il paraît que les chaleurs de l'été ne sont ni assez longues, ni assez fortes pour faire arriver ces plantes à maturité.

Les renseignements que je viens de vous donner, vous

font suffisamment entendre que le bien-être matériel ne s'élève pas à un haut degré dans notre district. Si la moisson réussit, on a de quoi ne pas mourrir de faim, rarement davantage. A vrai dire, sous certain rapport, ceci n'est pas un malheur, car au bout de peu de mois, les plus pauvres de la contrée sont précisément ceux qui ont eu du superflu. Voici comment.

Les Chinois profitant de l'état misérable de nos agri-culteurs qui se trouvent dans l'impossibilité de transporter leurs denrées, vu l'éloignement des marchés, la difficulté des routes et le manque de charrettes, ont établi de distance en distance de vastes entrepôts, où l'on peut s'approvi-sionner de tout ce qui est nécessaire à la vie. Ustensiles de ménage, instruments d'agriculture, étoffes pour vête-ments, comestibles, on peut se procurer tout dans ces vastes bazars. Ce qui s'y débite surtout c'est le *sjo-tjiou*, espèce de genièvre que nous, Européens trouvons détestable, mais qui n'en fait pas moins les délices des Chinois.

Voici comment ces puissantes maisons de commerce opèrent. Après la rentrée des récoltes, trente, quarante de leurs charrettes parcourent tous les villages d'alentour : ceux qui ont des grains à vendre, sont heureux de profiter de cette occasion pour s'en défaire. Le prix de ces grains ne se paie pas comptant, mais la maison ouvre un compte-courant à ceux qui lui ont livré des céréales. Pendant l'année ils ont le droit de venir s'y approvisionner jusqu'à concurrence de la somme dont l'établissement leur est redevable. Les comptes se règlent à la nouvelle année : s'il y a des créanciers qui n'ont pas entièrement touché la somme à laquelle ils avaient droit, la maison les paie en bons, valables pour l'année suivante.

Inutile de vous dire que de pareils établissements sont une mine d'or pour les exploitants et un abîme sans fond pour les malheureux exploités auxquels on fournit les marchandises à des prix vraiment exorbitants.

La population des Eaux-Noires, de même que celle des

autres districts de notre mission est composée de Chinois émigrés. Les uns ont fui la persécution, d'autres ont eu maille à partir avec la justice, d'autres encore, et c'est le plus grand nombre, sont venus y chercher quelque coin de terre à cultiver. Anciennement ce district faisait partie du domaine du roi Mongol de Wou-tin-pé qui le céda aux colons chinois moyennant une somme fixe et une redevance annuelle.

Après ce que je vous ai dit de la situation matérielle du district des Eaux-Noires, vous vous expliquerez facilement comment la religion a fait comparativement moins de progrès ici que dans la partie occidentale de notre mission. L'extrême pauvreté de la contrée, la difficulté des communications et surtout la pénurie des missionnaires ont fatalement arrêté ici, pendant de longues années, le développement du christianisme. Nul doute que si dès le principe on avait pu créer aux Eaux-Noires quelques églises et quelques écoles, si on avait pu y placer quelques catéchistes instruits et surtout quelques prêtres zélés, on n'eût infailliblement obtenu les mêmes résultats que dans les districts de Si-wan-tse et du Si-kheou-wé.

Des vieillards m'ont raconté qu'au temps de leur jeunesse, ils passaient parfois plusieurs années sans voir de missionnaires; en cas de nécessité ils tâchaient de se procurer un prêtre tantôt du Pé-tche-ly, tantôt de la Mandchourie; il leur est arrivé de s'être cotisé pour aller en prendre un jusqu'à Pe-king; mais comme c'est un voyage de cinquante jours, aller et retour, ils ne pouvaient pas avoir recours à ce moyen aussi souvent que leur cœur l'eut désiré.

Et néanmoins, chose admirable, le bon exemple et le zèle de ces malheureux chrétiens abandonnés pour ainsi dire à eux-mêmes, opérait parfois de véritables prodiges. Jugez-en par l'origine de Mau-chin-toung, le village où je réside. Je vous donne le récit tel que je l'ai entendu de la bouche de Dzau, l'un de mes plus fervents chrétiens.

Mon grand-père, dit-il, obligé de quitter la Chine par suite de l'édit de mort promulgué contre les chrétiens sous le règne de Tao-kwang, fut le premier Chinois qui s'établit dans cette vallée. A cette époque la terre n'y était pas cultivée : par intervalles, les Mongols y faisaient paître leurs troupeaux. Mon grand-père, après avoir intéressé un riche païen dans son entreprise, acheta la vallée entière au roi de Wou-tin-pé. Comme les terres étaient beaucoup trop vastes pour être cultivées par un seul homme, il en vendit une partie à d'autres colons. A ceux qui n'avaient pas de ressources pour acheter un champ, il permettait de cultiver un coin de terre moyennant une redevance en nature. En peu d'années mon grand-père s'était fait une belle fortune.

Chrétien fervent, il donnait l'exemple de toutes les vertus, et il eut le bonheur de convertir plusieurs de ses colons à la vraie religion. D'autres, il est vrai, se moquaient ouvertement de lui, parce qu'il observait scrupuleusement les dimanches et les jours de fête. Certain jour de Pencôte, il défendit tout travail à ses nombreux ouvriers. Ceux-ci murmurèrent. — « C'était l'avarice, disaient-ils, qui le faisait agir : il réalisait un gros bénéfice en les privant de leur salaire. » — Ce bruit étant parvenu à ses oreilles, il rassembla ses ouvriers. « Mes amis, leur dit-il, vous vous trompez étrangement en supposant que je veuille vous priver de votre salaire. J'ai donné des ordres pour que vous soyez payé aujourd'hui comme si vous aviez travaillé. Mais si j'ai commandé qu'on s'abstienne de tout labeur sur mes terres en ce jour, c'est que nous chrétiens nous célébrons la mémoire d'un événement prodigieux qui a renouvelé la face de la terre. » Et il leur raconta comment Jésus, le Fils de Dieu, s'était offert en victime pour le salut du genre humain, comment il était ressuscité d'entre les morts, comment il avait envoyé son Esprit à ses apôtres, comment ceux-ci après avoir reçu le don des langues s'étaient

mis à prêcher la doctrine de Jésus par toute la terre, confirmant la vérité de ce qu'ils annonçaient par les plus prodigieux miracles.

Dieu sans doute inspira mon grand-père en ce jour mémorable, car tous ceux qui l'entendirent s'écrièrent d'une voix unanime qu'eux aussi voulaient se faire chrétiens! O prodige de la bonté divine, presque tous tinrent parole, ils se fixèrent dans la vallée, à proximité de la maison de mon grand-père, afin de pouvoir assister plus aisément aux instructions et aux prières communes, et voilà, conclut mon brave Dzau, comment il se fait que tout notre village soit chrétien et que nous ayons l'honneur et le bonheur d'avoir un père spirituel au milieu de nous. »

N'est-il pas souverainement déplorable que les malheurs du temps n'aient pas permis d'envoyer quelques missionnaires zélés au secours de ces chrétiens si bien disposés? Mais la crise que traversait notre sainte religion en Europe au commencement de ce siècle, ne permettait guère d'employer dans les régions étrangères le peu de forces dont l'Eglise disposait pour réparer les brèches faites en Occident par la révolution française.

Ce fut en 1842 que la Mongolie fut érigée en vicariat apostolique. Depuis cette époque jusqu'à l'arrivée de notre Congrégation en Chine, il y eut presque constamment un missionnaire de résidence dans le district des Eaux-Noires. Mais n'est-ce pas ici le cas de dire : « *Quid hæc inter tantos? Qu'est-ce qu'un homme pour une pareille étendue de territoire?* » Car, notez bien qu'outre les chrétientés du Kou-li-teou où nous comptons environ 1200 fidèles, il avait sous sa juridiction celles du Pie-lie-keou qui en possèdent pour le moins autant, et celles du district de Ge-hol où il peut y en avoir un gros millier. Avec la meilleure volonté du monde il n'aurait pu faire la visite de ses chrétientés en une année : comment dans de

pareilles circonstances travailler sérieusement à la conversion des païens?

Néanmoins, nous aimons à le dire, nos prédécesseurs étaient parvenus à créer ici, à force de zèle et de courage, non-seulement différentes écoles, mais un orphelinat de la Sainte-Enfance. Aujourd'hui, grâce à Dieu, nous comptons dans le district des Eaux-Noires trois résidences ou plutôt deux, car celle de Ge-hol où M. Wilrycx a fondé un orphelinat l'année dernière, en a été détachée; de cette façon non-seulement les chrétiens ont toute facilité de remplir leurs devoirs, mais les missionnaires peuvent consacrer une partie de leur temps à la conversion des païens.

Si nos ressources nous permettaient de venir efficacement au secours de ces malheureux, de leur procurer un certain degré de bien-être matériel, nul doute qu'un grand nombre d'entre eux, vaincus par la charité, n'ouvrissent bientôt les yeux à la lumière; malheureusement la pauvreté est extrême dans ce pays, et l'insuffisance de nos subsides nous empêche d'y remédier. Ne croyez pas toutefois que nous ne jouissions ici parfois d'immenses consolations, la grâce de Dieu y opère de temps en temps de véritables prodiges.

Un saint Père a dit que si un païen observait la loi naturelle, Dieu lui enverrait au besoin un ange du ciel pour lui procurer la lumière; permettez-moi de vous dire quelques mots de la conversion du maître d'école, Ghin, et vous bénirez avec moi l'immensité de la miséricorde divine.

Ghin, quoique appartenant à la classe des lettrés, s'était distingué dès sa jeunesse par une simplicité et une droiture qui lui avaient acquis la confiance de tous ceux qui avaient eu l'occasion d'avoir des rapports avec lui. Né de parents païens, vivant au milieu de la société païenne, il n'avait aucune notion de la religion chrétienne,

lorsqu'un jour Dieu, voulant sans doute récompenser ses vertus naturelles, lui procura un entretien avec M. Muiteman. Il fut terrassé par la grâce, comme saint Paul le fut sur le chemin de Damas : sa foi était si vive, et l'ardeur qu'il mettait à l'étude du catéchisme si grande, que peu de semaines suffirent pour le préparer à la réception du baptême.

Nous attendions de grands fruits de cette conversion; en effet Ghin était universellement estimé des païens, et nous augurions que la résolution subite qu'il venait de prendre donnerait lieu à bien des commentaires et deviendrait probablement le point de départ d'un grand nombre d'autres conversions.

Nous ne nous trompions pas.

A peine eut-il été régénéré par les eaux du baptême qu'il se sentit comme poussé à communiquer à ses proches et à ses amis, les grâces dont le Ciel venait de le combler. Il se perfectionna pendant quelques semaines encore dans l'étude du catéchisme, et puis partit en qualité de prédicateur pour la vallée des Deux Arbres (Leang-khe-sjou), où demeuraient sa parenté et ses connaissances.

Quelle fut notre joie lorsque quatre mois plus tard, aux approches des fêtes de Noël, nous le vîmes arriver ici avec dix catéchumènes, pour célébrer, de concert avec nos chrétiens, l'anniversaire de la Naissance du Sauveur ! Nous présentant les élus qu'il amenait au bercail, il nous dit : « Chers Pères, les catéchumènes que j'ai le bonheur de conduire ici, ne sont pas les seuls qui désirent embrasser la vraie religion : ce sont des ambassadeurs envoyés par leurs familles pour inviter les Pères à venir passer quelque temps au milieu d'eux. Leurs parents et plusieurs de leurs amis, parmi lesquels il y a plusieurs lettrés, demandent à être instruits. Celui-ci, dit-il en désignant le plus âgé d'entre eux, est mon frère aîné. Depuis plusieurs années il est maître d'école dans notre village, il connait déjà le

catéchisme et un grand nombre de prières; soir et matin les exercices religieux se font dans sa famille comme je l'ai vu pratiquer ici; il n'y a pas jusqu'à son dernier-né qui ne fasse le signe de la croix aussi bien que les enfants de ce village. »

Il nous présenta successivement les neuf autres, nous priant de leur donner un nom de Saint. Nous avons trouvé établie ici cette coutume de donner un patron aux catéchumènes dès avant leur baptême, et nous croyons bon de maintenir cet usage, car vraiment ceux qui désirent se convertir ont besoin d'une protection spéciale pendant le temps de leur probation.

Nous ne crûmes pouvoir mieux faire que de donner des noms d'Apôtres aux premiers élus de cette partie de la mission : le frère aîné donc fut appelé Pierre, le second qui se trouvait précisément doué d'une grande éloquence reçut le nom de Paul, et ainsi de suite.

Cette troupe privilégiée demeura quelque temps parmi nous, et nous fûmes profondément touchés de l'exactitude et du profond recueillement avec lesquels elle suivit tous les exercices religieux. Plusieurs de ces pieux catéchumènes étaient déjà assez avancés pour pouvoir chanter conjointement avec les chrétiens la plupart des prières, et ils en étaient tout fiers et tout heureux.

Vous sentez avec quelle ardeur nous nous souvînmes d'eux à la commémoraison des vivants, et avec quelle vive sollicitude nous recommandâmes leur cause à Dieu.

Le brave Ghin nous communiqua ce qui lui était arrivé pendant ces quatre mois d'absence. Voici entre autres choses ce qu'il nous raconta à l'endroit de son frère aîné : « Je lui avais déjà donné plusieurs instructions, lorsqu'un jour il me demanda : « Mais enfin quels sont les commandements qu'il faut observer pour être chrétien ? — Je lui répondis : — Les commandements de Dieu et ceux de l'Eglise. — Et quels sont-ils ces commandements de Dieu ?

— Je les lui énumérai en lui donnant les explications nécessaires. Lorsque j'eus fini, il me répondit naïvement : « Eh bien il ne me sera pas difficile d'être bon chrétien, car si vous en exceptez les premier et troisième commandements il me semble que j'ai gardé tous les autres depuis que je suis au monde ! »

Et à vrai dire, maître Pierre est un homme de caractère, excellent père de famille et doué d'un sentiment de probité qui ne se rencontre guère parmi les païens. D'une intelligence vive et d'un jugement droit, il n'avait pas eu besoin de longs raisonnements pour entrevoir la vérité du christianisme. « D'ailleurs, nous dit-il un jour, comment ne pas embrasser la religion du Maître du ciel, après que Ghin s'y est converti ? Les païens eux mêmes avouent qu'il ne peut avoir pris cette résolution qu'après avoir bien jugé et examiné : et s'il a cru y découvrir la vérité, c'est qu'elle doit y être. »

Lorsqu'ils prirent congé de nous, nous promîmes d'aller bientôt leur rendre visite : M. Hamer donna un subside à Ghin pour le mettre à même d'ériger une école où les enfants pussent journellement être instruits dans la doctrine chrétienne. Peu de semaines après, M. Hamer partit pour la vallée des Deux Arbres, en compagnie d'un de nos prêtres chinois Petrus Tchao. Celui-ci donna plusieurs conférences aux païens pour leur prouver par des arguments tirés de Confucius et de Mencius, que l'Etre suprême auquel ces philosophes avaient cru, était bien réellement le Dieu des Chrétiens.

Nous avons d'autant plus lieu de croire que cette vérité, éloquemment développée par M. Tchao, a profondement remué le cœur des païens, que peu de temps après le départ des missionnaires, une vraie persécution a été organisée contre les nouveaux convertis. Hautement appuyés par l'influence du mandarin de Ga-ta, ils n'ont pas craint de faire opter le frère aîné de Ghin entre l'apostasie ou

ses fonctions de maître d'école du village. Il leur a noblement répondu : « Mon titre de chrétien m'oblige à redoubler de soins et de vigilance pour procurer une bonne éducation à vos enfants : quant à vouloir me faire renier la religion que j'ai embrassée, n'y songez pas, tous vos efforts seraient inutiles. »

Nous avons tâché, mais en vain, d'obtenir du mandarin la protection à laquelle les chrétiens ont droit en vertu du traité de Pe-king. Il y a quelques années pareil déni de justice eût suffi pour faire casser le magistrat : aujourd'hui c'est un titre d'avancement. En effet, le Tjoung-ly-yamen, averti des hauts faits du mandarin de Ga-ta, l'a élevé à des fonctions plus importantes.

Et quel effet cela a-t-il produit sur vos nouveaux convertis, me demanderez-vous. Je vous avoue que la crainte des autorités a momentanément refroidi l'enthousiasme qui régnait dans le village des Deux Arbres, le nombre des conversions ne s'y est pas augmenté, mais, grâce à Dieu, il n'y a pas eu une seule apostasie parmi nos chrétiens. « Dussé-je y perdre la vie, nous disait le brave Ghin, il faut que notre cause finisse par triompher ! »

Nous recommandons vivement ces néophytes à vos bonnes prières : puissiez-vous obtenir du Tout-Puissant non-seulement qu'ils persévèrent dans la voie où ils sont entrés, mais que leur exemple entraîne un grand nombre de leurs malheureux compatriotes.

CHAPITRE XXV.

Passage du Fleuve Jaune. — Les fils du roi de Djoungar. — Une trombe de poussière. — Audience royale. — Arrivée à Pagan-Etjain. — Le logement. — La Messe de Noël. — Superstitions païennes.

Nos lecteurs n'ont pas oublié que M. Alphonse De Vos était reparti pour le pays des Ortous au mois de décembre accompagné de MM. Cuissart, Hendriks, Jansen et Steenackers. Le 22 février, M. Jansen, profitant du passage de Sam-dad-chiem-ba envoyé en courrier à Sy-wan-tse, nous expédia la lettre suivante :

« Je suis persuadé que mon long silence m'a valu une mauvaise note sur le livre noir de Scheut; je ne veux alléguer aucune excuse pour ma justification, mais je vous prierais de coller sur la note en question, la lettre que j'ai l'honneur de vous envoyer aujourd'hui ; elle sera assez longue, j'espère, pour cacher tous les *éloges* qu'on m'y prodigue.

Or donc, le 17 décembre 1874 notre caravane commença solennellement son *Exitus*, après avoir fait ses adieux à la *Ville Bleue* (1), où nous laissions notre brave collègue Rutjes. Le 21, nous traversâmes le Jourdain à pied sec, ou pour parler un langage moins biblique, nous franchîmes le fleuve Jaune, gelé à plusieurs pieds de profondeur, et deux jours plus tard nous plantâmes notre tente dans le voisinage du palais royal de Djoungar-Peile.

A peine étions-nous assis autour d'un bon feu d'argols, en attendant que nous pussions préparer le thé, qu'un envoyé du Roi, décoré du bouton bleu et de la queue de paon, vint nous saluer de la part de sa Majesté. Peu après, les deux fils du Roi, jeunes gens de 18 et de 16 ans, nous apportèrent, au nom de leur père, un quartier de porc et un sac de farine. Ils s'accroupirent avec nous autour du feu, partageant familièrement notre modeste collation et savourant avec délices un excellent cigare de Hollande dont ils trouvèrent le parfum bien supérieur à celui du tabac qui leur est fourni par les marchands chinois. Ils nous interrogèrent *de omni re scibili et inscibili*: ce sont d'excellents enfants, mais, entre nous soit dit, passablement incultes et n'ayant point du tout l'air d'avoir été bercés sur les genoux d'une Reine.

Le lendemain nous eûmes le bonheur d'offrir le saint sacrifice de la Messe : certes, c'était pour la première fois que du fond de ces déserts montait vers le ciel cette prière sublime : « *Rorate cœli desuper et nubes pluant justum! Cieux, envoyez votre rosée sur la terre, et que les nuées fassent descendre le juste comme une pluie fécondante!* » Déjà la veille, en récitant notre office, nous nous étions écriés dans une sainte attente, avec le Prophète Isaïe : « *Lœtabitur deserta et invia, et exultabit solitudo!*

---

(1) Traduction de *Kou-kou-hotum,* nom mongol de la ville de Koui-kwa-tscheung.

La terre déserte et sans chemins se réjouira, et les solitudes seront dans l'allégresse! » Satan, furieux de nous voir porter la guerre jusqu'au centre de son empire, voulut-il nous punir de notre audace? Je ne sais : toujours est-il, qu'au beau milieu de la Messe, nous fûmes tout à coup assaillis par la plus épouvantable trombe que j'aie vue de ma vie : le vent était si violent qu'on aurait cru que le désert tout entier allait être emporté dans les airs, et nous fûmes forcés de faire des efforts surhumains pour empêcher notre tente de suivre la même route que les montagnes de sable qui s'élançaient en vastes spirales vers les cieux. Heureusement la tempête ne fut pas de longue durée, et nous en fûmes quittes par la perte d'un chameau, asphyxié, suppose-t-on, par la poussière, fait très-rare, car ces animaux doués d'un admirable instinct ont l'habitude de présenter le dos à la tourmente et de s'accroupir en abritant leurs naseaux sous la forêt de poils qui tapisse leur poitrail.

La veille nous avions prié les fils du Roi de prévenir leur illustre père, que nous comptions lui présenter nos hommages dans la matinée. Lors donc que la tempête fut apaisée, nous nous dirigeâmes en cortége vers les tentes royales. Sa Majesté nous reçut très-amicalement à l'entrée du pavillon, s'informant avec beaucoup d'intérêt de notre santé, et nous engageant à prendre familièrement le thé avec lui. M. Devos ayant expliqué au Roi le but de notre voyage, celui-ci proposa quelques questions très-intéressantes sur l'origine et sur la différence du christianisme et du mahométisme : il va sans dire que notre cher collègue saisit cette occasion pour donner à sa Majesté une courte instruction sur les principales vérités de notre religion, et nous fûmes étonnés du respect et de la bienveillance que montra le Roi en écoutant ces explications. M. De Vos tâcha adroitement d'apprendre si on avait connaissance à la cour de Djanngar des difficultés qui avaient été suscitées aux missionnaires



dans le royaume d'Ottok; le Roi fit entendre qu'il était instruit de l'affaire, mais il sembla n'y attacher aucune importance, il nous parut même qu'il n'avait pas une très-haute idée de ses collègues de l'Occident des Ortous. Nous lui fîmes part de notre désir de pouvoir annoncer la vérité à son peuple; il n'y fit aucune difficulté, il nous sembla même qu'il était flatté de cette proposition. Fasse Dieu qu'il persévère dans ces bonnes dispositions!

Lorsque nous prîmes congé de sa Majesté, nous n'eûmes qu'un regret, c'était de ne pouvoir lui offrir aucun présent convenable en signe de notre respect et de notre reconnaissance. Les usages du pays le veulent ainsi. Le Roi est grand amateur de la chasse, et il n'a pas de fusil européen; si vous pouviez lui en faire parvenir un par la prochaine expédition, vous lui feriez certes un sensible plaisir. Il serait même à désirer qu'on eût toujours à la procure de Sy-wan-tse quelques objets destinés à être offerts aux mandarins et autres grands personnages, car ici, aussi bien qu'en Europe, on prend les mouches avec du miel, et les petits cadeaux entretiennent l'amitié.

Le lendemain nous pliâmes nos tentes et nous nous dirigeâmes sur Pagan-Etjain, village situé à 40 lis S. O. de Djoungar-Peile.

Je ne vous décrirai pas cet endroit, parce que MM. De Vos et Verlinden vous l'ont fait connaître dans le récit de leur premier voyage au pays des Ortous; qu'il vous suffise de savoir que nous y avons été reçus avec la plus grande bienveillance, grâce aux recommandations d'un mandarin envoyé en estafette par le roi de Djoungar, pour avertir les habitants qu'il nous avait pris sous sa protection, et qu'il les priait de nous prêter assistance et secours dans toutes les circonstances.

On peut dire en toute vérité que dans ce pays les désirs du souverain sont des ordres; à notre arrivée, le campement tout entier était à notre disposition; en un

clin d'œil nos chameaux se trouvèrent déchargés et nos tentes dressées.

Il avait été résolu avant notre départ de Koui-kwa-tscheung, que M. Hendriks et votre serviteur résideraient en cet endroit. Le 23 donc, MM. De Vos, Cuissart et Steenackers continuèrent leur voyage, et nous demeurâmes avec deux Mongols catéchumènes du royaume d'Ottok, en qualité de domestiques.

Vivre sous la tente quand il s'agit de voyager pendant quelques jours, et qu'il ne fait pas trop mauvais, ne laisse pas que d'offrir certains agréments, mais il faudrait avoir l'imagination plus que poétique pour trouver que cette vie est le *summum* du confortable. Nous nous mîmes donc en quête d'un abri un peu plus conforme à la civilisation européenne, et nous eûmes la chance de trouver une espèce de cabane, de chaumière, ou de maison, comme vous voudrez, habitée par un brave homme revêtu de la dignité de *Bourguemestre* de Pagan-Etjain. Ce bon Mongol consentit volontiers à nous céder une de ses chambrettes. Nous y sommes étroitement, mais chaudement logés. Comme on ne se dispute ni sur les goûts, ni sur les couleurs, nous avons permis à nos domestiques (des Mongols pur sang) de planter une tente dans la cour de l'habitation; une peau de chèvre étendue sur la terre nue, à côté d'un bon feu d'argols, est pour eux une couche mille fois plus délicieuse que le lit le plus moëlleux.

Nous avons beaucoup à nous louer de la famille de notre hôte : tout le monde est pour nous d'une prévenance extrême, et on s'ingénie à nous rendre tous les services possibles. Journellement nous recevons un grand nombre de visites, et c'est un plaisir de voir avec quel intérêt ces pauvres ignorants écoutent les explications que nous leur donnons sur les principales vérités de notre religion. Ils ne demandent pas mieux, disent-ils, que d'apprendre à connaître et à servir le Seigneur du ciel et de la

terre et sans nous faire illusion, je pense qu'il nous est permis d'espérer, que l'heure de la miséricorde va enfin sonner pour ce malheureux peuple.

Le jour de Noël nous avons eu l'indicible bonheur de célébrer nos trois messes: la cérémonie était bien simple; il n'y avait là ni riches ornements, ni splendide luminaire, ni chants d'allégresse, ni cet immense concours de fidèles qui se presse dans nos cathédrales pour fêter la naissance du Rédempteur, et néanmoins nous avons entonné avec un saint enthousiasme le *Gloria in excelsis Deo !* parce que nous avons la conviction que *la paix promise aux hommes de bonne volonté* viendra bientôt habiter parmi nous. Dieu qui a permis que nous fissions pour la première fois retentir dans ces déserts le cantique par lequel les Anges saluèrent sa naissance, nous procurera la consolation de voir sous peu les bergers accourir en foule pour Lui offrir leurs adorations et leurs hommages.

Satan doit avoir hurlé de rage quand nous entonnâmes le chant de triomphe qui va mettre fin à son règne. Vous savez qu'il est honoré d'une manière spéciale dans ce campement sous le nom de *Bokta-Eljen, le Saint Personnage.* Voici ce qui a donné origine à ce culte. Dans les commencements du XIII[e] siècle mourut ici un membre de la famille de Djinghis-khan; ses restes enfermés dans une châsse précieuse furent confiés à la garde de quelques familles Kalkhas qui les déposèrent sous une tente autour de laquelle elles s'établirent. Insensiblement les honneurs qu'on rendait au personnage décédé, se sont dégénérés en véritables cérémonies religieuses. Nous avons eu l'occasion d'être témoins de ces pratiques superstitieuses.

La châsse renfermant les ossements se trouve déposée sur une table: sur cette même table sont rangés des centaines de petits gobelets en cuivre, dans lesquels on offre de la farine, du millet, de l'eau et du vin; derrière le cercueil brûlent jour et nuit sept petites lampes dont

la flamme vacillante est réflétée par une glace d'assez respectable dimension qu'on est très-étonné de rencontrer en cet endroit.

Avant d'entrer dans la tente ou reposent les restes du *saint*, les Mongols se prosternent : ce n'est qu'après des génêfluxions réitérées, et après avoir donné les marques du plus profond respect, qu'ils se permettent de déposer leurs offrandes sur la table. Ces rites accomplis, ils jouissent de la faveur de *Mourgan Etjen, de vénérer le saint*. Cette cérémonie consiste à toucher un instant du front la châsse contenant les reliques, et à se laver la tête et le cou avec une partie du vin offert en sacrifice. Pendant que ces solennités s'accomplissent, des prêtres murmurent en nasillant des prières, et l'un d'eux trempe dans le vin du sacrifice un objet qui nous a paru représenter une tête de dragon. A l'issue de la cérémonie prêtres et adorateurs se partagent le vin qu'ils boivent à la santé du Bokta, je suppose.

Inutile de vous dire avec quel serrement de cœur nous avons assisté à cette scène d'autant plus poignante, que les marques de respect prodiguées par ces pauvres ignorants portaient l'empreinte d'une profonde conviction religieuse et de la plus entière sincérité. *O si scirent donum Dei !* Puissent-ils un jour parvenir à la connaissance du vrai Dieu ! Ce seront, n'en doutons pas, de fervents chrétiens. La race Mongole est foncièrement religieuse, elle ne demande qu'à être éclairée. Priez et demandez des prières à tous ceux qui s'intéressent au salut des âmes, afin que le Tout-Puissant daigne bénir nos efforts, n'oublions pas qu'il ne suffit point de planter et d'arroser, c'est *Lui* qui doit donner la croissance. »

CHAPITRE XXVI.

Le Ghou-ba. — Topographie. — Climat. — Loups et brigands. — La police. — Enlèvement d'un chef Mongol. — Un procès vidé à l'amiable. — Persécution suscitée par le ministre de Wou-chen-ta. — Affreuse misère dans le royaume d'Ottok.

Suivons maintenant dans leurs pérégrinations MM. De Vos, Cuissart et Steenakers, décidés à s'établir dans le royaume d'Ottok, malgré les nouvelles alarmantes arrivées de ce côté. Cette résolution paraîtra bien hardie, téméraire peut-être, à plus d'un de nos lecteurs : le missionnaire lui ne raisonne pas de cette manière ; du moment qu'il s'agit de sauver des âmes, il va en avant et il laisse à Dieu le soin d'écarter les obstacles qui pourraient se présenter en chemin. D'ailleurs la Divine Providence, toujours admirable dans ses voies, suscite pour les entreprises difficiles, des caractères qui ne semblent être

dans leur élément qu'au milieu des privations, des dangers et des fatigues.

Voici par exemple M. Cuissart, un jeune prêtre du diocèse de Tournai, que nous n'avons pas encore eu l'occasion de présenter à nos lecteurs. M. Cuissart arrivé en Mongolie vers la fin de 1871, avait été envoyé au Ghou-Ba, après quelques mois d'apprentissage dans le séminaire de Sy-wan-tse. Voici ce qu'il nous apprend sur le charmant district qui lui était tombé en partage.

« Mes chers confrères, rendez avec moi grâce à Dieu, car mes désirs les plus ardents sont satisfaits, je reçois à l'instant l'ordre de plier armes et bagages et de me diriger sur Koui-kwa-tscheung, d'où je serai envoyé en garnison au fin fond des Ortous. Le diable n'a qu'à bien s'y tenir, car j'ai un peu appris à guerroyer depuis que je suis en Chine, comme vous l'apprendrez tout à l'heure.

Connaissez-vous le Ghou-ba? Ghou-ba signifie *dernière limite :* on ferait bien d'y ajouter: *de la civilisation*, car si vous en exceptez mes estimables ouailles, le pays tout entier est peuplé de voleurs, de brigands et de bêtes féroces. Le Ghou-ba est situé à quatre journées N. O. de la résidence d'Eul-che-sin-hao : si un jour votre bonne étoile vous y conduit, vous verrez au sortir du Tai-hai se dérouler devant vous à perte de vue une immense chaîne de montagnes : c'est le Ghou-ba! Avant de vous y aventurer, vous ferez bien de rajuster votre coiffure et de resserrer votre ceinture d'un cran, car vous allez l'avoir rude. Pendant les deux énormes journées que vous mettrez pour arriver à la résidence de Che-pal-thai, vous aurez à grimper, descendre, escalader, dégringoler du matin au soir; quand vous serez parvenu au sommet d'une montagne, vous ne verrez que pics, bosses et fosses. C'est pittoresque au superlatif. Au milieu de ce tohu-bohu qui vous donnera une idée parfaite du chaos, se trouvent semées les quinze chrétientés qui ont été confiées pendant

deux ans et demi à ma' houlette pastorale. Les plus rapprochées sont situées à 40 lis de la résidence, d'autres à 70, à 80 et à 100.

Voilà pour la topographie.

Et que vous dirai-je du climat ? Un de nos confrères a baptisé ce pays du nom de *La Fabrique au vent*. C'est admirablement trouvé. Au Nord et à l'Ouest nous avons les steppes immenses, sans limites: l'altitude de cet incommensurable plateau est de 6000 pieds, l'air qu'on y respire est si pur, si vif qu'il donnerait de l'appétit aux morts. Malheureusement il n'y a pas de roses sans épines. Il y a des pays où l'on se plaint du manque d'air; ce n'est ma foi, pas le cas ici, nous le recevons de première main, et surtout en trop grande quantité à la fois.

Figurez-vous que le vent N. O. est en permanence ici depuis le 1er janvier jusqu'à la St-Sylvestre. Et Dieu sait quel vent ! En été il vous visite sous la forme de tourbillons récélant dans leurs flancs les sables du désert entremêlés dé petites pierres qui vous caressent les joues de la façon la plus délicieuse. Sur le sommet des montagnes la respiration est prohibée, c'est tout au plus si on y respire par fraude, en se mettant le nez dans la manche de l'habit.

En hiver, c'est une autre histoire. Je ne vous parlerai pas des masques, des fourrures, des étuis dans lesquels on enveloppe soigneusement le nez et les oreilles; je ne vous parlerai pas des lunettes déstinées à protéger les yeux, lunettes, soit dit en passant, qui vous rendent totalement aveugle, attendu qu'à peine dehors, les verres se couvrent d'une épaisse couche de glace. Quand j'ai le vent debout, je m'assieds fièrement sur mon cheval la face tournée vers la queue, et je m'abandonne à l'instinct de la bête. Un de nos prêtres chinois, le gros Ignace Tchao, beaucoup plus épicurien que moi, a découvert une manière de voyager bien plus confortable. Il se fait ficeler dans un paquet de couvertures jusqu'à disparition complète, le colis est hissé

sur un char, et en avant les chevaux ! Il emploie cette méthode depuis qu'un loustic lui a fait avaler que parfois le vent est d'une violence telle qu'il arrache la tête de dessus les épaules. Ce qui est vrai, c'est qu'il transforme parfois les hommes en statue de glace : le fait est arrivé l'année dernière à un pauvre malheureux de notre voisinage qui était allé puiser de l'eau à trente pas de sa demeure.

Bref, il fait froid au Ghouba, mais pour un Européen la chose est supportable : grâce à Dieu, je m'y suis parfaitement acclimaté.

Ce qui vous semblera surprenant, c'est que malgré la rigueur du climat, le sol est ici d'une fécondité remarquable. Pendant huit longs mois, et plus, vous chercheriez en vain un brin de verdure, mais aussitôt que les premières pluies sont venues détremper la terre séchée à plusieurs pieds de profondeur par l'âpre vent du nord, un changement à vue se produit : en peu de jours la contrée se couvre d'une végétation luxuriante. Malheureusement les pluies tant désirées se font souvent attendre jusqu'à la fin de mai, parfois même jusqu'à la mi-juin, et tout ce qui n'est pas rentré avant le 15 août est gelé sans miséricorde.

Vous sentez qu'avec cette consolante perspective d'avoir annuellement votre moisson gêlée, et la famine dans votre demeure, le pays ne se peuple pas plus qu'il ne faut. Le Ghouba attendra longtemps avant de ressembler à une vaste fourmillière, commes ces innombrables villes et villages situés dans l'intérieur et surtout au sud de la Chine. Mais si les cultivateurs y sont assez clair-semés, en revanche les loups et les brigands y pullulent. On voit les individus de la première espèce errer par bandes de six, huit, dix et plus. Quand ils sont poussés par la faim, ils sont d'une audace et d'une férocité extrêmes, ils ne se gênent pas pour venir enlever en plein jour, dans la cour des habitations, les poules, moutons, porcs, chiens et tout ce qui est à leur convenance. Ils sont

d'une taille énorme: j'ai là devant moi la peau d'un gaillard dans laquelle on logerait aisément deux de nos gros molosses tartares.

Pour ce qui est des individus de la seconde espèce, ils ne sont ni moins nombreux, ni moins rapaces que ceux de la première. Jugez-en par quelques faits. La première fois que je fis connaissance avec eux, c'était pendant l'horreur d'une profonde nuit, on vint m'avertir qu'on venait de faire dans notre village une rafle de dix-sept chevaux, y compris le mien. Rassembler quelques hommes de bonne volonté et courir sus aux brigands, ce fut l'affaire d'une heure : nous rentrâmes en possession de nos animaux sans avoir livré de bataille trop sanglante. Ce haut fait d'armes ne corrigea pas les voleurs, il ne servit qu'à les rendre plus prudents : au lieu de nous enlever les chevaux par troupeaux entiers, ils les cueillaient isolément. Moins de six mois après notre victoire, nos chrétiens avaient vu disparaître successivement une vingtaine de leurs chevaux.

Vous me demanderez : « Mais n'y a-t-il donc aucune police dans ce pays? » Ah oui! de la police! s'il y avait de l'argent à extorquer, on y verrait des mandarins par douzaine, mais aujourd'hui, allez déposer une plainte! « Le Ghouba, vous dira-t-on, c'est *l'extrême limite* : la juridiction des mandarins ne s'étend pas jusque là : ce sont les chefs mongols qui devraient empêcher ces brigandages. » Et si vous vous adressez à quelque Hérode mongol, celui-ci ne manque pas de vous envoyer à Pilate.

Ce étant, j'ai jugé que le droit de légitime défense me permettait d'usurper les fonctions de ministre de la police. Aussi bien notre existence était devenue un vrai *struggle for life*. Les brigands assurés de l'impunité avaient poussé l'audace jusqu'à enlever en plein jour un char attelé de cinq chevaux, après avoir assommé les conducteurs.

J'engageai les chrétiens à veiller nuit et jour, et à s'emparer coûte que coûte d'un des voleurs. Notre attente ne fut pas longue : quatre jours plus tard, ils m'en ame-

nèrent deux. Après une série d'interrogatoires, ils firent des aveux complets, et rejetèrent tout l'odieux de leur conduite sur un petit chef mongol aux instigations duquel ils agissaient.

Ce misérable, père d'un Bouddha-vivant (lequel ne vaut pas mieux que l'auteur de ses jours) jouissait d'une grande renommée dans la contrée. « Tant mieux, me disais-je, il paiera pour tous les autres et l'exemple n'en sera que plus frappant. » Je choisis vingt hommes déterminés, et nous partîmes au milieu de la nuit dans le plus profond silence. Après bien des tours et des détours pour éviter les tentes mongoles, nous arrivâmes vers l'aube au repaire de notre brigand. Il avait dressé sa tente, comme un nid d'aigle dans une anfractuosité formée par deux rochers. Je plaçai mes hommes en sentinelle pour surveiller les compères que notre opération pourrait arracher au sommeil, et cette précaution prise, je tombai comme une bombe, suivi de quatre braves, dans le réduit de mon vieux de la Montagne.

Ahuri par notre brusque apparition, il ne songea pas même à faire résistance : en un clin d'œil il fut hissé sur un cheval, et nous repartîmes incontinent avec ce précieux butin.

Restait à lui faire avouer ses méfaits. Cette tâche ne fut pas aussi facile; pendant plus de quinze jours mes Chinois épuisèrent toutes les ressources de leur éloquence et de leur politique sans obtenir le moindre succès. Enfin un ancien satellite converti, profitant de mon absence, prit la résolution de lui proposer quelques *questions* à la chinoise. Il connaissait, prétendait-il, un moyen infaillible pour délier la langue aux muets. Personne ne pouvait y résister, pas même le diable. Ce moyen consistait à serrer le gros orteil entre deux bâtonnets. N'ayant pas été témoin oculaire de l'opération, je n'oserais garantir l'efficacité absolue de ce singulier remède; mais ce que je puis cer-

tifier, c'est que à mon retour le vieux de la Montagne avait fait les aveux les plus complets.

Nous délibérâmes aussitôt sur les mesures à prendre pour forcer le brigand à restituer nos biens enlevés. Pendant que nous tenions conseil, surviennent inopinément deux petits mandarins qui réclament, la menace à la bouche, la mise en liberté immédiate du chef mongol. Ceci était vraiment providentiel. L'un des deux était le principal complice du brigand. Il fut arrêté séance tenante. Il eut beau crier et protester, son arrogance tomba bientôt lorsqu'il vit que nous étions parfaitement au courant de ses exploits.

Les deux garnements signèrent un acte par lequel ils reconnaissaient leur culpabilité; nos chrétiens de leur côté souscrivirent une promesse par laquelle ils garantissaient pardon plein et entier dès qu'on leur aurait restitué 4 chevaux, 16 vaches et 90 moutons Dès le lendemain nous entrâmes en possession de ces animaux qui furent équitablement partagés entre tous ceux qui avait souffert des dommages. Je reçus pour ma part un cheval magnifique, malheureusement il était indomptable; je fus forcé de m'en défaire au bout de quelques jours.

Certes, en m'embarquant pour la Chine, je ne m'imaginais pas y avoir quelque jour des mandarins à juger: malgré tout ce que j'avais lu sur les hauts faits de ces personnages, j'avoue que j'en avais une meilleure idée.

N'allez pas croire que cette équipée m'ait fait perdre en considération au Ghou-ba : bien au contraire. Notre exploit a fait si grand bruit dans la contrée, que les païens dans l'admiration, voulaient se convertir en masse; seulement, comme le désir de se voir protégés contre les exactions des brigands entrait au moins pour les trois-quarts dans leurs motifs de conversion, j'ai natutellement exigé qu'ils fussent au courant des obligations qu'ils contractaient en embrassant le christianisme.

La grande morale de l'histoire est que depuis plus de huit mois les chrétiens du Ghou-ba jouissent de la paix

la plus profonde, tandis que leurs voisins païens, chinois aussi bien que mongols, continuent à être dévalisés comme par le passé.

Je ne sais lequel de nos confrères recueillira ma succession au Ghou-ba; dans tous les cas je pars avec la conviction de lui avoir rendu la tâche facile : s'il gouverne ce pays-là d'une main ferme, il y opérera des merveilles.

Je cesse, parce que dans une heure je pars pour Koui-kwa-tscheung : j'espère vous faire part dans quelques mois de nos travaux dans la nouvelle mission vers laquelle nous allons nous diriger. Priez Dieu qu'il bénisse nos efforts. »

Les premiers renseignements que nous reçûmes sur les voyageurs, nous furent transmis par une lettre de M. Verlinden, datée de la fin de Janvier. Voici ce qu'il nous annonçait : « Je m'empresse de vous faire savoir que M. De Vos est arrivé ici, en compagnie de MM. Cuissart et Steenackers, tous en bonne santé. Quant aux dispositions des autorités à notre égard, il n'y a aucun changement : défense absolue aux Mongols d'avoir la moindre communication avec nous. Les plus zélés pourtant viennent nuitamment nous voir pour recevoir l'instruction : nous vivons ici comme au temps des persécutions.

Le mandarin Basa, du royaume de Wou-chen-ta, dont je vous annonçais l'incarcération dans ma lettre précédente, a été cruellement battu de verges; les catéchumènes d'Ottok cités devant le tribunal pour avoir été en communication avec les Européens sont tous revenus : l'un d'eux a reçu 45 coups de bambou et a été condamné à 60 jours de corvée, avec un misérable repas par jour : un deuxième a également subi le supplice de la bastonnade, un troisième s'est soustrait à ces mauvais traitements par la fuite. Le mandarin Janket Chalon a également encouru une condamnation, mais à la suite des supplications de ses confrères, il a obtenu grâce.

Espérons que l'exemple du roi des Alichans qui nous appelle dans ses états, exercera une salutaire influence sur les Regulos des Ortous et particulièrement sur celui de Wou-chen-ta. Nous avons pris la résolution de nous rendre tous ensemble chez le jeune roi d'Ottok pour lui présenter nos hommages, et pour lui demander la permission de prêcher la religion à son peuple. Personnellement, nous dit-on, le jeune souverain est sympathique aux Européens, mais placé sous la tutelle du roi de Wou-chen-ta, il doit aveuglement obéir à ses ordres. Immédiatement après cette visite, M. De Vos et votre serviteur partiront pour Fou-ma-fou, résidence principale du roi des Alichans, et MM. Cuissart et Steenackers iront s'établir dans notre résidence de Ning-tjio-leang.

Si, comme nous l'èspérons, la faculté de prêcher librement l'Évangile nous est octroyée, nous comptons réunir vers le printemps tous les catéchumènes dans la belle plaine de Porro-Palassan, pour qu'ils puissent s'y livrer en paix à la culture des terres. Mais avant d'en être là, que de nouveaux sacrifices nous aurons à faire ! La plupart des Ortous n'ont ni animaux, ni instruments aratoires, que dis-je ! beaucoup d'entre eux n'ont pas de quoi se nourrir, et l'on considère comme *riches* ceux qui ont suffisamment de millet pour prolonger leur misérable existence pendant une couple de mois. O ! que c'est triste pour un homme qui a du cœur de vivre au milieu de ces affamés sans pouvoir les secourir ! De deux choses l'une : ou il faut que la charité chrétienne nous fasse parvenir d'abondantes aumônes, ou il faut que l'on envoie ici des thaumaturges possédant le pouvoir de renouveler le miracle de la multiplication des pains.

S. François Xavier ne cessait d'importuner le roi de Portugal et les riches marchands des Indes, pour obtenir en faveur de ses catéchumènes, non pas seulement le strict nécessaire, mais même le superflu : nous ne demandons pas tant; nous supplions qu'on nous fasse parvenir tout simplement de quoi empêcher les nôtres de mourir de faim.

Jamais aumône n'aura été mieux placée : il s'agit de sauver le corps et l'âme à tout un peuple. Et ce peuple est d'autant plus digne d'intérêt que l'inénarrable misère dans laquelle il languit, n'est la suite ni de l'inconduite, ni de la fainéantise. Avant les bestiales incursions des Mahométans, tous les Ortous étaient pasteurs, et les lamentables ruines des superbes lamaseries que nous avons partout rencontrées sur notre route, lamaseries fondées et entretenues par les contributions volontaires du peuple, sont un témoignage vivant du bien-être qui régnait ici il y a quelques années. Avec des secours efficaces, intelligemment distribués, nous osons nous flatter qu'une nouvelle ère de prospérité luirait bientôt pour ces intéressantes tribus, et sauvées de la mort par la charité chrétienne, elles chercheraient infailliblement un abri dans le bercail du Divin Pasteur.

CHAPITRE XXVII.

Une lettre écrite sous la tente. — Une visite à la cour du roi d'Ottok. — Projets de colonisation. — Les prémices de la chrétienté de Porro-Palassan. — Réception de MM. De Ves et Verlinden à Fou-ma-fou. — Bonnes dispositions du peuple. — Les salines. — Le musc. — Le yak. — Les Mahométans.

Deux mois plus tard, nous reçûmes des nouvelles ultérieures de cette partie de la Mission. Voici ce que nous mandait M. Steenackers. « Nous sommes au 25 avril, et je vous écris de la plaine de Porro-Palassan. Il nous est arrivé hier de Sy-wan-tse un courrier avec les lettres d'Europe ; ce sont les premières que nous recevons depuis notre séjour au pays des Ortous. C'est avec la joie la plus vive que nous apprenons la promotion de M. Bax à la dignité de Vicaire Apostolique : puisse-t-il pendant de longues années encore être notre père et notre guide

au milieu de ces tristes populations où il y a tant de bien à faire. !

Les lettres que M. Verlinden expédia d'ici vers la fin de janvier, doivent vous avoir appris que nous sommes arrivés sains et saufs à Ning-tjiao-leang. Si nous avions eu M. Huc pour compagnon de voyage, il vous enverrait tout un volume sur ce que nous avons vu et éprouvé pendant notre longue pérégrination à travers les déserts : pour moi je me sens fort peu disposé à écrire : j'ai pour fauteuil mon sac de voyage, pour pupitre mes genoux; je me sers, comme vous voyez, de crayon à défaut d'encre et de plume, pour tout luminaire j'ai une misérable chandelle qui menace de s'éteindre à tout instant parce qu'il pleut à travers ma tente. Ajoutez-y que le courrier repart demain; je n'ai donc pas de temps à perdre.

M. Verlinden vous a fait savoir que nous avions l'intention d'aller voir le roi d'Ottok pour en obtenir l'autorisation de prêcher la foi dans ses états. Mon Dieu, que de misères j'ai vues avant d'arriver aux tentes royales! Partout le dénûment le plus complet! Nous avons visité une foule de familles, où il n'y avait absolument rien à manger, pas même un seul grain de millet! Les pauvres malheureux qui en ont la force, s'en vont recueillir les racines et les semences de je ne sais quelles plantes sauvages, pour tromper la faim qui leur déchire les entrailles. Nous trouvâmes dans une tente, une femme mongole, gisant presque inanimée, sur la terre nue. Ses frères étaient sortis pour aller à la découverte de quelque nourriture, mais je suis persuadé que si elle avait dû attendre leur retour, elle n'aurait plus eu besoin de remèdes. Nous lui administrâmes un cordial qui la rappela à la vie, et nous partageâmes avec elle notre modeste repas, ce qui la rétablit complètement.

Et notez bien que ce n'est pas là un cas unique : il n'y a peut-être pas une famille qui ne compte un ou plusieurs de ses membres malade, par suite des privations pro-

longées, et il est certain qu'un grand nombre de personnes meurent littéralement de faim et d'inanition.

Quelle triste position pour le missionnaire de ne pouvoir soulager tant et de si grandes misères! Ce qui met le comble à notre douleur, c'est que notre présence dans ces contrées est devenue pour plusieurs familles une cause de nouvelles privations, de souffrances plus vives encore. Un grand nombre de malheureux ont été battus pour avoir été en relation avec nous, d'autres on fui, d'autres se cachent parmi les rochers, où dans les lits desséchés des torrents et des ruisseaux: ils reviendront bientôt, nous l'espérons, mais en attendant qui les aidera, et où trouveront-ils de quoi vivre?

Notre visite à la cour du roi d'Ottok a eu de bons résultats, du moins nous osons l'espérer. Vous n'ignorez pas, je pense, que le roi est mineur; il ne nous a pas été donné de le voir, mais le Conseil de Régence, qui nous semble très-bien intentionné, nous a solennellement reçus dans un des pavillons royaux, où nous avons été admis à offrir les cadeaux que nous destinions au jeune souverain. Ce que nous avons trouvé de plus précieux à lui présenter, était, *risum teneatis*, une de nos couvertures de voyage, une boîte de raisins secs et quelques tablettes de chocolat.

Les tuteurs du roi ne nous ont pas caché qu'ils craignaient énormément non pas tant le regulus de Wouchen-ta, mais bien l'influence de son premier ministre. « Pour bien faire, nous disaient-ils, vous devriez aussi aller vous établir sur son territoire, de cette façon nous aurions de quoi lui répondre. » Nous leur donnâmes l'assurance que cela se ferait plus tard, mais que pour le moment nous voulions consacrer toutes nos ressources à secourir les malheureux sujets du royaume d'Ottok. « Votre tribu, leur dîmes-nous, ne sortira de la misère que quand elle sera en possession de troupeaux, pour remplacer ceux qui ont été enlevés par les Mahométans:

eh bien! nous avons décidé que l'un de nous partira prochainement pour le Taï-haï (1), afin de s'y procurer des taureaux, des vaches, des moutons, que nous distribuerons gratuitement à vos sujets. Mais vous comprenez qu'il nous faut la garantie de pouvoir habiter paisiblement dans vos contrées, et la permission d'enseigner la doctrine du Seigneur du ciel et de la terre. »

Notre proposition fut acceptée avec la joie la plus vive, et nous reçûmes l'assurance formelle qu'aucun obstacle ne nous serait suscité de la part des régents du royaume d'Ottok.

Je disais plus haut que nous n'avons pas vu le jeune roi; entendons-nous : s'il ne nous a pas été donné de le voir *officiellement*, nous sommes pourtant persuadés de l'avoir vu de très-près. Pendant que nous chargions nos chameaux pour repartir, survint un vénérable vieillard, menant à la main un gentil garçon d'environ 14 ans, vêtu d'habits fort simples, mais qui contrastaient singulièrement avec son air distingué et ses traits délicats, chose fort rare parmi les Mongols. Respectant son incognito, nous fîmes semblant de ne pas le connaître : nous lui adressâmes pourtant quelques paroles polies, et je lui offris mon portrait en souvenir. Il fut enchanté de recevoir ce cadeau. Le jeune prince ne demeura que quelques instants; nous supposons qu'il n'a pu résister à la tentation bien naturelle, de voir pour la première fois de sa vie des Européens qui venaient lui présenter leurs hommages.

Immédiatement après notre réception à la cour d'Ottok, nous nous séparâmes : MM. De Vos et Verlinden partirent pour Fou-ma-fou, résidence du roi des Alichans, M. Cuissart et moi, nous retournâmes à Ning-tjiao-leang où nous avons

---

(1) Le Taï-haï est un district du Si-Kheou-wé, renommé pour ses pâturages. Il fait partie de la Terre des Herbes, où paissent les innombrables troupeaux de l'Empereur.

séjourné jusque vers le milieu de ce mois. Voici ce qui nous a décidés à transporter nos pénates dans la plaine de Porro-Palassan.

M. Verlinden nous a fait savoir que conformément à la promesse qui avait été faite aux régents du royaume d'Ottok, il allait se mettre en route pour le Taï-haï, où il tâcherait de se procurer un troupeau d'animaux aussi considérable que possible. Il nous les amènerait vers le printemps, et les distribuerait aux Mongols qui se décideraient à s'établir dans la plaine de Porro Palassan. Cette plaine est immense et le sol y est d'une fécondité remarquable. Si Dieu seconde nos projets, nous espérons y fonder une petite colonie, d'où le christianisme se répandra insensiblement sur la région entière.

Comme la saison des pluies est proche, et comme nous sommes mal abrités sous notre tente contre les intempéries de l'air, nous nous sommes mis depuis une semaine à construire, une maison. Vous pouvez m'en croire, nous sommes éreintés. Qui se serait jamais imaginé que nous allions devenir un jour briquetiers, charpentiers et maçons ! Mais à la guerre comme à la guerre ! le temps presse et les bras manquent.

Car ne vous imaginez pas que malgré les assurances qui nous ont été données par les régents d'Ottok, les pauvres Mongols soient parvenus à dominer la crainte qui les a saisis, lorsqu'on s'est mis à persécuter ceux qui avaient été en communication avec nous. Ils viennent nous voir le soir, à la dérobée, et nous avons beau leur dire qu'ils ont la permission d'habiter la plaine et de la cultiver : ils attendent que ce privilége leur soit officiellement octroyé.

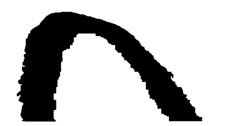
Le bon Dieu cependant a daigné nous envoyer les prémices d'autre part. Ce sont trois habitants du royaume des Alichans, un mari et sa femme, plus un lama. Ces trois personnes qui se rendaient en pèlerinage à une fameuse lamaserie située dans le Chen-si, passèrent par notre vallée, et

conformément aux usages du pays, nous les engageâmes à se reposer quelque peu sous notre tente. Tout en dégustant le thé, nous portâmes la conversation sur le terrain religieux : il n'y a pas de sujet qui plaise davantage aux Mongols. Une discussion en règle s'établit entre le lama et notre pédissèque, car pour nous, nous ne sommes pas encore suffisamment ferrés sur la langue pour nous tirer avec honneur d'une conversation soutenue. La grâce de Dieu toucha si bien nos hôtes qu'ils ont pris le parti de rester avec nous. Le mari et sa femme sont en train de construire une cabane dans le voisinage de la nôtre, et le lama qui ne demande pas mieux que de trouver l'occasion de pouvoir s'établir, va imiter leur exemple. Un de nos domestiques qui est sur le point de se marier, constituera la troisième famille et nous espérons fermement que, lorsque M. Verlinden arrivera avec ses troupeaux, un bon nombre de Mongols imiteront cet exemple, et créeront ici un centre d'où le soleil de vérité répandra bientôt ses rayons sur la contrée entière.

Puissiez-vous obtenir par vos prières, que Dieu nous fasse la grâce de mener à bonne fin cette entreprise tellement difficile que si nous ne mettions pas tout notre espoir dans la Providence, nous désespérerions de la voir réussir. »

Puisque nous sommes au milieu des Mongols, restons-y quelques instants encore et suivons-y MM. De Vos et Verlinden dans leur pérégrination au pays des Alichans. Voici les nouvelles que nous annonce le premier de ces confrères :

« Vous savez comment lors de mon voyage à Sy-wan-ste pour y prendre les missionnaires destinés aux Ortous, nous avons eu le bonheur de rencontrer à Koui-kwa-tscheung, le roi des Eleuths, la tribu la plus nombreuse du pays des Alichans. Sur ses invitations réitérées, invitations faites avec la plus extrême bienveillance, nous avons cru qu'il était de notre devoir d'aller annoncer l'Evangile dans son



pays. Après avoir donc établi MM. Hendriks et Jansen à Pagan-Etjain, et MM. Cuissart et Steenackers à Ning-tjiao-leang, nous nous sommes dirigés, M. Verlinden et moi, sur Fou-ma-fou, résidence principale du roi des Eleuths.

Grâce à Dieu, nous avons lieu d'être enchantés de cette expédition. Le roi n'est pas encore revenu dans ses Etats, mais son oncle le régent nous a fait un accueil des plus aimables : il nous a assigné pour demeure une vaste habitation, avec plusieurs rangées de bâtiments tous à notre disposition.

Fou-ma-fou est un Pé-king en miniature habité par des Chinois, des Mandchoux et des Mongols. Quant à convertir les Chinois, nous n'avons pas grand espoir : ils sont presque tous marchands, et cette catégorie ne connaît d'autre Dieu que les sapèques. Les Mandchoux, qui sont très-nombreux, sont au service du roi ; je ne doute pas qu'il s'en convertisse beaucoup, si le souverain continue à nous honorer de ses faveurs. Les Mongols promettent plus encore : ils ont le sentiment religieux, sont francs, ouverts et désireux de s'instruire.

Jusqu'ici tout le monde se montre également bien disposé à notre égard : nous recevons visite sur visite. Tous promettent de revenir : ce qui est plus consolant encore, dès le second jour, un père nous a confié son fils, un jeune lama de dix ans. Il nous serait impossible de répondre à toutes les invitations que l'on nous fait : plusieurs grands mandarins ont donné de magnifiques dîners en notre honneur ; ce qui est plus fort, un grand lama nous a fait porter chez nous un repas somptueux.

Ce qui nous fait infiniment plus de plaisir, c'est que plusieurs mandarins, tant mongols que mandchoux, ont exprimé le désir de voir s'ouvrir ici une école où l'on pût enseigner aux jeunes gens les arts et les sciences de l'Occident. Vous voyez que ce peuple est loin de partager les stupides préjugés des Chinois qui rejettent à priori tout ce qui est de provenance étrangère. Déjà

quelques enfants viennent apprendre les chiffres et les lettres, et si le roi à son retour n'y met aucun obstacle, il faudra bien faire un effort extraordinaire pour profiter de ces excellentes dispositions.

Mais (toujours ce malheureux *mais!*), il nous faudrait nécessairement quelques milliers de francs, pour monter cet établissement sur un pied convenable. Si nous avions suffisamment de ressources pour créer un internat où l'on pût gratuitement donner l'instruction aux enfants, j'ose en répondre, au bout de peu de jours il regorgerait d'élèves. Si donc la Providence vous faisait rencontrer quelque charitable personne, désireuse de faire une bonne œuvre, parlez-lui de nos pauvres Mongols : rien ne serait plus propre à contribuer à la conversion de ce peuple, que de procurer aux enfants l'inestimable bienfait d'une instruction et d'une éducation chrétienne.

En attendant que vous puissiez nous envoyer ce secours, M. Verlinden s'en va plaider notre cause à Sy-wan-tse. S'il peut y obtenir un subside *sérieux*, il se propose d'acheter dans les pâturages de Taï-haï tout un troupeau d'animaux qu'on distribuerait, moyennant certaines conditions, aux familles Ortous qui consentiraient à s'établir dans la fertile plaine de Porro-Palassan. Ce serait un moyen sûr pour retirer ces pauvres malheureux de l'affreuse détresse dans laquelle ils sont plongés, et ce grand acte de charité nous les attacherait infailliblement. La grâce de Dieu ferait le reste.

Ah! si jamais on parvient à convertir les Mongols, ce seront des chrétiens modèles! des chrétiens dont l'ardeur et le zèle fera rougir nos coréligionnaires de l'Occident! A Fou-ma-fou on voit journellement les hommes, femmes, enfants, jeunes gens, vieillards faire le tour de la ville, une espèce de chapelet à la main, répétant sans discontinuer l'invocation *O mani batmahoun!* qui leur obtiendra, espèrent-ils, la grâce ineffable d'être absorbé quelque jour dans la substance divine! Il y en a qui ne se contentent

pas de faire le tour de la ville une fois chaque jour, on en trouve qui n'ont pas d'autre occupation du matin au soir, les plus fervents même font le tour à genoux, que dis-je? on en voit qui à chaque pas se prosternent tout de leur long, la face dans la poussière!

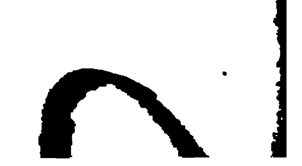
Quand donc viendra le jour tant désiré où toutes ces prières et toutes ces pénitences seront offertes au seul vrai Dieu? En attendant, j'ai la consolation d'envoyer de temps en temps quelques anges au Ciel : grâce à quelques petites cures que j'ai opérées, j'ai l'honneur d'être considéré ici comme un docteur savantissime. Cette réputation a ceci de bon qu'elle m'offre un moyen facile de m'introduire partout, et j'ai déjà eu le bonheur de pouvoir baptiser plusieurs petits enfants à l'article de la mort. Pas plus tard que hier, on vint m'annoncer qu'un chinois poursuivi pour dettes, avait dans sa fureur violemment lancé son enfant par terre. J'y cours : le pauvre petit était expirant : j'eus tout juste le temps de l'envoyer au ciel. Une heure plus tard on revint m'appeler. Cette fois c'était pour le père. Ce malheureux voulant en finir avec la vie, avait avalé une forte dose d'opium. Je lui administrai un vomitif énergique, et après que ce remède eut opéré, je lui fis prendre une forte infusion de café. Il était sauvé. Que ne puis-je aussi facilement sauver son âme!

Avant de finir ma lettre, il faut que je vous donne quelques détails sur le nouveau champ qui s'ouvre à nos travaux. Fou-ma-fou est située à trois journées de marche N. O. de Ning-hia. Pour y arriver, on traverse le Fleuve Jaune qui sert de barrière entre le pays des Ortous et celui des Eleuths. D'un côté du fleuve, on ne rencontre que des déserts sablonneux, sur l'autre rive se dressent des rochers stériles.

Ces déserts cependant, aussi bien que les rochers, ont leurs trésors: ci et là au milieu des sables existent des lacs dont on recueille les eaux dans des bassins peu profonds, mais d'une grande étendue : sous la double action du vent

et des rayons du soleil, l'immense nappe d'eau est bientôt évaporée après avoir déposé le sel qu'elle contient. Pendant la saison des fortes chaleurs, ces bassins sont immergés tous les deux jours, parfois tous les jours, et quand la couche de sel a atteint une épaisseur de 6 à 8 centimètres, on fait la récolte. Lorsque le sel a subi un égouttage assez long pour arriver à désiccation, on l'empile dans des sacs que l'on transporte à dos de chameaux jusque dans l'intérieur de la Chine. Ce sel est loin d'être pur, il a une coloration brûnâtre qu'il doit, je suppose, à la poussière dont l'atmosphère est très-souvent chargée dans ces contrées. Au reste c'est là un petit inconvénient : ceux qui sont trop délicats pour s'en servir comme il sort des salines, le lavent, l'égouttent, le font sécher au feu, et il acquiert de cette manière la blancheur et la pureté de nos plus fins sels de table.

Dans les rochers qui bordent les rives du Fleuve Jaune, il y a des mines de charbons, d'argent et même d'or, m'a-t-on dit. Ce que j'ai pu y voir, c'est une prodigieuse quantité de chevreuils, de daims, de cerfs, de chevrotains, et parmi ces derniers, le genre musc est assez abondant. Il est à peu près de la taille de nos chevreuils d'Europe, mais il offre cette particularité que le train de derrière quoique reposant sur des jambes fortement arquées, est sensiblement plus élevé que celui de devant, ce qui fait que cet animal court en sautillant à peu près à la manière des Kangourous. Les poils sont blanchâtres, moins les extrémités qui se terminent en brun tirant sur le noir. Il a deux incisives faisant une saillie de quelques centimètres : ces incisives recourbées vers l'intérieur lui servent à arracher du sol les racines dont il fait sa nourriture. Le mâle porte sous le ventre une petite bourse qui secrète une substance grasse, répandant une odeur, ou un parfum si vous voulez, dont les émanations sont extraordinairement puissantes, et qui est universelement connue sous le nom de musc. Ces petites bourses valent ici de quinze à vingt francs : il en faut



une quinzaine pour faire une livre. On m'assure qu'à Shanghaï on s'en défait à un prix trois fois supérieur : belle spéculation, surtout si l'on songe qu'il y a moyen de transporter en poche pour plusieurs milliers de francs de cette précieuse marchandise. C'est au temps des grandes chaleurs, pendant les mois de juin, juillet et août que le musc est réputé avoir acquis toutes ses qualités. Cet animal se laisse difficilement approcher; mais comme il a l'habitude de suivre les mêmes sentiers parmi les rochers, on s'en empare au moyen de lacets.

Un autre animal très-répandu dans la contrée, c'est le yak ou *vache grognante*. Ce précieux mammifère qui n'est plus en Europe un simple objet de curiosité, puisqu'on est parvenu à l'acclimater dans les Alpes et dans les Pyrennées, rend ici des services inappréciables : la chair en est excellente, le lait qu'il donne d'une saveur fort agréable, et aussi dense peut être que celui de nos brebis. Les poils longs et soyeux dont son corps est couvert servent à la fabrication d'une étoffe très solide; les queues, assez semblables à celles de nos chevaux, s'expédient dans les pays Musulmans où elles sont l'ornement obligé des étendards, et en Chine, où, teintes en rouge écarlate, elles forment l'élégante houppe qui couronne les chapeaux de cérémonie. Ajoutez-y qu'un grand nombre de ces animaux réduits à l'état domestique sont employés avec avantage comme bêtes de somme : on en voit même qui marchent très bien sous la selle, et qui trottent pendant longtemps d'une façon fort douce et fort uniforme.

La végétation en général est maigre et peu abondante, surtout dans le centre et au nord de la contrée; les abords du fleuve et le sud sont mieux partagés, on y trouve d'excellents pâturages très propres à l'élève du bétail.

Somme toute, c'est un pays bien mieux partagé que les déserts sablonneux des Ortous; si les habitants n'y vivaient

pas dans l'appréhension continuelle d'une nouvelle invasion des Mahométans, ce serait un séjour qui ne laisserait pas que d'avoir des charmes. A propos de ces Mahométans qui mirent il y a peu d'années l'Empire à deux doigts de sa perte, sait-on en Europe où en sont leurs affaires? Voici ce que m'a appris à ce sujet un mandarin militaire parfaitement informé. Les Mahométans règnent en maîtres dans l'extrémité occidentale de la Chine jusqu'à Hami : ils sont nombreux, aguerris, riches en or et en argent et pourvus de tout en abondance. Les troupes impériales destinées à les exterminer, vivent au contraire dans la plus profonde misère : depuis de longs mois elles n'ont reçu ni solde, ni vivres. L'année dernière elles ont été forcées, pour ne pas mourir de faim, de suspendre leurs opérations, d'ensemencer les terres, et d'attendre que la moisson fut mûre. Inutile de dire que dans ces conditions, les Chinois déjà *si courageux* de leur nature, ne songent nullement à livrer bataille : ils n'ont aucun espoir de faire rentrer les Mahométans sous l'obéissance, et il paraît certain qu'ils se contenteront d'établir une ligne de défense vers la partie occidentale, jusqu'à Su-tcheou, extrémité de la grande muraille.

Toutes les lettres qui nous arrivent d'Europe parlent d'un avenir sombre et chargé de menaces, vous voyez qu'ici également nous vivons sous un ciel chargé de nuages ; mais qu'importe? Au dessus de toutes ces misères il y a une Providence : si nous l'avons pour nous, qu'avons-nous à craindre? Rencontrons-nous de temps en temps dans les cœurs de Jésus et de Marie, nous y trouverons les forces nécessaires pour supporter avec patience ces tribulations et de plus grandes encore. »

CHAPITRE XXVIII.

Le sacre de Mgr Bax. — Contradiction sur contradiction. — Voyage de Mgr Moccagatta de Tschang-tjia-kheou à Sy-wan-tse. — Arrivée d'une députation de la Légation de France. — L'église de Sy-wan-tse. — Cérémonies de la consécration épiscopale.

Nous avons vu plus haut que la nouvelle de la nomination de Mgr Bax comme vicaire apostolique de la Mongolie était parvenue aux confrères du pays des Ortous, dans le courant du mois d'avril. Mgr Bax avait été élevé à cette dignité, par bref du Saint-Siége daté du 23 octobre 1874, avec le titre d'évêque d'Adras (en Syrie) *in partibus infidelium*. Par suite de différentes circonstances, le sacre du nouvel évêque ne pût avoir lieu qu'au mois de juin. Le cher confrère Van Aertselaer a eu l'obligeance de nous envoyer le détail des fêtes qui eurent lieu à cette occasion. Voici sa lettre : « La première contrariété que nous éprouvâmes après avoir appris la nomination de Mgr Bax, c'était l'absence

de Sa Grandeur Mgr De la Place, évêque de Pe-king, que les intérêts de sa mission avaient appelé pour quelques mois en Europe. Le Saint-Siége laissant au nouvel évêque le choix d'un prélat consécrateur, nous devions naturellement nous adresser à Mgr De la Place, dont nous avons été à même d'apprécier bien des fois la charité et le dévouement, et qui d'ailleurs est notre plus proche voisin. Malheureusement d'après les informations qui nous vinrent de Pe-king, le retour de Sa Grandeur pouvait se faire attendre jusqu'au mois de juillet ou d'août : nous expédiâmes donc un courrier à Mgr Moccagatta, évêque du Chan-si, dont le vicariat confine également au nôtre.

Après une longue attente, car Thé-juin-fou, résidence du digne vicaire apostolique du Chan-si, est à une énorme distance de Sy-wan-tse, le courrier nous rapporta une réponse favorable. Sa Grandeur nous annonçait que devant se rendre à Pe-king dans le courant du mois de mai, Elle ferait tout son possible pour arriver en Mongolie vers la fin du même mois. C'était précisément ce que nous désirions, car nous attendions vers la mi-mai l'arrivée des chers confrères Cheula et De Peuter qui devaient nous apporter de Belgique les ornements épiscopaux dont nous avions absolument besoin pour la consécration de notre cher vicaire apostolique.

O malheur! voilà que tout à coup nous recevons la nouvelle que M. De Peuter, tombé malade en route, a été obligé de s'arrêter à Hong-Kong, et que, cela va sans dire, son compagnon est resté avec lui pour le soigner! Jugez de nos transes : toutes nos invitations sont faites pour la fin du mois de mai, et sans ornements pas de consécration possible!

Peu de jours après, un nouveau courrier de Pe-king. Mgr Moccagatta nous annonce son arrivée dans cette ville, et nous fait savoir qu'il partira dans trois ou quatre jours, de manière à se trouver à Sy-wan-tse pour la Fête-Dieu. Nous chargeons le courrier qui repart pour

Pe-king, d'une lettre pour M. l'abbé Delemasure à Suin-hoa-fou, le priant de nous faire connaître par exprès l'arrivée de Sa Grandeur, parce que nous tenions à envoyer une députation à sa rencontre jusqu'à Tschang-tjia-kheou.

Le jour de la Fête-Dieu, à deux heures du matin, tout le séminaire est sens dessus dessous. L'exprès envoyé par l'excellent M. Delemasure nous apprend que Sa Grandeur est descendue chez lui, accompagnée de nos deux nouveaux collègues si ardemment attendus, et qu'ils partirent de Suin-hoa-fou immédiatement après la grand'messe.

Aussitôt l'un de nos prêtres accompagné d'une députation des six principaux chrétiens de Sy-wan-tse, saute à cheval et se dirige sur Tschang-tjia-keou où ils arrivèrent vers midi. Le digne évêque venait de faire son entrée dans cette ville, en compagnie de M. Delemasure, de son secrétaire (un prêtre chinois), et de MM. Che[illegible]la et De Peuter. Ce dernier était loin d'être guéri. Lorsqu'il parvint à Hong-Kong, il était si épuisé par les horribles chaleurs de la Mer-Rouge et de la Mer des Indes, que les médecins lui défendirent de continuer le voyage. Il lui aurait fallu un temps assez considérable pour se rétablir complètement, mais sachant dans quels embarras ce retard allait nous mettre, il avait absolument voulu partir par la malle suivante. Espérons que le bon Dieu lui tiendra compte de sa charité, et que le repos ainsi que l'air pur et vif de la Mongolie lui rendront bientôt la santé.

Les voyageurs descendirent dans notre dispensaire de Tschang-tjia-kheou, et le lendemain de bonne heure ils firent une étape jusqu'à Kao-tjia-iin-dze où les chrétiens eurent l'honneur de leur offrir un grand déjeûner. Le cortége était passablement imposant. Deux palanquins portés par des mulets, l'un pour Monseigneur, l'autre pour M. De Peuter, trop faible pour faire la route à cheval, deux chars mandarinaux envoyés à la rencontre de Sa Grandeur par la chrétienté de Sy-wan-tse, une caravane de mulets transportant les bagages que vous avez eu la

bonté de nous expédier d'Europe, et tout ce petit convoi escorté par une dizaine de cavaliers en grand costume de gala, vous sentez quelle curiosité cela excita tout le long de cette route si peu habituée à voir tant de pompe.

Mais c'était à Ju-schou-linn-dze que le cortége prit vraiment l'aspect d'une marche triomphale. Trente cavaliers, tous en habit long, et le chapeau de cérémonie sur la tête, arrivèrent au grand galop de Sy-wan-tse, et après être un moment descendus de cheval pour souhaiter la bienvenue à Monseigneur, et pour baiser son anneau pastoral, se mirent à l'avant-garde.

A trois lis plus loin, une députation de prêtres, comsée de MM. Ottens, Meijer, Van Aertselaer, Van Koot, Zijlmans et Yao, vint complimenter Sa Grandeur, et se forma en garde d'honneur à droite et à gauche du panlanquin épiscopal.

C'est dans cet ordre que le cortége parvint à Sy-wantse vers cinq heures de l'après-dînée. Inutile de dire que non-seulement cette chrétienté, mais tous les villages environnants de plusieurs lieues à la ronde, étaient sur pied pour contempler les traits du vénérable *Tschou-tjiao*, *Pontife de Dieu*, qui venait au nom de l'*Empereur suprême de la religion*, *Tjiao-chwa-chwang*, faire descendre l'Esprit saint sur le chef de la Mission de Mongolie, pour lui communiquer la plénitude du pouvoir sacerdotal.

Mgr Moccagatta est un noble vieillard à belle barbe blanche qui travaille depuis 36 ans dans les missions de Chine : il n'en porte pas moins vigoureusement ses 65 ans, et l'on ne dirait point qu'il vient d'accomplir un long et pénible voyage.

A l'entrée de la chrétienté, on avait dressé pour la circonstance un superbe arc de triomphe sous lequel l'évêque élu accompagné de ses prêtres assistants MM. Guisset et Hamer, ainsi que des séminaristes et des enfants de chœur, tous en rochet, attendaient le prélat consécrateur. Au moment

où celui-ci pressa Mgr Bax sur sa poitrine, la détonation des bombardes et des canons, le crépitement de milliers de pétards, le son des cloches, les chœurs des élèves du séminaire, le gazouillement (passez-moi ce mot pittoresque mais juste) de l'harmonie, les cris de bienvenue des chrétiens, tout cela se confondait dans un concert que je n'oserais appeler harmonieux, mais qui traduisait à merveille pour des oreilles chinoises l'enthousiasme qui remplissait tous les cœurs.

Les voyageurs mirent pied à terre, et le cortége passant sous des arcs de triomphe élevés de distance en distance prit la route de l'église où l'on chanta les prières d'actions de grâces pour l'heureuse arrivée de l'évêque et des nouveaux confrères.

Mgr Moccagatta nous apportait une bonne nouvelle. Son Excellence M. le comte de Rochechouart, Ministre de France à Pe-king, se proposait d'honorer la cérémonie de sa présence, en compagnie de quelques attachés de la légation. Il arriverait sans faute à Sy-wan-tse le 5 juin, veille du sacre.

La matinée du vendredi se passa à découvrir dans les colis arrivés d'Europe les ornements destinés au nouvel évêque. O malheur! vous n'avez pas songé à envoyer des dalmatiques, et il n'y a pas un mètre de soie à trouver dans tout le village! Une estafette est envoyée ventre à terre à Tschang-tjia-kheou, court jour et nuit, en rapporte l'étoffe désirée et grâce aux doigts de fée de nos sœurs de la sainte Enfance les dalmatiques seront prêtes au moment de la cérémonie.

Sommes-nous au bout de nos tribulations? M. le comte de Rochechouart a l'habitude de se faire précéder en voyage de ses bagages et d'une partie de ses hommes : nous voilà à la veille du sacre et nous ne voyons rien venir! Enfin! l'après-midi, on nous signale l'arrivée des voyageurs à Sin-tau-che où une nombreuse députation de Sy-wan-nais était allée les recevoir. Nous nous empressons d'aller à

leur rencontre, et nous avons le bonheur de leur souhaiter la bienvenue à l'entrée de la vallée. A notre grand regret, M. le comte de Rochechouart ne faisait pas partie de la caravane. Pris d'une violente attaque de goutte la veille du jour qu'il destinait au départ, il avait jusqu'au dernier moment nourri l'espoir de pouvoir entreprendre le voyage, malgré cette contrariété; mais sur les injonctions formelles du médecin, il avait dû renoncer à son projet M. le comte de Moustiers, attaché à la légation, M. Scherder, interprète de l'ambassade, et M. Hélie-Doicier, inspecteur au ministère des finances, qui était depuis quelques jours l'hôte de la légation, partageant l'espoir de M. le Ministre, avaient différé le moment du départ jusqu'au mardi matin : leur voyage avait été une véritable course au clocher. L'excellent abbé Delemasure s'était joint à ces messieurs lors de leur passage à Suin-hoa-fou.

Voici donc le 6 juin : le temps est splendide, pas un nuage au ciel. A huit heures, tous les prêtres présents à Sy-wan-tse, précédés des séminaristes, d'une nombreuse députation de catéchistes, des enfants de chœur en soutane rouge et en rochet, quittent processionnellement l'église pour aller prendre Leurs Grandeurs au séminaire. Je ne sais par quel prodige le cortége parvient à traverser l'innombrable multitude qui s'agite aux abords de l'église : celle-ci eût-elle été dix fois plus vaste, n'eût pu contenir la foule immense accourue de toutes parts pour assister à la solennité.

Le temple est resplendissant : toutes les bannières sont déployées, d'élégantes oriflammes aux plus riches couleurs descendent le long des colonnes reliées entre elles par de fraîches guirlandes. Au fond du chœur s'élève majestueusement le maître-autel éblouissant de fleurs et de lumière : à droite et à gauche on a disposé les petits autels provisoires exigés pour la cérémonie du jour.

Une place d'honneur a été réservée aux dignes représentants de la France qui ont bien voulu rehausser l'éclat de la



fête par leur présence : puisse Dieu récompenser leur noble patrie, pour les bienfaits immenses qu'elle ne cesse de prodiguer aux missions! A l'entrée du chœur se rangent les séminaristes et les prêtres, jeune et courageuse phalange, toute fière de l'insigne honneur qui va être rendu au vaillant général destiné à guider leurs pas dans le chemin de la victoire : derrière eux, dans la triple nef, se pressent les rangs serrés des fidèles : il y en a plusieurs parmi eux qui ont le bonheur de compter des confesseurs et des martyrs au nombre de leurs ancêtres. A droite du chœur, dans une aile entièrement séparée de l'Eglise destinée aux hommes, se tiennent modestement agenouillées les mères et les filles de nos braves chrétiens : aux premiers rangs brillent les Vierges de la Sainte-Enfance, la tête couverte d'un long voile, nobles âmes qui se dévouent jour et nuit à l'éducation des malheureux orphelins que des parents barbares ont rejetés du sein de leur famille.

Cependant le prélat consécrateur prend place sur l'autel, devant le tabernacle, sous les yeux mêmes du Dieu dont l'Esprit va descendre sur le nouvel élu. Celui-ci est amené aux pieds du vieillard par ses deux assistants MM. Hamer et Guisset qui demandent que l'humble pro-vicaire soit élevé à la dignité épiscopale. — « Avez-vous le mandat du Saint-Siége? — Nous l'avons. »

Le secrétaire de l'évêque donne lecture du bref au milieu d'un religieux silence.

Ce premier acte accompli, le futur prélat jure sur les Evangiles « qu'il promet obéissance pleine et entière à l'illustre Pontife qui occupe le siége de Pierre à Rome, et à ses légitimes successeurs, qu'il gardera une fidélité inviolable à tous les dogmes de la foi, qu'il se dévouera corps et âme au salut du troupeau qui lui est confié. »

Avec quelle émotion nous entendîmes ces solennelles promesses! O Eglise de Rome, que tu es grande et belle! Tu parles, et voilà un homme qui dit un éternel adieu à sa patrie, à ses amis, à une famille tendrement

aimée, pour se consacrer jusqu'à la fin de ses jours au bonheur de peuplades à peine civilisées qui lui réservent le martyre peut-être, pour récompense de l'inappréciable sacrifice qu'il vient de faire !

Après cette scène si émouvante commence la messe. Le consécrateur et le consacré offrent un seul et même holocauste, adressent à Dieu les mêmes vœux et les mêmes prières, tantôt ensemble aux pieds de l'autel principal, tantôt chacun aux autels provisoires dressés du côté de l'Epître et de l'Evangile. Mais nous arrivons à l'acte de la consécration même. Après le chant de l'Epître, le vénérable évêque de Chan-si se retourne et dans une allocution touchante retrace encore une fois aux yeux de son futur collègue dans l'épiscopat les charges et les devoirs que sa nouvelle dignité vont lui imposer, il conjure les prêtres et tous les fidèles d'unir leurs prières aux siennes, et tandis que lui-même et l'assemblée tombent à genoux pour offrir à Dieu leurs supplications les plus ferventes, celui qui va recevoir l'Esprit-Saint se prosterne, comme anéanti, la face contre terre. Aussitôt on entonne ces admirables litanies dans lesquelles on invoque tour à tour les anges et les patriarches, les prophètes et les apôtres, les confesseurs, les martyrs et les vierges, et comme si ce n'était pas assez des supplications de toute la phalange céleste, Jésus-Christ lui-même est conjuré par ses larmes, par son sang, par sa douloureuse passion et par sa mort, d'accorder la plénitude de ses grâces à cet humble prêtre qui va prendre place dans les rangs des apôtres. Trois fois l'évêque consécrateur trace le signe de la rédemption sur la victime toujours couchée devant les marches de l'autel. A ce moment l'élu comme réconforté par cette bénédiction céleste, se relève et s'agenouille devant le Ministre du Très-Haut à la voix duquel l'Esprit de Dieu va descendre dans son âme. De même qu'autrefois les patriarches imposaient les mains sur la tête de leurs enfants, en implorant pour eux les faveurs divines, ainsi le vénérable consécrateur élevant les mains au ciel, les

abaisse sur le front de celui qui est à genoux à ses pieds, et prononce les paroles sacramentelles : *Accipe Spiritum Sanctum !*

Et un caractère divin est imprimé à jamais dans l'âme du nouvel apôtre.

L'assemblée entière saisie d'un saint enthousiasme, entonne le chant sublime : *Viens Esprit Créateur*, et pendant que les accents de cette hymne admirable montent au ciel, le Saint-Chrême est versé sur la tête et sur les mains du nouveau pontife : « Que cette sainte onction, ainsi prie l'évêque consécrateur, produise en vous les mêmes grâces, que celles qui furent opérées en David, lorsque Samuel le consacra roi et prophète ! »

Le voilà donc légitimement constitué, au nom de Dieu même, père et pasteur de la jeune église de Mongolie : comme insigne du pouvoir qui lui est confié, il a désormais le droit de porter la crosse, houlette pastorale qui doit servir à guider son troupeau à travers les écueils de la vie ; il a juré obéissance et fidélité éternelles à l'Eglise, épouse du Christ, l'anneau épiscopal qui ornera désormais sa main, lui rappellera cette promesse.

Immédiatement après cette touchante cérémonie, les deux prélats, égaux désormais en dignité, montent ensemble à l'autel et achèvent simultanément le saint Sacrifice de la messe. A leurs voix unies l'Auguste Victime du Calvaire s'incarne dans leurs mains deux fois consacrées, et de même qu'aux premiers temps de l'Eglise les chrétiens se partageaient le pain des Forts dans leurs agapes, on voit ces deux frères en Jésus-Christ se partager l'Hostie sans tâche, et boire dans le même calice le sang de l'Agneau.

Le sacrifice offert, le nouvel évêque s'agenouille une dernière fois devant le prélat consécrateur : celui-ci le revêt de la mître et lui présente les gants, pieux symboles qui doivent lui rappeler, le premier, *casque de protection et de salut*, qu'il est chargé de défendre son trou-

peau contre les assauts de l'enfer, le second qu'il est obligé de garler ses mains pures de toute souillure, afin qu'elles puissent dignement accomplir les fonctions de son redoutable ministère.

Alors revêtu de ces insignes épiscopaux, et la main appuyée sur la crosse pontificale, le nouveau prélat, accompagné de ses prêtres assistants, traverse lentement les rangs des fidèles, pour répandre une première fois sur leurs têtes, les bénédictions célestes dont Dieu vient de le constituer dispensateur. Pendant cette marche triomphale, l'hymne ambroisienne enlevée avec un enthousiasme indescriptible, exprime à Dieu les sentiments d'amour et de reconnaissance du clergé et des chrétiens de la Mongolie, et lorsque, après une dernière prière, les deux évêques se jettent dans les bras l'un de l'autre, l'émotion est si grande qu'un saint frémissement secoue l'assemblée tout entière, et malgré la sainteté du lieu, plus d'une bouche fait monter vers les cieux, le souhait sacré que s'adressent les évêques : « *Ad multos annos ! Ad multos annos !* »

CHAPITRE XXIX.

Le district du Taï-haï. — Baptême de sept adultes. — Un lettré chinois. — Conversion de deux vieillards. — Les catéchistes. — Les baptiseuses. — L'OEuvre de la Sainte-Enfance.

Nous avons fait plus ou moins connaissance avec les différents districts de notre mission. Il y en a un cependant dont nous n'avons dit jusqu'ici que quelques mots en passant, c'est celui du Taï-haï, situé dans la partie occidentale de la Mongolie chinoise. Grâce à l'obligeance de M. Van Koot, nous voilà à même de combler cette lacune. Voici ce que nous écrit ce cher confrère sous la date du 26 avril 1876 :

« Voilà plus d'une année que j'ai transporté mes pénates des Eaux-Noires au Taï-haï. Ce district est placé entre celui de Si-inn-dze et celui de Koui-kwa-tscheung. Il tire son nom du lac Taï-haï (Grande Mer), situé à quelques lis nord-ouest de ma résidence de Kong-kou-in, et je ne

crains pas de dire que c'est un séjour fort agréable. Partout les yeux tombent sur de gras pâturages où paissent d'innombrables troupeaux.

Mon district n'est pas fort étendu : il peut avoir environ trente lieues carrées, et sur cet espace j'ai à m'occuper de sept cents et quelques chrétiens, éparpillés dans huit villages, dont les principaux sont Kong-kou-in et Ta-tjo-pain.

Je vous écris cette lettre sous l'impression d'une cérémonie émouvante qui a eu lieu ce matin dans mon humble chapelle. Sept adultes y ont été régénérés dans les eaux du baptême, et ont eu le bonheur de s'asseoir pour la première fois au banquet sacré. Est-il besoin de vous dire quelle immense consolation inondait mon âme, au moment où je leur offrais le Pain des Anges, qu'ils reçurent avec les sentiments de la foi la plus vive et de la plus profonde reconnaissance?

Hélas! que ne nous est-il donné de goûter souvent ces douceurs! Pas que j'ai à me plaindre du nombre des conversions dans ce district; grâce à Dieu, les catéchumènes n'y manquent point, mais que de singuliers obstacles parfois, l'on rencontre sur son chemin.

Il y a peu de mois, j'entrepris la conversion d'un lettré. Il était doué d'une intelligence vive et d'une mémoire fort heureuse, aussi il lui fallut peu de temps pour être instruit dans la religion. J'avais d'autant plus de confiance dans ces bonnes dispositions, qu'il se faisait publiquement gloire de vouloir embrasser le christianisme, et que les reproches et les menaces de sa famille et de ses amis n'avaient aucune prise sur lui.

Or, voulez-vous apprendre ce qui a empêché cet homme de renoncer aux superstitions de ses ancêtres ? C'est tout simplement un culte exagéré pour Confucius. Confucius, à ses yeux était, non pas un homme, non pas un saint, mais un dieu.

— Vous êtes en contradiction avec vous-même, me disait-il, vous lisez et vous étudiez les livres de Confucius, et vous lui refusez le culte qui lui est dû !

J'eus beau lui répondre que Confucius avait écrit ses œuvres, pour apprendre aux hommes à connaître le chemin de la vertu, et non point pour qu'ils lui rendissent des honneurs qui ne sont dus qu'à Dieu seul; que la vraie manière d'honorer Confucius, était de remercier le Tout-Puissant d'avoir envoyé cette grande intelligence sur la terre; que l'illustre philosophe devait être bien plus sensible à cet hommage, qu'à la fumée des bâtonnets odoriférants qu'on brûlait devant sa statue. — Rien n'y fit : les visites que me faisait mon orgueilleux lettré devinrent de plus en plus rares, et il finit par ne plus venir du tout.

Vers la même époque je pus faire l'expérience de la vérité de ces paroles de Jésus-Christ : « *Quia abscondisti hœc a sapientibus et revelasti ea parvulis.* — Vous avez caché ces vérités aux sages, et vous les avez révélées aux petits. »

Lors d'une tournée dans mon district, pour donner la mission aux chrétiens, je rencontrai dans un village, deux vénérables vieillards qui me demandèrent le baptême avec instance. Depuis longtemps, disaient-ils, ils avaient observé les commandements de Dieu et de l'Eglise comme les chrétiens. Je pris des informations sur leur compte, et ils m'avaient dit l'exacte vérité. Prenant leur grand âge en considération, je fis compléter leur instruction pendant le temps de la mission, et je leur administrai le baptême la veille de mon départ.

De grand matin déjà, ils se tenaient à l'entrée de la caverne, qui me servait de chapelle. Lorsque je leur adressai la formule du rituel : « Que demandez-vous de l'Eglise? » l'un d'eux, dans une sainte impatience, s'écria : « Ce que je demande de l'Eglise? Mais le Père spirituel le sait fort bien, je le lui ai dit à différentes reprises,

je n'ai plus rien à désirer sur la terre que le baptême, je suis vieux, je puis mourrir tous les jours.... » Il allait continuer sur ce ton, lorsque son parrain, d'un geste, lui imposa le silence. Ce fut en versant un torrent de larmes qu'ils reçurent le saint sacrement de la régénération, et, disposition merveilleuse de la Providence ! ce jour-là même, l'un d'eux fut obligé de s'aliter, et il s'éteignit paisiblement, peu de temps après, dans les sentiments de la plus vive componction, et à la grande édification de toute la chrétienté.

Ne vous imaginez pas pourtant que toutes les conversions s'obtiennent avec la même facilité. Sans parler des obstacles que les catéchumènes rencontrent souvent, dans l'opposition de leurs parents et de leurs amis, sans parler des ruses du démon, qui ne lâche pas si aisément sa proie, nous éprouvons une grande difficulté à faire luire un peu de lumière dans ces intelligences obscurcies. A moins d'une grâce spéciale de Dieu, ce n'est pas une petite difficulté que de changer en chrétien fervent, un païen qui ignore complètement les vérités les plus essentielles de la religion.

Les catéchumènes qui sont établis dans la résidence même du missionnaire, sont singulièrement favorisés : tous les soirs le Père leur fait une longue instruction. Mais ceux qui vivent loin d'nne chrétienté, au milieu de populations païennes, ne jouissent pas de cet avantage. Heureux s'ils peuvent puiser les connaissances nécessaires, dans les livres que nous leur procurons. Mais hélas ! souvent il se fait qu'ils ne savent pas lire : il ne nous reste alors d'autre ressource que de leur envoyer de temps en temps un catéchiste, et de les inviter à venir passer quelques jours à la résidence, à l'occasion de l'une ou l'autre fête.

J'ai le bonheur de posséder un prédicateur qui, sans être un profond théologien, est un homme de grand sens et de beaucoup d'éloquence. C'est en même temps

un modèle de zèle et de vertu. S'il lui arrive de passer par un village, et qu'il y remarque deux, trois personnes faisant la causette, comme c'est beaucoup l'usage en Chine, il les aborde familièrement, se mêle à la conversation, élève insensiblement la voix pour attirer d'autres personnes, et quand il voit que son auditoire est suffisamment nombreux, il entame hardiment la question religieuse. Les uns écoutent avec curiosité, les autres avec indifférence : parfois aussi il arrive que la semence de la parole divine jetée ainsi en plein vent, ne tombe pas sur un terrain stérile.

Cette méthode d'annoncer l'Evangile n'est pas toujours exempte d'inconvénients. Ainsi, il y a quelque temps, mon brave prédicateur se trouvait dans un village où l'on donnait la comédie. Il se mêla à la foule qui attendait la représentation de la pièce, et se mit à la haranguer. Mal lui en prit : un groupe de jeunes écervelés, se mit à l'insulter, et à lui lancer à la tête toute la kyrielle de malédictions du répertoire chinois. Le prédicateur ne se déconcerta point. Tant d'audace augmenta la rage des interrupteurs : ils allaient en venir aux voies de fait, lorsque plusieurs vieillards s'interposèrent, et parvinrent à rétablir l'ordre. Le courageux chrétien se retira avec les honneurs de la guerre, heureux d'avoir vu se vérifier en lui la parole du Sauveur : « *Beati estis cum vobis maledixerint homines.* »

Le catéchiste qui m'accompagne dans mes missions est une autre perle bien précieuse. C'est un homme à la fleur de l'âge, bien instruit, parlant avec une grande facilité, et connaissant à fond toutes les superstitions chinoises. Converti lui-même il y a peu d'années, il brûle vraiment du désir de communiquer aux autres la grâce qu'il a reçue du Ciel. Ce pieux zèle lui attira peu de temps après son baptême, une violente persécution; il fut considéré comme fou, par sa parenté et par ses connaissances, ses proches le bannirent de leur société, sa

propre mère et son frère l'accablaient de malédictions chaque fois qu'il se hasardait de parler religion. Dans sa détresse il eut recours à Dieu : chaque jour il lui adressait les plus ferventes prières, et par un miracle de la grâce, au bout de peu de mois, il eut le bonheur de voir couler l'eau sainte sur le front de sa mère et de son frère.

Sans vous parler d'un grand nombre de catéchumènes, parmi lesquels il y en a plusieurs qui sont assez instruits pour être baptisés, j'ai eu la consolation d'admettre dans le sein de l'Eglise une veuve et ses cinq enfants. Cette pauvre malheureuse, née de parents chrétiens, et baptisée par conséquent, devint orpheline fort jeune. Des proches dénaturés la donnèrent en mariage à un païen, et elle eût bientôt oublié le peu qu'on lui avait appris de la religion, dans son enfance. L'année dernière la mort lui enleva son mari ; dès que j'eus connaissance de cet évènement, je m'empressai de lui rappeler les graves obligations que lui imposait son caractère de chrétienne. Après quelques semaines de pourparlers, elle consentit à se faire instruire, et me pria de baptiser ses enfants. J'administrai ce sacrement aux trois plus jeunes qui n'étaient pas encore parvenus à l'âge de raison, et les deux aînés viennent régulièrement au catéchisme.

Le district du Taï-haï ne possède pas jusqu'ici d'orphelinat de la Sainte-Enfance: cela ne m'empêche pas de m'occuper un peu du sort des pauvres enfants abandonnés. Dans chaque chrétienté j'ai établi une zélatrice qui a pour spécialité de traiter les maladies des enfants. Grâce aux médicaments qu'elle fournit gratuitement, elle est admise dans toutes les familles, et il va sans dire qu'elle ne laisse pas échapper l'occasion de baptiser les enfants qui sont en danger de mort. Ce petit stratagème nous a permis d'envoyer cette année cent quarante anges au ciel. Le prédicateur dont je vous ai parlé plus haut en a baptisé pour sa part quarante: il a de plus con-

verti et disposé à une sainte mort, un vieillard et un enfant de douze ans.

Vous n'ignorez pas que depuis le massacre de Tien-tsin, mille calomnies, les unes plus absurdes que les autres ont été répandues dans tout l'Empire Céleste, au sujet de l'OEuvre de la Sainte Enfance. Cela ne nous empêche pas de jouir, ici du moins, de la confiance des païens : cette année ils m'ont apporté quarante-deux enfants. Un grand nombre d'entre eux ont succombé aux atteintes de la veriole qui a sévi pendant quelques mois d'une façon épouvantable, ceux qui survivent sont placés dans des familles chrétiennes, jusqu'à ce que l'état de nos finances nous permette de les réunir dans un orphelinat.

CHAPITRE XXX.

Mort de M. De Peuter. — Voyage de Mgr Bax et de M. Rutjes aux Ortous. — Atjirma. — Arrivée de Sa Grandeur à Porro-Palassan. — Bonnes dispositions des Chrétiens. — Une révolution dans le royaume de Wou-chen-ta. — Entrevue avec le souverain de cet État.

Le 27 février 1876, trois nouveaux missionnaires s'embarquaient à Marseille : MM. Otto, Van Sante et Van Witberghe. Ils arrivèrent sans encombre à Sy-wan-tse dans la première moitié du mois de Mai. Hélas! c'était pour y recueillir le dernier soupir d'un de leurs collègues, le pauvre M. De Peuter qui les avait précédés d'une année. Nous avons dit ailleurs (1) qu'il était arrivé malade en Mongolie. Après quelques mois de repos au séminaire de Sy-wan-tse,

(1) Page 261.

il se crut assez bien remis pour aller partager les travaux de M. Wilrycx à Lao-chou-Kheou. L'hiver se passa assez bien, mais dès les premières chaleurs, il fut pris d'étouffements qui lui firent pressentir qu'il ne passerait pas l'été. Il pria son compagnon de le conduire à Sy-wan-tse.

Lorsqu'il y arriva, ce n'était plus que l'ombre de lui-même. « Mes chers amis, dit-il en souriant, à ses confrères, je suis venu pour mourir au milieu de vous. »

Il se soutint jusqu'au 14 juin, voyant sa fin approcher avec le plus grand calme et la plus entière soumission à la volonté de Dieu. Malgré son extrême faiblesse, il suivait régulièrement tous les exercices avec ses collègues : le jour même de sa mort, il assistait avec eux au cours de chinois. A midi, on ne le vit point paraître au réfectoire. Quelqu'un s'empressa d'aller lui demander s'il désirait dîner dans sa chambre. « Non, répondit-il, le sourire sur les lèvres, mais je voudrais bien qu'on m'administrât les saints sacrements. Je pense que mon heure est venue. » Effectivement un grand changement s'était produit en lui : ses traits annonçaient une fin prochaine. On accéda donc à son pieux désir : presque immédiatement après qu'il eût reçu l'extrême-onction, il entra en agonie, et vers deux heures il s'endormait paisiblement du sommeil des justes.

Voilà avec MM. Verbist et Van Segvelt le troisième enfant du diocèse de Malines qui attend le jour de la résurrection dans ces régions lointaines. Du haut du Ciel, espérons-le, ils continueront à veiller sur cette pauvre mission de Mongolie où ils ont cueilli la palme de la victoire.

Sa Grandeur Mgr. Bax n'était pas à Sy-wan-tse vers cette époque. Vers la fin de Février il s'était rendu dans le Si-kheou-wé, pour aller de là inspecter la nouvelle mission du Pays des Ortous, en compagnie de M. Rutjes.

Le 27 juillet celui-ci nous écrivit la lettre suivante : « Le 22 Mars dernier notre courageux Evêque, accompagné de votre serviteur quitta Koui-kwa-tscheung et après des difficultés inouïes nous parvinmes à traverser le Fleuve Jaune, au moment de la débâcle. C'est par une protection spéciale de la Providence que nous nous sommes tirés sains et saufs de ce passage périlleux. Un char attelé de quatre chevaux qui tenta l'aventure après nous, fut englouti sous les glaces.

Le cher confrère Jansen nous attendait sur les bords du fleuve. Après une étape de deux journées, nous arrivâmes à Atjirma. Il y a un an à peine, le nom même de Dieu était inconnu en ce lieu. M. Jansen demeurait alors à Paggan-etjain, deux lieues plus au nord. Il eût le bonheur de convertir deux païens d'Atjirma, et ceux-ci, pris d'un saint zèle, se mirent à expliquer la religion à leurs parents et à leurs connaissances.

Après quelques semaines, les habitants d'Atjirma envoyèrent une députation au missionnaire pour le prier de venir résider parmi eux.

— Quel est le Dieu que vous adorez, leur demanda M. Jansen.

— Loung-wang, le Dragon-roi.

— Ce n'est pas honorer le Seigneur du Ciel, que d'offrir des adorations à des hommes ou à des animaux. Lui seul peut recevoir les honneurs divins, et le démon qui vous trompe, sait fort bien que après votre mort, vous n'entrerez pas en possession du bonheur céleste, parce que vous n'avez pas servi Dieu, d'après les règles que Lui-même a établies.

— C'est notre grand désir de connaître les lois du Seigneur. Venez demeurer parmi nous, et nous les enseigner.

— Moi demeurer parmi vous? A l'ombre de votre pagode du Loung-wang?

— Nous briserons et Loung-wang et sa pagode.

— S'il en est ainsi, partons!

Et ils se mirent en marche. A peine Atjirma fut-il en vue, que la petite troupe s'élança au galop, et en moins de rien, pagode et idole gisaient dans la poussière. Peu de jours après, s'élevait sur le même emplacement une petite construction qui, aujourd'hui encore, sert de chapelle et de demeure au missionnaire.

Au retour de notre voyage à Porro-Palassan, nous visitâmes une autre chrétienté située à 80 lis sud-est d'Atjirma, et conquise dans des circonstances analogues. Les catéchumènes vinrent à notre rencontre, et nous montrèrent avec fierté, deux cavernes en construction: l'une devait servir de chapelle, l'autre de résidence. En attendant, une grande croix s'élève triomphalement sur les ruines de la pagode.

Environ trois cents catéchumènes suivent avec zèle les instructions des missionnaires dans cette partie de la contrée.

Nous fûmes rejoints à Atjirma par M. Steenackers qui allait nous conduire jusqu'à Porro-Palassan. Un jour que nous cheminions péniblement à travers les collines sablonneuses, nous découvrîmes, cachée dans une misérable cabane, une pauvre famille du royaume d'Ottok. Il y avait le père, la mère et un fils. Nous les engageâmes à nous accompagner dans leur pays natal. Ils y consentirent volontiers, et avant que nous fussions arrivés à destination, la Sainte-Eglise comptait trois fervents catéchumènes de plus.

Nous voici en vue de la plaine de Porro-Palassan. M. Steenackers et votre serviteur s'élancent aussitôt ventre à terre, pour porter dans cette chrétienté la nouvelle de l'arrivée de Monseigneur. Je dis chrétienté, car depuis que depuis M. Verlinden y a parqué les troupeaux qu'il est venu acheter au Taï-haï, il s'est élevé là

une petite et modeste église entourée d'une multitude de cabanes et de tentes, toutes surmontées du signe de la rédemption. En un clin d'œil, hommes, femmes, enfants, toute la population était sur pied, lançant avec l'expression de la joie la plus vive le salut de bienvenue : *Baksji amorghan oo!* M. Verlinden ne se possédait pas. — Vous ici?... s'écria-t-il, en se jetant à mon cou. — Moi-même, et Monseigneur aussi. Courons à sa rencontre. »

Toute la chrétienté s'ébranla aussitôt. Vous auriez dû voir avec quelle foi naïve, avec quelle tendre expression de reconnaissance ces bons Mongols reçurent les premières bénédictions de leur Evêque. Ils se tenaient agenouillés, les mains étendues et ouvertes, comme le font les pauvres dans nos contrées pour solliciter une aumône.

Naturellement, ce fût Dieu qui eut notre première visite. Il faut avoir voyagé pendant de longues journées à travers les déserts, pour sentir combien il est doux de se trouver au pied d'un autel, entouré d'une nombreuse assemblée de fidèles qui fait monter ses vœux vers le Ciel dans un langage suppliant et cadencé.

Nous étions arrivés la veille du dimanche des Rameaux : les offices de la Semaine Sainte furent célébrés coram Episcopo, et tous les jours l'église était comble. M. Verlinden acheva l'instruction des catéchumènes qui devaient recevoir le baptême et des néophytes qui devaient être confirmés. Ces sacrements furent solennellement administrés par Monseigneur pendant les cérémonies du Samedi Saint.

Le nombre des adultes baptisés s'élève à une trentaine, celui des catéchumènes est difficile à déterminer. Si on entend par ces derniers ceux qui, méprisant les menaces et les persécutions des mandarins, se sont déclarés ouvertement chrétiens, et se sont construit une cabane à l'ombre de l'église, on en compte plus de cent;

mais si sous ce nom, il faut compter aussi ceux qui, sans s'être déclarés publiquement chrétiens, ont promis d'embrasser la religion, il y en a plusieurs centaines. — Tâchez de vous établir dans le royaume de Wou-chen-ta, nous disait-on dans une famille, et nous, et tous les Ortous nous nous ferons chrétiens. Nos rois sont bons, mais le ministre Koung-no-jan est un tyran. »

Vraiment nous brûlions de suivre ce conseil. Le Mongol, habitué à se courber aveuglement devant l'autorité est peureux de sa nature, mais une fois converti, il est fidèle jusqu'à l'héroïsme. Nous trouvâmes à Porro-Palassan des chrétiens qui avaient été enchaînés et battus de verges pour la foi, nous vîmes un jeune homme supporter en notre présence, avec une patience angélique, les éclats de colère de son père, qui menaçait de le tuer s'il osait se faire chrétien; nous visitâmes deux familles apparentées à celle de Wou-chen-ta, qui s'étaient volontairement exilées; nous vîmes un jeune néophyte dont la sœur est mariée au propre frère de Koung-no-jan. Ce courageux jeune homme s'était expatrié une première fois pour échapper aux sollicitations du ministre, mais pris par les mandarins, il fut jeté dans les fers. Au bout de quelques jours, il parvint à tromper la vigilance de ses gardiens, et vint se mettre sous la protection des missionnaires à Porro-Palassan. Enfin, ce qui nous causa une joie extrême, ce fut de voir plusieurs lamas, si fiers autrefois de jouir du privilége d'avoir la tête rasée, étaler fièrement leur tresse, comme un perpétuel *abrenuntio satanæ.*

Au moment où nous faisions nos préparatifs pour retourner à Sy-wan-tse, nous reçûmes la nouvelle d'un événement que nous ne pûmes nous empêcher de considérer comme un véritable bienfait de la Providence. Les sujets de Wou-chen-ta, fatigués de supporter les exactions et la tyrannie du ministre Koung-no-jan, avaient arboré

l'étendard de la révolte, et l'orgueilleux mandarin s'était soustrait à leur vengeance, par une fuite honteuse.

Il fut aussitôt résolu que M. Verlinden irait à la cour du Roi, plaider la cause des Chrétiens. J'eus le bonheur de pouvoir l'accompagner. La réception se fit en grande cérémonie. Sa Majesté portait le globule de corail et était revêtue d'une ample toge en drap Thibétain de couleur écarlate. Un grand nombre de mandarins en costume officiel étaient rangés sur deux lignes, depuis les pieds du trône jusqu'à la porte d'entrée.

Voici en résumé ce qu'exposa M. Verlinden. « Il y a bientôt deux ans, nous eûmes l'honneur d'être admis en présence de Votre Majesté, et nous eûmes hautement à nous louer de l'extrême bienveillance avec laquelle Elle voulut bien déclarer que les Ortous avaient toute liberté de se convertir au christianisme. Déjà plusieurs familles du royaume d'Ottok suivent notre sainte religion, et se sont fixées à proximité de notre église, dans la plaine de Porro-Palassan. Mais il n'y a pas que ceux-là. Un nombre considérable de sujets de Votre Majesté nous a manifesté le désir d'embrasser la religion du Seigneur du Ciel. Connaissant les lois du pays qui ne permettent pas aux habitants d'un royaume d'émigrer dans un autre, nous venons respectueusement prier Votre Majesté de vouloir bien nous indiquer dans son royaume un endroit où nous puissions construire une église. »

Le Roi répondit qu'il accordait à tous ses sujets qui désiraient se convertir, pleine et entière permission d'aller s'établir à Porro-Palassan.

Ce n'était pas précisément ce que nous désirions. M. Verlinden, dont j'admirai la hardiesse, insista si bien que le Roi finit par déclarer que pour ce qui regardait la construction d'une église dans ses états, il n'avait ni permission à accorder, ni défense à faire.

Cela nous suffisait. M. Verlinden profita de l'occasion,

pour faire savoir à Sa Majesté, que certains mandarins se montraient mal disposés à l'égard des nouveaux convertis, et — nous sommes persuadés, ajouta-t-il, que nous entrerons dans les vues de Votre Majesté, en portant plainte contre ceux qui oseraient désormais molester les Chrétiens pour cause de religion.

Le Roi répondit qu'il ne croyait pas que quelqu'un fut assez audacieux pour méconnaître ses ordres.

La séance fut levée; elle avait duré deux heures.

Quelle joie pour nos catéchumènes et pour notre digne Evêque lorsqu'ils apprirent le résultat de l'entrevue! A l'instant même il fût décrété qu'une résidence et une église seraient construites sur les bords du Naringhol. Que n'avons-nous suffisamment de ressources pour en établir une dans les cinq autres royaumes!

Grâce à Dieu ce ne sont pas les ouvriers qui nous manquent (1) mais quand nous aurions le double des subsides qui nous sont annuellement alloués, nous trouverions facilement moyen de les placer, pour la plus grande gloire de Dieu, et le bien de nos pauvres Mongols.

FIN.

---

(1) Au moment où nous livrons ces lignes à l'impression (février 1877), nous apprenons que trois de nos élèves chinois viennent d'être ordonnés prêtres, et le 11 mars prochain, trois nouveaux confrères, MM. Gueluy, Van Hecke et Van Son s'embarqueront à Marseille, ce qui portera le nombre de nos prêtres en Mongolie à trente-cinq.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

Le noviciat de Scheut (Chaussée de Ninove, 288, lez-Bruxelles), n'ayant d'autres moyens de subsistance que les aumônes des Fidèles, nous prenons la liberté de le recommander vivement à leur charité.

On peut contribuer à l'établissement de la Mission soit en prenant un titre de fondation de 1,000 francs, soit par des dons de moindre importance.

Indépendamment des prières quotidiennes faites par les Missionnaires pour les bienfaiteurs de l'OEuvre, ceux-ci jouissent des avantages suivants :

1° Les Missionnaires s'engagent à accorder un *Memento* spécial aux fondateurs et fondatrices à toutes les Messes qu'ils célébreront durant leur vie entière;

2° Une Messe solennelle de *Requiem* sera célébrée dans la chapelle de la Mission pour le repos de l'âme de chaque fondateur et fondatrice défunts;

3° A perpétuité, le 1er Vendredi de chaque mois, une Messe sera célébrée en l'honneur des Saints Cœurs de Jésus et de Marie, pour le bien spirituel et temporel de tous les fondateurs et bienfaiteurs de l'OEuvre ;

4° A perpétuité encore, le 3 Novembre de chaque année,

une Messe solonnelle sera célébrée pour le repos de l'âme de tous les fondateurs et bienfaiteurs défunts.

Ces dons peuvent être adressés soit directement à M. le Supérieur du Séminaire à Scheut lez-Bruxelles, soit :

A MALINES,	à M. le chanoine	DE COSTER.
» BRUGES,	à Monseigneur	BÉTHUNE.
» GAND,	à M. le chanoine	SONNEVILLE.
» NAMUR,	»	HENRY.
» TOURNAY,	»	BOUVRY.
» LIÉGE,	»	VILLERS.
» ANVERS,	»	BEAUVOIS.

Les personnes qui se trouveraient dans l'impossibilité de remettre leur aumône à l'un de ces honorables correspondants, pourraient la confier à M. le Curé de leur paroisse qui aura la charité de la faire parvenir à destination.

KS

WT


NOV
1927